

Traîtrise et passion

susan Wiggs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Susan
WIGGS

LES HISTORIQUES
H
HARLEQUIN

Traîtrise
et Passion

HARLEQUIN

Susan
WIGGS



Traîtrise
et Passion

HARLEQUIN

Traîtrise et passion

Susan Wiggs

Angleterre, 1330

Fine fleur de la chevalerie, Gareth Hawke, fier seigneur saxon, tombe en disgrâce à la suite d'un grave conflit avec l'épiscopat. Banni par l'Eglise, renié par ses compagnons d'armes, il se trouve contraint, pour assurer sa subsistance et celle de ses vassaux, de courir le royaume comme mercenaire. Pareille humiliation, assurément, blesse son orgueil, mais le jeune homme refuse de se laisser abattre.

Sa déchéance, pense-t-il, n'aura qu'un temps, et à force d'obstination, il réussira à prouver la félonie de ses ennemis... Mû par cette résolution, il guerroye où le devoir l'appelle, vendant ses services au plus offrant. C'est ainsi que, lors d'un tournoi au prestigieux château de Briarwood, il rencontre Lady Gisèle, la jeune et perfide épouse du maître de céans, qui le charge d'une étrange mission: retrouver une bague de grande valeur dérobée selon elle par sa belle-fille Eglantine, et qui lui reviendrait de droit...

A cette époque

Tombé en disgrâce, le chevalier Hawke, héros de ce roman, devient mercenaire et court le royaume afin de participer à divers tournois et joutes. Mais au fait, connaissez-vous la différence entre un tournoi et une joute?

Les tournois permettent avant tout aux chevaliers de s'entraîner au combat et de ne pas perdre la main en temps de paix. Organisés à l'occasion d'une fête, d'un mariage, de l'adoubement d'un chevalier princier, ils attirent beaucoup de monde et sont l'occasion de festivités s'étendant sur plusieurs jours. Le tournoi, qu'un chroniqueur anglais a appelé "la petite guerre française", est né en effet dans le royaume de France. Il oppose plusieurs troupes d'hommes qui ont le choix d'utiliser de véritables armes de guerre, ou d'autres, aux pointes émoussées, dites "courtoises". Dans une joute, en revanche, les combattants ne sont que deux et s'opposent en combat singulier. La lutte y est plus âpre et dangereuse que dans le tournoi, ce qui vaut un prestige d'autant plus grand au vainqueur. Ce dernier, en somme, est un peu comme nos sportifs actuels: même s'il ne gagne pas toujours beaucoup d'argent, il est auréolé d'une gloire qui traverse tout le Pays.

Prologue

Niché au creux d'un méandre de la Swale, le château de Briarwood dressait les vives arêtes de son donjon dans le ciel de midi. Ses puissantes murailles veillaient sur le bourg blotti à leurs pieds autour de son clocher. Sur l'autre rive du fleuve, la lande déroulait son tapis de bruyère vers les hautes terres de l'Ecosse, d'où les clans rebelles descendaient parfois pour ravager le nord du royaume d'Angleterre.

De la fenêtre de sa chambre, Eglantine contemplait la terre de ses ancêtres. Le parfum des fruits mûrs montait des vergers, et les grands tilleuls étaient tout bruisant du trille des piverts. Dans les champs moissonnés, les paysans poussaient leurs bœufs ventrus le long des sillons. Au bord du fleuve, une vaste prairie était en cours de préparation pour le tournoi.

Eglantine poussa un soupir et s'éloigna de la fenêtre. Son regard tomba sur le coffre de chêne sculpté où son trousseau semblait la narguer dans un chatolement de soies d'Orient et une profusion de fines dentelles et de fourrures. Elle souleva un b্লাiut de velours cramoisi, et le laissa retomber d'un geste las.

Tout cela était bien inutile, désormais ! Son fiancé, le fragile Hugh de Tasselwaithe, venait de mourir, emporté par une mauvaise fièvre, quelques

semaines à peine avant le jour fixé pour les noces.

Quelle ironie ! La mort avait jeté son voile noir sur les espoirs d'Eglantine, alors que dehors, dans un joyeux concert de maillets et de cris, les préparatifs allaient bon train. La vie continuait. Au château comme au village et dans tout le comté, on ne parlait que des joutes qui allaient commencer, attirant comme chaque année la fine fleur de la chevalerie anglaise.

—Les vêpres sont dans une heure, milady. Il est temps de vous apprêter ! Vos parents vous attendent dans la grand'salle.

Eglantine sursauta en entendant la voix de sa suivante.

—Déjà? dit-elle d'un ton morne.

—Voyons, mon enfant, reprit la vieille servante en la serrant affectueusement dans ses bras. Cessez de vous lamenter! Votre père fait tout ce qu'il peut pour...

—Mais j'ai seize ans! protesta Eglantine avec un geste d'impatience. Je devrais être mariée depuis un an déjà !

—Vous êtes encore jeune! répondit Janet. Allons, dépêchez-vous. Votre père vous attend.

Elle prit un peigne d'ivoire et commença à démêler les longs cheveux de sa maîtresse, traçant de fins sillons dans leurs boucles cuivrées qui tombaient en cascade jusqu'au creux de ses reins.

Eglantine se laissa faire docilement. Tant de choses s'étaient produites pendant ces deux années qu'elle avait passées chez lord Henry et lady Catherine Wexler pour parfaire son éducation ! Sa mère, la douce Mary de Briarwood, était morte, et son père s'était remarié. Puis le pauvre Hugh, à son tour, avait succombé... Elle avait appris tous ces bouleversements à son retour. Sa mère et son fiancé morts tous les deux, son père remarié ; c'était comme si une page de sa vie avait été tournée. Et la suivante lui apparaissait désespérément vierge. De quoi demain serait-il fait?

Bien malin qui aurait pu le lui dire !

Eglantine descendit dans la grand'salle, où lord John Padwick et sa nouvelle épouse, Gisèle, attendaient, assis au bout de la longue table de chêne massif, devant deux coupes en argent emplies de vin épicé. Sur un geste de son père, la jeune fille s'avança pour l'embrasser. Puis elle fit une profonde révérence et embrassa sa belle-mère.

La joue de Gisèle sembla froide comme la glace à ses lèvres. Sa peau était lisse et parfaite, sans doute à force d'applications répétées de graisse d'agneau. Eglantine ne put s'empêcher de frissonner en dévisageant cette femme à la beauté sévère, au sourire hautain et dédaigneux, qui paraissait beaucoup plus jeune que son époux.

—Eh bien, ma chère, n'est-elle pas aussi belle que je vous l'avais décrite? demanda lord John avec une fierté toute paternelle.

Gisèle posa sur sa belle-fille un regard froid et critique.

—Elle n'est pas très grande, observa-t-elle, et ses lèvres sont trop pleines. Je lui trouve aussi le menton un peu carré. A mon avis, un visage ovale a plus de

charme. Et puis, ces cheveux... On dirait ceux d'une sorcière!

Eglantine sentit la colère s'emparer d'elle. A son tour, elle examina sa belle-mère. Si Gisèle pouvait passer pour une belle femme, c'était à force d'artifices. Ses cheveux étaient tirés en arrière pour agrandir son front. En outre, ils étaient sûrement teints, car leurs reflets roux étaient trop francs pour être naturels. Un instant elle fut tentée de répliquer que la vanité était un péché, mais, par égard pour son père, elle préféra tenir sa langue.

Lord John ne parut pas affecté par les observations peu charitables de son épouse, car il était de ces hommes profondément bons qui sont incapables de voir le mal autour d'eux. Il se contenta de sourire, manifestement heureux de retrouver sa fille après une absence de deux années.

—Eglantine, murmura Gisèle. Pourquoi l'avoir affublée d'un tel nom, milord?

—C'est une belle histoire, dit lord John. Quelque temps avant sa naissance, une terrible épidémie a ravagé la contrée. Ce fut une époque effroyable. Nos gens mouraient par familles entières. Les champs ne donnaient plus, et Briarwood était en proie à la misère la plus noire. Et puis un beau jour le miracle a eu lieu. Ma femme, qu'on croyait stérile, a donné naissance à un enfant. Quelque temps après, en me promenant sur la lande, j'ai vu une églantine au milieu des bruyères. Je l'ai cueillie pour l'offrir à Mary. C'était le printemps. Les arbres refleurissaient, les blés levaient, et l'épidémie cessa brusquement. Briarwood était sauvé. Mary décida que notre fille s'appellerait Eglantine en souvenir de ce miracle.

—Très intéressant, laissa tomber Gisèle en faisant un geste à une de ses suivantes. Demandez à la nourrice de descendre ma fille, ordonna-t-elle.

Eglantine n'accorda qu'un bref regard à sa demi-sœur, qui était née pendant son absence. Gisèle vanta longuement son teint clair et délicat, ses yeux bleus et ses boucles blondes comme les blés au soleil. Manifestement, Bettina représentait à ses yeux la vraie beauté, celle de la cour, tandis qu'Eglantine, avec ses cheveux de feu, son visage volontaire et ses yeux mauves comme la bruyère, symbolisait la beauté sauvage, quelque peu effrayante, de ces paysages du Nord qu'elle détestait.

—J'ai décidément de la chance d'avoir deux filles, déclara lord John. La plupart des hommes veulent des fils, mais, à Briarwood, ce n'est pas la même chose, n'est-ce pas, ma chérie ?

Eglantine sourit fièrement et se tourna vers une longue tapisserie aux couleurs fanées qui ornait le mur. Elle racontait la légende d'Isobel d'Evreux, la première châtelaine de Briarwood. Deux siècles auparavant, cette femme courageuse avait perdu son mari au cours d'une bataille contre des tribus du Nord. Demeurée seule, elle avait repoussé les envahisseurs et mené ses hommes à la victoire. Impressionné par cet acte de bravoure, le roi Richard lui avait octroyé la seigneurie de Briarwood, et avait proclamé que seules des femmes pourraient s'y succéder désormais. Il fit créer une bague armoriée exprès pour son intronisation, décrétant que celle qui la porterait serait la maîtresse du château, à condition de se marier.

C'était là une vieille tradition, qui plaisait à l'âme indomptable et romanesque d'Eglantine. Quelle femme, dans tout le royaume, pouvait se targuer d'un tel privilège? Elle avait déjà l'anneau, que son père lui avait remis dès son retour. Quant à la seconde condition, le mariage, elle se faisait fort d'y satisfaire dans les meilleurs délais.

Toute à ses pensées, elle ne vit pas le regard plein de haine que sa belle-mère dardait sur elle. Depuis plus d'un an, Gisèle régnait sans partage à Briarwood, et rêvait de voir l'anneau d'or étinceler au doigt de Bettina. Un unique obstacle se dressait encore entre elle et l'accomplissement de ce dessein : Eglantine.

Or Eglantine était revenue chez elle avec l'intention bien ferme de se marier. La mort du jeune Tasselwaithe n'était sans doute à ses yeux qu'un fâcheux contretemps, et il suffisait de voir son air intrépide et obstiné pour comprendre qu'elle mettrait tout en œuvre pour parvenir à ses fins.

A moins que quelque chose ne lui arrive entretemps... Gisèle jeta un regard plein de convoitise sur la bague, avec laquelle Eglantine jouait distraitemment. Elle prit une gorgée de vin, caressa longuement son étole bordée d'hermine, et se jura intérieurement de s'emparer du bijou. Briarwood reviendrait à Bettina.

Le tournoi devait débiter le lendemain. Pour Eglantine, c'était comme un rayon de soleil dans un ciel sombre. Elle ne se tenait plus d'impatience à l'idée de tous ces chevaliers qui allaient en découdre sous ses yeux. L'un d'eux, peut-être, saurait lui plaire, la conquérir par sa beauté et sa bravoure. Mais réussirait-elle à gagner son cœur? Incapable de trouver le sommeil, elle alla à sa fenêtre pour observer les feux de camp qui jetaient leurs lumières dansantes sur les tentes multicolores dressées sur le pourtour de la lice. L'odeur des flammes montait jusqu'à elle, portée par la brise fraîche qui sentait déjà l'automne. Eglantine sourit en frissonnant. Demain, pour la première fois, elle prendrait place dans la tribune des dames, au lieu d'être parquée avec les enfants sous la garde vigilante des nourrices.

Avec un sourire rêveur, elle alla attiser les flammes dans la cheminée. Des étincelles jaillirent de l'âtre, dansant follement autour de sa robe. Dans l'antichambre, ses femmes d'atour dormaient paisiblement sur leurs paillasses. Eglantine moucha sa chandelle, enleva sa robe, et se glissa entre les draps de son grand lit à colonnes.

Un rêve l'emporta dans la tribune, d'où elle admirait un chevalier qui dépassait tous les autres de la tête et des épaules. Monté sur un fougueux cheval noir, il frappait inlassablement d'estoc et de taille. Sous ses coups furieux, les chevaux se cabraient en poussant des hennissements terrifiés. Leurs caparaçons de fer se soulevaient dans un tintamarre infernal, les lances se brisaient, les lames s'entrechoquaient. Une fumée acre et noire enveloppa soudain les combattants et envahit la tribune. Eglantine poussa un cri. Ses yeux la brûlaient... Elle suffoquait. Sa tête se mit à tourner, et elle lutta de toutes ses forces pour retrouver sa respiration. En vain.

Elle ne savait plus si elle dormait ou si elle était réveillée. Saisie par une sorte

de panique, elle se redressa et appela de toutes ses forces : « Janet ! » Puis elle sauta de son lit et, sans le moindre vêtement, se rua vers la porte. La suivante surgit, l'enveloppa dans une couverture, et l'entraîna dans le couloir.

Le château était en émoi. De toutes parts, des serviteurs accouraient, portant des seaux remplis d'eau. Le feu fut vite éteint, mais la chambre était inutilisable. On prépara une couchette de fortune dans la chambre de lord John et Gisèle, et Eglantine vint s'y coucher.

Au bout de quelques instants, épuisée par la veille et l'émotion, elle finit par s'endormir.

Lord John, de son côté, maugréa quelques paroles confuses, se contentant de maudire ces cheminées que sa nouvelle épouse avait fait installer à grands frais dans toutes les chambres.

Chapitre 1

Sitôt le jour levé, Eglantine courut dans sa chambre. Les serviteurs étaient déjà en train d'aérer la pièce en agitant des linges humides, et répandaient des roseaux et des herbes fraîchement coupés sur le sol. La jeune fille resserra les pans de la couverture autour de sa poitrine, et attendit qu'ils en aient terminé.

Peter, un jeune page dont la famille était au service de Briarwood depuis des générations, nettoyait la cheminée. Eglantine le regardait faire distraitement. Soudain, elle le vit s'immobiliser, le nez en l'air. D'un geste respectueux, il lui fit signe d'approcher.

—Si vous le permettez, milady, je voudrais vous montrer quelque chose.

Il pointa l'index vers le conduit de la cheminée. Eglantine se pencha, et regarda à son tour.

Un bouchon de paille obstruait le conduit.

—Voilà qui explique que la fumée ait refoulé dans votre chambre, milady, expliqua Peter. C'est miracle que vous soyez encore en vie !

Eglantine sentit un frisson glacial courir dans ses veines. Un horrible soupçon s'était emparé d'elle. Ces bouchons de paille servaient à éviter les courants d'air lorsqu'on ne faisait pas de feu. On les enlevait pour l'hiver. Sans doute avait-on oublié celui-ci en rouvrant sa chambre ? Elle se refusait à croire que quelqu'un ait pu l'y mettre dans le dessein de provoquer un incendie. Mais, c'était étrange, tout de même, que personne n'ait pensé à vérifier le conduit...

Elle s'éloigna de la cheminée, et ordonna à Peter d'enlever la paille.

—Pas un mot à qui que ce soit, ajouta-t-elle en s'efforçant de maîtriser le

tremblement de sa voix.

— Bien, milady.

Toute à son impatience d'assister au tournoi, Eglantine oublia bien vite sa mésaventure de la nuit. Pour la première fois, elle allait siéger dans la grande tribune, parmi les gentilshommes et gentes dames venus de tout le nord de l'Angleterre.

Avant de quitter sa chambre, elle se regarda rapidement dans le miroir. Comme elle était loin, la sauvageonne qui courait dans la campagne avec les petits écuyers et les palefreniers, et rentrait le soir au château, essoufflée, les habits en lambeaux et le cheveu en bataille, au grand désespoir de Janet ! Avec sa tresse roulée en chignon sous une haute coiffe blanche, sa robe de velours mauve comme ses yeux, rehaussée de pierreries et ceinte d'une chaîne d'argent, elle se faisait l'effet d'une chrysalide émergeant du cocon de l'enfance pour prendre son envol. Une femme, enfin !

— Il faut que mon père me voie ! s'écria-t-elle.

Oubliant la démarche étudiée qu'on lui avait enseignée à Wexler, elle dévala l'escalier et sortit du donjon par la grande porte. La cour intérieure de Briarwood lui avait toujours paru un lieu enchanteur. En ces derniers jours d'Aout, elle était dans toute sa splendeur. C'était de tous côtés une floraison de violettes, d'héliotropes et de roses, dont les reflets jouaient dans l'eau du bassin. Les fleurs semblaient littéralement monter à l'assaut du colombier et des écuries. La maçonnerie blanchie à la chaux des murailles était égayée par de gracieux treillages envahis par la vigne vierge et le lierre.

Elle alla tout droit au campement des chevaliers, où elle erra longuement parmi les tentes. Sans succès. Lord John demeurait introuvable.

Au détour d'une allée, cependant, alors qu'elle était sur le point de renoncer et de rentrer au château, elle tomba en arrêt, comme clouée sur place.

Le spectacle qui s'offrait à elle n'avait pourtant rien de surprenant en un tel endroit. Quoi de plus naturel, en effet, qu'un chevalier en train de préparer ses armes et son harnachement pour le tournoi ?

Eglantine eut tout le loisir de l'examiner, car il ne regardait pas dans sa direction. Ses cheveux dorés tombaient sur ses épaules, encadrant un visage aquilin et fraîchement rasé. Son front était haut et lisse, et ses yeux, pour autant qu'elle puisse en juger à cette distance, semblaient gris. Ses lèvres fermes et viriles, sa mâchoire carrée et volontaire dénotaient un caractère indomptable. Il était jeune, c'était évident, mais il y avait sur ses traits une expression de lassitude étrange, que venait confirmer sa pose nonchalante. A quelques pas de lui, son écuyer était en train de polir son armure.

Sur son écu appuyé contre un arbre était peint un aigle noir sur fond gris perle. Immédiatement, Eglantine décida de l'appeler l'Aigle, car tout en lui évoquait le roi des oiseaux de proie.

Sentant qu'on l'observait, il se tourna vers elle. Leurs regards se rencontrèrent. Pour la première fois, elle pouvait contempler son extraordinaire visage

saxon. Une cicatrice barrait sa tempe, souvenir d'une ancienne blessure, sans doute. Un homme soucieux de son apparence aurait cherché à dissimuler cette imperfection, mais il n'y avait aucune trace de vanité chez lui. Au contraire il affichait sa virilité comme une oriflamme, irradiant la confiance dans chaque mouvement de son corps puissant et harmonieux.

—Par tous les diables, que faites-vous là? s'exclama-t-il en la dévisageant.

Eglantine baissa brièvement les paupières, intimidée et éblouie par ce regard de feu.

—Je... je cherche mon... Avez-vous vu lord John?

—Pas de chance, la belle ! Il vient de retourner au château. Mais dites-moi, que lui voulez-vous, à lord John?

—Lord John est mon père, messire ! dit-elle en relevant le menton, quelque peu vexée par les manières désinvoltes de l'inconnu.

Il la contempla un moment, l'air étonné, puis éclata d'un rire tonitruant.

—Alors vous êtes la jeune Eglantine ! s'exclama-t-il en lui prenant la main pour la baiser.

Eglantine sentit son cœur battre soudain plus vite. Elle leva les yeux vers lui. Seigneur, qu'il était séduisant ! Sans réfléchir, elle défit l'écharpe violette qu'elle avait emportée, nouée à sa ceinture, sur une impulsion subite, et la lui tendit.

—Prenez ceci, milord, dit-elle d'une voix tremblante. J'espère qu'elle vous portera chance.

Le chevalier prit l'écharpe en souriant, révélant deux rangées de dents éclatantes, tandis qu'une étincelle malicieuse dansait dans ses yeux.

—Un gage? C'est trop d'honneur, milady.

Eglantine l'observa un instant, frappée par la pointe d'amertume qui perçait dans sa voix. Il se tourna vers son écuyer.

—J'ai bien peur que cette damoiselle ne sache pas encore à qui elle a affaire, Paulus ! dit-il.

—Que devrais-je donc savoir à votre sujet, messire ? demanda-t-elle. Quel affreux secret dissimulez-vous dans votre cœur?

—J'ai beaucoup de secrets, ma mie. Il me faudrait des jours et des nuits pour vous les révéler tous ! En revanche, ajouta-t-il d'une voix soudain caressante, je n'ai jamais fait mystère de mon penchant pour les jolies dames.

Eglantine sentit sa belle assurance fondre comme neige au soleil. Un fort parfum de cuir et de feu de bois émanait de lui. Il fit un pas vers elle et la prit dans ses bras, en la regardant dans les yeux avec un sourire enjôleur.

—Vous ignorez encore à qui vous confiez vos couleurs, milady, dit-il.

Prenant les extrémités de l'écharpe dans ses deux mains, il la passa autour de la taille d'Eglantine et l'attira vers lui.

—Qui sait quel usage je pourrais faire de cette arme redoutable, reprit-il.

Prisonnière de l'étoffe légère, elle n'eut guère le temps de s'étonner de ce qui lui arrivait. Brusquement les lèvres du chevalier plongèrent vers les siennes et s'y posèrent. Il la tenait si fort qu'elle sentait son corps tout entier dressé

contre elle, telle une muraille de granit. Elle était sans force dans l'étau implacable de ses bras, en proie à un trouble étrange. Le monde semblait tourner autour d'eux.

Elle essaya de le repousser, mais tous ses efforts ne servaient qu'à l'enfermer davantage dans cette étreinte, comme si son corps, sourd aux protestations de son âme, voulait s'abandonner sans réserves à la pression ferme et insistante des lèvres de l'Aigle, à l'exploration de sa langue qui cherchait à se frayer un chemin entre ses dents serrées. Comme ils étaient loin, les baisers chastes de Hugh ! Et ceux aussi qu'elle accordait à la sauvette aux petits écuyers pour un pari perdu ! Pour la première fois, Eglantine se savait entre les bras d'un vrai homme.

Un homme qui savait exactement ce qu'il faisait.

Elle sentit ses jambes fléchir à mesure qu'elle s'abat donnait au plaisir que lui procurait ce premier véritable baiser. En même temps, elle ne pouvait s'empêcher d'analyser ses sensations : la course folle du sang dans ses veines, le martellement assourdissant de son cœur dans ses oreilles, le parfum enivrant de cet homme. Timidement, ses mains montèrent et se posèrent sur les épaules de l'Aigle.

Aussi brusquement qu'il l'avait prise, il la repoussa. Les lèvres d'Eglantine étaient douloureuses, comme enflées par la pression de cette bouche impérieuse. C'était à peine si ses jambes pouvaient encore la soutenir.

—Tenez-vous toujours à ce que je porte vos couleurs ? demanda-t-il en la défiant du regard envoûtant de ses yeux gris.

Eglantine se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Renonçant à retrouver l'usage de sa voix, elle hocha la tête et s'enfuit, poursuivie par le rire joyeux et moqueur de l'inconnu. Elle courut de toutes ses jambes, sans se retourner, et alla se réfugier derrière la tribune des dames.

Une fois à l'abri de l'échafaudage de bois, elle s'appuya sur un étai, et reprit son souffle. Sa tête tournait, emportée par un vertige d'émotions inouïes, merveilleuses. Elle avait envie de crier de joie, de dire au monde entier qu'elle venait de rencontrer un de ces chevaliers de légende, un de ces hommes auxquels les plus folles jouvencelles n'osent rêver. Comment s'appelait-il ? Elle ne savait pas même son nom ! Pour elle, il n'était que l'Aigle, un homme aussi brave et impitoyable que l'oiseau qu'il arborait sur son écu.

L'Aigle... Si quelqu'un devait le dompter, ce serait elle, se promit-elle. Il serait à elle. Pourquoi pas ? Elle avait besoin d'un époux. Le soir même, après le festin, elle annoncerait à son père qu'il n'avait plus besoin de lui chercher un mari.

Le reste de la matinée passa comme un rêve, et bientôt Eglantine se retrouva assise à sa place sous le grand baldaquin de la tribune face à la lice. Gisèle était à sa gauche, belle et sévère comme d'habitude, vêtue d'une longue robe grenat et or. A sa droite, lady Harriet Frowley, une châtelaine des environs, avait pris place.

Les spectateurs poussèrent des hourras d'enthousiasme lorsque les hérauts et les sonneurs annoncèrent l'ouverture du tournoi. Dans l'éclat des trompes et des cors, entourés d'un véritable mur d'oriflammes bariolées, les porte-étendards traversèrent la lice. Les combattants défilèrent ensuite. Ils étaient au moins une vingtaine, chevauchant leurs destriers caparaçonnés dans leurs armures étincelant au soleil.

Eglantine ne tarda pas à reconnaître son champion. Son cœur bondit. Un aigle noir était sur son écu, un autre ornait son corset d'armure. Sa visière était baissée, mais elle devinait le regard vif et perçant de ses yeux gris. A son bras, flottant au vent, fragile sur le rude métal de son armure, était nouée l'écharpe violette.

Lord John énuméra les règles du tournoi, puis énonça les noms des poursuivants. L'Aigle ne semblait prêter aucune attention à la jeune fille qui agitait frénétiquement les bras dans sa direction.

Enfin les combattants furent prêts à en découdre. Au cours de la semaine précédente, on avait organisé les combats. Les adversaires avaient été sélectionnés deux par deux en fonction de leur force et de leur adresse. Leurs armoiries avaient été exposées dans la cour du château, afin que chacun puisse suivre les exploits de son favori dans la mêlée.

Le vendredi, le samedi et le dimanche, on avait observé la trêve de Dieu. Pendant ce temps les chevaliers s'étaient reposés. Le dimanche, les dames avaient élu leur favori, celui qui commanderait la mêlée finale. L'honneur était échu à lord Alain de Wannet, un champion venu d'York.

Ce matin-là, le sommet tant attendu des festivités allait commencer. Un silence impressionnant tomba sur la foule. Puis les trompettes sonnèrent, le chevalier d'honneur coupa les cordes interdisant l'entrée de la lice, et le cri rituel retentit.

—Laissez aller!

A ce signal, les chevaux se ruèrent des deux extrémités de la lice. Les lances aux pointes émoussées se brisèrent sur les écus. La foule s'anima et poussa des cris d'excitation.

Assise sur le rebord de son banc, les yeux rivés sur son champion, Eglantine retint son souffle.

L'Aigle tournoyait au cœur de la bataille. Il avait déjà désarçonné un adversaire, et en poursuivait un autre. Il cabrait son cheval et levait sa lance, le corps bien abrité derrière l'encolure, prêt à abattre tout homme qui se dresserait sur son chemin. L'écharpe violette flottait au vent.

Au bout d'un moment, il apparut que la plupart des combattants cherchaient à l'éviter. Les lances volaient en éclats sur son bouclier, et la lice était jonchée de chevaliers désarçonnés, auprès desquels les écuyers s'empressaient pour les aider à se relever.

Lorsque le crépuscule tomba, seuls restaient en présence deux participants : l'Aigle et Alain de Wannet. Tous deux avaient jeté leurs lances brisées, et s'affrontaient à la masse d'arme.

—Wannet ! Wannet ! hurlait la foule.

L'Aigle n'avait pour le soutenir que les faibles cris d'Eglantine.

Le chevalier d'honneur poussait des grognements furieux sous son heaume, dont la forme sinistre évoquait la cagoule du bourreau. Sa masse s'abattit lourdement sur le cheval de l'Aigle. L'animal poussa un hennissement de douleur et roula dans la poussière, battant follement l'air de ses sabots. Le coup n'était pas dans les règles, et Eglantine fut tout étonnée de voir que les juges ne disaient rien.

Mais l'Aigle ne semblait nullement ébranlé. Son écuyer se précipita pour l'aider à se relever, et lui rendit sa masse. Avec une précision terrifiante, il arracha son adversaire de sa selle. Wannet tomba lourdement, jurant et grimaçant de douleur, empêtré dans son armure.

— A l'épée ! clama le héraut d'armes.

C'était la forme suprême du combat, celle que tout le monde attendait. Deux hommes face à face, prêts à lutter pour décider du vainqueur de la journée.

Lord Alain ordonna à son écuyer de dénuder la pointe de son épée.

—Il n'a pas le droit ! s'écria Eglantine. Ils doivent se battre avec des épées mouchetées !

—Pas du tout ! répliqua lady Harriet. Tous les coups sont permis, maintenant !

Eglantine ne répondit rien, tout entière concentrée sur la suite du combat. L'Aigle dénuda la pointe de son épée à son tour, et les deux hommes croisèrent le fer. Avec un bruit sinistre comme le tocsin, les lames s'entrechoquèrent.

Lord Alain était un puissant guerrier, dont la réputation s'étendait jusqu'en France. Pourtant, dès le début, l'issue du combat ne fit guère de doute. Les coups de l'Aigle étaient portés avec une maîtrise et une précision implacables. Tel un danseur, il virevoltait autour de son adversaire, tant et si bien qu'au bout d'un moment, celui-ci mit un genou en terre.

L'Aigle s'approcha calmement et posa la pointe de son épée sur sa gorge, juste au-dessus de sa cuirasse.

Un silence de mort tomba sur la lice et dans les tribunes, si profond que le juron de Wannet parvint à toutes les oreilles.

—Sale chien ! Tu m'en veux donc toujours !

—Non, Wannet, répliqua froidement l'Aigle. Célestine est morte, et le passé avec elle ! Reconnais ta défaite !

Bien à contrecœur, Wannet s'avoua vaincu.

—Qui est-ce ? demanda Eglantine.

—Lord Gareth Hawke, baron de Masterson, répondit lady Harriet d'une voix dédaigneuse, comme si ce nom lui écorchait la bouche.

« Gareth Hawke ! » murmura Eglantine. Ce nom lui allait bien : un nom de héros, un nom d'homme. Et elle ne put que se féliciter de l'avoir à moitié deviné, en lui donnant le nom de l'oiseau royal qui ornait son écu.

—C'est lui le vainqueur, s'étonna-t-elle. Pourquoi n'applaudit-on pas ?

—Hawke est le vainqueur parce qu'il n'a pas d'autre choix, répondit lady Harriet d'une voix méprisante. Il est au bord de la ruine, et ne peut vivre qu'en gagnant des tournois. Ah, je vois que vous n'êtes pas au courant !

—Moi non plus, intervint Gisèle, toujours avide de commérages. Je vous en prie, lady Harriet, racontez-nous son histoire.

—Lord Gareth est encore jeune. Il n'a pas trente ans, reprit lady Harriet, trop heureuse de satisfaire la curiosité de son auditoire. Il fut un temps où il était à la tête d'une immense fortune. Ses domaines étaient prospères et Masterson était une des villes les plus riches du nord de l'Angleterre. Il n'y avait pas de chevalier plus adulé dans tout le comté. Mais tout cela est de l'histoire ancienne. Un beau jour, prétendant que l'évêque de Morley l'avait offensé, qu'il avait enlevé et assassiné sa sœur et essayé de lui prendre des terres, il a envahi les domaines de l'évêque avec ses hommes d'armes, pillé fermes et villages, rançonné le doyen et plusieurs prêtres. Naturellement, l'évêque, qui à mon avis n'avait absolument rien à se reprocher, a fait mettre Masterson à l'index. Depuis lors, on n'y célèbre plus la messe. A ce qu'on raconte, toute la contrée n'est plus que ruines et désolation. La loi n'y est plus même respectée. Lord Gareth en est réduit à disputer des tournois et à jouer les mercenaires.

Eglantine se détourna, le visage sombre. Tout cela n'était qu'un tissu de médisances, elle en était convaincue. L'Aigle ne pouvait être qu'un homme d'honneur. Cela se voyait à son allure fière, presque arrogante, à son respect scrupuleux du règlement lors du tournoi. S'il avait commis les atrocités qu'on lui reprochait, c'était sûrement parce qu'il avait été gravement offensé.

Elle jeta un coup d'œil sur la lice. L'Aigle était en train de sortir, le heaume sous le bras, la tête surmontée de sa couronne de cheveux blonds, fièrement dressée, le regard froid posé comme un défi sur tous ceux qui osaient lever les yeux vers lui. Allait-il quitter la lice sans avoir reçu les honneurs dus au vainqueur ? Eglantine ne pouvait supporter un tel manquement aux lois de l'hospitalité. Laissant sa belle-mère et lady Harriet à leurs ragots, elle descendit de la tribune et saisit au passage une des guirlandes qui ornaient le pavillon. Derrière elle, la voix scandalisée de Gisèle ne put rien pour l'arrêter. Elle s'élança à travers la lice déserte, en direction de lord Hawke.

Il se retourna en l'entendant appeler son nom. A quelques pas de lui, elle s'immobilisa et fit une révérence, Puis déposa la couronne de fleurs à ses pieds.

—Milord, dit-elle en rougissant.

Il sourit. La sueur traçait de petits ruisseaux sur son visage couvert de poussière, et luisait sur son front.

—Des fleurs pour le vainqueur ? feignit-il de s'étonner

—Bien sûr, milord. Il ne sera pas dit qu'à Briarwood, on n'honore pas les champions.

—Je vois. Dans ce cas, il ne faut pas oublier, pour la bonne forme, le baiser au vainqueur.

Eglantine sentit le rouge lui monter au visage.

—Je n'étais pas au courant de cette... tradition, milord, bredouilla-t-elle.

—Moi non plus ! avoua-t-il en riant. Mais nous pourrions créer un précédent. Il se campa devant elle, en la fixant dans les yeux, les poings sur les hanches. C'était à elle de faire le premier pas.

Eglantine était terrifiée. Il n'avait qu'à étendre les bras, la serrer contre lui et l'embrasser. C'était si facile, pour lui ! Mais elle ! Comment oserait-elle inverser les rôles ? Elle hésita un long moment, haletante, le cœur battant, les yeux rivés sur le rude visage saxon.

—Eh bien ? demanda-t-il.

Eglantine entendit la voix scandalisée de Gisèle crier son nom. Elle releva la tête, une lueur de défi indomptable dans le regard, se haussa sur la pointe des pieds, et effleura de ses lèvres celles de l'Aigle.

Puis elle se retourna vers la tribune, les yeux levés vers Gisèle, et s'éloigna, le cœur empli d'une exultation inconnue. Au dernier moment, elle jeta un furtif coup d'œil par-dessus son épaule.

L'Aigle n'avait pas bougé. Il la regardait partir, un large sourire éclairant son visage.

Le festin fut fastueux. La plupart des participants au tournoi étaient là, servis par leurs écuyers, aux accents d'une troupe de ménestrels qui jouaient sur une estrade. Mais Gareth restait invisible. Alain de Wannet occupait la place d'honneur qui aurait dû lui revenir, à la droite de lord John.

A la fin du repas, un des musiciens s'avança jusqu'à la table haute, et s'inclina respectueusement devant le maître des lieux.

—Je m'appelle Piers Love, pour vous servir, milord. Avec votre permission, milord, j'aimerais rendre hommage à la dame de céans.

Gisèle lui sourit et se pavana en jetant des regards à droite et à gauche, puis fit un signe d'assentiment au musicien. Mais Piers ne parut pas la voir. Ses yeux étaient fixés sur Eglantine.

Ses doigts caressèrent les cordes de sa harpe. Les premiers accords semblaient annoncer une ballade amoureuse. Mais les paroles — à la stupeur de l'auditoire — disaient tout autre chose :

« Si ta marâtre par dépit
Glisse dans ta nourriture
A la faveur de la nuit
Quelque pilule d'aconit, puis d'un œil avide
Te regarde au matin mourante et livide,
Fais bien fi de ses charmes !
Son crime fera un beau vacarme... »

Eglantine se dressa d'un bond, indignée.

—Assez ! cria-t-elle, d'une voix qui fit taire tous les rires. Vous offensez lady Gisèle. Je vous somme de vous excuser auprès d'elle !

Piers s'inclina profondément devant Gisèle, mais son sourire indiquait clairement qu'il n'était nullement contrit. Puis, marmonnant quelques paroles inintelligibles, il sortit d'un pas léger. La tension retomba progressivement à la table haute.

Eglantine se rassit, mal à l'aise. Les conversations reprirent et l'incident fut vite oublié. A côté d'elle, quelques dames échangeaient des commérages à propos de lord Alain de Wannet, dont la jeune épouse s'était donné la mort l'année précédente.

Mais Eglantine ne prêtait qu'une oreille distraite à ces rumeurs. Elle n'avait qu'une pensée en tête. Un seul être manquait parmi toutes ces jolies dames et ces vaillants chevaliers, dont l'absence faisait peser un mortel ennui sur toute cette brillante et bruyante assemblée.

Au bout d'un moment, n'y tenant plus, Eglantine se retira et monta dans sa chambre. Mais, au lieu de se coucher, elle jeta une étole sur ses épaules et sortit du donjon. Elle traversa la cour dans la lumière vacillante des torches et se dirigea vers le campement, en passant devant plusieurs sentinelles éberluées à la poterne du château.

De rares feux de camp se mouraient, lançant leurs dernières lueurs rougeoyantes sur le fond de la nuit. Le cœur battant, partagée entre une délicate impatience et une étrange appréhension, Eglantine se glissa parmi les tentes désertes.

Elle le trouva à l'endroit même où elle l'avait rencontré le matin.

A l'idée d'être seule avec lui, Eglantine eut soudain envie de tourner les talons et de s'enfuir. Les dernières flammes d'un feu éclairaient d'un sombre éclat le visage de lord Gareth, accentuant la cicatrice qui barrait sa tempe. Les paroles de lady Harriet revinrent à la mémoire de la jeune fille. Était-ce donc vrai ? L'Aigle n'était-il qu'un mercenaire sans scrupule, prêt à tuer pour de l'argent ?

Mais alors qu'elle s'appêtait à faire demi-tour, elle le vit saisir un seau, puis se diriger vers son cheval pour lui donner à boire, comme un simple palefrenier. Eglantine sourit dans l'ombre, soulagée. Un homme qui faisait une chose pareille ne pouvait être aussi noir que certaines âmes charitables se plaisaient à le dépeindre, songea-t-elle en se reprochant déjà son envie de fuir.

Elle sortit de l'ombre et s'avança dans le halo des braises rougeoyantes. Quelle imprudence, pour une jeune femme, de s'aventurer seule, en pleine nuit à la recherche d'un homme ! Mais Isobel d'Evreux n'avait-elle pas fait de pires folies en son temps ?

Au bout d'un moment, le chevalier revint. Eglantine s'arma de courage et fit un pas vers lui.

—Lord Gareth, dit-elle en faisant une brève révérence.

Les yeux gris cerclés de noir du chevalier s'élargirent imperceptiblement.

—Je ne m'attendais pas à vous revoir, gente damoiselle, dit-il.

—Je... je suis venue pour vous féliciter, déclara-t-elle d'une voix légèrement haletante. Vous avez bravement combattu.

Tout en parlant, elle examinait la mise du chevalier. Il était vêtu d'un doublet

grossier, rehaussé de pierres brillantes, extraites sans nul doute des collines de granit de son pays. Elle fut prise du désir absurde de tendre le bras pour toucher une de ces pierres polies. Prestement, elle croisa les mains derrière son dos.

—Je vous en rends mille grâces, répondit-il, ainsi que pour votre écharpe. Qui sait? Elle m'a peut-être porté chance !

—La chance n'est pour rien dans votre victoire, milord, dit Eglantine. Vous êtes un combattant noble et adroit.

Une lueur ironique dansa dans les yeux de Gareth

—Adroit, peut-être. Noble, sûrement point... C'est l'appât du gain qui m'a fait gagner.

—Vous avez donc tant besoin du prix accordé au vainqueur ?

—Vous ne croyez pas si bien dire !

—On dit des choses affreuses sur votre compte, insista-t-elle.

—Et on a raison ! s'exclama-t-il, amer. Je suis à l'index, rejeté par l'Eglise comme pillard. Tel que vous me voyez, je suis tombé plus bas qu'un lépreux !

—Ne pouvez-vous obtenir l'annulation de la peine qui vous frappe?

Il eut un rire bref et triste.

—Non, jeune fille, c'est impossible. Le diocèse de Morley est contre moi, soutenu par toute la chevalerie, sans compter lord Alain de Wannet, qui me poursuit de sa haine depuis des années.

—Alain ? Pourquoi ?

Une ombre douloureuse passa sur le visage de lord Hawke.

—Wannet et moi étions tous les deux épris de la même femme, dit-il en haussant les épaules avec une feinte indifférence. C'est lui qui l'a obtenue, à force d'argent et d'intrigues. Il l'a rendue très malheureuse, et elle a fini par s'empoisonner.

Eglantine sentit son cœur se serrer. A cause de l'Aigle, bien sûr, et de la peine qu'il avait éprouvée. Mais aussi parce qu'elle venait de découvrir que le cœur de Gareth avait jadis appartenu à une autre, et qu'il lui serait d'autant plus difficile dans ces conditions de le conquérir.

—Je suis sûre que votre condamnation est injuste, milord, reprit-elle, changeant de sujet.

Il secoua la tête.

—Allez donc dire ça au roi Edouard ! s'exclama-t-il avec un rire amer. Allez donc lui démontrer que l'évêque Talwork est corrompu, et que son diocèse de Morley n'est qu'un foyer d'impiété et de simonie !

Eglantine le regarda, épouvantée. S'en prendre à l'église n'était ni plus ni moins qu'un blasphème! Sa réaction ramena un pâle sourire sur le visage de lord Gareth.

—Comprenez bien ce que je veux dire, reprit-il. Qui me croirait, si je disais que les prêtres de Morley vendent des indulgences pour s'attifer comme des perroquets et se vautrer dans la luxure avec des filles de joie? Vous-même ne me croyez pas. Alors, comment voulez-vous que les autres le fassent !

—Il est toujours difficile de croire du mal de l'Eglise, répondit-elle, pensive. Mais si c'est la vérité, pourquoi ne pouvez-vous le prouver? Allez voir le roi Edouard...

—Vous êtes décidément d'une naïveté confondante, mon enfant ! L'évêque Talwork est au mieux avec le roi, qui ne m'a jamais aimé.

Avec un geste d'impatience, il se détourna et commença à rouler les côtés de sa tente.

—Vous partez déjà? demanda-t-elle.

—Oui, je compte décamper dès l'aube. Je suis allé toucher ma récompense. Je n'ai donc plus rien à faire ici.

— Mais le festin...

— Croyez-vous que tous ces gens ont envie de m'avoir parmi eux?

— Moi, oui.

Gareth haussa un sourcil, faisant apparaître la cicatrice sur son œil.

— Vraiment? Et qu'en diraient vos parents?

Eglantine détourna les yeux à son tour, et contempla sans rien dire les motifs de la lune sur la toile multicolore d'une tente voisine.

—Mon père ne m'a jamais rien refusé, dit-elle enfin. Gareth sourit. Pas étonnant, ne put-il s'empêcher de penser. Avec une jolie fille comme elle, et aussi obstinée Par-dessus le marché, quel père ne rendrait pas les armes sans même avoir combattu?

—S'il vous plaît... Gareth, venez ! dit-elle en l'implorant du regard.

—A quoi bon? J'ai mieux à faire de mon temps, je vous l'ai déjà dit, et je n'ai pas pour habitude de m'imposer là où ma présence n'est pas désirée.

—Mais si, venez! C'est une fête magnifique. Il y a une troupe d'acrobates et on dansera...

Gareth secoua la tête. Il y avait quelque chose, chez cette jeune fille, qui le troublait en dépit de lui-même, et il se surprit à regretter que les choses soient si compliquées pour lui. Pourquoi, grand Dieu, ne pouvait-il lui faire sa cour au grand jour, et rendre justice à sa beauté et à son rang ? Malheureusement, les circonstances étant ce qu'elles étaient, il n'y fallait pas songer.

—Il n'y a pas place pour ce genre de réjouissances dans ma vie, milady. C'est trop tard... ou trop tôt.

Il l'examina un moment, gravant dans son esprit la forme encore frêle, mais si prometteuse, de son jeune corps.

—Allez, dit-il enfin avec une nuance de regret. Allez danser avec les autres chevaliers, Eglantine. Trouvez-en un qui pourra vous conter une histoire plus gaie que la mienne.

—Mais...

—J'ai dit : allez-vous-en ! Vous n'avez rien à faire ici.

—Je ne suis pas une enfant qu'on envoie se coucher, milord ! lança-t-elle, piquée au vif.

De nouveau, le regard sombre de Gareth se promena sur les formes juvéniles d'Eglantine, qui baignaient dans la lueur argentée de la lune.

—Par ma foi, vous avez raison, milady, murmura-t-il.

Un pas lui suffit pour être près d'elle. Ouvrant les bras, il allait l'enlacer.

Eglantine fit un pas en arrière.

— Mais je ne suis pas non plus de celles dont on s'amuse, milord, dit-elle d'une voix qu'elle espérait calme.

Rejetant la tête en arrière, il éclata de rire.

—Je m'en doute, ma jolie! s'exclama-t-il. Je crois bien, même, que vous avez la tête solidement sur les épaules. C'est bien cela qui m'étonne. Pourquoi iriez-vous fréquenter une canaille comme moi? Vous feriez bien mieux de retourner au festin, et de battre des paupières pour Wannet. Tout veuf qu'il est, voilà bien le parti le plus désirable de tout le comté !

—Vous me pousseriez dans les bras d'un homme que vous méprisez, milord ? demanda-t-elle.

—Je suis le seul à penser du mal de Wannet, répliqua-t-il. Il a beaucoup d'amis, et la faveur du roi. Vous pourriez tomber plus mal, Eglantine.

—Mais je pourrais mieux choisir aussi, répondit-elle doucement.

—Prenez garde, mon enfant, que je ne voie une avance dans ces paroles.

Eglantine frissonna dans la brise fraîche, et leva les yeux vers la lune dans son halo d'argent. Quelque part dans le lointain, un rossignol chanta.

—Et si c'était le cas, milord ? dit-elle dans un souffle.

Malgré lui, Gareth sentit son cœur tressaillir. L'expression du visage d'Eglantine tourné vers le sien était fascinante. Jamais la vue d'une femme ne l'avait troublé à ce point. Il fallait reconnaître qu'il n'en avait jamais rencontré d'une beauté à la fois si piquante et envoûtante, et en même temps dénuée du moindre artifice. Et par-dessus le marché elle était venue à lui, méprisant les rumeurs, et les rigueurs de l'étiquette.

Elle n'avait rien de ces beautés froides et classiques, avec son charmant visage au menton un peu carré, et son adorable petit nez. De longs cils soyeux ourlaient ses paupières irisées par la lumière de la lune. Elle avait un regard profond, un regard intelligent, véritable miroir de l'âme qui se dissimulait dans cette forme encore si fragile.

Et ses lèvres ! Comme elles étaient pleines et bien dessinées, faites, semblait-il, pour recevoir l'hommage d'un baiser.

Quelque part au fond de son être, cependant, une voix tentait désespérément de l'avertir. Eglantine était femme, donc elle était dangereuse. De plus, lord John était pair du royaume. Et lui avait déjà assez d'ennuis comme cela ! Autant lui dire tout de suite qu'il n'était qu'un bon à rien, un réprouvé, un homme qui n'avait à lui offrir que les misérables stipendes qu'il rapportait de ses expéditions.

—Vous devriez retourner au château, dit-il d'une voix basse et vaguement menaçante.

Eglantine leva le menton, et ne bougea pas.

—Je suis ici chez moi, dit-elle. Je vais où je veux, et vois qui je veux !

—Ah, vraiment? dit-il d'une voix traînante.

Il fulminait intérieurement. La petite peste avait bien de la suite dans les idées ! Et quant à lui faire peur...

« Fort bien, décida-t-il. Elle l'aura voulu ! »

Il la saisit sans ménagement, et la pressa si fort contre lui qu'elle en perdit le souffle. Puis sa bouche se posa sur ses lèvres. Il goûta longuement leur doux parfum, s'efforçant de ne pas penser au désir qui naissait en lui. Petit à petit, il sentit les lèvres d'Eglantine se détendre, son corps s'abandonner contre lui. Elle n'avait donc pas peur d'être embrassée ! Par le diable, il connaissait mille autres moyens d'effaroucher une vierge ! Lentement il glissa une main entre leurs deux poitrines, et lui enleva son étole. Puis ses mains passèrent dans son dos, et vinrent à bout non sans peine du lacet de son corsage

Les seins d'Eglantine n'étaient plus gardés que par une fine chemise. Tandis que ses mains s'égarèrent sur leur doux relief, Gareth dut bien se rendre à l'évidence : il ne faisait plus semblant.

Il leva la tête et la regarda.

—Vous auriez mieux fait de m'écouter ! dit-il en dégageant les épaules d'Eglantine jusqu'à ce que sa peau brille sans voile, offerte à l'exploration de ses mains.

Elle poussa un cri et s'écarta brusquement de lui, ramenant son étole autour de ses épaules.

—Milord ! s'exclama-t-elle, horrifiée.

Il ouvrit les bras et éclata d'un rire tonitruant. C'en était trop pour Eglantine. Tournant les talons, elle s'enfuit à toutes jambes vers le château, les joues en feu, des larmes d'humiliation coulant sur ses joues. Oui ! Elle aurait dû l'écouter. Il n'était qu'un bon à rien. Et un goujat !

Et par-dessus le marché, il s'était ri d'elle, l'avait traitée comme une jouvencelle sans cervelle...

Au bout d'un moment, elle reprit le pas, essayant de maîtriser les battements de son cœur. Le vent frais lui fit du bien, et elle sentit sa colère retomber petit à petit. Les sensations qu'il avait suscitées en elle s'apaisaient également, et elle pouvait de nouveau reprendre le contrôle de ses esprits. Elle ne lui était pas indifférente, c'était évident. N'avait-il pas accepté de porter ses couleurs ? Ne l'avait-il pas prise dans ses bras pour l'embrasser ? Et il ne l'avait pas fait juste pour être gentil avec elle. Ce baiser n'était pas celui d'un homme qui souhaitait l'ignorer.

Soudain son cœur se serra en pensant à ce chevalier solitaire qui se préparait à partir dès l'aube, pendant que la fête battait son plein dans la grand'salle.

Elle traversa de nouveau la cour, cette fois pleine d'espoir et de confiance.

Quelle idiote ! songea-t-elle, furieuse. Jamais elle n'aurait dû le quitter. A présent tout était à refaire. Cette fois, cependant, elle ne pourrait plus se permettre de tourner autour du Pot. Il fallait lui dire qu'elle l'aimait. Car elle l'aimait, c'était évident ! Quel autre nom pouvait-elle donner à ce sentiment irrésistible, qui l'attirait vers cet homme, hier encore totalement inconnu, et qui désormais emplissait son cœur, occupait toutes ses pensées ?

—Nous croyions que vous étiez dans vos appartements, milady !
Surgissant de l'ombre, Alain de Wannet se dressa sur son chemin.
Marmonnant une vague excuse, elle essaya de forcer le passage en se faufilant sous la vigne vierge. Mais le bras d'Alain jaillit et la rattrapa. Eglantine ne put réprimer un mouvement de recul en sentant son souffle aviné caresser son visage.

—Rentrez au château avec moi, douce Eglantine, murmura-t-il. Votre père ne serait pas content de vous savoir seule dehors à cette heure.

Il la poussa en direction de la grand'salle. Eglantine regardait fixement devant elle, essayant d'éviter le contact de sa main et détournant les yeux de ce visage déformé par l'ivresse et la concupiscence.

Elle brûlait d'envie de courir rejoindre Gareth. Mais comment faire, avec Alain qui ne la quittait pas, et épiait chacun de ses mouvements ? « Tant pis, se dit-elle finalement. J'ai toute la nuit pour le retrouver. » Elle s'étira en bâillant ostensiblement et, prétextant la fatigue, monta directement dans sa chambre, au grand dépit de lord Alain, qui la regarda s'éloigner en secouant la tête, l'air stupide et dépité.

La donzelle était bien impertinente. Il fut tenté un moment d'aller s'en plaindre à lord John, mais se ravisa. La jeune Eglantine avait perdu son fiancé récemment. Il fallait lui trouver un mari. Briarwood était bien modeste, mais, étant donné sa situation stratégique au bord de la Swale, le domaine pouvait se révéler d'une importance cruciale pour lui. Certes, il y avait cette invraisemblable histoire de transmission par les femmes, mais il se faisait fort d'y trouver un remède.

Un sourire mystérieux flotta sur les lèvres luisantes de lord Alain, tandis qu'il se caressait la barbe, sopesant les possibilités qui s'offraient à lui. Soudain, une idée prit forme dans les profondeurs troubles de son esprit. Il fallait qu'il épouse l'héritière de Briarwood. Le temps venu, il irait voir lord John, qui serait sans nul doute flatté que quelqu'un d'aussi haut placé que lui s'intéresse à sa fille.

Pendant ce temps, dans la chambre, Janet préparait Eglantine pour la nuit. Après avoir brossé ses longs cheveux, elle attisa le feu. La jeune fille se mit docilement au lit, pour attendre que la voie soit libre. Alors, elle irait retrouver Gareth !

Elle était allongée ainsi depuis quelques minutes lorsque Corynne, l'une des demoiselles de compagnie de Gisèle, entra, portant un petit plateau sur lequel était posée une timbale.

—C'est de la part de lady Gisèle, dit-elle. Elle pense que ceci vous fera du bien après toute cette excitation.

Eglantine s'assit sur son lit, quelque peu étonnée. C'était bien la première fois que Gisèle manifestait le moindre souci de sa santé. Elle sourit en signe de remerciement, et prit la timbale. Le breuvage avait un fort goût de pomme et d'épices. Elle le vida d'un trait. Corynne tira les draperies autour du lit et se

retira, emportant le plateau et la timbale vide.

Un goût amer et étrange s'attardait dans la bouche d'Eglantine. Mais, effectivement, elle sentit toute la tension des dernières heures l'abandonner progressivement. Après tout, un peu de repos ne lui ferait pas de mal, étant donné ses projets. Cela ne serait pas facile de parler à Gareth. Elle allait avoir besoin de tout son courage. Il n'était pas dans les habitudes qu'une jeune fille avoue son amour à un homme, et le supplie d'aller demander sa main à son père. Mais, pensa-t-elle, le sang d'Isobel d'Evreux coulait dans ses veines! Elle se cala sur ses oreillers et décida d'attendre l'aurore pour aller au campement. Mais, malgré son impatience, elle se sentit peu à peu envahie par une étrange torpeur. Le moindre mouvement lui était pénible, et il faisait anormalement chaud. Son esprit voguait à sa guise, et elle revit Piers Love, campé devant elle, en train de chanter.

Soudain une atroce douleur lui déchira les entrailles. C'était comme si un feu était en train de consumer sa vie.

Dans un suprême effort, elle se tourna vers sa table de nuit, et, dans un spasme désespéré, recracha le breuvage. La cloche ! Où était la cloche? Appeler... Il fallait appeler Janet, lui dire...

Eglantine suffoquait. Soudain, tout sembla chavirer. La chambre tournoya autour d'elle, et elle tomba inerte sur le sol entraînant la cloche qui sonna sur les dalles, réveillant les échos du château endormi.

Chapitre 2

Le cri strident de Janet alerta tout le château. Un messager partit en toute hâte pour le village de Briarwood, et revint bientôt en compagnie du docteur.

Eglantine gisait sur son lit, vêtue d'une simple tunique, et dormait d'un sommeil agité. Elle ouvrit les yeux lorsque le médecin approcha de sa couche et esquissa un faible sourire.

— J'ai bu quelque chose..., commença-t-elle.

Il hocha la tête, et fit préparer une potion à base de betterave pilée avec de l'huile de roses. L'odeur souleva le cœur d'Eglantine.

— Enlevez-moi ça ! fit-elle en détournant la tête avec une grimace de dégoût.

Avec un haussement d'épaules, le médecin reposa la potion, et envoya aux cuisines chercher un peu de lait de chèvre.

Eglantine en prit une longue gorgée. Le liquide onctueux sembla se répandre en elle comme un baume. Elle se laissa retomber sur son oreiller et, au bout d'un moment, un peu de couleur revint sur ses joues.

—Le Seigneur soit loué! s'exclama Janet en s'agenouillant près du lit.

—Janet, dit Eglantine, quelle heure est-il?

—On a sonné matines il y a un bon moment.

—Le soleil est déjà levé, alors? demanda Eglantine, l'air désespéré.

—Que se passe-t-il, mon enfant !

—Rien, Janet, répondit-elle en se laissant retomber sur l'oreiller. Va quérir mon père. Et prie lady Gisèle de venir aussi.

Lord et lady Padwick accoururent à son chevet. Lord John prit la main de sa fille et la serra contre son cœur.

—Le ciel soit loué, s'exclama-t-il en la voyant réveillée et confortablement installée sur son lit.

—Le médecin m'a fait boire du lait, dit Eglantine. Je crois que cela m'a fait du bien.

—Voilà bien de la comédie pour une simple indigestion ! observa Gisèle. Votre fille se porte comme un charme, mon ami ! Venez, nos invités nous attendent.

Elle se dirigea vers la porte sans un regard en arrière.

—Restez avec moi un instant, murmura Eglantine à son père. S'il vous plaît...

—Je vous rejoins tout de suite, dit lord John à son épouse. Attendez-moi dehors.

—John! Que penseront nos invités?

—Père, je vous en supplie..., insista Eglantine.

Le regard de lord John alla de l'une à l'autre. Visiblement, le brave homme ne savait plus que faire.

—Eh bien, John, vous déciderez-vous, à la fin? demanda Gisèle, à bout de patience.

—Un instant, ma chère, dit-il en poussant un soupir de lassitude.

Dépitée, Gisèle sortit en claquant la porte. Sur un signe de tête d'Eglantine, Janet sortit à son tour.

La jeune fille regarda son père un instant. Il semblait soudain si vieux, si bouleversé... Comment lui dire la vérité sans lui briser le cœur?

—Elle ne m'aime vraiment pas ! remarqua-t-elle avec un sourire forcé.

—Allons donc, ma chérie. Il ne faut pas se fier aux apparences. Elle a un fichu caractère, j'en conviens, mais...

—Il n'y a pas que cela, milord. Elle veut Briarwood pour elle, et pour Bettina. Ma disparition lui rendrait grand service.

La bouche de lord John se crispa. Il fronça les sourcils en regardant durement sa fille.

—Qu'insinuez-vous là, mon enfant? Je vous rappelle que lady Gisèle est ma femme !

—Je ne parle pas à la légère, milord. Croyez qu'il m'en coûte de dire une chose pareille, mais je pense qu'elle a essayé de me tuer !

Lord John dévisagea Eglantine, stupéfait. Pendant un long moment, il garda le silence, partagé entre le désir et la peur de savoir. Finalement, il s'assit sur le

bord du lit, l'air las et résigné.

—Continuez, dit-il, envahi par une sourde appréhension.

—Gisèle se plaît beaucoup à Briarwood, reprit-elle. Jamais elle n'acceptera de gaieté de cœur d'y renoncer en ma faveur pour se retirer à Padwick.

—Vous dites vrai, j'en ai peur. Elle est fière, et elle aime son confort.

—Elle sait aussi que, sitôt mariée, je régnerai sans partage sur Briarwood. Et j'ai bien l'intention de me marier le plus tôt possible, à moins qu'elle ne trouve un moyen de m'en empêcher. C'est bien pour cela, milord, que je la soupçonne de vouloir se débarrasser de moi.

—Qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille?

—Le feu d'avant-hier n'était pas fortuit, père. Il a été causé par un bouchon de paille qu'on avait mis délibérément dans le conduit de la cheminée. C'est Peter qui l'a trouvé !

—Voilà qui expliquerait toute cette fumée, dit-il, songeur.

—Si je ne m'étais pas réveillée, je serais morte asphyxiée. Mais ce n'est pas tout. Hier soir, Corynne m'a apporté une potion de la part de Gisèle. C'est cela qui m'a rendue malade. Heureusement, j'ai pu en recracher la plus grande partie. Sans quoi...

—Eglantine! s'exclama le vieil homme, abasourdi, vous voulez dire que ce breuvage était... empoisonné?

—Oui, milord.

Eglantine vit une sombre résignation envahir les traits las de son père. Il la croyait, c'était évident, et cela lui faisait mal. Elle lui prit la main et la garda dans la sienne.

—Je n'osais vous le dire, milord. Pourtant, il le fallait. Ai-je eu tort?

—Non pas, ma fille. Vous avez agi sagement. D'autres que moi se feraient justice eux-mêmes. Mais jamais je n'ai levé la main sur une femme. Je vais faire enfermer Gisèle. Il faut à tout prix l'empêcher de vous nuire.

—N'en faites rien! s'exclama Eglantine. Nous n'avons encore aucune preuve. Elle aura beau jeu de nier.

Lord John secoua la tête.

—Eglantine, dit-il sombrement, si elle a fait ce que vous dites, elle doit être sévèrement punie.

—Cela ne servirait à rien, milord. Si vous demandez des comptes à Gisèle, vous susciterez des rumeurs parmi nos hôtes. Je ne veux pas qu'on sache ce qui se passe à Briarwood. Gisèle est assez habile pour nous faire passer pour des menteurs !

Lord John hocha la tête, vaincu par les arguments de sa fille.

—Je me rends à vos raisons, Eglantine. Je vous garderai sous ma protection jusqu'à votre mariage. A ce propos, lord Alain de Wannet a fait savoir hier soir qu'il envisageait de...

—Jamais! s'écria-t-elle. J'ai fait mon choix et ce n'est pas lord Alain.

Un instant stupéfait, partagé entre la colère et l'étonnement, lord John dévisagea sa fille. Finalement son regard se radoucit et il sourit.

—Je vous reconnais bien là, dit-il. Vous êtes bien la digne descendante d'Isobel. Toutefois, si votre choix est raisonnable, il m'épargnera bien des recherches, après tout. Alors dites-moi, qui est l'élu de votre cœur?

Eglantine hésita un bref instant.

—Lord Gareth Hawke, baron de Masterson.

Le sourire disparut instantanément du visage de lord John.

—Vous ne pouviez plus mal choisir, ma fille, déclara-t-il. Hawke a une réputation épouvantable. Il est ruiné, sans honneur, et est proscrit depuis bientôt deux ans.

—Je sais tout cela, milord, répondit-elle. Je sais tout de lui, et pourtant je l'aime. En dépit de tout, je veux être à lui.

—Comment pouvez-vous prétendre aimer un homme que vous connaissez à peine?

Eglantine demeura pensive un instant, tandis qu'un sourire jouait sur ses lèvres.

—Je l'ai su dès que je l'ai vu. C'était comme si une voix me disait : «Cet homme est pour toi, Eglantine. » Je le savais, et j'y crois comme au lever du soleil chaque matin.

—Et lui? Qu'en pense-t-il?

—Il ne connaît pas encore mes sentiments, reconnut-elle. Il ne semble pas aussi épris que moi, mais il m'aimera un jour, je le jure !

Lord John secoua la tête.

—Je ne doute pas qu'il serait trop heureux de mettre la main sur Briarwood, en effet, dit-il d'une voix sombre. Ne le laissez pas faire cela, ma fille. Il viderait nos terres de toutes leurs richesses, et en ferait un repaire du péché.

— Je n'en crois rien, Lord Gareth a connu une période difficile, mais je suis sûre que cela ne durera pas.

—C'est un renégat, ne l'oubliez pas! Dites-moi Eglantine : pourriez-vous vivre sans pratiquer votre religion, sans vêpres ni complies, sans messe dans l'église, sans cloches sonnant au beffroi? Avez-vous songé à tous ceux qui dépendent de nous ?

Eglantine pensa à tous les villageois laborieux qui vivaient à l'ombre du clocher de Briarwood, mesuraient leur temps par la messe, et dédiaient leur vie tout entière à la gloire de Dieu.

Puis elle pensa à lord Gareth, à son épaisse chevelure blonde, à ses lèvres qui avaient déposé leur sceau sur les siennes, comme pour en prendre possession, tout comme il avait pris possession de son cœur.

—Si mon époux est proscrit, eh bien moi aussi, je vivrai proscrite ! déclara-t-elle enfin.

Lord John baissa la tête, accablé. Il connaissait trop l'entêtement de sa fille. Rien ne servait de disputer avec elle. Au contraire. En insistant, il ne réussirait qu'à renforcer sa résolution.

—Ah, Eglantine, vous me brisez le cœur, dit-il. Je vois bien qu'on ne vous fera pas entendre raison. Vous épouserez donc cet homme, mais à une

condition : qu'il obtienne son pardon auparavant.

Eglantine ouvrait la bouche pour protester, car quelque chose au plus profond d'elle-même s'opposait à toute attente, avec la dernière énergie. Mais elle se retint. Elle se devait aussi aux gens de Briarwood.

—J'attendrai le temps qu'il faudra, milord, et n'épouserai personne d'autre, promit-elle.

Profondément ébranlé par les accusations de sa fille lord John décida de surveiller Gisèle de près. Alors qu'auparavant il admirait l'autorité dont elle faisait preuve dans sa maison, chacun de ses gestes lui paraissait désormais calculé pour affermir sa mainmise sur Briarwood.

Quelques jours lui suffirent pour que ses soupçons se changent en certitudes : Eglantine était en danger, car, pour parvenir à ses fins, Gisèle était prête à tout.

Cependant, il répugnait à agir avant d'avoir lui-même sondé les intentions de son épouse.

—Padwick est une demeure bien modeste à côté de Briarwood, dit-il un soir, dans l'intimité de la chambre conjugale. Mais c'est le domaine de mes ancêtres, et j'y suis très attaché. Je compte m'y retirer lorsque Eglantine sera mariée.

—Mariée, elle ? répliqua-t-elle sèchement. Vous divaguez, John ! Personne ne voudra jamais d'elle !

—Si vous en êtes si sûre, pourquoi la craignez-vous tant, alors ?

Gisèle éclata d'un rire cruel.

—Moi ? J'aurais peur de votre fille ? Qui a bien pu vous mettre une telle idée en tête ?

Il écarta les draperies du lit, afin que la lumière des bougies éclaire le visage de son épouse et, pour la première fois, il eut l'impression de la voir tressaillir.

—Je me pose la question depuis que vous avez cherché à la tuer, déclara-t-il. Ne prenez pas l'air surpris, milady. Le feu n'était pas un accident. On a trouvé de la paille dans la cheminée de sa chambre. Et je suis aussi au courant d'un certain breuvage qui lui a été servi par une de vos femmes.

—Je m'étonne que vous prêtiez l'oreille à de telles calomnies, milord ! feignit-elle de s'indigner. Cette fille essaye de vous monter contre moi, c'est évident. Mais je suis votre femme. Je vous interdis de me traiter de la sorte !

—Eh bien, milady, répondit-il, tâchez donc que ce genre d'incident ne se reproduise plus.

Gisèle faillit pousser un soupir de soulagement. John n'avait que des soupçons, c'était évident. Faute de preuves, il ne pouvait rien contre elle. Et elle se faisait fort de regagner sa confiance. Toutefois, elle se promit d'agir à l'avenir avec plus de prudence.

Après tout, tant qu'Eglantine n'était pas mariée, elle ne risquait pas grand-chose. Il suffisait d'écarter les soupirants. Et pour cela, les prétextes ne manqueraient pas ! Au besoin, elle saurait en inventer.

—Quelle chance que le jeune Tasselwaithe soit mort, reprit-elle. Elle l'aurait rendu fou, avec ses idées extravagantes. Avouez que vous n'avez encore trouvé personne qui soit assez déraisonnable pour vouloir d'elle.

—Comme si c'était à moi d'en décider! répliqua-t-il avec une moue désabusée. Eglantine tient à choisir elle-même. Elle a jeté son dévolu sur Gareth Hawke. Cette nouvelle fit l'effet d'un coup de tonnerre à Gisèle.

—Il n'en est pas question! s'écria-t-elle d'une voix stridente. N'avez-vous donc aucune fierté, milord? Un hors-la-loi, marié à votre fille? Et votre consentement, qu'en fait-elle?

—Je le lui ai refusé, rassurez-vous. Du moins pour le moment. Mais si Hawke obtient son pardon, je changerai d'avis.

Gisèle garda le silence, mais son esprit se mit à travailler à toute vitesse. Pour le moment, il n'y avait pas de danger. Ce vieux fou de Padwick avait tout de même mis une condition à ce mariage. Mais il fallait veiller au grain. Avec son obstination, Eglantine allait sans doute tout entreprendre pour que Hawke obtienne son pardon.

Elle devait absolument l'empêcher d'y parvenir.

Le lendemain matin, lord John fit demander Eglantine. Elle le retrouva au jardin, près du colombier. Il était assis sur un banc de pierre adossé à un mur couvert de rosiers pimpants, entouré par le trille liquide des oiseaux et le bourdonnement des abeilles parmi les pétales multicolores éclaboussés de soleil.

Eglantine embrassa son père et s'assit auprès de lui. Il semblait tourmenté et mélancolique.

Il prit le visage de sa fille entre ses mains, et admira longuement les reflets mauves de ses yeux.

—Ma fille, dit-il d'une voix de vieillard tremblante d'émotion, vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde.

—Je le sais, père, répondit-elle, prise d'un sombre pressentiment.

—Malheureusement, il faut que vous partiez de Briarwood.

Eglantine se recula, ouvrant de grands yeux incrédules.

—Partir? Mais, père, je reviens à peine de Wexler!

—Vous n'êtes pas en sûreté ici, répondit-il. Gisèle est folle de jalousie et ne cherche qu'à vous nuire. Vous allez partir pour un endroit secret dans le Nord, où elle ne pourra vous trouver.

—Milord, je vous en supplie, ne faites pas ça ! Briarwood est ma maison. J'y suis chez moi! Pourquoi n'emmenez-vous pas Gisèle à Padwick?

— Hélas, je ne puis quitter ce château tant que vous n'êtes pas mariée.

—Où comptez-vous m'envoyer, milord? demanda-t-elle, le cœur serré.

—Au couvent de Sainte-Agathe, près de Ninebanks. La sœur de Janet s'y trouve.

—Un couvent ?

Eglantine frémit, en s'imaginant des cloîtres obscurs, des messes et des

pénitences interminables, et des nonnes mystérieuses et muettes.

—Il s'agit de votre sécurité, ma fille, ne l'oubliez pas. En outre, un peu de vie contemplative sera peut-être du meilleur effet sur votre caractère par trop... impulsif!

Eglantine allait protester, mais lord John posa un doigt sur ses lèvres.

—Je devine vos pensées, ma fille, dit-il de cette voix douce qu'elle aimait tant. Mais rassurez-vous. Je ne désire pas vraiment que vous changiez. Faites confiance au temps, et à votre Dieu.

Résignée à son sort, pourvu qu'il fût provisoire, Eglantine embrassa son père.

La lune à son zénith éclairait l'intérieur du château, versant sa lumière par les étroites fenêtres. Eglantine et Janet longèrent furtivement les longs couloirs qui desservait les appartements, descendirent le grand escalier, silencieuses comme des spectres. Elles tenaient leurs chaussures et leur baluchon à la main.

Lord John les attendait dans les écuries, en compagnie de Siméon, le capitaine des gardes de Briarwood, qui devait les escorter jusqu'à Sainte-Agathe.

Souriant malgré ses yeux brouillés de larmes, Eglantine dit adieu à son père, qui l'aïda à se mettre en selle sur sa jument grise.

—Etes-vous sûre de vouloir l'attendre, Eglantine? demanda-t-il une dernière fois.

—J'en suis sûre, milord.

—Cela durera des mois, des années peut-être...

—Je le sais, mais je l'aime, père.

Les voyageurs quittèrent le château par la poterne de l'est, franchirent sans se retourner les bastions obscurs, et longèrent le pied des tours. Bientôt ils se retrouvèrent sur un chemin peu fréquenté même de jour, abrité par de grands ormes dont les branches, tels des bras immenses, formaient une nef au-dessus de leur tête.

La forêt était pleine de senteurs délicieuses, sombre et envahie par la brume, toute bruisante de vie nocturne. Ils chevauchèrent ainsi sans désenparer, dormant en selle et ne s'arrêtant que pour reposer leurs montures.

Ils voyageaient depuis quatre jours vers le nord lorsque Eglantine remarqua que le paysage avait changé. Les forêts verdoyantes avec leur tapis de fleurs sauvages avaient cédé la place à des collines arides, d'où émergeaient, de loin en loin des rochers déchiquetés. Des veines de granit d'un gris virant sur l'ocre striaient les pentes parcourues de torrents blancs d'écume. Une crécerelle solitaire planait tout là-haut dans le vent frais, étirant à l'extrême ses ailes et sa queue. Les rayons du soleil étaient plus obliques. Le vent du nord soufflait de plus en plus fort.

A la tombée du jour, Siméon annonça qu'il fallait songer à s'abriter pour la nuit. Devant eux, à l'horizon, apparut un bourg ceint de murailles, dominé par un puissant château fort. Ses remparts de pierre grise surgissaient, vertigineux, de l'eau des douves couverte de nénuphars fanés, pour se détacher sur

l'arrière-plan des collines. Des cygnes et des grèbes glissaient lentement, troublant le reflet des tours et des mâchicoulis de cercles qui allaient s'élargissant jusqu'aux murailles.

Siméon s'enquit d'une auberge auprès d'une sentinelle qui gardait l'entrée du château.

—Mieux vaut passer votre chemin, répondit l'homme en crachant dans l'eau. Masterson n'est pas un endroit pour des gens comme vous.

Le cœur battant, Eglantine regarda autour d'elle. Masterson ! Elle était donc chez lord Gareth Hawke, l'homme qu'elle aimait et qu'elle avait juré d'épouser!

Malgré l'avertissement de la sentinelle, ils pénétrèrent dans le village. Les rues étaient jonchées de débris de toutes sortes. Porcs et rats s'ébattaient au milieu des ordures. Les rares passants arboraient un air sombre résigné. Ils semblaient affamés. Leurs yeux étaient hagards. L'église dressa devant eux sa façade poussiéreuse et son clocher, au sommet duquel des corbeaux tournoyaient, noirs et lugubres sur le ciel sombre. Eglantine frissonna.

—Lord Hawke est-il au château ? demanda-t-elle à un passant.

—Pensez-vous ! Il est quelque part à guerroyer, ou à récupérer de l'argent pour nous faire vivre! F'rait aussi bien d' combattre des dragons, vu qu'tout ça nous rapporte strictement rien !

Il la dévisagea avec des yeux brillants comme des braises sous son capuchon rabattu.

—Mais qu'est-ce que vous lui voulez, à not'seigneur, milady ? Il vous aurait pas brisé le cœur, des fois ? Dans c'cas, faut pas trop vous en faire ! Vous êtes pas la première! Mais faut dire qu'il s'est un peu calmé ces derniers temps. Pour sûr, depuis qu'il est en disgrâce, ces dames ne veulent plus de lui !

Ils errèrent longtemps par les ruelles sans trouver la moindre auberge qui pût leur fournir un asile décent. Alors qu'ils étaient sur le point de partir, le fracas d'une cavalcade emplit la nuit. Eglantine se retourna. Une ombre surgit, rapide comme le vent, mi-homme mi-cheval. Elle eut le temps de distinguer une immense cape noire, et une crinière blonde penchée sur l'encolure d'un destrier qui approchait au grand galop.

Elle se figea et porta la main à sa poitrine.

Siméon avait, lui aussi, reconnu Gareth Hawke.

—Hâtons-nous, milady, dit-il. Il faut partir d'ici.

—Pas question, répondit-elle. Lord Hawke est de retour. Je dois lui parler.

Gareth sut tout de suite que les trois cavaliers qui se dressaient sur son passage n'étaient pas de Masterson. Leurs montures étaient trop bien soignées et nourries. En outre, l'un d'eux arborait des couleurs qui n'étaient pas les siennes. Il fronça les sourcils, pris d'un étrange pressentiment.

Soudain, il se souvint. Briarwood. Il fit un signe de la main, et mit sa monture au pas. Devant lui, l'un des inconnus rabattit sa capuche, libérant une abondante crinière de cheveux cuivrés.

—Par tous les diables! jura-t-il en lui-même. Que vient faire cette fille ici ?

Il serra les mâchoires. Depuis des jours il chevauchait par monts et par vaux, hanté par son image, incapable d'en chasser le souvenir. Il la revoyait devant lui, avec ce regard plein d'admiration, lui offrant ses félicitations après le tournoi, tandis que son corps frémissait de désir pour elle. Il avait lutté. A quoi bon la désirer ? Elle n'était pas pour lui.

Mais tous ses efforts avaient été vains.

Et maintenant elle était là, fièrement dressée sur sa selle, le dévorant de ses grands yeux mauves. S'il n'avait été à cheval, il aurait senti ses jambes fléchir sous ce regard ardent.

Il arrêta sa monture devant elle, la fixa avec un sourire moqueur, puis s'inclina.

—Milady, dit-il simplement.

Elle lui rendit son sourire.

—Lord Hawke. On m'avait dit que vous n'étiez pas à Masterson. Je suis heureuse de vous voir de retour. C'est une heureuse coïncidence.

—Que venez-vous faire à Masterson ?

Siméon leva la main.

—Nous ne faisons que passer, milord. Nous allons quitter la ville...

—Non ! coupa Eglantine. Il fait trop sombre pour poursuivre notre route. Peut-être accepterez-vous de nous héberger pour la nuit ?

—Je crains que mon hospitalité ne vous semble des plus austères, dit-il. Mais je peux nourrir vos chevaux et vous trouver une paillasse acceptable.

—Cela ne nous fait pas peur, milord, répondit-elle.

Il la dévisagea pendant un long moment. Puis, avec un haussement d'épaules, il prit la tête et les conduisit au château.

La chambre était monacale, presque une cellule. Janet dormait déjà sur sa paillasse. Le dîner avait été frugal, mais ils avaient mangé de bon appétit.

Malgré la fatigue du voyage, Eglantine n'avait aucune envie de dormir. Elle avait à peine échangé deux mots avec Gareth, qui s'était éclipsé sitôt le repas terminé. Il ne semblait nullement pressé de la voir en privé.

—A nous deux, milord ! dit-elle en jetant une cape sur ses épaules.

Elle sortit sans bruit de sa chambre et descendit dans la grand'salle. Sur les indications d'un serviteur, Eglantine gagna la cour et monta sur le chemin de ronde.

Une lune blafarde éclairait faiblement le ciel sombre. Tout d'abord, elle crut que l'endroit était désert. Mais comme ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, elle distingua une silhouette à quelques pas d'elle. Elle s'approcha. Gareth était accoudé au muret, le regard perdu au-delà des douves, scrutant le lointain de ses terres. Son dos était voûté, comme accablé par le poids d'un pesant fardeau. Pourtant, son profil portait la même énergie obstinée, la même noblesse altière.

—Lord Gareth, dit-elle à mi-voix.

Il se retourna d'un coup. L'expression de son visage était indéchiffrable.

—Je... je voulais vous parler. Nous partons à l'aube.

Il hocha la tête.

—Où allez-vous comme ça?

—Au couvent de Sainte-Agathe, de l'autre côté de Ninebanks, répondit-elle sans hésiter. Je dois rester là-bas en attendant...

Elle avala sa salive. Comment poursuivre? Elle n'était plus dans son rêve, désormais. Chaque parole était ancrée dans la réalité, et pouvait se révéler fatale.

—En attendant quoi ? demanda-t-il.

—De me marier, acheva-t-elle en rougissant.

—Cela ne devrait pas durer, alors, fit-il. Vous êtes jeune... et si belle. Et puis il y a Briarwood...

—Possible, milord, mais je n'épouserai pas n'importe qui.

—Je m'en doute ! répliqua-t-il en riant. Mais alors, pourquoi avoir recherché si assidûment ma compagnie à Briarwood ?

Eglantine le défia du regard, les poings sur les hanches.

—Cessez donc de vous dénigrer, milord ! Vous avez assez d'ennemis pour cela !

—Ils ont bien raison ! répliqua-t-il, amer. Il n'y a rien, plus rien, à dire pour ma défense. Vous ignorez ce que j'ai pu faire ces dernières années. Mes ancêtres eux-mêmes ont dû se retourner dans leur tombe !

—De quoi parlez-vous, milord ? demanda-t-elle, soudain effrayée.

—Vous devez bien vous en douter, futée comme vous l'êtes. Que fait un homme dans ma situation, selon vous ? —Vous avez... commis des meurtres?

—Je n'ai pas attendu d'être proscrit pour tuer.

—Et vous avez... volé?

—Parfaitement.

—Violé des femmes ?

—Voilà bien le seul crime qu'on ne m'ait jamais reproché, répondit-il avec un large sourire.

Il fit un pas, et se trouva tout près d'elle.

—Pas encore, du moins, ajouta-t-il.

Eglantine retint son souffle, soudain inquiète, même si l'odeur qui émanait de lui était déjà familière, et réveillait d'agréables souvenirs. Elle fit un pas en arrière et le dévisagea, comme si elle découvrait un homme nouveau, inconnu.

—Gareth, murmura-t-elle.

Elle n'alla pas plus loin. Il la prit dans ses bras et l'embrassa avec fougue, presque brutalement, faisant courir ses mains dans son dos, de ses épaules à ses reins. Elle sentit la frayeur et le désir se livrer une lutte farouche en elle. Elle aimait sentir ses bras puissants la serrer contre lui. Elle le désirait, comme une femme désire un homme. Mais pas au point de se donner à lui sans être sûre qu'il éprouvait pour elle un désir aussi profond et sincère que le sien.

Comme la première fois, il s'interrompit brusquement et s'écarta d'elle. Elle le regarda, l'air égaré. Il lui sourit, presque attendri.

—Je suis un criminel, Eglantine, mais jamais je n'abuserais d'une femme

comme vous, déclara-t-il. Et maintenant, laissez-moi, s'il vous plaît.

Le laisser... quitter le cercle envoûtant de son étreinte...

—Que se passe-t-il, Gareth? Vous... n'aimez pas être avec moi ?

Une lueur de colère brilla dans les yeux de l'Aigle

—Franchement, non, milady. Je n'aime pas ce que j'éprouve quand je suis près de vous. Je n'aime pas les mots que vous me dites. Vous m'obligez à penser à des choses que je préfère oublier.

Oublier? Que cherchait-il à oublier, au juste? Eglantine sentit sa gorge se nouer.

—Y a-t-il... une autre femme, Gareth? parvint-elle à demander, haletante.

—Par le diable, Eglantine. s'il y avait une autre femme, je n'aurais pas cette envie furieuse de vous embrasser chaque fois que je vous vois !

—Mais alors, pourquoi me chasser?

—Vous me rappelez tout ce que j'ai perdu : la décence, la piété, la fortune... Seigneur! C'est comme si vous agitez un fruit bien mûr sous les yeux d'un affamé !

Il la prit par les épaules, sans brutalité cette fois, et la poussa vers l'escalier de pierre.

—Allez, petite Eglantine, Partez pour votre couvent, et oubliez-moi.

Perché au sommet d'une colline battue par le vent, le couvent de Sainte-Agathe était un monde de silence situé à une bonne journée à cheval de la moindre habitation. Dans ses cloîtres obscurs glissaient, tels des fantômes, des nonnes qui allaient et venaient de leurs cellules à la chapelle ou au réfectoire, coiffées de hautes cornettes noires ou brunes.

L'abbesse qui reçut Eglantine était une vieille femme revêche et autoritaire, qui s'appelait Mère Sofalia. Elle prit sèchement la lettre d'introduction, et agrippa le sac d'or envoyé par lord John.

Elle lut longuement le morceau de parchemin tout en remuant silencieusement les lèvres.

—Nous sommes censées vous protéger, si je comprends bien, dit-elle enfin. En effet, ma mère.

— Votre belle-mère ne semble guère vous aimer.

— Non, ma mère, répondit Eglantine en regardant fixement l'abbesse dans les yeux.

— Baissez les yeux, ma fille, dit celle-ci brusquement. Vous m'avez l'air bien effrontée, ma parole! Apprenez que la règle de notre ordre est le silence. Si vous parlez sans y être autorisée, vous serez battue. Tant que lord Padwick honorera ses engagements, vous aurez votre place parmi nous. Et maintenant, gagnez vos cellules. On sonnera la cloche pour les vêpres. Tâchez de ne pas être en retard.

Le lendemain matin, Eglantine et Janet eurent la permission de voir la sœur de celle-ci, Marguerite, dans le jardin du couvent.

Pendant que les deux sœurs, tout heureuses d'être réunies, bavardaient

ensemble, Eglantine contempla la profusion de roses, de digitales et d'herbes médicinales qui les entourait. Plus loin s'étendaient le potager et le verger. C'était là qu'elle travaillerait lorsqu'elle ne serait pas en prière ou en train de s'instruire dans le scriptorium.

La vie promettait d'être bien morne au couvent. Pas de fêtes, pas de grandes promenades à cheval, ni de ménestrels aux repas. Pas de tir à l'arc, de parties d'échecs et de colin-maillard.

Voyant son air mélancolique, sœur Marguerite lui prit les mains et la regarda affectueusement.

—Janet m'a conté votre histoire, dit-elle d'une voix douce. Ne soyez pas trop triste. Vous avez eu une vie facile, jusqu'à présent. Cette existence nouvelle est la première épreuve que Notre-Seigneur vous envoie, afin de vous rendre plus forte. Le bonheur est une chose étrange, voyez-vous. Il n'a de prix que s'il est chèrement acquis.

—Je ne comprends pas, ma sœur

—C'est pourtant simple, répondit patiemment sœur Marguerite. Il ne faut pas s'attendre à ce qu'il vous tombe dans le creux de la main ! Avant de recevoir, il faut savoir donner.

— Donner?

Le discours de la bonne Marguerite était décidément bien mystérieux !

—Vous comprendrez un jour ce que je veux dire. Janet m'a appris que vous aimez un homme, un chevalier. Que lui avez-vous donné? Quelle part de vous-même avez-vous risquée pour lui ?

—Je...

Eglantine ne savait trop quel était le sens de ces questions. Elle n'avait rien donné à Gareth. Et, en même temps, elle s'était offerte à lui.

—Rien, finit-elle par répondre en rougissant. Mais que puis-je faire pour lui? Qu'ai-je à lui donner?

—C'est à vous de le découvrir, mon enfant. L'amour peut beaucoup, mais seul il n'est rien. Il faut le partage, le sacrifice, l'oubli de soi. Parfois même la souffrance, Eglantine. Mais si vous êtes forte, vous verrez au bout du chemin que cela en valait la peine.

La nuit suivante, Eglantine demeura longtemps éveillée, pensant et repensant aux paroles de sœur Marguerite. Elle ne croyait guère à un signe de la Providence. Les réponses viendraient au moment où elle s'y attendrait le moins. Sœur Marguerite disait vrai. Pourquoi n'aidait-elle pas Gareth? Oui! C'était la solution! Il fallait qu'elle l'aide à recouvrer son honneur perdu. A son tour, il l'aiderait à obtenir ce qui lui revenait : Briarwood, la demeure de ses ancêtres.

Le vent soufflait du nord sur les collines, froid et lugubre. Elle était trop fatiguée pour faire des projets. Mais, à Sainte-Agathe, elle aurait tout le temps de réfléchir.

Chapitre 3

Le couvre-feu avait sonné dans la ville d'York, et les rares torches vacillaient au fronton des maisons endormies. Seul le pas cadencé du guet sur les pavés perturbait le silence.

David Feversham tira les rideaux sur la fenêtre de son bureau minuscule et se retourna vers son visiteur.

Son visage mat, vaguement exotique, était tendu. Sur sa poitrine, Feversham portait l'insigne rond de couleur jaune que les juifs devaient arborer comme une marque d'infamie.

—Lord Gareth, dit-il, croyez-vous que le baron de Stepton acceptera de me payer sa dette? J'ai grand besoin de cet argent.

—Combien vous doit-il?

—Presque cent livres. J'ai là sa reconnaissance de dette. Je croyais que c'était un prêt sans risque. Mais on ne se gêne guère avec ceux de ma race. Quand on nous emprunte de l'argent, on n'est jamais pressé de nous rembourser.

Gareth se sentit une étrange sympathie pour ce petit homme aux épaules frêles. Ils étaient tous deux des parias. Tout ce qu'ils désiraient était que justice leur soit rendue, et qu'on les laisse vivre en paix. Et l'un et l'autre étaient animés par une foi que nul ne comprenait, ni n'espérait.

—Vous m'avez promis une belle somme pour vous aider à récupérer votre argent.

—C'est dire à quel point j'y tiens, répondit l'usurier en poussant une bourse de cuir vers son visiteur. Je ne puis vous offrir davantage pour l'instant, milord. Mais j'ai rédigé une reconnaissance m'engageant à vous payer le solde lorsque le baron m'aura remboursé.

Gareth regarda la bourse, mais s'abstint de la prendre. Il se contenta de croiser les bras sur sa poitrine.

—Je ne veux pas de votre argent pour l'instant. Si j'échoue, je ne le mérite pas. Si je réussis, alors vous me payerez.

Sur ce, il quitta le bureau du banquier, et se dirigea sans attendre vers Stepton, qui était situé à quelque distance au nord d'York.

Le manoir était d'imposantes proportions, fermement campé au sommet d'une colline couronnée de chênes centenaires. A mesure qu'il approchait, Gareth sentait croître son indignation. Aucun signe de pauvreté ou de délabrement, comme il s'y attendait. C'eût pourtant été la seule excuse pour le retard du baron dans le paiement de sa dette.

Les murs venaient manifestement d'être reblanchis. Le domaine était bien entretenu, les arbres soigneusement taillés. Le portier qui accueillit Gareth avait un ventre rebondi, et un air de contentement béat qui en disait long. Voyant que le nouveau venu était un chevalier, il lui ouvrit la herse, et Gareth pénétra dans la cour du château.

Plutôt que de confier son cheval à un palefrenier pour qu'il le mène aux écuries, il l'attacha tout près du pont-levis, où son écuyer s'installa pour l'attendre, caché dans l'ombre du passage. Si l'affaire tournait mal, il faudrait quitter les lieux au plus vite. Il alla directement dans la grand'salle, pour attendre le baron.

L'immense pièce était richement décorée de tapisseries -et de tentures. De lourdes épées étaient accrochées au mur au-dessus de la cheminée. Un service en argent était disposé sur le buffet. Un serviteur apporta une chope pleine de vin chaud aux épices, que Gareth refusa.

Enfin le maître des lieux apparut, drapé dans un manteau du plus fin velours. Les deux hommes se dévisagèrent, stupéfaits, pendant un long moment.

—Lord Gareth, dit enfin Wannet en inclinant la tête.

Un éclair glacé brilla dans ses yeux noirs. Souvenir d'un certain tournoi, songea Gareth avec satisfaction.

—Lord Alain, dit-il. J'ignorais que Stepton fût à vous.

Alain fit un ample geste du bras.

—Stepton... Wannet, où je suis né... Eagleton au sud... tout cela m'appartient.

—Vous êtes donc riche, à ce que je vois. Croyez que je m'en réjouis pour vous.

Alain sourit, visiblement content de lui.

—Mais trêve de civilités, Wannet, reprit Gareth. Je suis ici pour affaires. Pouvez-vous me remettre la somme que vous devez au banquier Feversham ?

Alain le regarda sans paraître comprendre.

—Vous avez eu recours à ses services il y a quelque temps, souvenez-vous ! insista Gareth.

Un tic nerveux agita les lèvres d'Alain. Il serra les Poings.

—Cela ne regarde que moi, et ce banquier. Vous n'avez pas à vous en mêler.

—Détrompez-vous, milord dit Gareth en allongeant les jambes et en croisant nonchalamment les chevilles.

Feversham m'a confié le soin de récupérer cette somme. Je suis sûr qu'en fouillant dans vos coffres, vous saurez la trouver.

—Par tous les saints ! s'écria Alain en frappant du poing sur la table, vous n'aurez pas le plus traître sol de moi, Hawke. Quant au banquier, qu'il attende !

—Il n'a déjà que trop attendu, répliqua Gareth sans départir de son calme.

—Je refuse de payer. Surtout à un hors-la-loi de votre espèce. Je ne vous savais pas tombé si bas, Hawke ! Faire les commissions d'un banquier, quel déshonneur !

Gareth haussa les épaules.

—Il vous sied mal de parler d'honneur, milord, vous qui avez répandu le bruit que Célestine s'était donné la mort parce qu'elle avait perdu la raison, alors que vous savez aussi bien que moi qu'elle était en excellente santé.

—Je n'ai que faire de vos insinuations, Hawke !

Gareth fut pris d'une envie irrésistible d'écraser son poing sur le faciès haineux de son interlocuteur. Mais rien ne servait de s'emporter. Il était venu

dans un but précis, pas pour évoquer le passé avec Wannet.

—Si vous voulez bien préparer l'argent, milord, j'aimerais me remettre en route.

—Allez au diable ! s'écria Wannet. Si Feversham veut son argent, qu'il vienne le chercher lui-même !

Gareth ne fut nullement surpris par ce refus. Posément, il se leva, fit le tour de la table et vint se camper derrière la chaise d'Alain.

—Allons dans la chambre des coffres, milord.

Baissant les yeux, Gareth vit les poils se hérissier dans le cou d'Alain de Wannet. Au moment où celui-ci se disposait à appeler ses gardes, il referma son bras autour de sa gorge, et serra. L'appel au secours d'Alain mourut sur ses lèvres.

—Que dirait-on à la cour, Alain, si on apprenait que vous n'honorez pas vos dettes ?

Le visage d'Alain devint cramoisi, à la fois à cause de l'étreinte de Gareth, et de la peur de perdre la faveur royale. Il se débattit en vain : l'étau implacable ne se desserra pas. Finalement, il renonça et leva la main en signe de capitulation.

Gareth le libéra mais demeura sur ses gardes. Il dégaina sa dague et en appuya la lame dans les reins de Wannet, et ensemble ils quittèrent la salle. Sans un mot, ils passèrent devant plusieurs serviteurs interdits, et entrèrent dans la salle des coffres, où deux clerks squelettiques étaient penchés sur d'énormes registres.

—J'ai des affaires confidentielles à traiter avec ce... gentilhomme, déclara Alain en grinçant des dents.

Les deux clerks déguerpirent sans demander leur reste.

—La clé du coffre est à ma ceinture, dit Alain.

Gareth s'écarta, sans relâcher sa vigilance.

—Ouvrez-le vous-même, ordonna-t-il.

A contrecœur, et écumant de rage, Alain compta la somme en pièces d'or, et la remit à Gareth.

—La proscription est un châtiment trop doux pour vous, Hawke, dit-il. C'est la corde que vous méritez. J'y veillerai !

Gareth se contenta de sourire de toutes ses dents, et s'en fut sans même se retourner.

La nuit était d'un calme trompeur. Assis, tous les sens aux aguets, contre un arbre de la forêt, tandis que Paulus dormait profondément, Gareth scrutait la plaine, épiant le moindre bruit. Wannet n'était pas homme à s'avouer vaincu si facilement, et avait sûrement lancé ses spadassins à ses trousses.

Contre toute attente, cependant, la nuit passa sans embûches. Aux premières lueurs de l'aube, il réveilla Paulus et ils se remirent en route dans la brume d'automne, traversant villages et hameaux, chevauchant sans trêve vers le nord-ouest.

—Il me tarde d'arriver, milord, observa Paulus. Les moissons ont dû commencer.

Gareth poussa un soupir désabusé. Aux dernières nouvelles la saison avait été rude, partagée entre sécheresse et pluies diluviennes. Ils avancèrent autant que leurs montures pouvaient les porter, aiguillonnés par la hâte de rentrer à temps pour la fin des moissons, et la crainte de leurs poursuivants.

Le deuxième soir, ils s'enfoncèrent dans un bosquet dominant la berge rocailleuse de la Swale, afin d'y trouver un campement pour la nuit.

C'est le moment que choisirent les hommes de Wannet pour les assaillir. Plusieurs individus armés jusqu'aux dents surgirent des taillis et fondirent sur eux, visiblement peu soucieux de respecter les règles du combat chevaleresque. Tous les coups étaient permis, mais les deux compagnons en avaient vu d'autres. Gareth luttait avec la froide détermination d'un guerrier rompu à tous les combats, parant les assauts avec son bouclier, frappant d'estoc et de taille toutes les formes qui se dressaient devant lui dans la pénombre.

Il désarçonna son premier assaillant d'un coup d'épée, et en toucha un second à l'épaule. Puis, avec l'aide de Paulus, il renversa le troisième.

— Pas de quartier, milord, s'écria Paulus. Finissons-en !

Gareth fronça les sourcils et jeta un coup d'œil à son écuyer. Il semblait à bout de forces, et une tache sombre allait s'élargissant sur son avant-bras. Il n'était plus en état de lutter. Mais Gareth savait qu'il ne servait à rien de chercher à le ménager.

—Tu es trop impétueux ! répondit-il en tournant son cheval vers l'ouest. Nous n'avons pas d'armure, et sommes inférieurs en nombre. D'ailleurs, je ne vois aucune gloire à triompher de tels adversaires. Qu'ils s'en retournent bredouilles à Stepton !

Paulus jeta un regard méprisant aux assaillants en déroute, qui étaient en train de se relever tant bien que mal, puis s'élança au galop derrière son maître.

Le sang coulait abondamment de sa blessure. Tôt ou tard, il leur faudrait faire halte pour qu'il reçoive des soins. Ils parvinrent sur les rives de la Swale. De l'autre côté se dressait un château, qui dominait un gros bourg. Après avoir franchi le fleuve à gué, ils se présentèrent devant le pont-levis. Gareth alerta la sentinelle.

—Bienvenue à Briarwood, messire, dit-il d'une voix encore ensommeillée.

Gareth fit une grimace de dépit. C'était bien sa chance ! S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait tout bonnement passé son chemin. Mais Paulus avait besoin d'un médecin, et il y avait aussi le souvenir d'une jeune fille aux lèvres de rubis et aux yeux de topaze, qu'il avait essayé en vain de rejeter aux confins de sa mémoire.

Eglantine ! Il se souvenait, à présent. Trois semaines auparavant, elle était passée à Masterson, en route pour un couvent perdu, quelque part dans le Nord. Elle n'était donc pas chez elle, à Briarwood.

Et il eut beau se raisonner, il était affreusement déçu.

Lord Padwick vint saluer Gareth, visiblement peu enthousiaste à l'idée d'héberger un tel hôte.

—Vous me voyez navré de vous infliger ma présence, milord, dit Gareth. Mais nous avons eu quelques ennuis en chemin.

Il fit un signe de la tête en direction de son écuyer, qui faisait un brin de cour à une servante à l'autre bout de la salle.

—Sitôt que sa blessure sera pansée, nous reprendrons la route, ajouta-t-il.

—C'est hors de question! intervint vivement lady Gisèle en faisant son entrée, parée comme une reine, j'insiste pour que vous restiez !

Elle gratifia Gareth de son plus beau sourire. Il prit lamain qu'elle lui tendait et la porta à ses lèvres.

—Je suis touché par votre bonté, milady, mais je ne suis pas un hôte convenable.

—Restez, lord Gareth, je vous en prie. Un si prompt départ m'offenserait. Juste pour la journée, je n'endemande pas plus.

Gareth interrogea lord John du regard. Celui-ci haussa les épaules, l'air indifférent.

—Si tel est votre désir, milady, dit-il.

—Tel est mon désir, en effet. Je vais donner ordre de préparer un banquet en votre honneur.

De nouveau elle afficha un sourire radieux, et s'en alla, laissant les deux hommes interdits.

—Me voici bien embarrassé, milord, dit Gareth à son hôte. Je ne savais comment refuser.

—Faisons donc sa volonté, répondit lord John. Mais j'avoue que son attitude me surprend. Elle qui est si soucieuse des convenances... Je me demande pourquoi elle a tant insisté.

Chapons et sangliers se succédèrent sur la table du dîner. Les gens de Briarwood avaient fait bonne chasse. Lady Gisèle insista pour partager un gobelet de vin épicé avec son hôte, et lui proposa toutes sortes de puddings et de savoureux fromages de ses fermes. Suivirent d'introuvables douceurs, dattes, figues, coings confits et autres délices venues d'ailleurs.

Devant un tel luxe, Gareth ne put s'empêcher de penser à Masterson, et à tous ses gens qui mourraient de faim à cause de lui. Un jour, peut-être, ils revivraient les riches heures d'antan. Mais pour cela il fallait vaincre le sort qui s'acharnait sur lui, dénoncer l'infamie de l'évêque Talwork et de ses sbires.

A la fin du repas, Gareth se leva et s'inclina devant son hôte.

—Il doit faire bon vivre ici, milord, dit-il poliment.

Lord John lui rendit grâce de ce compliment d'un signe de la tête.

—Les choses n'ont pas toujours été ainsi, répondit-il cependant. Avant la naissance de ma fille, nous avons connu des années difficiles.

—Vous voulez parler d'Eglantine? s'enquit Gareth, dont la curiosité s'éveilla.

—Notre fille s'appelle Bettina, et elle est encore au berceau, corrigea Gisèle, devançant la réponse de son époux.

Un silence pesant tomba, pendant lequel Gareth surprit un échange de regards entre les deux époux. Que signifiait ce manège? Il n'aurait su le dire, mais ne douta pas un instant que l'absence d'Eglantine y était pour quelque chose.

—Dites-moi, lord Gareth, demanda Gisèle d'une voix câline, êtes-vous allé à la cour récemment? J'aimerais tant avoir des nouvelles de notre cher roi Edouard et de la reine Philippa !

—Depuis que je suis proscrit, les portes de la cour me sont fermées, milady, répondit brièvement Gareth.

Gisèle hocha la tête, et lui offrit un autre verre de vin. Voyant que lord John était en pleine conversation avec le bailli de Briarwood, homme fort bavard qu'elle avait invité précisément pour qu'il accapare son époux au cours du dîner, elle se pencha vers Gareth.

—J'ai à vous parler, dit-elle à voix basse. Une affaire d'importance. Venez chez moi quand tout le monde dormira. Corynne viendra vous chercher. Il s'agit d'une affaire qui peut nous rapporter beaucoup à tous les deux, reprit-elle avec son plus beau sourire. Sur ce, elle se leva, salua ses invités et se retira.

Gareth resta dans la salle, où il avait dormi la veille. Assis dans l'arche d'une fenêtre, le menton dans le creux de la main, il se demandait quels étaient les projets de lady Gisèle. Au cours du dîner, il avait cru discerner une étrange lueur dans ses yeux, sans savoir exactement ce que c'était. Du désir, peut-être? Ou quelque chose de proche. Un regard avide, presque cruel, dont la pénétration et l'intensité l'avaient glacé. Son premier mouvement fut de ne pas aller la voir, et de partir tranquillement dès l'aube. L'atmosphère de Briarwood était chargée de mystère et de menaces, et il n'avait nulle envie de s'y attarder. Mais lord John s'était montré un hôte attentif et généreux, une fois surmontées en partie ses premières réserves. De toute évidence, il n'était pas de taille à tenir tête à une intrigante comme lady Gisèle. Peut-être lui serait-il reconnaissant d'apprendre ce que son épouse tramait. Au surplus, il y avait Eglantine. Pourquoi ce départ subit? L'avait-on chassée? Pourquoi?

Autant de questions qui ne le regardaient pas, bien entendu. Mais c'était plus fort que lui. Il mourait d'envie de savoir.

Au milieu de la nuit, une femme portant une chandelle qui grésillait dans le silence le conduisit jusqu'à la chambre de sa maîtresse, voisine de celle où dormait lord John.

Le corps mince de Gisèle était vêtu d'un ample bliaut blanc. Elle vint vers lui d'un pas léger et rapide. Son visage, dépouillé des artifices de la toilette, était d'une pâleur extrême, et ses cheveux défaits pendaient mollement de part et d'autre de ses joues creuses. A sa grande surprise, Gareth se sentit un commencement de sympathie pour cette femme qui ne pouvait plus tout à fait dissimuler l'emprise des années.

— Ne me faites pas languir plus longtemps, milady, dit-il. Quel est donc ce secret que vous vouliez me dire en privé?

Gisèle s'assit dans un fauteuil de cuir près de la cheminée, dont les flammes accusèrent encore ses traits creusés. Puis elle indiqua un siège à son visiteur.

—Il s'agit d'une affaire extrêmement délicate, milord, commença-t-elle.

—Vous pouvez compter sur ma discrétion.

—Je le sais. Je sais également que Masterson est au bord de la ruine et que vous devez parfois accomplir des tâches... déplaisantes, afin de ne pas le perdre tout à fait.

—On ne peut rien vous cacher, milady.

—Il est toujours utile d'être bien renseigné, milord. Mais venons-en au fait. J'ai besoin de vos services. Si vous réussissez, je vous donnerai deux cents livres.

La somme était considérable, mais la voix de Gisèle l'énonça sans émotion. Gareth demeura silencieux et la regarda, impassible lui aussi. Il avait tué pour bien moins que ça.

—Voilà qui est bien alléchant, milady. Mais dites-m'en davantage !

Gisèle étudia le visage de son visiteur avec attention. Une étrange tristesse tirait vers le bas les commissures de ses lèvres. Pourtant, son regard brillait avec l'intensité et la froideur de glace d'un diamant. Elle poussa un soupir.

—Il s'agit de Briarwood, lord Hawke, reprit-elle. Ce château et ces domaines que vous voyez heureux et prospères ne seront bientôt plus que ruines, à moins que...

Elle suspendit sa phrase, calculant soigneusement ses effets. Gareth ne se laissa pas prendre à ce jeu. Il se cala confortablement dans son fauteuil et attendit, avec à peine un haussement de sourcils.

—...à moins qu'on ne mette un terme aux agissements de ma belle-fille, poursuivit Gisèle.

L'éclat de diamant brilla, plus intense, dans ses yeux

—Elle a beau s'appeler Eglantine, elle n'a rien d'une fleur! Elle est méchante et intrigante. Son âme est aussi noire que l'aile d'un corbeau. Elle me déteste, milord, et veut me chasser de Briarwood, ainsi que ma pauvre Bettina.

Gareth essaya de s'imaginer Eglantine telle que ladépeignait sa belle-mère. En vain. Il avait beau la connaître à peine, il ne pouvait admettre que tant de noirceur se dissimule sous la pureté de ce visage où il avait cru lire le secret d'une âme ardente et noble.

Cependant il voulait aller jusqu'au bout de cette affaire. Feignant un intérêt mêlé de sollicitude, il se pencha vers Gisèle.

—Lord John n'a-t-il donc aucune autorité sur elle?

—Pensez-vous ! Il l'adore. Pour lui, elle est incapable de faire le mal. Mais prenez garde ! Elle est habile. Quand vous aurez affaire à elle, il ne faudra pas vous laisser manipuler !

—Je vous demande pardon, milady, mais je ne me suis encore engagé à rien.

—Je vous sais homme de cœur, lord Gareth, en dépit de votre réputation,

poursuivit Gisèle. Lorsque vous saurez tout, votre seul désir sera de m'aider.
—C'est à moi d'en décider, milady, répliqua-t-il, peu désireux de se laisser manœuvrer avant de savoir exactement de quoi il retournait.

Il avait beau dire, cependant, la perspective de gagner deux cents livres était bien tentante. Que ne ferait-il pas pour une telle somme ! Masterson en avait un cruel besoin, surtout en cette année de mauvaises récoltes. Ses gens ne mangeaient pas à leur faim et ses hommes commençaient à se lasser de le servir sans solde. Un jour ou l'autre, ils le quitteraient, s'il n'agissait pas au plus vite. Alors, privé de sa garnison, Masterson serait une proie facile pour l'évêque de Morley.

Gisèle se félicita intérieurement d'avoir fait miroiter une somme aussi considérable aux yeux de Gareth. Elle n'aurait aucun mal à se la procurer. Et c'était bien peu cher payer, si, à ce prix, elle obtenait Briarwood pour elle et pour sa fille. Elle acheva son exposé en racontant la légende d'Isobel d'Evreux et de la précieuse bague, que seule la véritable héritière avait le droit de porter à son doigt.

—Je veux cette bague pour Bettina, dit-elle.

—Mais Eglantine étant l'aînée, c'est elle qui héritera de Briarwood, n'est-ce pas ?

—J'en conviens, répondit Gisèle. Mais il y a un précédent. Isobel elle-même a légué Briarwood à sa fille cadette, jugeant l'aînée indigne. Je vous le demande, milord : est-il juste qu'une fille comme Eglantine, qui n'en a jamais fait qu'à sa tête et ne respecte rien, me prenne mes biens, et en prive ma Bettina ?

—Et que faites-vous d'Eglantine ?

—Oh, ne vous en faites pas pour elle. Elle s'en tirera toujours. Certains la trouvent à leur goût, à ce qu'on me dit. Elle finira bien par trouver un obscur chevalier qui acceptera de l'épouser.

—Je n'en doute pas, répondit Gareth en revoyant la beauté d'Eglantine, son mélange envoûtant d'innocence et d'audace, et sa sensualité encore naissante.

—Je me demande vraiment ce qu'on lui trouve, s'exclama Gisèle avec un geste d'exaspération. On ne cesse d'écrire poèmes et chansons à son propos. Faut-il que les gens soient aveugles ! Elle n'est même pas belle.

—Vous avez raison, répondit-il. Eglantine n'est pas belle. Elle est plus que cela. .

Gisèle blêmit, et ne put réprimer un mouvement de dépit. Mais elle se ressaisit aussitôt, et le dévisagea avec des yeux plissés comme ceux d'un chat.

—Ne me dites pas que vous êtes vous aussi tombé sous son charme, milord, ironisa-t-elle.

Gareth éclata d'un rire sans gaité.

—N'ayez crainte. Depuis que je suis proscrit, je sais me tenir à ma place.

Gisèle poussa un soupir de soulagement. Le moment était venu pour Hawke de montrer de quel côté il était. Connaissant son cruel besoin d'argent, elle n'avait guère de doute sur sa décision.

—Venons-en au fait, milord. Je vous avance la moitié de la somme.

Gareth retint son souffle. Quelle chance pour Masterson ! Pourtant, il hésitait encore. Il se méfiait de Gisèle. Il se passa la main dans les cheveux.

—Allons, insista-t-elle, vous ne pouvez refuser! Je connais votre situation. Et ce que je vous demande est fort simple, au fond...

—Eh bien, dites-moi donc ce que vous attendez de moi !

—Trouvez ma belle-fille, lord Gareth. Cela ne devrait pas être trop difficile pour un homme de votre habileté et de votre expérience. Tout ce qu'il vous restera à faire, alors, sera de me rapporter l'anneau de Briarwood. Et vous n'aurez rien à vous reprocher, par-dessus le marché. Cette bague ne lui appartient pas !

—Comme vous y allez, milady ! C'est un vol pur et simple que vous me demandez là !

—Pour moi, il s'agit des intérêts de ma fille !

Gareth esquissa une moue dédaigneuse. Gisèle avait une façon d'insister sur les prétendus intérêts de sa fille qui lui déplaisait souverainement.

—Vous n'aurez pas même à lever la main sur Eglantine, s'empressa d'ajouter Gisèle. Je ne veux que la bague. Elle suffit à prouver que celle qui la porte est bien la maîtresse de Briarwood.

Gareth s'agita nerveusement sur son fauteuil. Des images de cauchemar défilaient dans son esprit : son château et tous ces villages qui tombaient en ruine là-bas, dans le Nord. Ses serfs faméliques menant leurs bêtes à l'étable, revenant de pâturages envahis par les mauvaises herbes, le long de chemins que personne n'avait plus la force ni le désir d'entretenir...

Pendant un long moment il demeura silencieux, le regard perdu dans les flammes, à écouter le crépitement des bûches. Il lui suffisait de s'emparer de cette bague, et les deux cents livres étaient à lui. Quelle bénédiction pour son peuple ! De nouveau il lui ferait confiance, comme par le passé...

Mais il fallait, pour cela, dépouiller Eglantine. Il ne s'en sentait pas la force. La seule idée de ses yeux mauves levés vers lui, de ses lèvres roses qui lui souriaient dans ses rêves le privait de toute volonté. Elle seule gardait foi en lui, malgré les accusations de Morley.

Il tourna la tête vers Gisèle. Elle le regardait en souriant, sûre d'elle, sûre de sa décision. Qu'avait-elle à craindre, d'ailleurs ? S'il refusait, elle trouverait quelqu'un d'autre, un homme sans scrupule, prêt à tout, même à tuer Eglantine, pour de l'argent.

S'il acceptait, en revanche, il pourrait veiller sur elle et sur l'anneau. Bien sûr, c'était tromper Gisèle. Mais c'était un moindre mal que de trahir Eglantine.

—Je la trouverai, dit-il enfin.

Gisèle ne put réprimer un sourire de triomphe.

—Je m'en remets à vous, milord.

Gareth se leva, dissimulant son soulagement. Pour le moment, Eglantine était hors de danger.

—Je vous ferai porter la somme dans votre chambre, dit Gisèle.

Les dés étaient jetés, pour le meilleur et pour le pire, Gareth allait donc revoir

Eglantine.

Au lieu de regagner immédiatement sa chambre, Gareth arpenta longuement les couloirs du château. Dans quel guêpier s'était-il fourré? Cette affaire ne lui disait absolument rien qui vaille, car un incident lui avait révélé que Gisèle ne lui avait pas tout dit.

Ce soupçon lui était venu lorsque, dans le silence du château endormi, il avait entendu une voix, celle de son hôtesse, chuchoter de l'autre côté d'une tenture. Dissimulé dans un recoin obscur, il l'avait vue descendre le grand escalier en compagnie de Corynne. Il avait attendu quelques secondes avant de leur emboîter le pas, se guidant à la lueur de leur chandelle. Elles se dirigeaient vers le bureau de lord John.

—Il a accepté, avait dit Gisèle en sortant une clé.

Corynne avait hoché la tête en regardant sa maîtresse plonger la main dans un coffre rempli de pièces d'or et d'argent.

—Si je me fie à la réputation de lord Hawke, avait repris Gisèle, Eglantine sera morte avant Noël, et ce château reviendra à ma Bettina.

Corynne ne put retenir un cri d'effroi.

—Morte, milady?

—Bien sûr. Il faudra sans doute qu'il la tue pour avoir la bague. Et cela vaudra mieux pour tout le monde. Je ne voudrais pas qu'elle cherche à nous nuire par la suite.

Gisèle referma le coffre, le verrouilla et se mit à rire, la main sur la bouche.

—Milady ? demanda Corynne, effrayée par l'expression exaltée de sa maîtresse.

—Je ris en pensant à la tête qu'elle fera lorsqu'elle découvrira que Gareth Hawke, l'homme qu'elle désire épouser, est prêt à voler pour de l'argent !

Gareth était demeuré pétrifié sur place, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine. Tout d'abord, il avait crû entendre, mais les propos de Gisèle ne laissaient pas place au doute. Il secoua la tête, incrédule. Ainsi cette entêtée avait jeté son dévolu sur lui ! Pas étonnant que lord John l'ait envoyée au couvent! Non sans raison. Eglantine pouvait croire ce qu'elle voulait, Gareth Hawke n'était pas fait pour elle.

Mais il était trop tard pour revenir en arrière, désormais. En acceptant l'offre de Gisèle, il avait renié ce qui restait de son honneur de chevalier.

Il se réveilla en sursaut à l'aube, surpris par mille bruits qui résonnaient partout dans le château. Les hommes partaient pour les champs. Dans les cuisines, les femmes préparaient les repas du jour, les serveurs s'empressaient à leurs nombreuses tâches. Tout ce remue-ménage montait jusqu'à lui, pour lui dire qu'il était temps de se rendre auprès de lord John. Il s'habilla en hâte, puis descendit. Un serviteur lui apprit que son maître était dans la cour, près du colombier. Gareth s'y rendit, et, en effet, aperçut son hôte assis sur un banc, goûtant la solitude parmi les dernières fleurs de la saison.

—Je vous souhaite le bonjour, milord, dit-il en s'approchant.

Lord John lui rendit son salut avec une relative chaleur.

—Je suis heureux de vous voir seul, milord, reprit Gareth. J'avais à vous parler. Il s'agit d'Eglantine

Lord John se rembrunit.

—Laissons de côté ce qui concerne ma fille, lord Hawke. Je ne souhaite pas parler d'elle.

—Permettez, milord, insista Gareth. J'en sais déjà trop. Votre épouse déteste Eglantine, n'est-ce pas?

—Il se peut, mais je n'y puis rien. De toute façon, elle est en sûreté, à présent.

—En êtes-vous bien sûr? Lady Gisèle m'a offert de l'argent pour la retrouver. Elle veut que je lui rapporte une bague que porte Eglantine.

—L'anneau de Briarwood ! s'exclama lord John en se levant, visiblement bouleversé. Et qu'avez-vous répondu? . . . ,

—J'ai accepté. Et j'ai bien l'intention de retrouver Eglantine, milord.

Lord John se laissa retomber sur son siège, abattu.

—Alors, vous êtes bien tel qu'on vous décrit. J'espérais qu'on se trompait.

—Vous ne comprenez pas, milord. Si ce n'est pas moi qui pars à la recherche de votre fille, Gisèle engagera quelqu'un d'autre. Et celui-là n'aura cure de préserver sa vie.

Lord John demeura songeur pendant un long moment. Seul le bourdonnement inlassable des abeilles troublait le silence du jardin envahi par le parfum des pommes qui montait du verger.

Enfin le vieil homme se tourna vers Gareth et le jaugea du regard.

—Dois-je en déduire que vous vous intéressez à Eglantine ?

—Comme à toute créature innocente en danger.

—Elle s'est mis en tête qu'elle est amoureuse de vous. Le saviez-vous?

—J'ai entendu Gisèle le dire à une de ses femmes.

—Quelles sont vos intentions à ce sujet?

—Je n'en ai aucune, milord. J'ose espérer que votre fille s'apercevra bientôt que cet... attachement n'est pas raisonnable. Bien sûr, dans ces conditions, il eût été préférable qu'elle ne me revoie pas. Mais je ne puis laisser Gisèle envoyer un assassin à ma place

Lord John se tut pendant un long moment, perdu dans ses pensées.

—Avez-vous quelque espoir d'être pardonné, lord Gareth ? reprit-il enfin.

—L'évêque Talwork est un intime du roi. Comment puis-je l'espérer ?

—Pourtant vous pensez être victime d'une injustice. Gareth avala sa salive avec difficulté.

—Oui, milord, dit-il. Talwork règne en maître sur un diocèse corrompu. Sa cupidité, son désir d'étendre ses domaines sont sans limites. Je ne l'ai attaqué que parce qu'il m'avait provoqué.

—N'avez-vous pas d'amis pour intercéder en votre faveur à la cour ?

—Personne n'oserait. Comment leur en vouloir, d'ailleurs ? Mais pourquoi ces

questions, milord ?

—J'aimerais que vous épousiez ma fille, Gareth.

Gareth s'immobilisa, et, complètement abasourdi, se tourna vers lord John.

—Milord, vous n'y pensez pas!

—C'est une excellente fille, poursuivit le baron, comme s'il n'avait pas entendu. Têtue et emportée à l'occasion, mais elle changera avec le temps, faites-moi confiance. Cependant il faut me faire une promesse avant de l'épouser.

— Milord, je n'ai pas accepté...

D'un geste, lord John balaya sa protestation.

— Ce mariage doit rester secret. Sinon, Briarwood sera mis à l'index.

— C'est absurde ! s'exclama Gareth.

— Il n'y a pas d'autre solution. Vous avez vu juste à propos de Gisèle. Elle ne renoncera jamais. Je veux que vous protégiez ma fille. C'est pour cela qu'il faut l'épouser. Et lorsque vous obtiendrez votre pardon, je serai fier de vous avoir pour gendre. .

Gareth serra les poings. A sa manière, lord John était aussi obstiné que sa fille.

—J'irai trouver Eglantine, milord, et je la mettrai en sûreté. Tant qu'elle sera sous ma protection, il ne lui arrivera aucun mal. Mais je ne l'épouserai pas.

—Je ne puis vous y obliger, Gareth. Mais je crains que ma fille ne soit plus exigeante que moi.

—Et la bague ? demanda Gareth, soulagé que Padwick semble renoncer à cette folle idée de mariage.

—Mieux vaut la lui prendre. Eglantine ne sera pas en sécurité tant qu'elle l'aura à son doigt. Prenez-la, Gareth et faites-la-moi parvenir. Gisèle ne se doutera de rien.

—Votre fille ne s'en séparera pas facilement.

—Je sais, dit Padwick en souriant. Elle aimerait mieux mourir que vous la donner. Mais, pour son bien, vous devez la lui prendre. Surtout, ne lui dites pas que vous agissez pour moi. Elle ne comprendrait pas. Elle me soupçonnerait d'être manipulé par Gisèle, et elle me détesterait. Je ne le supporterais pas.

—Mais que pensera-t-elle de moi, milord ?

—Oh, ne vous faites pas trop de souci. Eglantine vous adore. Elle aura tôt fait de vous pardonner !

Gareth secoua la tête. Tout cela devenait tellement compliqué! Et surtout, que venait-il faire là-dedans, au fond? Il avait bien assez de soucis de son côté sans se charger de ceux des autres.

—Il faut que je parte, dit-il. Mon écuyer va vous rapporter l'argent que votre épouse m'a donné.

—Gardez-le, répondit le baron en secouant la tête. Considérez que c'est un cadeau de mariage.

—Non, milord, je n'ai aucune intention d'épouser votre fille.

—Alors gardez-le en récompense pour la bague.

—Vous ne l'avez pas encore, milord.

—Pour un homme au bord de la ruine, vous ne semblez guère impatient d'accepter de l'argent, Gareth, observa le baron en souriant.

—Je n'accepte que l'argent que j'ai gagné.

—Fort bien. Alors voici ce que je vous propose. A une lieue au sud de Masterson vit un de mes amis du nom de Wyatt dans un village appelé Stillgarth. Je vais lui envoyer des instructions pour qu'il vous paye dès que vous vous présenterez avec la bague. Mais n'oubliez pas : ma fille doit tout ignorer de mon rôle dans cette affaire.

Gareth hocha la tête. Un détail le tracassait encore.

—Que faites-vous de Gisèle, milord ? Je suis censé lui rapporter la *bague* à Noël.

—Laissez-moi m'occuper de cela, déclara lord John en se redressant, dans un effort pathétique pour paraître ferme et maître de la situation. Et maintenant, allez. Je vais écrire à Wyatt pendant que vous vous préparez.

—Très bien, milord.

—Ah, Gareth, une dernière chose...

—Milord ?

—Prenez bien soin de ma fille.

Gareth hocha la tête et se dirigea vers les écuries.

Il fit la route seul, ayant envoyé Paulus directement à Masterson. Dans la fraîcheur automnale qui commençait à s'installer sur les Highlands, Gareth traversa de vastes landes couvertes d'un tapis de bruyères sèches. Parfois des tourbières marécageuses ralentissaient sa marche. Enfin, au sortir d'une forêt, il vit le village de Linnet. Il n'était plus qu'à une journée de cheval de Sainte-Agathe.

Il descendit à l'auberge du Cerf Jaune. Après avoir dîné d'une épaule de mouton froide et d'un morceau de Pain, il s'allongea sur sa paille dans la chambre commune, décidé à ne dormir que d'un œil, car coupe-jarrets et tire-laine étaient légion dans ces parages.

Bien lui en prit. Dans le silence de la salle, des chuchotements lui firent dresser l'oreille.

—Son Excellence souhaite acquérir encore d'autres domaines, disait une voix plutôt distinguée. Il faudra Peut-être prendre Gilshire.

—Je ne m'y risquerais pas, répondit l'autre voix. La place est presque aussi bien défendue que Masterson.

Le premier étouffa un éclat de rire.

—Je crois, mon cher Griffith, que Masterson n'est plus ce qu'il était. Hawke est à l'index, ne l'oublie pas ? Ses hommes le quittent les uns après les autres. Les paysans meurent de faim et ne lèveront pas le petit doigt pour lui.

—Son Eminence sera heureuse d'apprendre cela !

—Nous avons de meilleures nouvelles encore ! D'ici à Pâques, Masterson sera à lui.

Les deux inconnus complotèrent ainsi pendant un long moment. Gareth fulminait de rage et d'impuissance. Ces hommes étaient à la solde de Talwork. Non content d'avoir fait assassiner sa sœur et causé la ruine de son domaine, Talwork convoitait le château et ses terres pour agrandir son diocèse déjà immense.

Non ! jura Gareth. Personne ne lui enlèverait Masterson. Ou alors il faudrait lui passer sur le corps.

Comme poursuivi par des démons, hanté par l'idée que les hommes de Talwork étaient déjà à l'œuvre, Gareth se rendit sans attendre à Sainte-Agathe. La sœur tourière, une femme revêche et renfrognée, lui dit de passer son chemin. Il n'y avait personne du nom d'Eglantine au couvent. Quant à la lettre de lord John, que Gareth exhiba, elle déclara tout bonnement que c'était un faux.

Gareth n'en fut nullement surpris. Il affecta un air convaincu, remonta à cheval et s'éloigna. Mais il n'alla pas plus loin que la lisière d'un bois de tilleuls qu'il avait traversé en arrivant. Une fois sous le couvert des grands arbres, il attacha sa monture puis se glissa de nouveau jusqu'au couvent.

Cette fois il ne se présenta pas à la porte, mais se dirigea droit vers le mur qui faisait face au soleil levant. Prenant appui sur les pierres disjointes, il parvint à se hisser à califourchon sur le faîte. Une fois là, il se dissimula parmi les branches d'un pommier, et examina prudemment les lieux.

Devant lui s'étendait un petit verger. Les arbres ployaient sous les fruits odorants, prêts pour la cueillette. Un peu plus loin, un champ de navets, d'oignons et de moutarde en graine offrait ses feuillages encore verts aux rayons du soleil.

Gareth attendit, patient comme un chat. Sans le tourment qui lui dévorait le cœur depuis la veille, il aurait pris plaisir à cette entreprise. Il faisait chaud pour la saison, et le parfum des pommes mûres et de la paille fraîchement coupée était agréable et réconfortant. Petit à petit le soleil déclina. Des voix de femmes chantaient dans la chapelle. Gareth tressaillit. Depuis combien de temps n'était-il pas entré dans une église ?

L'attente fut longue et vaine. Il venait de décider de regagner la forêt dans l'intention de revenir une fois la nuit tombée quand un bruit se fit entendre.

C'était un bruit incongru en un tel lieu. Le bruit d'une course haletante. Gareth s'immobilisa sur son perchoir. Les pas approchaient. Et soudain, elle apparut. Eglantine ! Il n'y avait pas à s'y tromper. Elle semblait avoir tous les diables de l'enfer à ses trousses et il ne put s'empêcher de sourire en la voyant, gracieuse et menue, bondir dans sa direction parmi les hautes herbes. Ses cheveux cuivrés, flamboyants dans la lumière dorée du crépuscule, flottaient derrière elle en longues mèches échappées de sa coiffe.

— Misérable ! dit une voix essoufflée au fond du jardin. Attends un peu que je t'attrape !

La jeune fille s'arrêta et se retourna vers sa poursuivante, avec un air de fier défi. Les mains sur les hanches, elle attendit que la sœur l'ait rejointe.

—Eh bien, demanda celle-ci, vas-tu me dire tu courais comme ça ?

—Au verger, répondit la jeune fille sans se démonter.

—Et qu'as-tu donc de si urgent à y faire, au verger ? insista l'autre, l'air soupçonneux.

Eglantine leva les yeux au ciel, l'air excédé.

—J'avais besoin de respirer, voilà tout ! J'ai fait pénitence toute la matinée, travaillé sur mes livres tout l'après-midi, sans parler du bois à porter pour la cuisine... J'ai eu envie de venir m'asseoir tranquillement et de respirer le bon air du Seigneur.

—Espèce de petite peste ! s'écria la bonne sœur en faisant tomber une pluie de gifles sur Eglantine. Il y a encore de la couture à faire ! Je te l'avais dit !

Eglantine ne se démonta pas.

—Vous savez parfaitement que je ne sais pas tirer l'aiguille ! A quoi bon me harceler tous les soirs avec ça ?

—Petite insolente ! hurla la sœur en s'emparant d'une mèche de cheveux échappée de la coiffe d'Eglantine. Je te ferai passer le goût de la désobéissance, moi ! Et, pour commencer, je m'en vais couper cette belle crinière à laquelle tu sembles tant tenir !

—Non ! hurla Eglantine.

La colère de la sœur ne connaissait plus de bornes et, pour la première fois, Eglantine semblait avoir peur. D'un geste désespéré elle parvint à se libérer, laissant une bonne poignée de cheveux entre les doigts de sa tortionnaire. Sans perdre un instant, elle s'enfuit vers le mur.

Avec une agilité qui surprit Gareth, elle escalada l'échelle et grimpa comme un écureuil dans l'arbre le plus proche. Avant qu'il ait pu se ressaisir, elle avait atteint la cime du pommier.

Gareth sauta à terre sans plus attendre. Il mourait d'envie de l'encourager de la voix, de lui crier de s'échapper avant que les cris de sa poursuivante n'aient alerté tout le couvent.

Eglantine sauta à terre juste à côté de lui. Levant les yeux, elle le vit, et demeura pétrifiée un moment par la surprise.

Gareth sentit son cœur se serrer. C'était comme si le soleil venait de se lever à l'horizon. Car le sourire d'Eglantine lorsqu'elle le reconnut, resplendit telle une aurore et il dut prendre sur lui-même pour ne pas tomber à ses pieds.

Chapitre 4

—Je savais que vous viendriez, dit-elle en s'appuyant sur son bras, les yeux brillants de reconnaissance.

Gareth était tout étourdi par le miracle de cette jeune beauté. En même temps, il éprouvait un étrange malaise. Elle l'accueillait comme un fiancé, lui qui venait en mercenaire pour la protéger, en échange d'une somme rondelette dont il avait cruellement besoin.

Mais ce n'était pas le moment de se lancer dans de longues explications. Un nouveau cri, poussé par sœur Michaela de l'autre côté du mur, arracha Eglantine à l'adoration de son sauveur.

—Il faut partir sans tarder, déclara-t-elle en ouvrant de grands yeux effrayés.

—Venez, dit-il en la prenant pas la main.

Ils s'enfuirent en courant, chevauchant les hautes herbes, et ne ralentirent l'allure qu'une fois parvenus à l'abri de la forêt où Gareth avait laissé son cheval. Arrivé là, Gareth décida qu'il faudrait tout expliquer à la jeune fille. Au creux de sa main, il sentait le contact dur et froid de l'anneau, comme si elle le lui confiait en même temps que sa liberté. Lorsqu'elle saurait pourquoi il était venu, elle ne voudrait plus l'épouser, il s'en rendait bien compte. Tout en courant, il essaya de ne plus penser à sa mission, et d'oublier ces grands yeux mauves qui fixaient sur lui leur regard envoûtant, adorateur

Soudain, il s'immobilisa, pétrifié.

Son cheval gisait, mort, dans une mare de sang. Il avait été égorgé, battu jusqu'à ce que sa belle robe ne fût plus qu'une masse informe d'entrailles ensanglantées.

—Oh, Gareth ! murmura Eglantine, horrifiée.

Trop bouleversé pour parler, Gareth se laissa tomber à genoux près de la tête de l'animal. Il n'y avait pas de mots pour décrire l'acharnement des agresseurs. Bayard était son cheval favori. Il était vaillant et loyal, l'avait porté sur les champs de bataille et sur les routes sans jamais broncher. C'était une noble bête, que beaucoup lui enviaient.

Eglantine fit quelques pas en arrière, laissant face à face le maître et son destrier sans vie. Agenouillé près de l'étalon martyrisé, Gareth semblait accablé. Elle faillit tendre le bras, poser la main sur son épaule, afin de lui offrir tout le réconfort dont elle était capable. Mais quelque chose la retint. Il fallait laisser Gareth seul face à sa douleur. A bien des égards, cet homme était encore un inconnu pour elle. Que lui était-elle, pour oser faire intrusion dans sa peine ?

Au bout de quelques instants, il se releva en hochant la tête, les sourcils froncés.

—C'est un coup des hommes de Talwork, maugréa-t-il, comme pour lui-même.

Eglantine ouvrit de grands yeux.

—Talwork ! répéta-t-elle, incrédule. Vous voulez parler de l'évêque ?

Il la regarda comme s'il se souvenait soudain qu'il n'était pas seul.

—Oui, dit-il d'une voix sombre. Cette horreur est l'œuvre de gens d'église. Le cheval a été tué à coups de masse. Ces gens-là ne tuent pas avec le fer. La bible l'interdit.

— Ils ne sont peut-être pas loin, Gareth. Vous êtes en danger.

— Cela m'étonnerait, répondit-il. Les hommes de Talwork sont des lâches. C'est un avertissement, rien de plus, une démonstration de force. Mais maintenant qu'ils savent où je suis, ils vont revenir en nombre.

Eglantine hocha la tête. La scène de carnage qu'elle avait sous les yeux lui disait toute l'âpreté de la lutte qui opposait Gareth à l'évêque Talwork.

Une brise glaciale sifflait dans les arbres, arrachant les feuilles de leurs branches et les faisant tournoyer jusqu'au sol. Gareth se baissa pour récupérer sa selle et ses sacoches. Puis il improvisa une tombe pour son cheval avec des pierres et des branchages, afin de le protéger des charognards. Il jeta un dernier regard sur le tumulus et murmura quelques paroles d'adieu. Enfin, il s'éloigna d'un pas lourd en faisant signe à Eglantine de le suivre.

Ils traversèrent une prairie d'herbe sèche, et pénétrèrent sous une forêt épaisse, suivant un sentier à peine marqué, se frayant à grand-peine un chemin à travers les ronces et les chardons. La nuit succéda au crépuscule. Gareth fit halte.

— Nous passerons la nuit ici, dit-il.

Eglantine regarda autour d'elle, tendant l'oreille. Le chant du rossignol, l'appel solitaire d'un courlis et les autres bruits familiers de la nuit semblaient étrangement rassurants, presque irréels. Avec le soleil, la dernière chaleur du jour s'en était allée.

— Je suis désolé, dit-il en la voyant frissonner. Pas question de faire du feu. Il est inutile de faciliter la tâche à nos poursuivants.

— Je comprends, Gareth.

Il la dévisagea un moment, et ne put s'empêcher de s'attarder sur ses lèvres humides qui brillaient sous la lune blafarde. Vaguement troublée par son regard, Eglantine crispa nerveusement ses doigts sur sa robe de bure.

— Qu'allons-nous faire, Gareth ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Je ne sais pas encore, répondit-il. Je vous ai mise dans de beaux draps en vous faisant évader du couvent !

Il s'assit sur le sol humide et s'adossa contre le tronc moussu d'un arbre.

Elle s'assit à côté de lui, assez près pour qu'il sente la chaleur de son corps et le parfum des herbes avec lesquelles elle s'était rincé les cheveux le matin même.

— Ne dites pas ça, Gareth ! protesta-t-elle. Je devenais folle dans cet endroit ! Les sœurs sont méchantes, cruelles. Seule sœur Marguerite était bonne avec moi. Elle m'a appris à lire dans mon âme ! Grâce à elle, j'ai compris à quel point j'étais égoïste. Mais pour vous, Gareth, je deviendrai meilleure, j'en ai fait le serment !

Gareth ne put s'empêcher de sourire en l'écoutant. Elle était si naïve, si ignorante du danger qu'il lui faisait courir ! Dans quelle folle entreprise il l'avait entraînée ! Il aurait bien mieux fait de la laisser dans son couvent, à l'abri des sinistres calculs de Gisèle. Là au moins elle aurait été en sûreté.

Oui, mais pour combien de temps ? Gareth secoua la tête. Gisèle n'était pas

femme à renoncer facilement. Tôt ou tard, elle achèterait les services d'un autre homme. Et celui-là n'aurait sans doute pas les mêmes scrupules que lui. Le sort d'Eglantine était lié au sien, désormais, qu'il le veuille ou non. Au bout d'un moment, elle se leva, fit quelques pas dans la mousse humide puis alla s'installer au pied d'un chêne. Soudain, il l'entendit rire dans l'obscurité.

—Dites-moi, Gareth Hawke, demanda-t-elle d'une voix enjouée, pourquoi êtes-vous venu ? Ne me dites pas que vous avez obtenu votre pardon !

—Hélas, non ! Vous avez vu ce que les hommes de Talworth ont fait ? Ils sont plus acharnés que jamais à ma perte.

Un fol espoir fit bondir le cœur d'Eglantine dans sa poitrine. Gareth serait-il venu pour elle, et elle seule ?

—Il ne faut pas que mon père sache que nous sommes ensemble, dit-elle. Il m'a fait jurer de ne pas vous épouser tant que vous serez à l'index.

Gareth détourna les yeux. Il avait promis à lord John de ne rien dire à Eglantine. Elle s'était mis en tête de l'épouser. Que faire ? Lui avouer la vérité, au risque de lui briser le cœur ? Et elle était capable de tout, y compris de se jeter dans les griffes de Gisèle en essayant d'échapper à celui que son père avait envoyé pour la protéger ! Mais l'idée de la tromper lui faisait horreur.

Gareth s'éclaircit la gorge.

—Vous vous faites peut-être des idées sur mon compte, dit-il. Et sur votre père aussi.

—Il ne saura pas que j'ai quitté le couvent, répondit-elle. Tant qu'il continuera à payer, les sœurs ne voudront pas lui avouer que je me suis échappée.

Elle s'interrompit un moment, et le dévisagea.

—Qu'allons-nous faire, Gareth ?

—Il ne faut pas nous attarder ici, dit-il. Il n'y a pas que les bonnes sœurs et les frères. Alain de Wannet a lui aussi lancé ses hommes à mes trousses.

—Alain ? Je ne comprends pas.

—C'est une longue histoire, répondit-il. Il veut ma tête, ni plus ni moins. Je ne doute pas que nos routes se croisent avant longtemps.

—Je le déteste ! déclara-t-elle.

Gareth sourit.

—J'ai peine à croire qu'un cœur comme le vôtre puisse abriter de la haine, dit-il.

—Je suis capable de haïr comme d'aimer, répliqua-t-elle. De toutes mes forces.

—Mais pourquoi en voulez-vous tant à Wannet ? demanda-t-il, surpris par sa véhémence.

—Je n'ai aucune raison précise, reconnut-elle. Si ce n'est qu'il a demandé ma main. Je le déteste à cause de cela, et aussi parce qu'il convoite Briarwood. Mais il peut toujours courir ! Quand je partagerai mon domaine, ce sera avec un homme qui l'aimera et le respectera autant que moi. Et moi, je sais bien qui...

Elle s'interrompit subitement, comme effrayée à l'idée de ce qu'elle allait dire. L'homme dont elle rêvait, celui qu'elle jugeait digne de régner sur Briarwood à ses côtés, c'était lui, Gareth Hawke. Mais une inexplicable timidité la retenait de le lui avouer, comme si elle avait peur de sa réaction.

Gareth croisa les jambes, et fit distraitemment tourner la molette de son éperon. Il avait cru lire dans les pensées d'Eglantine. L'inciter à aller au bout de sa phrase suspendue, n'était-ce pas s'exposer à lui ôter brutalement ses illusions, ou lui mentir encore ?

—Vous avez raison en ce qui concerne Wannet, dit-il. Il n'est pas digne de vous, ni d'aucune femme respectable. Moi non plus, d'ailleurs.

—Que faut-il faire, milord, pour vous persuader que vous êtes digne de moi ?

—Dormez ! dit-il d'une voix bourrue. Nous avons une longue route à faire.

Vexée, Eglantine se plongea dans un silence boudeur. Au bout d'un moment, cependant, ses pensées prirent un cours nouveau, et non moins sombre. Gareth avait raison. Ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Poursuivis par tout un couvent, par des clercs armés de masses et des barons puissants, ils avaient tout à craindre du lendemain... Pourtant, elle ne voulait pas se laisser aller au désespoir. Tant qu'elle était avec Gareth, elle avait l'impression que rien ne pouvait lui arriver. Il semblait si sûr de lui, si... invincible !

—Je me sens en sécurité avec vous, Gareth, murmura-t-elle.

Gareth se passa la main dans les cheveux. Il était à mille lieues de partager ce bel optimisme. Sa confiance aveugle, le fait qu'elle ignorait tout des raisons de sa présence le mettaient profondément mal à l'aise. Il n'était pas habitué à cela de la part d'une femme.

—Oh, Gareth, reprit-elle d'une voix vibrante de ferveur et d'espérance, je suis sûre que tout ira mieux lorsque nous serons mariés. Nous organiserons des festins pour toutes les fêtes religieuses. Et quelles fêtes ! Et nous aurons bientôt des enfants, des filles pour Briarwood, et des garçons pour Masterson. Oh, Gareth, nous serons si...

—Assez ! coupa-t-il rudement, incapable d'en entendre davantage. Votre naïveté me dépasse, Eglantine ! Une femme comme vous ne peut vivre avec un homme comme moi.

Mais il avait beau dire, les rêves enfantins d'Eglantine remuaient au plus profond de son être des sentiments qu'il croyait éteints depuis longtemps. Si folle qu'elle lui parût, l'idée d'épouser une jeune femme aussi belle et aimante ne manquait pas de lui plaire.

Il sourit dans l'obscurité, désabusé. Avant sa mise à l'index, le roi Edouard aurait vu d'un bon œil l'union entre Briarwood et Masterson. Maintenant, hélas, il n'en pouvait plus être question.

Eglantine n'osait plus rompre le silence. Au bout d'un moment, cependant, elle s'approcha et laissa tomber sa tête sur le bras de Gareth. Il sentit ses muscles se raidir. Allait-elle s'endormir là, la tête dans le creux de son coude? Il résista à la tentation de fermer ses bras autour de ses frêles épaules, et ne se détendit pas avant d'avoir entendu la respiration calme et mesurée d'Eglantine, enfin endormie.

Le sommeil eut raison des réticences de Gareth. Inconsciemment, au cours de la nuit, il la serra contre lui l'enveloppant de la chaleur de son corps afin de la protéger du froid.

Lorsque Eglantine ouvrit les yeux au petit jour, la première chose qu'elle vit fut le visage de Gareth, sombre et préoccupé, au-dessus d'elle. Il avait l'air épuisé. Sa paupière blessée pesait sur son œil, et des rides creusaient ses joues et le bas de son visage. Il semblait tout à coup plus âgé.

Mue par une impulsion, elle leva la main et lui caressa la joue, faisant glisser ses doigts le long de son cou jusqu'à son épaule.

—Bonjour, mon amour, murmura-t-elle doucement en levant vers lui ses yeux mauves qui luisaient comme deux étoiles tardives dans la brume du matin.

Il eut un mouvement de recul, comme si une bête l'avait piqué. Puis il se leva brusquement malgré la torpeur qui engourdissait encore ses membres, et entreprit de s'épousseter, prêt à reprendre la route.

—Il faut partir, dit-il sans même la regarder. La route est longue et nous devons être à Ninebanks ce soir.

Quelque peu dépitée par sa froideur, elle se leva et alla brièvement s'asperger le visage dans l'eau d'un ruisseau. Enfin, avant de se remettre en route, elle s'agenouilla dans l'herbe et psalmodia une prière en latin, qui résonna étrangement aux oreilles de Gareth.

Autour d'eux les feuilles tombaient en pluie silencieuse. Ils cheminaient sans parler sous les grands arbres.

Les yeux rivés sur le dos de Gareth, Eglantine s'interrogeait. Pourquoi cette humeur sombre? Quelque chose semblait le hanter. La perte de son cheval n'expliquait pas tout, elle en était convaincue. Elle se sentait lasse, elle avait l'estomac vide, mais n'osait se plaindre. Il n'était pas homme à se laisser apitoyer pour des vétilles. Manifestement, il avait des soucis bien plus graves en tête.

Oubliant l'inconfort de la situation, elle essaya de songer à l'avenir, au temps où elle serait sa femme. A sa grande confusion, elle se surprit à contempler ses cuisses dont les muscles saillaient, serrés par ses chausses, et ses reins à peine dissimulés par sa courte tunique. Ses pensées dérivèrent insensiblement vers l'intimité du mariage.

Lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois, elle s'était sentie prise d'un trouble étrange devant son beau visage et son allure virile et gracieuse à la fois. Elle avait toujours envie de le toucher, de laisser courir ses mains sur lui, de

respirer cette forte odeur masculine qui émanait de lui. C'était pour elle une émotion nouvelle, intense, qui lui disait que, le temps venu, elle s'allongerait avec bonheur au côté de Gareth.

Le sentier déboucha sur une piste creusée d'ornières. Il se retourna vers elle. Surprise au beau milieu de ses pensées amoureuses, elle rougit et détourna les yeux.

—Nous serons bientôt à Ninebanks, déclara-t-il. Nous pourrons y dîner et peut-être trouver un lit pour la nuit. «Et ensuite? » ne put-elle se retenir de penser.

Avec un hochement de tête, elle s'engagea à sa suite sur la route.

Ils marchèrent jusqu'à ce que le soleil descende sur l'horizon. Devant eux un clocher solitaire lançait sa flèche vers le ciel au-dessus d'un gros bourg. Leur arrivée passa presque inaperçue. Les villageois semblaient fort affairés à préparer la foire annuelle de Ninebanks.

L'endroit paraissait mal choisi pour ce genre d'événement. Mais Gareth expliqua à Eglantine que Ninebanks était bien desservi par la rivière et plusieurs routes qui s'y croisaient. Malgré l'heure tardive, la place bourdonnait d'activité.

Gareth la traversa à grands pas, les yeux en éveil, scrutant la foule bruyante et bigarrée, puis s'engouffra dans une ruelle obscure.

Soudain, il s'immobilisa et prit le bras d'Eglantine. Trois cavaliers avançaient à leur rencontre. L'aigle rouge de Wannet resplendissait sur leurs poitrines.

Sans un mot, Gareth plongea dans l'ombre d'une venelle, entraînant Eglantine avec lui.

—Ils nous cherchent? demanda-t-elle.

—Vous, je n'en sais rien. Moi, sûrement, répondit-il. Les cavaliers passèrent à toute allure en jetant des coups d'œil inquisiteurs autour d'eux. Un peu plus loin, ils retrouvèrent deux de leurs compagnons. Ils restèrent à conférer au milieu de la rue.

—Qui sont ces deux-là, Gareth ?

—Des hommes de Morley. L'un d'eux s'appelle Griffith, je crois. J'ai eu affaire à lui l'autre nuit.

—J'ai peur, Gareth, chuchota-t-elle.

Sans réfléchir, il passa son bras sur ses épaules.

—Nous filerons d'ici dès que la voie sera libre, dit-il.

Les cavaliers s'attardèrent sur la place jusqu'à ce que les marchands commencent à baisser leurs auvents de toile et à s'éloigner sur leurs chariots. Des paysans fatigués hissaient leur chargement sur leurs dos. La nuit tombait. Chacun rentrait chez soi. Lentement, la place se vida.

Gareth prit la main d'Eglantine, et ensemble ils quittèrent Ninebanks. De toute manière, avec la foire, il n'était pas question d'y trouver un gîte pour la nuit. Bientôt ils se retrouvèrent sur la route qu'ils avaient quittée quelques instants auparavant.

—Où allons-nous, Gareth?

Gareth ne put s'empêcher d'admirer le courage d'Eglantine. Elle était épuisée, et ne rêvait sans doute que d'un bon lit. Pourtant elle n'eut pas une plainte, pas l'ombre d'une protestation.

— J'ai bien peur que nous ne devions passer une deuxième nuit dans les bois, dit-il.

A peine eut-il ouvert l'œil que Gareth bondit sur ses pieds. Eglantine avait disparu. Le soleil était déjà haut au-dessus des arbres. Il s'accroupit et posa la main à l'endroit où elle avait dormi. La terre était déjà froide.

En homme accoutumé aux départs précipités, il rassembla en hâte ses quelques affaires, puis s'élança sur un sentier à peine tracé, tout en se frottant les yeux. Quelque part sous les fourrés, une source chantait. Il y dirigea ses pas et, au bout d'un moment, s'immobilisa, le souffle suspendu. Entre les ormes et les tilleuls, un ruisseau serpentait. Debout au bord de l'eau, Eglantine contemplait le ciel à travers les frondaisons, offrant son visage lumineux à la chaleur du jour.

Sans soupçonner sa présence, elle cueillit quelques baies, qu'elle déposa délicatement dans sa coiffe posée sur le sol. Soudain, à la stupeur de Gareth, elle enleva vivement sa robe et sa tunique, puis, lentement, se débarrassa de ses chausses, ne gardant qu'une fine chemise qui lui descendait jusqu'aux genoux.

Gareth retint son souffle, fasciné par la grâce innocente qui se dégageait de chacun des mouvements d'Eglantine. Il la regarda approcher de l'eau, ses seins soulevant la fine étoffe de sa chemise à chaque pas. Ses jambes étaient fines et longues, et il s'arrêta un instant sur la courbure idéale de ses hanches. Un souffle de vent plaqua sa chemise sur son ventre, laissant voir par transparence le triangle sombre au sommet de ses cuisses.

Il ferma les yeux, luttant de toutes ses forces contre la tentation de la prendre dans ses bras et de serrer son corps harmonieux contre lui. Il fit un pas en arrière et la regarda plonger délicatement le bout de ses orteils dans l'eau claire. Elle frissonna, puis s'enfonça jusqu'à la taille dans l'eau de la source.

Gareth s'ébroua, furieux contre lui-même. Où avait-il donc la tête? Pourquoi se terrer dans l'ombre, comme si le spectacle de cette femme lui faisait peur? Il reprit son souffle et, sortant de sa cachette, s'avança jusqu'au bord de l'eau au moment où Eglantine trempait sa longue chevelure dans le courant.

—Bonjour, milord ! dit-elle en faisant une drôle de révérence, mi-formelle, mi-facétieuse.

Nullement honteuse de se trouver devant lui dans ce simple appareil, elle lui tendit les bras.

—Venez vous baigner, beau seigneur! L'eau est délicieusement fraîche !

Gareth baissa les yeux, troublé par le spectacle de cette jeune femme, simple et naturelle comme une fleur à peine éclosée, qui le regardait, souriante et pure. Il se sentit attiré par elle, et par cette eau claire qui chantait à ses pieds. Un bain ? Pourquoi pas, après tout ! Subitement ses ennuis semblaient si loin ! Il

enleva sa tunique, délaça ses chausses et jeta sa chemise dans l'herbe. Eglantine contempla sa large poitrine, couverte d'une fine toison blonde comme la paille, marquée par les cicatrices de nombreuses batailles.

Une étincelle malicieuse dansa dans ses yeux.

—Vous n'enlevez pas vos braies, milord? demanda-t-elle.

Il fronça les sourcils, l'air moqueur.

—Je n'en ferai rien, madame, dit-il. Ce n'est pas un spectacle pour une dame.

Elle éclata de rire, et l'aspergea. Il rugit en sentant l'eau froide sur sa poitrine, et plongea vers elle. Elle fit un bond en arrière, mais il l'attrapa et la fit tomber dans l'eau. Elle se débattit de toutes ses forces, riant aux éclats, jusqu'à ce qu'il lui plonge la tête sous la surface.

Au bout d'un moment, elle sortit la tête de l'eau, à moitié suffoquée, et s'éloigna en nageant, tout heureuse de l'entendre rire enfin. La fraîcheur de l'eau caressait son corps. En même temps, elle se sentait envahie par une excitation inconnue et délicieuse.

Toute à ses pensées, elle ne vit pas venir la deuxième attaque de Gareth. Surgissant dans son dos, il referma ses bras autour de sa taille.

Elle se retourna vers lui.

—Ce n'est pas du jeu, milord ! protesta-t-elle en riant.

—Tous les coups sont permis, ma belle, répliqua-t-il d'une voix rauque en faisant courir son souffle brûlant dans le cou d'Eglantine.

Il la pressa contre lui, et la serra à lui couper le souffle, tandis qu'une de ses mains s'aventurait sur sa hanche. Puis ses lèvres se posèrent sur les siennes, et il la tint un long moment dans son étreinte.

Tout d'abord, Eglantine fit mine de résister, effrayée par les sensations qui s'emparaient d'elle. Puis une incroyable langueur l'envahit, et elle se laissa aller, abandonnant ses membres à ses caresses, sa bouche à ses lèvres, à sa langue impérieuse qui se glissait entre ses dents. Un désir puissant, irrésistible, monta en elle. Elle était submergée par l'empire que cet homme exerçait sur ses sens.

Au bout d'un moment, il la repoussa doucement, releva

La tête et la regarda, les yeux vaguement brumeux.

—Il vaudrait mieux arrêter, dit-il d'une voix haletante, avant que l'un de nous ne se perde à ce petit jeu.

—Mais Eglantine n'avait aucune envie de s'arrêter.

Gareth avait éveillé en elle quelque chose qui demandait à être complètement assouvi. Elle se jeta dans ses bras.

Éclatant de rire, il la repoussa dans l'eau et s'éloigna à lanage.

Combien de temps jouèrent-ils ainsi, dans l'eau claire du ruisseau? Ils n'auraient su le dire. Qu'importait, d'ailleurs? Le temps semblait aboli.

Ce ne fut que lorsque la fraîcheur de l'eau la fit grelotter qu'elle demanda grâce. Gareth la laissa regagner la rive d'un pas chancelant, et eut un mal fou à s'arracher à la contemplation de son corps qui lui apparaissait par transparence à travers sa chemise trempée.

Ils allèrent s'étendre sur les feuilles mortes, tels qu'ils étaient sortis de l'eau. Ils partagèrent les mûres qu'elle avait cueillies, riant en voyant le jus violet couler sur leurs lèvres et leurs doigts. Elle posait elle-même les baies dans la bouche de Gareth. Ce spectacle était plein d'une troublante sensualité, et elle se sentit envahie par une délicieuse langueur.

La jeune fille avait beau ignorer tout des rites de l'amour, elle comprenait que Gareth, lui aussi, avait envie d'elle. Voluptueuse, elle plaça une mûre entre ses lèvres, et approcha son visage du sien. Puis, de la langue, elle poussa délicatement la baie dans la bouche de Gareth. Leurs lèvres se frôlèrent.

Gareth poussa un gémissement, et l'attira vers lui, incapable de résister plus longtemps à la passion qui le possédait. Il l'embrassa, éperdu, affamé de désir. Eglantine sentit d'exquises sensations tourbillonner en elle.

Lorsque, soudain, il la repoussa, une affreuse déception s'empara d'elle.

Sans désespérer, elle revint à la charge, et entreprit de lui offrir une autre mûre.

—Seigneur Jésus, maugréa-t-il en s'efforçant d'empêcher ses mains de cueillir les seins de sa tentatrice

—Que se passe-t-il, Gareth?

Dans un effort suprême il parvint à la repousser

—Je me demandais, dit-il d'une voix douce, si je ne m'étais pas trompé sur votre compte. Je vous prenais pour une vierge innocente, et vous vous comportez comme une courtisane éprouvée !

Eglantine se redressa.

—Comment osez-vous dire une chose pareille? protesta-t-elle. Vous êtes le premier homme avec qui je fais... ces choses-là.

—Vraiment, Eglantine? Où avez-vous appris à embrasser comme ça ?

—Personne ne me l'a appris, Gareth. Je suis seulement en train de découvrir comment je dois vous aimer, voilà tout. Si vous ne me croyez pas, tant pis pour vous !

Gareth détourna les yeux, avec un sentiment d'indicible regret. Eglantine disait la vérité. Par quelle magie restait-elle si pure et innocente, alors que chacun de ses gestes était si plein de sensualité ? Il se laissa aller dans l'herbe, couvrant ses yeux avec son avant-bras.

—Je vous crois, Eglantine. Mais vous ne me connaissez pas encore suffisamment pour savoir vraiment si vous m'aimez.

—J'en suis seule juge ! déclara-t-elle, pincée, mais sans colère.

Ils restèrent ainsi allongés sur le dos pendant un long moment, goûtant la chaleur bienfaisante du soleil, les parfums suaves de la forêt et le bruissement de l'eau à leurs pieds.

—Vous êtes prête? demanda soudain Gareth. Nous n'avons que trop tardé !

Une ombre passa sur le visage d'Eglantine. .

—Gareth Hawke ! protesta-t-elle. N'aurez-vous donc jamais de repos ?

—Pas tant que l'évêque Talwork convoitera Masterson.

—Eh bien, donnez-le-lui ! s'exclama-t-elle avec un mouvement d'impatience.

Briarwood nous suffira!

—Vous me connaissez mal, répliqua-t-il d'une voix sombre. Je ne suis pas homme à céder si facilement.

Eglantine se le tint pour dit, se rhabilla en silence et le suivit sous le couvert de la forêt. Ils cheminèrent jusqu'au soir, et, à la nuit tombée, estimant qu'ils avaient mis assez de distance entre eux et leurs poursuivants, ils prirent le risque d'allumer un feu pour se réchauffer.

Chapitre 5

Le lendemain matin, Eglantine ouvrit les yeux et vit Gareth déjà debout en train de rassembler leurs quelques affaires.

—Que diriez-vous d'un bon repas et d'une nuit confortable? demanda-t-il.

—Ce serait trop beau ! répondit-elle. Mais s'il y a le moindre risque, je préfère passer encore une nuit dans les bois !

—Ne craignez rien, Eglantine. Nous allons chez Kenneth Shelby, le seul ami qui daigne encore me recevoir chez lui. C'est à Tyneside, au bord du fleuve. Nous y serons ce soir.

—Alors, qu'attendons-nous? dit-elle.

Ils quittèrent leur campement de fortune et cheminèrent en silence vers les rives de la Tyne, qu'ils longèrent jusqu'à un petit château dont les murailles se reflétaient dans le courant.

—Nous voici arrivés, annonça Gareth. .

Ils trouvèrent le pont-levis baissé. Un page prit ses jambes à son cou pour annoncer leur arrivée.

Kenneth avait le même âge que Gareth, mais rien de son imposante stature. Son visage s'éclaira lorsqu'il vit son ami, qu'il serra dans ses bras avec effusion. Puis, s'inclinant devant Eglantine :

—Gareth nous a amené bien des voyageurs à Tyneside, dit-il galamment. Mais c'est bien la première fois qu'il nous arrive en si charmante compagnie!

—Merci, sir Kenneth, répondit-elle en rougissant.

Une porte s'ouvrit près de la cheminée, et une jeune femme entra, suivie d'une camériste. La ressemblance entre la nouvelle venue et son hôte était si frappante qu'Eglantine en conclut que la nouvelle venue n'était autre que lady Rowena, la sœur de sir Kenneth, dont Gareth lui avait parlé en cours de route. Comme son frère, Rowena était brune, et plutôt petite. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Rowena Shelby avait un visage hautain, un pli désabusé sur les lèvres, comme si les déceptions de la vie avaient aigri son jeune cœur avant l'âge. Elle fit un bref signe de la tête à Eglantine.

Lorsqu'elle aperçut Gareth, en revanche, son visage s'illumina. Elle s'élança vers lui et le serra longuement dans ses bras, posant un instant sa joue sur

l'aigle noir de Masterson.

—Dis-moi un peu, Gareth, demanda Kenneth, qui donc est cette ravissante créature ? Encore une demoiselle en détresse que tu as sauvée des pires dangers ?

—N'exagérons rien ! répondit Gareth en éclatant de rire. Pour tout dire, je me demande si Eglantine n'était pas mieux au couvent de Sainte-Agathe, où je suis allé la chercher ! Là, au moins, elle était en sûreté.

—Tu nous raconteras tout ça au dîner, dit Kenneth. Je pense que vous avez tous les deux besoin de repos après cette longue route.

Il fit un geste de la main. Deux serviteurs s'avancèrent.

—Menez lord Hawke et lady Eglantine aux appartements de la tour, ordonna-t-il, et veillez à ce qu'ils ne manquent de rien !

Eglantine admira longuement les somptueuses draperies de son grand lit à baldaquin, songeant avec délices au moment où elle pourrait enfin s'y étendre pour une bonne nuit de douillet repos. Deux serviteurs apportèrent une baignoire de bois, et entreprirent de la remplir avec de l'eau chaude et fortement parfumée.

Quelques instants plus tard, ce fut au tour de Kenneth d'entrer avec une pile de vêtements qu'il posa sur le lit.

—Ces vêtements sont magnifiques ! s'extasia Eglantine en admirant une ample houppe tressée de fils d'or.

—Ils sont à Rowena, mais elle ne les porte plus, expliqua-t-il. Ma sœur suit scrupuleusement la mode de la cour. Elle refuse systématiquement de porter ce que la princesse Isabella n'aime plus.

—Remerciez-la de ma part, répondit Eglantine.

—C'est la moindre des choses, répondit Kenneth. Il ne faut pas que les traditions de l'hospitalité se perdent. Les visiteurs sont si rares, dans nos contrées éloignées ! Et maintenant, je vous laisse à votre bain, et m'en vais veiller aux préparatifs du souper.

Eglantine le remercia d'un sourire, et, sitôt qu'il fut sorti, commença à se déshabiller.

Une servante vint l'aider à se baigner. Eglantine se Plongea avec délices dans l'eau fumante qui sentait bon le romarin. Elle avait l'impression de renaître, comme si chaque geste de la servante la débarrassait de la poussière et, en même temps, de la lassitude de la route. Longtemps elle se prélassa, contemplant rêveusement les longues mèches soyeuses de ses cheveux qui flottaient à la surface de l'eau.

Enfin, propre, coiffée et décentement vêtue, Eglantine se dirigea vers la grand'salle. Son apparition fit sensation. Le rouge intense de sa houppe mettait en valeur son teint pâle et délicat, et rappelait la couleur de ses lèvres souriantes.

Kenneth vint galamment lui baiser la main, et la conduisit jusqu'à un siège à sa droite.

—Cette robe vous va à ravir, dit-il.

Eglantine le remercia d'un sourire, puis, se penchant vers Rowena :

—Je dois vous remercier de me l'avoir prêtée, dit-elle.

Rowena lui jeta un regard glacial.

—Je n'y suis pour rien, répondit-elle. Mon frère l'a prise sans me demander mon avis.

Eglantine tressaillit.

—Oh, je suis désolée, dit-elle.

—Aucune importance. Encore heureux que Kenneth ait pensé à ces vieux habits. D'ailleurs, le rouge vous va mieux que cet affreux gris dans lequel vous êtes arrivée.

—Enfin, merci tout de même, insista Eglantine.

Elle se tourna vers Gareth, qui s'était levé à son entrée.

Il portait des chausses grises, et un justaucorps à empiècement qui devait appartenir à Kenneth, car il semblait gêné aux entournures. Rasé de près et peigné, il était plus séduisant que jamais. Eglantine ne put s'empêcher d'éprouver une sorte de fierté en le voyant, comme s'il était déjà à elle pour la vie.

Un majordome s'avança et, assumant le rôle de maître des cérémonies, entonna un chant de bienvenue. Quoique peu nombreux, les serviteurs de Tynegate observaient une étiquette scrupuleuse. Un orchestre joua des airs tantôt joyeux, tantôt mélancoliques pendant le souper. Les accents du luth et du flageolet plaisaient à l'âme éprise d'Eglantine, qui fit compliment au chanteur pour sa belle voix de ténor. Le jeune homme s'inclina presque jusqu'à terre. Puis, dans une urne posée sous la table, il prit une rose rouge sans défaut, dernière floraison de l'été qu'on avait réussi à préserver. Il la posa devant Eglantine, caressa doucement son luth, et fixa sur elle son regard adorateur.

« Regarde cette fleur, ô ma Rose !

Et ne ris pas de moi

Si dans le cristal de ton rire

J'entends le chant du rossignol.

Prends cette fleur, ô ma Rose,

Car ses pétales bientôt s'ouvriront,

Et son doux parfum t'attachera ton amoureux
pour toujours. »

Eglantine sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage. Elle prit la rose et la posa délicatement contre sa joue un instant, avant de la placer près de son écuelle. Regardant autour d'elle, elle vit Kenneth qui l'observait avec un large sourire. Gareth souriait aussi, l'air pensif. Rowena serrait nerveusement le manche de son tranchoir, en proie à une irritation visible.

La chanson cessa, vite remplacée par une joyeuse ritournelle.

—Même loin de la cour, nous nous efforçons de rester civilisés, expliqua Kenneth en se penchant vers Eglantine.

— Il me tarde quand même de rentrer à Windsor, déclara Rowena d'une voix morne. On s'ennuie à mourir, ici!

—Allons donc ! dit Kenneth en lui tapotant la main. Nous avons des obligations à Tyneside. Nous ne pouvons nous absenter trop longtemps.

—Ce château doit être une lourde charge pour quelqu'un de votre âge, observa Eglantine. Mais à ce que je vois, vous vous en tirez à merveille !

—Je n'ai pas à me plaindre, répondit Kenneth avec un sourire satisfait. Mais je pourrais vous parler d'un temps où les choses étaient bien différentes, et sans le secours de...

—Voyons, Kenneth, coupa Gareth avec un regard appuyé à son ami, laisse donc Eglantine te faire de compliments ! Le passé est le passé.

Kenneth éclata de rire, et jeta sur son ami un regard admiratif, plein d'une affection toute fraternelle.

—Cela ne me gêne pas qu'Eglantine apprenne que c'est à toi que nous devons notre prospérité actuelle, dit-il en levant son hanap en l'honneur de Gareth.

Il but une longue gorgée de vin, puis se retourna vers Eglantine.

—Gareth a horreur des remerciements, reprit-il. Mais il faut bien dire que, sans lui, Tynegate serait entre les mains de l'évêque de Morley à l'heure qu'il est.

Eglantine ouvrit de grands yeux. Encore l'évêque Talwork ! Sa cupidité et sa soif de pouvoir n'avaient donc pas de limites !

—Si je comprends bien, Morley n'est pas de vos amis non plus, sir Kenneth ? demanda-t-elle.

—C'est le moins qu'on puisse dire ! Il fut un temps où il convoitait Tynegate. Il y a même mis le siège un jour, mais Gareth est arrivé, et nous a sauvés. Je ne l'oublierai jamais.

—Nous vous sommes tous très reconnaissants, dit Rowena en serrant la main de Gareth.

Elle le regarda en souriant d'un air entendu.

—Comme j'ai eu peur, Gareth ! reprit-elle. Je m'en souviens encore, ainsi que de la manière dont vous m'avez réconfortée pendant la nuit après la bataille.

Eglantine regarda tour à tour Gareth, Kenneth et Rowena. Elle se sentait soudain étrangère auprès de ces trois amis qui avaient partagé les mêmes dangers, et qui restaient liés par un passé dont elle était exclue. Qu'avait-elle partagé avec Gareth ? Presque rien ! Elle ignorait pratiquement tout de lui. Tous ses espoirs, ses plus folles illusions ne reposaient que sur de brèves étreintes, de furtifs baisers, qui lui donnaient à penser qu'elle ne lui était pas indifférente. Tout cela semblait soudain si peu de chose ! Mais bientôt, elle en avait la conviction, ils seraient unis pour le meilleur et pour le pire, et commenceraient à accumuler leurs propres souvenirs, qui n'appartiendraient qu'à eux. Elle sourit à Gareth, espérant lui communiquer le fond de sa pensée. Mais il ne semblait même pas la voir, accaparé qu'il était par la conversation

de Rowena.

—Dites-moi, Gareth, reprit celle-ci avec son sourire le plus enjôleur, nous n'avons parlé que de nous jusqu'ici. Où en êtes-vous de vos démêlés avec l'évêque Talwork ?

—Les choses n'ont guère changé depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, répondit-il.

—Et vous ne pouvez toujours rien faire ?

—Hélas non. J'ai écrit au roi à plusieurs reprises, mais je doute que mes lettres lui parviennent. De toute façon, que vaudrait ma parole contre celle d'un prince de l'église ?

Kenneth et Rowena échangèrent un regard muet, visiblement embarrassés.

—J'ai rarement l'occasion d'approcher Sa Majesté ou ses conseillers, dit finalement Kenneth. Et je crains qu'ils ne m'écoutent guère si je...

Gareth posa une main rassurante sur celle de son ami.

—Pas question de t'exposer pour moi, Kenneth. Au contraire, fais attention à tout ce que tu dis. Il suffit qu'une parole malheureuse tombe dans la mauvaise oreille pour te perdre à ton tour.

Rowena tressaillit.

—N'avez-vous donc que de tristes nouvelles à nous donner, Gareth ? s'étonna-t-elle. Allons, dites-nous quelque chose de plus gai ! Parlez-nous de vos tournois, par exemple.

Malheureusement pour elle, Rowena ne pouvait plus mal tomber. Contrairement à la plupart de ses pairs, Gareth avait horreur de se vanter de ses exploits.

—Tous les tournois se ressemblent, dit-il. Si le seigneur des lieux ne m'est point trop hostile, je fais ce que j'ai à faire, et j'empoche le prix.

—Vous êtes trop modeste, Gareth, intervint Eglantine. Vous avez gagné le tournoi de Brianwood cet été ! J'étais là !

Elle se tourna vers ses hôtes, essayant de leur faire partager sa fierté et son enthousiasme.

—Ce jour-là, il portait mes couleurs, ajouta-t-elle.

—Je suis sûre que vous lui avez porté bonheur, répondit Rowena avec un sourire contraint.

Puis, examinant ses mains avec un soin méticuleux, elle reprit :

—Hélas, il semblerait que la malchance s'acharne sur Gareth depuis la rupture de nos fiançailles.

Eglantine crut avoir mal entendu. Elle se tourna vers Gareth, qui demeurait impassible, le regard perdu dans le vague.

—Vos fiançailles ? bredouilla-t-elle d'une voix à peine audible.

Dans un silence pesant, elle attendit la réponse de Gareth.

En vain. Kenneth lança un regard furieux à sa sœur.

—J'ai peur que Rowena ne dise pas l'exacte vérité, précisa-t-il. Les fiançailles ont été annulées après la condamnation de Gareth.

—Vous étiez donc fiancés ? répéta Eglantine, le cœur serré.

Était-ce possible? Un voile venait de se déchirer devant ses yeux, révélant un passé ignoré. Comme dans un mauvais rêve, elle vit Gareth fiancé d'abord à Cèlestine, puis à Rowena. Comment pouvait-elle espérer, désormais qu'il y ait de la place pour elle dans ce cœur meurtri à deux reprises? Tout s'expliquait, et par-dessus tout l'air sombre et hanté de Gareth. Plus que la mauvaise fortune qui s'acharnait sur Masterson, c'était le souvenir de ses amours déçues qui l'obsédait, et l'empêchait d'aimer de nouveau.

Le cœur battant, elle se tourna vers Gareth. Pourquoi ne disait-il rien ? Une parole, une seule, aurait suffi à la tranquilliser. Mais il demeurait obstinément muet.

Pire encore, il semblait totalement étranger à la conversation. Quant à elle, elle se sentait tout à coup ridicule : la découverte de ces fiançailles avortées l'avait prise totalement au dépourvu. Lady Wexler lui avait dit un jour qu'en toutes circonstances, une femme bien élevée doit dissimuler ses émotions. A présent Eglantine regrettait d'avoir oublié la leçon. Rowena la contemplait d'un air triomphant, et semblait littéralement exulter, comme une chatte qui sait que sa proie ne peut plus lui échapper.

Mais c'était mal la connaître! Eglantine décida de reprendre l'offensive sans tarder. Sachant qu'elle ne pouvait compter sur l'aide de Gareth, elle se redressa et prit une profonde inspiration.

—Dites-moi, Rowena, pourquoi ce mariage n'a-t-il pas eu lieu en fin de compte ?

—Quelle question! Je n'allais tout de même pas devenir la femme d'un réprouvé !

—Pourtant, si vous l'aimiez, quelle importance.

—Oh, mais il ne faut pas confondre amour et mariage! L'amour se donne librement. Le mariage est un contrat entre deux partenaires. A la cour, il y a de très jeunes filles qui sont mariées à des vieillards impotents. Je ne doute pas qu'elles prennent des amants, ne serait-ce que pour ne pas devenir folles ! C'est bien ce que je compte faire : un bon mariage pour commencer; ensuite, Gareth et moi, nous pourrons...

—Il suffit, Rowena ! intervint Kenneth. Ces propos grossiers ont peut-être cours à Windsor et à Londres, mais je ne les tolérerai jamais sous mon toit.

Eglantine remercia son hôte d'un sourire qui, malgré elle, se transforma en un bâillement qu'elle ne parvint qu'en partie à réprimer.

—Notre chère invitée est fatiguée, Rowena, reprit Kenneth. Elle n'a sans doute pas l'habitude de veiller si tard.

Toute penaude, Eglantine quitta la salle, un peu comme une enfant prise en faute. Elle aurait voulu souhaiter bonne nuit à Gareth, mais elle n'osa se retourner. Qu'aurait-elle vu? L'air satisfait de Rowena, le sourire amusé, vaguement cynique de Kenneth, et le regard froid, impassible de Gareth ? La journée avait été assez éprouvante comme ça. Elle se dirigea vers la porte, manquant trébucher sur la forme inerte d'un sénéchal ivre qui dormait à même le sol, et sortit en regardant droit devant elle.

Kenneth jeta un regard insistant à Rowena, qui sortit à son tour en compagnie de ses femmes, quelque peu mortifiée elle aussi par ce congé. Mais son frère et Gareth avaient à parler ensemble d'affaires sérieuses. Force lui fut donc d'obéir.

—Je te dois des excuses, Gareth, dit Kenneth sitôt qu'elle fut sortie. Elle a été impossible !

—Ne t'en fais pas ! Eglantine n'est pas du genre à se laisser faire. J'ai bien peur que Rowena ne s'y soit cassé les dents !

Kenneth lui jeta un regard pénétrant, intrigué par la douceur inaccoutumée qui se lisait sur les traits rudes de Gareth.

—Que se passe-t-il, Gareth ? demanda-t-il. Comment se fait-il que tu voyages en compagnie de l'héritière de Briarwood ?

Gareth prit une longue gorgée de vin, puis raconta à son ami l'histoire des intrigues de Gisèle et l'intervention secrète de lord John. Il ne passa rien sous silence, pas même l'indéfectible attachement d'Eglantine qui, fatalement, demeurerait sans espoir. Lorsqu'il eut fini, Kenneth émit un long sifflement.

—Eh bien, mon ami, te voilà dans de beaux draps ! dit-il enfin.

Gareth hocha la tête, l'air préoccupé.

—Pouvais-je refuser l'argent de Padwick ? Masterson est au bord de la ruine. Mes gens sont malades. Ils meurent de faim. Quant à mes hommes, ils sont prêts à se mutiner.

—Je suis passé par là, moi aussi. C'est pénible de voir ses gens souffrir. Mais à présent, la fille est en ton pouvoir. Qu'as-tu l'intention d'en faire ? Si sa belle-mère est telle que tu me la décris, il n'est pas question qu'elle rentre à Briarwood.

—Son père m'a suggéré de l'épouser, répondit Gareth avec un sourire amer. Il n'en est pas question, bien entendu. Pourtant il faut qu'elle se marie, Kenneth. Et pas avec le premier godelureau venu. Il lui faut un homme capable de la protéger, elle et ses biens.

Il s'interrompit et regarda son ami droit dans les yeux.

—Pourquoi pas toi, Kenneth ? Tu semblés lui plaire, et je suis certain que le roi Edouard approuverait cette alliance.

En d'autres circonstances, Kenneth aurait sérieusement considéré la suggestion de Gareth. Eglantine était à la tête d'une fortune considérable, et, par-dessus le marché, elle était belle et intelligente. Pourtant il y avait quelque chose dans l'attitude de son ami qui lui donnait à réfléchir, Gareth n'était pas un grand sentimental. Mais lorsqu'il était question d'Eglantine, il y avait une lueur dans ses yeux, une espèce de tendresse dans sa voix qui ne laissaient pas de l'étonner.

—Tu ne souhaites donc pas l'épouser, Gareth ? demanda-t-il.

—Très peu pour moi ! Je ne suis pas fait pour le mariage. Mais toi, Kenneth, qu'en dirais-tu ? Eglantine est charmante, et en plus...

—C'est de toi qu'il s'agit, Gareth ! coupa Kenneth. Dis-moi franchement :

serions-nous encore les meilleurs amis du monde si j'épousais la femme que tu aimes?

—Tu divagues, Kenneth ! se récria Gareth avec une précipitation suspecte. Pour moi, Eglantine n'est qu'une jouvencelle qu'il fallait sauver des griffes de sa belle-mère. De là à parler d'amour...

—Ah, je sais bien que l'amour vient toujours tout compliquer. Mais rien ne sert de se voiler la face indéfiniment. Reconnais-le, Gareth. Même quand tu étais fiancé avec ma sœur, tu n'étais pas comme ça. La vérité, c'est que si les choses étaient différentes, tu épouserais Eglantine.

—Peut-être. Mais les choses sont ce qu'elles sont, n'est-ce pas? Je ne puis les changer. Alors, n'en parlons plus.

—Pas si vite, Gareth! Eglantine m'a l'air de savoir parfaitement ce qu'elle veut. Il faut bien te rendre à l'évidence, mon ami ! Elle a jeté son dévolu sur toi.

—Que puis-je y faire ? De toute façon, elle est jeune. Cela lui passera!

—Il y a peut-être une autre solution. Attends que j'aie fini avant de m'étrangler, Gareth. Pourquoi ne l'épouses-tu pas, après tout? Tu pourrais plus mal tomber, conviens-en. Je sais bien que tu ne peux te marier à l'église, mais il y a un magistrat pas loin d'ici à qui j'ai rendu quelques services. Il sera tout disposé à organiser une cérémonie civile.

—C'est absurde! Si Talwork l'apprend, Eglantine sera mise à l'index elle aussi, et bientôt Briarwood connaîtra le même sort que Masterson.

—Raison de plus pour faire ce que suggère Padwick ! Gardons le secret sur ce mariage jusqu'à ce que tu obtiennes ton pardon. Le roi n'est pas rancunier. Pendant ce temps, la fille sera en sûreté avec toi, loin des griffes de sa belle-mère, ou des entreprises de ses mercenaires.

—La belle affaire pour elle ! Ne suis-je pas un mercenaire, moi aussi?

Il y a tout de même une sacrée différence, Gareth ! Cette fille est en adoration devant toi !

—Elle changera d'avis quand elle saura pourquoi je l'ai fait échapper de son couvent!

—Elle te pardonnera ! répliqua Kenneth.

—C'est mal la connaître, mon ami. Pour elle, Briarwood compte plus que tout le reste, moi y compris.

—As-tu un meilleur plan à me proposer, Gareth ? Dis-moi un peu comment tu comptes la persuader de rester avec toi quand tu lui auras dit que tu as été engagé pour lui voler son anneau? Si tu ne l'épouses pas, elle est capable de n'importe quelle folie. Elle peut même se mettre en tête de retourner chez sa belle-mère! Si elle devient ta femme, en revanche, il faudra bien qu'elle reste avec toi jusqu'à ce que les choses s'arrangent.

Un lourd silence tomba, qu'aucun des deux amis n'était impatient de rompre. La plupart des convives du festin s'étaient retirés, ou dormaient profondément, allongés sur le sol là où l'ivresse avait eu raison de leur résistance. Quelques serveurs vaquaient encore, à moitié endormis.

— Tu as raison, finit par dire Gareth. Il n'y a pas d'autre solution. Pour sa sécurité, Eglantine doit épouser quelqu'un en qui elle ait confiance. J'ai peu de chose à lui apporter, mais au moins je me sens de taille à la protéger. Je lui en parlerai dès demain matin.

— Excellente décision, mon ami, dit Kenneth en levant sa coupe.

— J'en doute, répliqua Gareth.

Le lendemain matin, Gareth alla trouver Eglantine dans la cour du château. Il se sentait embarrassé, maladroit comme un jeune homme, face à la tâche qui l'attendait. En le voyant, elle s'immobilisa sous une tonnelle. Son visage s'illumina et, une fois encore. Gareth fut saisi par sa beauté radieuse.

— J'ai eu une conversation avec Kenneth hier soir, dit-il sans préambule. Nous sommes tombés d'accord : il faut nous marier sans tarder.

Eglantine resta sans voix. Son cœur bondit dans sa poitrine. Jamais, même dans ses rêves les plus fous, elle n'avait imaginé une chose pareille. Peu importait qu'il ne mît pas un genou en terre pour lui faire une proposition en bonne et due forme. Ce n'était pas son genre, elle le savait.

Non ! Le plus incroyable c'était qu'à sa manière directe et plutôt maladroite, il venait de lui dire ce qu'elle rêvait d'entendre, et elle ne trouvait pas les mots pour exprimer sa surprise et sa joie.

Elle se jeta dans ses bras et couvrit son visage de baisers.

Doucement, mais avec fermeté, il la repoussa.

— Un instant, dit-il en levant la main. Je n'ai pas fini. Nous ne pouvons nous marier à l'église. Il faudra se contenter d'un magistrat pour le moment. Et personne ne doit savoir.

Trop bouleversée pour parler, Eglantine laissait ses yeux dire son immense allégresse. Au bout d'un moment, cependant, elle baissa la tête

— Je comprends, Gareth, dit-elle. Merci d'épargner Briarwood.

— Nous irons vivre à Masterson, ajouta-t-il.

Il y eut un bref silence, au cours duquel il sembla, à son tour, chercher ses mots. Finalement, il la regarda dans les yeux, et reprit :

— Une dernière chose, Eglantine. Il vaut mieux que notre mariage ne soit pas consommé tant que notre union ne sera pas bénie par l'église.

— Mais... pourquoi ? demanda-t-elle, consternée.

— Tout peut arriver, Eglantine. Ma condamnation peut durer indéfiniment. Vous souhaitez peut-être demander une annulation. Vous l'obtiendrez d'autant plus facilement si nous...

— Gareth ! A quoi bon toutes ces précautions ?

Il secoua la tête, ignorant sa question.

— Répondez-moi, Eglantine. Acceptez-vous ma proposition ?

Eglantine plongea son regard dans les yeux de Gareth. Pourquoi discuter plus longtemps, quand le but de tous ses espoirs était là, à portée de sa main ? Oui, elle accepterait ce mariage secret, presque honteux. Elle se ferait à l'idée de garder sa joie pour elle seule en attendant des jours meilleurs.

Quant à la dernière condition, on verrait bien. Elle avait sa petite idée à ce sujet.

—Où est ce magistrat ? demanda-t-elle.

—Il nous attend dans le bureau de Kenneth. Etes-vous prête ?

La pièce était sombre et minuscule, traversée de courants d'air glaciaux. Assis derrière une écritoire, le magistrat faisait crisser sa plume sur le parchemin avec l'air ennuyé d'un scribe accomplissant sa besogne quotidienne. Kenneth et Rowena étaient les seuls témoins. Il n'y eut pas d'échange de consentements. Tout cela évoquait davantage une transaction entre marchands de laine que l'union de deux êtres. Le magistrat versa de la cire sur les signatures, y appliqua son sceau, et enfin se leva. Eglantine le regarda sortir, incrédule. Le tout n'avait pas duré cinq minutes. Certes, elle ne s'attendait pas à une cérémonie en bonne et due forme. Mais elle n'était pas près d'oublier cet instant où, d'un simple trait de plume, un magistrat avait uni son sort à celui de Gareth pour la vie. Mais où étaient les cloches, les invités de la noce, les prêtres et les clercs, le grand festin nuptial ? Où était la mariée, avec sa robe de conte de fées piquée de pierres précieuses ? Et le marié ? Était-ce donc lui, cet homme sombre, qui la regardait avec cet air lointain et sévère ? Pourquoi était-il vêtu comme un bandit de grand chemin ?

Eglantine sentit son cœur se serrer. Elle avait l'impression d'avoir assisté en étrangère à une parodie de son propre mariage.

—Vous êtes plus belle telle que vous êtes qu'une princesse, murmura Kenneth, comme s'il avait lu dans ses pensées. Une robe brodée de fils d'or et rehaussée de bijoux n'ajouterait rien à votre éclat !

La gentillesse de son hôte dissipa, l'espace d'un instant, le trouble d'Eglantine. Elle lui sourit. Lui seul sentait ce qui se passait en elle, et s'efforçait de la reconforter. Elle jeta un coup d'œil furtif en direction de Gareth. Il semblait perdu dans ses pensées, et regardait dans le vide, les sourcils froncés. Soudain, Eglantine releva fièrement la tête. Trêve de minauderies ! se dit-elle. De quel droit serait-elle déçue ? Gareth venait de lui donner ce qu'elle lui avait demandé. Il n'était pas question de jouer à l'enfant gâté. Elle songea aux paroles si sages de sœur Marguerite : le bonheur se méritait, à force d'efforts et de sacrifices !

Les yeux perdus dans les flammes, Eglantine était plongée dans ses pensées. Elle n'avait pas envie de dormir. La journée avait passé comme un rêve, mais elle ne savait trop si ce rêve était de ceux que l'on chérit toute sa vie, ou que le temps transforme en cauchemar.

Elle était mariée, à présent. Mais les choses avaient-elles vraiment changé ? Elle avait suivi Gareth sans se plaindre, sans poser de questions, pendant des jours. Au bout du chemin, il l'avait épousée. Ce jour aurait dû être le plus beau de sa vie. Et cette nuit, la première de sa vie de femme...

Était-ce pour cela qu'elle avait attendu, espéré ? Quelle dérision !

Soudain, le visage souriant de sœur Marguerite surgit dans sa mémoire, et elle

crut entendre sa voix qui lui disait : « Le bonheur se gagne, Eglantine ! Il se mérite ! »

La rose que le ménestrel lui avait donnée était dans un vase en corne sur l'appui de la fenêtre. Elle la prit et la piqua dans ses cheveux.

D'un pas furtif et léger, elle se glissa dans le couloir jusqu'à la chambre de Gareth. Un mince trait de lumière passait par la porte entrouverte. Sans un bruit, elle entra.

Au moment de prononcer son nom, elle se retint. Gareth était à la fenêtre, vêtu de sa seule chemise, la tête baissée, le regard perdu dans la nuit. Il semblait courbé par le poids d'un tourment inconnu, immense, comme si les responsabilités dont il s'était chargé étaient soudain trop lourdes pour lui. Eglantine sentit son cœur se serrer. Elle était venue dans la ferme intention d'exiger de lui qu'il la traite comme sa femme. A présent, elle ne savait plus, n'osait même plus y penser. Peut-être avait-il besoin parler, tout simplement...
—Gareth...

Le faible murmure de sa voix porta jusqu'à lui tout le poids de sa tendresse et de son émotion.

Il se retourna, surpris. D'un coup d'œil, il embrassa silhouette menue, encadrée par ses cheveux dénoués, qui tombaient en cascade sur le fin voile dont elle était vêtue

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'une voix bourrue.

— Je... je n'arrive pas à dormir, répondit-elle. Peut-être ai-je trop pris goût à la belle étoile ?

Gareth ne semblait pas vouloir se déridier. Au contraire, chaque muscle de son corps paraissait tendu, telle la corde d'un arc. Ses yeux brillaient d'un éclat métallique, presque menaçant, et son visage demeurait impassible, comme s'il eût été de granit.

Son regard s'arrêta sur la fleur écarlate qui s'épanouissait d'un sombre éclat dans les cheveux d'Eglantine. Ce n'était déjà plus le bouton aux pétales serrés que le musicien lui avait tendu. Ses pétales s'ouvraient. Elle était sur le point d'éclore. Il nota ces détails sans la moindre émotion. Son visage fermé semblait dire : « Ce n'est qu'une fleur, après tout. Bientôt elle sera fanée, et vous la jetterez. Ainsi va la vie... »

Eglantine sentit un grand froid l'envahir. L'espace d'un instant, elle fut tentée de faire demi-tour, de se réfugier dans sa chambre. Elle n'avait rien à faire ici, avec cet homme qui la regardait comme une étrangère.

Au dernier moment, pourtant, une idée subite lui vint, comme une révélation aveuglante. Sa chambre était ici, cette nuit était celle de ses noces. S'en aller, c'était revenir en arrière, comme si rien ne s'était passé. C'était oublier la brève cérémonie, si dérisoire fût-elle, qui les avait unis pour le meilleur et pour le pire. C'était renverser le destin, renier ses rêves, laisser le malheur s'installer dans leur vie.

Non ! Elle ne pouvait s'y résoudre. Il fallait vaincre cette carapace d'indifférence qui se dressait entre Gareth et elle.

Eglantine prit une profonde inspiration et fit un pas vers Gareth.

—Gareth, dit-elle, j'ai beaucoup réfléchi. Ce que vous disiez à Kenneth à propos de Morley...c'est bien ainsi que les choses se sont passées, n'est-ce pas?

Il sembla hésiter, la regarda et, pour la première fois elle eut l'impression qu'il la reconnaissait, comme si le fil qui les liait se renouait peu à peu.

—Vous en doutez encore? répondit-il enfin. N'avez-vous pas vu ce qu'ils ont fait à mon cheval ? Et je ne parle pas du reste, de tous les crimes que j'avais menacé de révéler, depuis le proxénétisme et la simonie jusqu'au trafic d'indulgences... Autant de choses qui sont devenues monnaie courante dans le diocèse !

—Le roi Edouard serait consterné de l'apprendre.

—Sans doute

—Alors, il faut le lui dire.

—J'ai essayé plusieurs fois. Voyez où cela m'a mené !

—Gareth, je vais aller à Windsor, et je lui dirai tout.

—Vous perdrez votre temps, Eglantine. Que vaudra votre parole contre celle de Talwork ?

Eglantine s'approcha de la fenêtre et s'accouda à côté de lui.

—Emmenez-moi à la cour, Gareth. Je veux essayer.

—Ce sera inutile, dit-il.

De nouveau son visage se ferma, et son regard alla se perdre dans la nuit d'automne.

Eglantine leva les yeux vers le ciel criblé d'étoiles. Quelque part dans l'obscurité, un rossignol chanta. Elle glissa son bras autour de la taille de Gareth.

—Je donnerais tout pour vous, Gareth. Je vous supplie, laissez-moi au moins essayer.

Elle se tourna vers lui et l'implora du regard. A ce moment, une chose étrange se produisit. L'homme qui se tenait devant elle n'était plus lord Hawke, le proscrit, mais Gareth, l'homme qu'elle avait épousé. Elle comprit soudain quelle force l'avait attirée dans sa chambre au cœur de la nuit.

Prenant la tige de la rose entre ses doigts, elle promena les pétales soyeux sur la poitrine de Gareth en murmurant les paroles de la chanson.

—Prends cette fleur... et son doux parfum... t'attachera...

Puis elle la leva jusqu'aux lèvres de Gareth.

— ... ton amoureux pour toujours.

Un gémissement douloureux monta de la poitrine de Gareth. Ses lèvres descendirent sur celles d'Eglantine, et, dans un éclair, elle vit son visage tout entier empreint d'une peine infinie, insondable.

Il l'embrassa longuement, comme pour consumer dans un baiser toute sa souffrance, et boire à satiété l'énergie qui émanait de cette âme si frêle et si forte à la fois. Ses bras noueux et durs l'enveloppèrent, et sa langue surgit, impérieuse et avide, faisant naître en elle des frissons d'excitation délicieuse.

Eglantine sentit un désir brûlant monter du plus profond de son être. Elle s'accrocha désespérément à lui, l'enlaçant tendrement, palpant les muscles de son dos avec ses mains enfiévrées.

A son contact, le corps de Gareth semblait renaître à la vie. Souriante, elle leva les yeux vers lui. Il semblait soudain plus jeune, et ses traits rugueux étaient comme adoucis par la clarté diffuse de la chandelle.

—Oh, Eglantine ! murmura-t-il d'une voix oppressée. Partez vite, avant que je ne commette quelque folie.

—Laissez-moi rester près de vous ! dit-elle en ponctuant sa prière de furtifs baisers le long du cou de Gareth, tandis que ses mains venaient se perdre dans le flot de sa chevelure.

Il hésitait encore. L'union de leurs corps achèverait de sceller leur mariage, de lier le sort d'Eglantine au sien. Et qu'avait-il à lui offrir en contrepartie des délices éphémères de l'amour ? De quel prix devrait-elle payer l'exultation de son corps ?

Mais Eglantine ne pouvait arrêter l'exploration fébrile de ses mains. Légères et insistantes, elles glissaient de ses épaules à ses reins, lui brûlaient la peau à travers l'étoffe de sa chemise.

Un nouveau gémissement monta de la poitrine de Gareth. N'écoutant plus que le désir qui le dévorait, il l'attira brusquement contre lui, prisonnier du charme que tissaient ses mains innocentes et expertes. La passion et le remords semblèrent se fondre en lui. Il la souleva dans ses bras et la porta sur le lit.

Elle se laissa faire, tout entière possédée par une impatience irrésistible. Chacun de ses sens semblait aiguisé. Partout où il la touchait, sa peau s'enflammait.

Elle lui ouvrit les bras. Il s'allongea sur elle, incapable de lutter davantage. De nouveau ils échangèrent un long baiser passionné. L'étreinte sembla confondre leurs corps, entrelaçant leurs membres en un inextricable écheveau.

Eglantine s'extasiait devant les sensations nouvelles qui déferlaient en elle. Son cœur débordait de tout l'amour qu'elle avait pour lui. A chacun de ses baisers, elle répondait avec une égale ferveur.

Relevant la tête, il reconnut sa faim dans l'éclat mauve de ses yeux. Cette fois, elle ne se satisferait pas de ses baisers, ni de ses caresses. Elle voulait aller jusqu'au bout de leur étreinte, connaître enfin l'ivresse suprême de l'amour.

De nouveau, il essaya de la retenir sur cette pente fatale où glissaient leurs corps éperdus.

—Tu ne seras plus jamais la même, Eglantine, si tu me laisses continuer.

—Je ne suis plus la même depuis que je te connais, Gareth.

Elle le regardait, les yeux brillants d'excitation, il n'avait plus la force de résister. Mais il fallait beaucoup de douceur. Surtout lui laisser le temps. La tendresse était tout ce qu'il pouvait lui donner librement ce soir.

Elle tenait encore la rose entre ses doigts, signe de sa soumission, et aussi du charme qu'elle avait jeté sur son cœur. Il prit la fleur en souriant et, soulevant le bas de son biau, glissa les pétales sur sa peau à mesure qu'il dénudait son

corps, la cheville d'abord, puis la courbe délicate de son mollet, le creux de ses genoux. Le haut de ses jambes était lisse comme la soie la plus pure. Le grain parfait de sa peau lui donna une espèce de vertige. Sous la caresse de la fleur, ses seins se soulevèrent, fermes et tendus, vers lui.

Enfin, d'un geste impatient, il jeta le b্লাiut sur le sol jonché de feuillages.

Elle l'aida à enlever sa chemise et ses chausses, puis ses braies. Le spectacle de son corps nu lui coupa le souffle. Ses épaules étaient larges, sa taille mince. Dressé devant elle, il semblait l'incarnation de la virilité, et son désir fut porté à des sommets insoupçonnés.

Désormais ils pouvaient se toucher, corps contre corps, chair contre chair. Malgré l'impatience qui la dévorait, Eglantine se rappela les paroles de lady Wexler, et sentit son cœur battre. Devrait-elle se soumettre passivement à l'appétit bestial de son époux, attendre qu'il ait assouvi sa soif de plaisir, sans savoir de quoi ce plaisir était fait ?

Pourtant, il n'y avait rien de bestial chez Gareth, si puissant et rude soit-il. Il la touchait avec une douceur infinie, respectait son innocence. Ses mains erraient légèrement sur ses seins, traçant de délicates spirales autour de leurs pointes dressées, presque douloureuses puis elles descendirent explorer son ventre, et enfin se perdirent dans les profondeurs secrètes de sa féminité. Eglantine n'eut qu'un petit cri, faible protestation devant cette intrusion délicieuse dans son intimité.

Il l'entraînait sur des chemins qu'elle ignorait, vers des rivages inconnus. Que pesaient les avertissements de lady Wexler, désormais ? Pourquoi serait-il reprehensible de s'abandonner à l'exultation de son corps ? Il ne pouvait y avoir de mal à des caresses si subtiles, dispensées avec tant de douceur !

Gareth était frappé de stupeur par la beauté de ce corps qui frémissait et se soulevait entre ses bras. La passion semblait couler d'elle comme un torrent, jaillir des paumes de ses mains, de l'extrémité de ses doigts qui jouaient sur sa chair brûlante, d'entre ses lèvres pulpeuses qui murmuraient son nom comme une prière et s'accrochaient aux siennes.

Jamais il n'avait connu une telle exaltation en préparant une femme pour l'amour. Jamais, au grand jamais, il n'avait senti à quel point on avait tort de dire qu'une femme était déflorée par le premier homme qui la prenait. Au contraire, cette femme ressemblait à la rose qu'elle lui avait offerte : elle était là, prête à éclore sous l'action de quelques caresses encore.

Mais patience ! Il lui restait à découvrir les ultimes secrets de son corps, comme si, pour la posséder vraiment, il fallait la connaître parfaitement. Il prit appui sur le coude, et baisa tout d'abord, oh, si légèrement ! son front lisse, les paupières abaissées sur ses yeux, le poulx qui vibrail, presque imperceptible, sur sa tempe. Sa bouche se déplaça vers son cou, s'égara sur la courbe parfaite d'une épaule, descendit le long d'un bras, goûtant la chair au creux de son coude, puis chacun de ses doigts, arrachant à chaque baiser de petits cris extasiés, insatisfaits et comblés.

L'idée de cette chair virginale qu'il allait posséder l'embrasait d'un feu qu'il

n'avait pas connu depuis sa jeunesse. C'était comme si, pour lui aussi, c'était la première fois. Sauf que lui avait pris son temps, non par lassitude, pas parce qu'il savait déjà tout. Car rien de ce qu'il éprouvait grâce à Eglantine ne ressemblait à ce qu'il avait déjà connu.

Quelle que soit la suite, il fallait que cette redécouverte de l'amour avec elle soit inoubliable, et simplement belle.

Il attendit donc le moment ultime, tandis qu'Eglantine, éblouie, soupirait de bonheur. Ses doigts, les premiers, la sentirent prête.

Lentement, sous le regard fasciné de la jeune femme, il s'allongea sur elle. Malgré un frisson d'appréhension, elle goûtait chacun de ses gestes, les frémissements de sa peau, les palpitations sourdes de son cœur.

Gareth descendit pour baiser chacun de ses seins, puis remonta pour poser ses lèvres sur sa bouche, s'abreuver à leur nectar. Puis, enfin, très lentement, avec dévotion, il la posséda.

Un éclair de douleur, un cri... A peine songea-t-elle à protester. C'était la surprise sans doute. Mais cela ne comptait déjà plus, tant elle était heureuse de le sentir en elle. Elle avait confiance en lui. Dans un élan, elle s'arqua contre lui pour mieux répondre à son étreinte.

—Tout doux, mon rossignol, chuchota-t-il contre ses lèvres, tout en commençant à bouger, lentement tout d'abord, puis de plus en plus vite. Ce rythme, une part d'Eglantine sembla le reconnaître, car elle sentit son corps tout entier s'y accorder, l'accompagner. La douleur avait disparu, remplacé par quelque chose de plus aigu encore, un plaisir si intense que des larmes s'échappèrent d'entre ses paupières mi-closes.

Cela avait commencé comme une brûlure légère, un frémissement inconnu au plus profond de son être. Bientôt la brûlure devint flamme, puis fournaise qui s'alimentait à son désir. Le feu coulait comme du métal en fusion dans ses veines.

Elle s'accrocha à lui de toutes ses forces, murmurant son nom désespérément. Col naufragé s'accroche à une épave.

Mais elle ne sombra pas. Le rivage était proche, il l'attendait là-bas brillant de mille feux qui explosèrent tous en même temps dans un embrasement indicible qu'elle n'aurait jamais osé se représenter dans ses rêves d'amour les plus fous.

Avec un sentiment de joie sans mesure, elle accompagna Gareth dans l'accomplissement de son plaisir, l'embrassant avec passion pour parfaire l'union de leurs corps.

Ils demeurèrent longuement ainsi, unis l'un à l'autre, pantelants et rassasiés.

—Oh, Gareth, dit-elle, encore sous le charme, à présent, nous voici mariés pour de bon ! Mais je n'avais aucune idée de...

—Tu étais faite pour l'amour, mon rossignol, répondit-il d'une voix altérée par l'émotion.

—Je n'ai fait que te suivre...

La gratitude d'Eglantine lui serra le cœur. Comme un vent glacé, il sentit le remords l'envahir, chassant d'un coup l'indicible douceur de l'amour. Il se prit à se maudire, à se détester d'avoir cédé à un moment de faiblesse. Que ne l'avait-il renvoyée, elle et cette maudite fleur, qui gisait là, flétrie à présent, à côté de lui ? Jamais il n'aurait dû accepter l'offrande qu'elle lui avait faite d'elle-même, ignorant tout de ses desseins.

A ce moment, elle caressa son torse, et il vit l'anneau qu'il s'était engagé à renvoyer à son père. Il fallait absolument qu'il lui dise la vérité, le plus vite possible, avant qu'un autre épisode comme celui-ci ne survienne, et ne le piège plus encore dans les filets de cet amour insensé, merveilleux.

Comme elle le haïrait, alors ! Son cœur pur serait brisé lorsqu'elle apprendrait que l'homme qu'elle aimait n'était qu'un vulgaire voleur.

Et elle le quitterait. Quel souvenir garderait-elle de lui ? Resterait-il dans sa mémoire le premier homme qu'elle avait aimé, ou celui qui l'avait trahie pour un sac d'or ?

Chapitre 6

Le braiment d'une mule déchira le silence. Les ouvriers sortirent en bâillant des communs, prêts à affronter une rude journée de labeur. La cloche de la chapelle tinta, appelant les occupants de Tynegate à la prière.

Eglantine s'étira longuement, et protesta langoureusement contre ce réveil brutal. Un froid mordant envahissait la chambre. Elle se blottit contre Gareth et huma le lourd parfum de lavande et celui, plus enivrant encore, de leur nuit d'amour. Quel bonheur de se réveiller dans les bras de celui qu'on adore ! La nuit écoulée aurait pu n'être qu'un rêve. Elle en avait eu toute l'irréelle beauté, et pourtant rien de tout cela n'était une illusion, car nul rêve ne pouvait égaler ce qu'elle avait découvert. Gareth fit un mouvement, sortant petit à petit de son lourd sommeil, les bras toujours tendrement enroulés autour d'elle.

—C'est la cloche de la chapelle ? demanda-t-il.

Eglantine le regarda, émerveillée. Dieu, qu'il était beau, avec ses cheveux d'or ébouriffés !

—Oui, on sonne matines, expliqua-t-elle, en se pelotonnant encore plus étroitement contre lui. Ah, Gareth, il fait froid ! Je n'ai aucune envie de me lever. Mais Kenneth nous attend pour l'office.

—Parle pour toi, répondit-il. N'oublie pas que je suis interdit de messe !

Eglantine l'écoutait à peine. Ses mains se promenaient déjà, rêveuses et pleines de souvenirs, sur sa peau nue, sentant la vie revenir en lui partout où elles se posaient.

Elle avait faim de lui, plus que jamais, car elle savait de quels délices son désir pouvait être rassasié.

—Tout doux, mon rossignol, dit-il en la repoussant sans prêter attention aux yeux ardents qui le dévoraient et aux lèvres encore gonflées par leurs baisers passionnés

Cette femme pleine d'amour et de désir était son œuvre. C'était lui qui lui avait donné naissance dans un moment de fol abandon, et à présent il n'osait la regarder.

—Allons, debout, et file à la messe, Eglantine! reprit-il en fixant résolument le mur devant lui. Après quoi, nous nous mettrons en route pour Masterson.

Bien à contrecœur, Eglantine sortit des couvertures et, toute frissonnante, ramassa le biaux qu'elle avait si allègrement enlevé quelques heures auparavant, et l'enfila, les pieds nus sur le sol glacial. La rose gisait, dépouillée de ses pétales, sur les dalles, simple tige nue hérissée d'épines.

Sur le pas de la porte, elle se retourna.

—Qu'est-ce qui te tourmente, Gareth? Demanda-t-elle. Ai-je fait quelque chose pour te déplaire? Ou bien... t'ai-je déçu, cette nuit?

— Non, je n'ai rien à te reprocher, ma mie. Surtout pas à propos de cette nuit ! Et maintenant, va, ou tu manqueras la messe !

Sitôt finies les matines, ils se remirent en route, cette fois dûment reposés et restaurés, emportant un panier de provisions. Malgré l'insistance de Kenneth, Gareth avait refusé d'emprunter des chevaux. Il ne voulait être redevable à personne, pas même à son meilleur ami.

Le silence de Gareth n'offensait nullement Eglantine.

Il lui suffisait d'être avec lui, de marcher à son côté, et de jeter de temps à autre un regard furtif sur son beau visage mâle. Elle était encore pleine des souvenirs de la nuit, et le seul fait d'y repenser suffisait à lui donner chaud au cœur.

Vers le milieu de la journée, cependant, elle commença à se sentir lasse. Le paysage était morne et austère, fait de landes jaunissantes d'où surgissait, de loin en loin, un bouquet d'arbres dépouillés de leurs feuilles. Ils firent halte pour manger un peu de pain noir et de fromage. Eglantine se débarrassa de sa coiffe et alla se promener dans les hautes herbes qui bordaient la route. Il y avait là des touffes de genêts qui séchaient sous le soleil blafard. Sous le regard de Gareth, elle en cueillit quelques brins et les tressa en couronne.

Gareth mâchonnait un morceau de pain, incapable de détacher les yeux de la gracieuse silhouette qui s'affairait à quelques pas de lui, tantôt se baissant pour prendre un peu d'herbe, tantôt se redressant pour l'ajouter à sa guirlande. Chacun de ses gestes était empreint d'une légèreté, d'une élégance envoûtante. Son visage avait quelque chose de nouveau aujourd'hui, une sereine douceur qui était celle d'une femme comblée. Le cœur de Gareth se serra. Désormais, plus rien ne serait pareil. Eglantine était une femme, sa femme. Pour le meilleur et pour le pire.

Quelle serait l'expression de ce beau visage lorsqu'elle saurait tout? Ce front si lisse se plisserait, un nuage sombre jetterait son voile sur l'ivoire de ses joues,

et le mauve de ses yeux se changerait en braises incandescentes. Et ces lèvres, qui souriaient à présent pour quelle pensée mystérieuse, se tordraient de fureur. Car Eglantine, il en était persuadé, savait haïr autant qu'elle savait aimer : passionnément et sans concession.

—Comment me va-t-elle?

Elle avait posé la couronne sur sa tête à la place de sa coiffe. L'effet de ces fleurs délicates qui auréolaient son visage était des plus charmants.

—Il faut nous remettre en route, répondit-il d'une voix bourrue en se relevant.

Eglantine lui emboîta le pas sans protester, s'efforçant de suivre son allure.

—Masterson est encore loin, Gareth?

—Non. Nous passerons la nuit à Linnet, et arriverons à Masterson demain.

—Je me souviens à peine de Masterson, dit-elle.

—C'est bien mieux ainsi.

L'amertume de Gareth fit froid au cœur d'Eglantine.

—J'y ai vu bien des misères, reprit-elle. Mais Masterson renaîtra, j'en suis sûre, le jour où...

—Ce n'est qu'un cloaque infâme, un foyer de vice et de corruption, coupa-t-il. Ceux qui ont de la chance arrivent à partir. Les autres se dévorent les uns les autres comme des chiens.

—Laisse-moi t'aider, Gareth. Je peux vendre les bijoux de ma mère pour acheter des graines et payer tes chevaliers.

—Il n'en est pas question, Eglantine. Jamais je n'y consentirai. Ce serait trop... déshonorant.

Elle leva les yeux vers lui, vibrante d'indignation.

—Accepter mon aide n'est pas un déshonneur, Gareth Hawke! s'exclama-t-elle. Je trouve cela plus louable que de laisser tous ces gens mourir de faim!

Il lui saisit l'avant-bras et la força à se retourner vers lui. D'une voix basse, frémissante de fureur contenue, il dit, en la regardant dans les yeux :

—Cesse de te mêler de mes affaires! Tout cela ne regarde que moi.

D'une secousse, il la repoussa et reprit son chemin.

Ils arrivèrent à Linnet au coucher du soleil et se rendirent tout droit au Cerf Jaune, où ils s'attablèrent près de la cheminée.

—A boire et à manger! ordonna Gareth à la tenancière.

—Montrez d'abord la monnaie, répliqua la vieille.

—J'ai de quoi payer, répliqua-t-il, piqué au vif.

—Ça se peut. Mais on se méfie des gens de votre espèce, nous autres. La plupart n'ont qu'une épée rouillée et quelques belles paroles pour nous payer!

Gareth serra les dents. En d'autres temps, il serait parti sans demander son reste. Mais il n'était plus seul désormais. Ravalant sa colère, il fouilla dans sa poche et en sortit quelques pièces de monnaie, qu'il jeta sur la table. La tenancière les ramassa sans un mot et les fourra dans sa poche.

Non loin, quelques paysans étaient attablés autour d'un gros pot de bière. Près d'une fenêtre, deux vieillards disputaient une partie de dames en se frottant rêveusement le menton. A l'autre extrémité de la salle, dans un recoin obscur,

trois hommes dont le visage était dissimulé par des capuches parlaient à voix basse.

Gareth nota tous ces détails avec l'œil exercé d'un homme qui se sait traqué. Son regard s'attarda sur le dernier trio, dont la présence et l'attitude ne lui disaient rien qui vaille.

A ce moment, une bande de jeunes gens poussa la porte de l'auberge et entra dans un grand tapage de cris et de rires.

—Dorrie ! cria l'un d'eux à la tenancière, à boire pour mes amis !

—Va-t'en boire ailleurs, Cully, lança-t-elle par-dessus son épaule. Ici, on ne sert pas les bons à rien de ton genre. Tu n'as pas eu une seule journée d'honnête labeur depuis que tes parents t'ont jeté dehors !

Le beau visage de Cully, rougi par le vent, s'éclaira d'un large sourire. Il s'approcha de la tenancière et lui passa le bras autour de la taille.

—Possible, ma belle, mais un travail malhonnête rapporte parfois davantage ! Il sortit une chaîne en argent de sa tunique, et la fit danser sous les yeux de Dorrie.

—Ça vient de la foire de Ninebanks, précisa-t-il avec un clin d'œil malicieux.

—Je n'ai rien à faire de tes larcins, canaille ! répondit-elle, non sans jeter un regard plein de convoitise sur la ceinture.

—Tu es injuste, Dorrie ! Ce n'est tout de même pas ma faute à moi si les gens oublient de bien attacher leur ceinture ! Je te le jure, elle m'est littéralement tombée dans les mains !

Cédant à la cupidité, Dorrie saisit la chaîne et l'empocha.

—Allez vous asseoir, bougonna-t-elle. Je m'en vais tirer votre bière !

Cully se retourna vers ses comparses, l'air triomphant. Dans ce mouvement, son regard s'arrêta sur Eglantine.

—Dieu du ciel ! s'écria-t-il, ouvrant des yeux émerveillés. Un ange du paradis !

Gareth vit Eglantine rougir.

—Laisse cette dame tranquille, l'ami, dit-il d'une voix calme mais lourde de menace.

Le jeune homme ne sembla guère impressionné.

—Une dame, dites-vous ?

Il examina un instant la robe fruste d'Eglantine, puis ses yeux tombèrent sur l'anneau qui étincelait à son doigt.

—Tu as là une bien jolie bague, la belle ! dit-il.

Les doigts d'Eglantine se refermèrent sur l'anneau, et elle porta la main sur sa poitrine

— Suffit, Cully !

Un de ses compagnons entraîna le jeune homme vers sa table. Il avait vu la lueur menaçante dans les yeux de Gareth. Soulevant son chapeau, il ajouta :

—Mille excuses, messire. Mon frère n'a pas plus de cervelle qu'un sansonnet.

Dorrie entra avec les chopes pleines à ras bord.

—Ah, je suis bien aise que tu sois là, Harry ! dit-elle. Heureusement que tu as

du bon sens pour deux ! Mais j'avoue que je ne t'envie pas d'avoir ce godelureau pour frère.

Elle s'approcha de la table où Gareth et Eglantine étaient assis, observant la scène en silence.

—Votre souper est tantôt prêt, déclara-t-elle.

Gareth hocha la tête, puis jeta un nouveau coup d'œil en direction des trois hommes qui restaient dans leur coin sans rien dire. Ils ne semblaient prêter aucune attention à ce qui se passait autour d'eux. Mais leur mine lui inspirait une méfiance instinctive. Il caressa nerveusement le manche de son poignard.

Eglantine regardait fixement devant elle, les yeux perdus dans le vide. Elle avait faim et soif, et en voulait encore à Gareth. Quel changement depuis la nuit dernière ! Était-ce vraiment le même homme qui s'était montré si tendre et l'avait enlevée vers des sommets d'ivresse et de plaisir ? A présent, il semblait l'ignorer tout à fait, et elle avait l'impression de n'être qu'une étrangère qu'il traînait derrière lui parce qu'il n'avait pas le choix. Gareth la regardait du coin de l'œil. Elle avait l'air d'une rose poussée dans les mauvaises herbes. Tout en elle, sa beauté délicate et ses manières raffinées, contrastaient avec la grossièreté des lieux. Avec un mélange de regret et de soulagement, il pensa qu'ils seraient bientôt arrivés. Eglantine lui avait rendu la route moins pénible, au point de lui faire oublier parfois pourquoi ils cheminaient à pied, l'œil et l'oreille aux aguets, prêts à plonger sous les fourrés au moindre signe de danger. Une fois à Masterson, il retrouverait tous ses soucis et devrait se décider à agir. Un seul moyen lui restait pour tirer son domaine de la ruine. Et ce moyen exigeait qu'il trahisse Eglantine.

Gareth refusa de dormir dans la salle commune. Dorrie les fit monter dans un galetas minuscule et bas de plafond, meublé en tout et pour tout d'une paillasse rudimentaire posée à même le sol.

Eglantine se baissa pour tâter la paillasse du bout des doigts. Elle venait d'être rembourrée avec de la paille fraîche, qui sentait encore bon la moisson. Elle s'y allongea avec un soupir de contentement.

Gareth avait réussi à soudoyer le gâte-sauce pour un petit bout de chandelle qu'il posa sur le plancher. La flamme vacillait, jetant des ombres mouvantes sur les murs et le plafond en soupente. Eglantine enleva ses chaussures et son surcot, puis étala une couverture qui était pliée dans un coin du galetas. Au moment de se coucher, elle porta la main à sa tête et ôta la guirlande de ses cheveux.

—J'allais l'oublier ! dit-elle en riant. Je dois avoir l'air d'une folle ! Je comprends pourquoi tout le monde me regardait d'un air ahuri !

—Cela n'avait pas grand'chose à voir avec la guirlande, lui dit Gareth en soulevant une mèche de ses cheveux, qu'il porta à ses lèvres, puis caressa doucement, comme les cordes d'une viole, du revers de la main.

—Tu ne trouves pas qu'ils sont trop longs ? demanda-t-elle. Je devrais peut-être les couper comme Rowena. C'est sûrement la mode à la cour.

—Reste comme tu es, Eglantine, murmura-t-il en contemplant son visage à travers le voile de ses cheveux défaits.

—Je suis contente de te plaire, Gareth. Mais tu exiges si peu de moi...

—Je n'ai aucun droit sur toi.

—Et tu n'as pas non plus celui de refuser ce que je t'offre.

Elle se glissa entre ses bras, prit son visage tourmenté entre ses mains, et l'embrassa avidement sur la bouche.

Une immense lassitude s'empara de Gareth. Il aurait dû lutter contre le désir que lui inspirait Eglantine chaque fois que ses mains ou ses lèvres se posaient sur lui. Quel était donc ce pouvoir mystérieux qu'elle exerçait sur lui? Malgré la petite voix qui le mettait en garde, il savait que la tentation serait la plus forte et que, de nouveau, elle allait l'emporter, comme la veille, dans son ivresse tumultueuse et passionnée.

De toute façon, songea-t-il avec une tristesse qu'il ne parvenait pas à s'expliquer tout à fait, c'était peut-être la dernière fois. Tôt ou tard, il mettrait son infâme dessein à exécution, et alors elle se détournerait de lui et le haïrait de toute son âme. Avec l'ardeur passionnée d'un condamné, il lui offrit ses lèvres et la déposa avec une infinie tendresse sur la paillasse.

Leurs bouches avides préludèrent longuement, haletantes, à l'union de leurs corps dans l'odeur des herbes fraîchement coupées. Eglantine comprit qu'ils avaient fait la paix, et qu'il ne pensait plus qu'à son désir. Ses doigts impatients défirent les lacets de la tunique de Gareth, et lentement la firent glisser le long de son torse. Elle n'avait pas oublié la façon dont il l'avait dévêtue la veille, patiemment, comme s'il avait enlevé l'un après l'autre les pétales d'une rose. Cette fois, c'était à son tour et il la laissait faire, retenant son souffle.

Glissant les mains sous la chemise de Gareth, elle les posa à plat sur sa toison blonde. Ses lèvres se promenèrent en mille endroits de sa peau ambrée dans la lumière incertaine de la bougie, dans son cou, sur ses épaules, plongèrent sous sa taille, s'égarèrent sur ses jambes à mesure qu'elle lui enlevait ses chausses et ses braies.

Elle sentait les muscles de Gareth se détendre petit à petit grâce à ses soins amoureux. Elle exultait de se découvrir le pouvoir de le faire vibrer, de lui montrer à quel point elle l'aimait. Tandis qu'il attendait, la regardant à travers ses paupières mi-closes, elle acheva de se déshabiller, et s'allongea à côté de lui.

La paille piquait son dos nu, mais les sensations qui dansaient sur sa peau n'en étaient que plus délicieuses. Les mains de Gareth la caressaient avec une infinie tendresse, et pourtant il la touchait à peine, comme s'il avait peur de se brûler à la flamme qui se levait dans leur sillage. A leur tour, les doigts d'Eglantine exercèrent leur magie sur le corps de Gareth et bientôt ils se retrouvèrent à l'unisson, donnant et prenant tout le plaisir dont ils étaient capables, soupirant sous le poids des émotions qui montaient de leurs cœurs. Eglantine poussa un cri : avec une indicible douceur, les doigts de Gareth

visitèrent son intimité, explorant son profond mystère, relayés aussitôt par ses lèvres brûlantes. Soulevée par une vague d'ivresse, elle ferma les yeux et renversa la tête, en la roulant d'un côté sur l'autre, tandis que son corps se tordait, comme possédé par une force incontrôlable.

Chaque caresse de Gareth lui causait une exquise douleur, la hissait davantage vers un sommet de plaisir.

Soudain, il s'écarta.

Furieuse, elle le regarda.

— Monstre! gémit-elle.

Il se mit à rire silencieusement. Il prenait un malin plaisir à jouer avec son corps comme un musicien avec sa harpe, tirant d'elle des accords insensés au gré de ses doigts capricieux.

Mais Eglantine n'était pas prête à se laisser faire sans répondre. Posant les mains sur les épaules de Gareth, elle le força à s'allonger sur le dos et traça un chemin brûlant avec ses lèvres commençant par son front, son visage, son cou. Puis elle baisa sa poitrine et descendit, toujours plus avant, posant légèrement ses lèvres sur son ventre effleurant à peine son membre palpitant pour se perdre entre ses jambes, où ses cheveux défaits vinrent tomber en cascade comme un rideau de gaze légère.

Gareth gémissait de plaisir, en murmurant son nom d'une voix oppressée. Puis il installa son amante sur lui. Eglantine sentit une flamme incandescente la pénétrer et monter jusqu'au plus profond d'elle-même. Rejetant la tête en arrière, elle ferma les yeux, et accorda les mouvements de son corps au rythme que lui dictaient les hanches puissantes de Gareth. Elle avait l'impression de chevaucher une vague folle qui montait, la soulevait, toujours plus haut. Enfin la vague se brisa, mais au lieu de retomber, elle se sentit projetée jusqu'au comble de son plaisir, où Gareth l'attendait lui aussi porté par l'extase, et ensemble ils se laissèrent rouler au creux de la vague vertigineuse.

Ils crièrent leur joie à l'unisson.

—Je ne puis plus imaginer une nuit loin de toi, mon amour, chuchota Eglantine. Si je te perdais, ma vie n'aurait plus de sens.

—Ne dis pas cela, ma chérie. Il y a encore bien des forces qui peuvent nous séparer !

—Crois-tu donc, Gareth Hawke, répliqua-t-elle avec Passion, que je te laisserais partir, alors que nous sommes mariés, et que nous avons connu des moments comme ceux-ci?

—Qui sait si tu ne le regretteras pas un jour, ma mie?

—Tais-toi, Gareth ! Jamais je ne cesserai de t'aimer!

Elle le prit dans ses bras, comme pour lui signifier le lien qui désormais les unissait, puis, poussant un soupir de satisfaction, elle s'endormit.

Gareth, lui, demeura longtemps éveillé, en proie à un trouble profond. Les derniers mots d'Eglantine revenaient inlassablement dans son esprit. Si seulement elle pouvait cesser de l'aimer, tout serait tellement plus simple pour

lui!

Mais il n'existait pas de philtre magique pour dissiper la passion. Et, en eût-il trouvé un, aurait-il eu le cœur de l'administrer à Eglantine?

L'aube déroula son manteau de brume froide et humide jusque dans le petit galetas. Gareth contempla Eglantine encore endormie à côté de lui. Son visage était empreint d'une paix et d'un contentement infinis. Elle semblait si fragile, si vulnérable, et pourtant son empire sur lui était immense. A deux reprises déjà, il avait manqué à sa parole. Au lieu de préserver la pureté d'Eglantine, comme l'eût fait un vrai chevalier, il avait scellé leur mariage de papier par une intimité profonde, merveilleuse, qui ne manquerait pas de tout compliquer.

L'atmosphère était glaciale, lourde de la senteur de la paille. Gareth éprouva soudain un besoin urgent de sortir, d'aller respirer l'air du matin. Après un dernier regard à Eglantine, il descendit par l'échelle et traversa le village endormi, avant de s'enfoncer au milieu des champs où les gerbes de blé, drapées de brume, se dressaient, semblables à des sentinelles sur le qui-vive.

Gareth s'assit au bord de la route et contempla cette terre fertile et généreuse. Masterson avait été ainsi, jadis : les récoltes étaient abondantes, les greniers bien garnis. A présent, ses terres ne donnaient pas même de quoi nourrir ceux qui les cultivaient. La maladie régnait sur les corps, et le désespoir sur les âmes.

De nouveau, la petite voix tentatrice s'éleva dans sa conscience. Oui, il avait bien besoin de la somme d'argent promise par lord John. Grâce à elle, il pourrait acheter des semences pour le printemps prochain, payer ses chevaliers, défendre Masterson et nourrir ses serfs affamés.

Mais pour cela, il fallait trahir Eglantine, profiter de son sommeil pour prendre la jolie main qu'elle lui avait donnée et faire glisser sur son doigt l'anneau de Briarwood.

Le visage brûlant de rage impuissante, Gareth revint d'un pas lourd au Cerf Jaune. Arrivé au pied de l'échelle qui montait au galetas, il s'y appuya, le cœur battant, la poitrine oppressée. Depuis combien de temps n'avait-il pas revu Masterson, en dehors de brèves apparitions entre un tournoi et une de ces expéditions dont il rapportait une bourse dérisoire ? Il ne savait plus. Et pendant ce temps, ses gens mouraient de faim et se demandaient quand leur maître allait revenir.

Il ne pouvait attendre davantage.

Silencieusement, il monta les barreaux de l'échelle et entra.

Eglantine dormait encore, les lèvres entrouvertes par un léger sourire. Sa main droite reposait à côté de son visage, détendue et ouverte comme celle d'un enfant. L'anneau de Briarwood brillait à son doigt comme une escarboucle perdue dans la paille.

Gareth hésita un instant, dévoré par un horrible remords. Deux factions se livraient en lui une guerre sans merci et se partageaient son cœur. D'un côté, il

y avait Masterson qui menaçait ruine, tous ces gens qui étaient train de mourir parce que leur seigneur était pourchassé par l'évêque de Morley. De l'autre, il y avait Eglantine, confiante, aimante, qui était sa femme dévouée et passionnée.

Mais sa décision était prise.

Il mit un genou en terre et fit doucement glisser l'anneau du doigt d'Eglantine. Elle avait dû maigrir ces derniers temps, car il vint sans effort. Tout en le serrant dans le creux de sa main, il fit le serment de le lui rendre un jour, et de racheter par tous les moyens cet acte de vilenie qui venait couronner des années de honte et d'humiliation.

Il prit quelques pièces d'argent pour les frais du voyage et laissa le reste dans la bourse, bien en évidence auprès de la paille.

Puis il sortit sans un bruit.

Avant de quitter l'auberge, il alla réveiller le jeune Harry et lui demanda de mener Eglantine à Tynegate, chez sir Kenneth Shelby.

—Surtout pas un mot à qui que ce soit sur ta destination ! La vie de ma femme est entre tes mains. Je compte sur toi !

—N'ayez crainte, milord !

—Que Dieu te garde, Harry. Et dis à Eglantine que...

Il ravala sa salive.

Il n'y avait pas de mots pour faire comprendre une telle trahison à Eglantine.

—Non, ne lui dis rien ! corrigea-t-il brièvement.

Et sans un mot de plus, il quitta l'auberge du Cerf Jaune.

Les premières lueurs de l'aube dissipèrent la brume. Un rayon solitaire tomba sur le visage d'Eglantine, qui protesta dans son sommeil. Sans ouvrir les paupières, elle étendit la main vers Gareth.

Personne. Elle s'assit en se frottant les yeux, et jeta un regard circulaire dans la chambre. Les vêtements de Gareth n'étaient plus là, et sa place était déjà froide sur la paille. Eglantine fronça les sourcils, puis sourit, immédiatement rassurée, au souvenir de la nuit écoulée. Gareth ne pouvait être loin ! Il était sans doute en bas en train de se restaurer et de se renseigner sur la route auprès des autres voyageurs.

Eglantine s'étira voluptueusement, revoyant sans rougir chaque instant de leur dernière étreinte. Soudain, elle immobilisa sa main devant son visage. Incrédule, elle la tendit vers la lumière de la lucarne, en ouvrant de grands yeux. L'anneau n'était plus là ! Prise d'une sorte de panique, elle fouilla frénétiquement sa paille. En vain.

La bague avait bel et bien disparu ! Elle se sentit soudain nue, dépouillée, comme si c'était une part d'elle-même, de sa propre chair, qu'on lui avait arrachée.

Elle rassembla ses quelques affaires en toute hâte, empocha sans réfléchir la bourse de Gareth, et descendit de son galetas. Un voleur avait dû s'y introduire pendant la nuit et prendre l'anneau. C'était étrange, cependant. Pourquoi

n'avait-il pas pris la bourse par la même occasion?

Elle entra dans la salle de l'auberge. A la lueur sombre de l'âtre, elle distingua quatre paysans assis à une table. Ils levèrent la tête à son arrivée, et la dévisagèrent, quelque peu intrigués.

—Je cherche un chevalier, déclara-t-elle. Vous l'avez peut-être vu ?

—Un grand blond?

—Oui. Où est-il?

—Il est parti.

Impatiente, Eglantine frappa du pied sur le sol.

—Je le vois bien ! Mais dans quelle direction .

—Il a pris la route de l'est. C'est curieux, d'ailleurs, il y avait trois hommes ici tout à l'heure. Ils sont partis juste après lui.

Eglantine fronça les sourcils. De ce côté, visiblement, elle n'apprendrait pas grand'chose. La tenancière sortit de la cuisine à ce moment, essuyant ses mains sur son tablier.

—Où est l'homme qui m'accompagnait? demanda Eglantine.

—Qu'est-ce que j'en sais, moi! Tout ce qui m'importe, c'est qu'il m'ait payé sa dépense!

Le regard d'Eglantine tomba sur la chaîne d'argent qui brillait au cou de la tenancière. « Inutile de chercher plus loin », songea-t-elle, prise d'une idée subite.

— Où est l'homme qui vous a donné cela? demanda-t-elle.

— A cette heure, il dort encore, vous pensez bien !

Eglantine courut dans la chambre commune, résolue à récupérer son bien sans attendre.

Mais Cully n'était plus là. Furieuse, elle traversa de nouveau la salle de l'auberge, ouvrit la porte et se précipita dans la cour.

Près du portail, elle aperçut Harry.

—Où est ton frère ? demanda-t-elle.

—Il dort encore, je crois.

—Non, il ne dort pas ! répliqua-t-elle, furieuse. Il est parti avec ma bague !

—En êtes-vous sûre, milady ? demanda Harry en roulant des yeux effarés.

—Dis-moi où il est parti, insista Eglantine.

Harry contempla la route déserte, l'air interdit. Soudain, son visage s'éclaira.

—Il faut que vous veniez avec moi, milady, dit-il en posant la main sur le bras d'Eglantine.

—Pas question! protesta-t-elle en faisant un pas en arrière.

—Votre mari m'a demandé de vous emmener à Tynegate.

—A Tynegate? Que me chantes-tu là? Qu'irais-je faire là-bas?

—Je n'ai pas osé poser de questions, milady. Tout ce que je sais, c'est qu'il avait l'air bigrement inquiet à votre sujet.

—Inquiet à mon sujet ? Je ne comprends pas !

Soudain, les paroles du paysan lui revinrent à l'esprit.

Trois hommes étaient sortis immédiatement après Gareth, ce matin... C'étaient

certainement les inconnus aux visages encapuchonnés qu'ils avaient vus la veille, dans un recoin de l'auberge. Tout s'éclairait, à présent ! Gareth était parti seul afin de les attirer sur ses traces, pendant qu'elle s'en retournerait à Tynegate, escortée par Harry !

Quelle folie ! songea-t-elle. Il avait décidé d'affronter seul ses ennemis, en s'imaginant qu'elle suivrait docilement Harry ! C'était mal la connaître ! Il fallait absolument qu'elle le rattrape. Il était en danger. Sa place était auprès de lui.

Mais avant tout, elle voulait récupérer son anneau. Elle se tourna vers Harry, qui attendait, ne sachant trop comment réagir face à cette fille qui semblait ne vouloir en faire qu'à sa tête.

—Je vais revenir avec mon mari, lui dit-elle. D'ici là, tâche de retrouver ton frère. Sinon, lord Hawke s'occupera de lui.

Gareth cheminait d'un pas lourd sous le soleil de midi. Dissimulé dans la doublure de sa tunique, l'anneau pesait sur sa poitrine. Des images d'Eglantine défilaient dans sa tête : Eglantine riant aux éclats, parlant de sa voix cristalline, exultant au faîte de sa passion amoureuse... Et toujours, elle le regardait, aimante, confiante, les yeux pleins de tendresse et de fierté. Il se sentait le plus vil des hommes, pire que le dernier des voleurs.

Combien de fois, tenté de revenir à l'auberge du Cerf Jaune, s'était-il retourné du côté de Linnet? Il n'était pas encore trop tard pour revenir vers Eglantine, l'anneau à son doigt, la supplier de lui pardonner... Mais chaque fois, serrant les mâchoires, il s'était remis en route. Avant la fin de la journée, il serait chez lui si, avec l'aide de Dieu, il parvenait à échapper aux hommes de l'évêque, qui étaient sûrement lancés à ses trousses.

Et Eglantine serait en sûreté à Tynegate.

Cependant, il en fallait bien davantage pour le rasséréner. Car il était tombé plus bas que le derniers des félons.

Il contempla la campagne déserte à l'infini, comme si le seul fait de sa présence faisait fuir toute vie. L'hiver était proche. Artisans ambulants, compagnons et vagabonds avaient déjà pris leurs quartiers pour la saison froide. Mais, pour Gareth, cela n'expliquait pas tout. Le vide se faisait à son approche comme à celle des lépreux qui annonçaient leur arrivée dans les villages avec des clochettes suspendues à leur cou.

Un bruit de sabots le fit soudain se retourner. Trois cavaliers approchaient au galop dans un nuage de poussière. Il sauta sur le talus et scruta la petite troupe dans le soleil. Les capes des cavaliers volaient au vent. Leurs capuches étaient rejetées en arrière, révélant deux crânes tonsurés.

Les hommes de Talwork avaient donc retrouvé sa trace! L'excitation du danger l'envahit, ainsi qu'un certain soulagement à l'idée qu'Eglantine cheminait pendant ce temps avec Harry en direction de Tynegate.

Gareth jeta un rapide coup d'œil alentour. Nul refuge ne s'offrait à lui. Mais il n'était pas homme à tourner le dos au danger. La bravoure était même tout ce

qui lui restait de son passé de chevalier, songea-t-il avec un rictus amer. Il se campa donc résolument au milieu de la route, et rejeta les pans de sa cape sur ses épaules, révélant l'aigle noir de Masterson qui ornait sa poitrine. Puis, tirant sa dague, il attendit.

Les trois cavaliers arrêtaient leurs montures devant lui.

—Voilà un moment qu'on te cherche, Gareth Hawke, dit l'un des clercs.

Gareth reconnut sa voix. C'était le dénommé Griffith. Il posa les poings sur ses hanches.

— Vous y avez mis le temps ! répliqua-t-il. Par ma foi, vous faites de piètres chasseurs !

Les doigts de Griffith se refermèrent sur un épais gourdin de bois qui pendait à sa ceinture de corde. L'autre clerc portait une masse. Gareth serra les dents. C'était sans doute cette arme qui s'était acharnée sur son pauvre cheval.

—Son éminence l'évêque Talwork a un marché à te proposer, Hawke, dit Griffith. Si tu te montres coopératif, il est prêt à intercéder en ta faveur auprès du roi.

—Va-t'en dire cela à d'autres! répliqua Gareth. Talwork ne lèvera pas le petit doigt pour moi ! Tout ce qu'il veut, c'est mon château, mes terres et mes biens. Eh bien, il faudra me passer sur le corps !

Griffith regarda l'autre clerc, puis le chevalier.

—Frère Andrus, sire Charles, dit-il, trêve de discours ! Aux actes !

Les deux clercs tonsurés brandirent leurs masses, tandis que sire Charles dégainait son épée. Tous trois fondirent sur Gareth. Mal concertée, leur attaque tourna vite à la déroute. Le premier, Griffith roula dans la poussière, suivi de près par Andrus. Restait Charles, qui, en tant que chevalier, était un adversaire autrement redoutable que ses comparses.

Il fixait Gareth de ses petits yeux chafouins. Il porta une première attaque avec la pointe de sa lame. Gareth esquiva sans peine, mais, tout entier absorbé par son adversaire, il avait oublié Griffith, qui lui assena un coup de masse dans le dos.

Serrant les dents sous la douleur, Gareth se retourna et lui planta son poignard dans le bras. Griffith poussa un hurlement et battit en retraite pour étancher le sang qui jaillissait de sa blessure.

A son tour, Andrus revint à la charge. Sa masse s'abattit sur le bras de Gareth.

—Lâche ! s'écria Gareth, rendu fou furieux par la vue du sang qui maculait sa manche. Mais tu ne perds rien pour attendre ! Je ne suis pas un cheval attaché à un arbre, moi !

—Quelle différence⁷ répliqua Andrus avec un rire mauvais. Tu finiras comme lui !

Il fit tournoyer sa masse au-dessus de sa tête, prêt à frapper de nouveau. Mais Gareth fit un pas de côté et son adversaire, emporté par son élan, alla s'affaler dans la poussière.

De nouveau, Gareth se trouva face à face avec sire Charles.

—A nous deux, Hawke, dit ce dernier en se fendant en avant.

Que pouvait un simple poignard contre une lame de trois pieds ? Gareth eut beau faire, il ne put empêcher le fer de lui mordre le flanc.

Le sang coula immédiatement, et transperça sa tunique. La blessure était profonde. Les tempes de Gareth se mirent à bourdonner, et ses yeux se brouillèrent. Autour de lui, tout commença à tourner lentement, comme si le sol cherchait à se dérober sous ses pieds.

Le cri de triomphe de sire Charles le tira de sa torpeur. Il parvint à parer une nouvelle attaque. Son poing s'abattit sur la mâchoire de son adversaire, qui poussa un cri de douleur. Mais, dans son élan, Gareth rencontra la pointe de l'épée dressée de son adversaire, et reçut une nouvelle blessure, juste à côté de la première.

Il tomba à genoux, comme assommé. L'hémorragie l'affaiblissait de plus en plus. Avec la lucidité des désespérés, il comprit que la partie était perdue.

Résolu à mourir dignement, il se releva néanmoins en titubant et défia ses agresseurs du regard

— Quelle sera ta récompense pour m'avoir vaincu. Charles ? Crois-tu y gagner des terres nouvelles ? Et toi Griffith. seras-tu vicaire ? Quelle sera ta prime, Andrus ? Une babiole pour ta valeur ?

Les trois hommes l'entouraient, impressionnés malgré tout par la noblesse de leur adversaire blessé.

—Allons, finissons-en ! dit l'un d'eux.

Comme dans un brouillard, Gareth aperçut Griffith qui avançait sur lui. Le gourdin s'abattit sur sa tempe sans qu'il puisse esquisser un geste pour se protéger. Il vit le coup venir, mais ne sentit rien. La masse d'Andrus le frappa dans le dos. Il savait qu'on le frappait, mais c'était tout. Comme un spectateur, il était en train d'assister à sa propre mise à mort.

Il lutta de toutes ses forces pour rester debout, mais ses forces l'avaient abandonné. Il se sentit basculer, et s'abattit de tout son long dans la poussière, dont l'odeur acre envahit sa bouche.

Dans une demi-inconscience, il sentit qu'on lui tâtait le pouls.

—Il n'en a plus pour longtemps, dit une voix, très loin au-dessus de lui. Les charognards s'en chargeront.

—Quel trophée allons-nous rapporter à Son Eminence ? demanda Griffith, la bouche déformée par un rictus triomphant.

Frère Andrus se pencha sur Gareth et agrippa sa tunique lacérée. D'une vigoureuse traction, il arracha l'aigle et le brandit comme une bannière au-dessus de sa tête.

—Voilà qui fera l'affaire, s'exclama-t-il. Allons, messieurs, assez perdu de temps ! Son Eminence nous attend.

Gareth entendit le fracas des sabots s'éloigner. Quelque part dans les bruyères, un faisan prit son envol dans un battement d'ailes. Le vent poussa une plainte lugubre.

Eglantine se hâtait sur le chemin, frissonnante d'impatience et d'inquiétude.

Plus loin sur cette route, elle le savait, Gareth cheminait, ignorant que des hommes sans merci, étaient lancés à sa poursuite.

L'après-midi touchait à sa fin, et la lande resplendissait des derniers feux du jour. Elle parvint au sommet d'une côte. Plus loin, sur la route, elle distingua une forme inerte, allongée dans la poussière. Le cœur battant, elle se précipita. Arrivée auprès de Gareth, elle se laissa tomber à genoux. Elle contempla son torse ensanglanté et son visage sans vie, couleur de cendre. L'espace d'un instant, elle faillit céder à une folle panique. Mais elle ne tarda pas à se ressaisir. D'une main tremblante, elle toucha une veine de son cou. Le cœur battait faiblement. Dieu soit loué ! Il vivait encore !

Elle sortit un flacon de vin de son baluchon, humecta le coin de la cape de Gareth, et lui tamponna le front. Puis elle ouvrit sa tunique pour examiner ses blessures.

Sa chemise était collée à ses plaies par le sang séché. Avec un peu de vin, elle mouilla l'étoffe et la retira. Le spectacle de la chair à vif la fit frémir. Le flanc de Gareth était tailladé par deux entailles profondes. Mais le sang ne coulait plus, et la coupure était propre et nette. Tout espoir n'était pas perdu.

Eglantine nettoya les blessures et les pansa avec une bande qu'elle déchira dans l'ourlet de son surcot. Elle eut un mal fou à soulever Gareth pour enrouler le pansement autour de sa poitrine, mais elle y parvint néanmoins au prix d'immenses efforts.

Lorsqu'elle eut fini, elle étendit son manteau sur lui, et prit sa tête sur ses genoux, pour humecter de nouveau son visage. Malgré la lueur mordorée du crépuscule il était d'une pâleur effrayante. Les larmes d'Eglantine se mêlèrent à la sueur froide qui perlait sur son front.

Au bout d'un moment, il entrouvrit les yeux, les referma, puis les rouvrit de nouveau.

—Merci, mon Dieu! murmura-t-elle en levant les yeux au ciel.

—Eglantine ? dit-il dans un souffle, incrédule.

—Je suis là, mon amour.

—Mais... je t'ai laissée...

—Chut! Je sais. Et je n'ignore pas pourquoi. Cher Gareth, quelle folie! Tu aurais dû m'emmener, au lieu d'affronter seul nos ennemis.

Il dodelina de la tête sur les genoux d'Eglantine. Elle posa la main sur sa poitrine. Il frissonnait.

—Tu as froid. Je vais te remettre ta tunique, dit-elle en reposant doucement sa tête sur le sol pour se lever.

Elle entreprit de glisser le vêtement autour de la poitrine de Gareth. Soudain, ses doigts s'immobilisèrent, sentant un objet dur dans la doublure.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle en secouant la tunique.

L'objet mystérieux tomba sur le sol. , .

— Ma bague ! s'écria-t-elle en regardant Gareth, l'air incrédule.

Chapitre 7

Eglantine resta sans voix pendant un long moment.

—Je ne comprends pas, Gareth. C'est donc toi qui me l'as prise? Pourquoi?

—Je...

—Tu me l'as volée ! s'écria-t-elle.

En voyant son air douloureux et misérable, cependant, elle se radoucît immédiatement. Il n'y avait qu'une explication possible. Gareth avait besoin d'argent pour Masterson. Dans l'extrémité de sa détresse, il n'avait pu résister à la tentation de lui prendre le seul bijou qu'elle portait. S'il avait su ce que cet anneau signifiait pour elle, jamais il ne s'en serait emparé.

—Gareth, reprit-elle, j'ai des bijoux à Briarwood qui valent bien davantage que cet anneau. Tu n'avais qu'à me les demander. Oh, tu sais bien que je t'aurais donné tout ce que j'ai !

—Ce n'est pas pour moi que je l'ai pris, dit-il d'une voix rauque.

Eglantine repassa l'anneau à son doigt, avec un inexprimable soulagement, comme si c'était une part d'elle-même qui lui était rendue.

—Je sais, dit-elle. C'était pour Masterson. Tout ce tu fais, c'est pour Masterson. Et c'est bien pour cela, mon cher époux, que dorénavant tu me laisseras t'aider. Et je le ferai à ma manière, comme je l'ai fait depuis le début. Gareth eut l'impression que toutes sortes de calculs et de projets allaient déjà bon train derrière ces yeux mauves qui le contemplaient, brillants de tendresse et de volonté. Eglantine irait trouver le roi, comme elle en avait l'intention, quitte à s'entendre rire au nez, à se voir proscrire à son tour, peut-être !

Non ! Il ne la laisserait pas faire cela ! Poussant un gémissement, il leva les yeux vers elle. Ses forces revenaient petit à petit. Mieux valait qu'elle sache la vérité tout de suite, quelles qu'en soient les conséquences. Il ne supportait plus l'idée de lui mentir.

—Que m'importent tes bijoux ! L'anneau seul m'intéressait, dit-il d'une voix farouche.

Le visage d'Eglantine s'assombrit. La tendresse sembla se retirer d'un coup, remplacée par la colère.

« Allons, se dit-il, il faut tout lui avouer, quoi qu'il en coûte ! »

—Tu as eu tort de me faire confiance, Eglantine. Tu aurais dû écouter ceux qui te disaient de te méfier de moi.

Petit à petit la lumière se faisait jour dans l'esprit d'Eglantine.

—C'est donc pour me prendre l'anneau que tu es venu me chercher? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Il hocha la tête, le visage blême.

Une bourrasque glaciale souffla de la lande, faisant voler quelques mèches de cheveux autour du visage d'Eglantine. Elle frissonna à son tour. Mais le froid du dehors n'était rien auprès de celui qui lui glaçait le cœur. Le choc

avait été trop brutal. Elle en était encore comme étourdie. Elle jeta sur Gareth un regard où la répulsion le disputait au mépris.

—Je ne souffrirai plus jamais par ta faute, Gareth Hawke. Je sais qui tu es, désormais, et te haïrai jusqu'à la fin de mes jours !

Elle se releva d'un bond, et se tourna vers lui une dernière fois.

—Je te quitte. Tu auras peut-être la force de te traîner jusqu'à Masterson. A moins que les corbeaux ne se repaissent de ta carcasse. Peu m'importe, désormais !

Accablé, Gareth la regarda disparaître. Tous ses espoirs semblaient s'amenuiser avec la petite silhouette qui bientôt disparaîtrait à l'horizon. Il venait de perdre ce qui lui restait d'honneur. Et par-dessus tout, Eglantine lui avait retiré son estime et son amour.

La jeune femme, pour sa part, serra le poing sur l'anneau qui avait retrouvé sa place légitime à son doigt. Mais à quel prix ! Sa peine était immense. Gareth venait de lui infliger la pire de toutes les blessures. En l'espace de quelques instants, il avait fait d'elle, qui ne pensait qu'à l'aimer et le servir, une femme pleine de haine et de mépris, au cœur endurci comme les pierres qui jonchaient le talus. Elle ne savait pas où menait cette route. Tout ce qui comptait était qu'elle l'emmène loin de lui, loin de la pitoyable comédie d'amour qu'il lui avait jouée.

Pourtant, chaque pas qui l'éloignait de Gareth lui faisait l'effet d'un déchirement. Quelle était cette force qui la retenait d'avancer, et semblait même vouloir l'attirer en arrière ?

Inexplicablement, le visage souriant de sœur Marguerite surgit dans sa mémoire. Eglantine baissa la tête, comme elle l'avait fait tant de fois lorsque la sainte femme la sermonnait à Sainte-Agathe. « Il ne faut jamais rendre le mal pour le mal, disait-elle. Dieu seul nous juge. Plus l'offense est grande, plus le pardon est noble... »

Lentement, elle fit demi-tour et revint sur ses pas. Son cœur était mort, mais il lui restait une âme miséricordieuse.

Elle savait que le visage hagard, défait de Gareth, la hanterait toute sa vie si elle ne le secourait pas. Il l'avait trompée, lui avait volé son âme, mais cela n'était pas uneraison pour le condamner à une mort lente et solitaire.

Il restait des vivres dans son sac, assez peut-être pour lui redonner la force de marcher jusqu'à Masterson. Avant de rejoindre Gareth, cependant, elle ôta l'anneau de son doigt et le glissa dans l'ourlet de son surcot. Tout faible qu'il fût, il était encore bien capable d'essayer de le lui prendre !

Elle le retrouva tel qu'elle l'avait abandonné, gisant sur le bord de la route, son œil valide regardant le soleil couchant. Elle s'agenouilla, fouilla dans son sac et en sortit un quignon de pain et un morceau de fromage.

—Je ne vais pas te laisser mourir, dit-elle froidement. Mange; ensuite, nous verrons si tu peux marcher.

Comme dans un rêve, Gareth obéit. Elle était revenue. Mais ce n'était plus

Eglantine. Sa voix avait perdu sa chaleur et son éclat cristallin. A présent, elle était morne et indifférente, comme les yeux tristes qui le regardaient boire et manger.

Soudain, Eglantine se retourna. Un bruit de sabots approchait sur la route venant de Linnet. Gareth tendit l'oreille à son tour. Si c'étaient les hommes de Wannet, ou de Morley, venus s'assurer qu'il était bien mort, ils étaient perdus tous les deux. Elle ne pourrait rien pour lui, et lui était bien incapable de la protéger.

Elle attendit en silence, en proie à une folle angoisse.

Un cavalier solitaire apparut au tournant de la route. Il venait vers eux à bonne allure, sa silhouette se détachant clairement sur le fond du crépuscule. Instinctivement, Eglantine agrippa l'épaule de Gareth.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle ?

Il se dressa sur un coude en grimaçant, et tenta de distinguer les traits du nouveau venu. Soudain, le soulagement envahit son visage.

— C'est Cedric, un de mes hommes.

Parvenu à leur hauteur, Cedric arrêta sa monture et sauta à terre.

— Nous vous cherchons partout, milord, dit-il. J'ai l'impression d'arriver au bon moment !

Il s'interrompit soudain, en voyant la tunique tachée de sang de son maître.

— Vous êtes blessé, milord ! s'exclama-t-il.

— C'est l'œuvre des hommes de Talwork, expliqua Gareth. Mais ne t'inquiète pas. Je m'en sortirai. Quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— L'évêque médite une expédition contre Masterson. D'après Giles, c'est pour cette semaine.

Gareth réfléchit pendant un moment.

— Nous pouvons soutenir un siège, dit-il comme pour lui-même. Mais ça ne sera pas facile.

— Il y a un problème, milord, dit Cedric en détournant les yeux, l'air embarrassé. Les hommes...

Gareth fronça les sourcils.

— Eh bien ?

— Ils réclament leur solde. Ils refusent de se battre s'ils ne l'obtiennent pas. Certains menacent même de faire défection.

Gareth se laissa retomber sur le dos en poussant un gémissement. Sans hommes pour le défendre, Masterson tomberait comme un fruit mûr aux mains de l'évêque Talwork.

L'idée que son château allait être envahi par des clercs braillards et des chevaliers sans foi ni loi lui était une véritable torture. Il fallait à tout prix éviter cela. Et il n'y avait qu'une seule solution : payer la solde de ses hommes. Pour cela, il lui fallait absolument l'argent promis par lord John.

Il attira Cedric vers lui.

— La fille, murmura-t-il à son oreille. Attrape-la !

Eglantine, qui avait écouté leur échange en affectant une totale indifférence

pour tout ce qui concernait Gareth, sentit soudain l'étau des mains de Cedric se refermer sur ses bras.

Elle tenta bien de lutter, mais ne put empêcher l'écuyer de lui lier les poignets avec une lanière de cuir, dont il attachait l'autre extrémité au pommeau de sa selle. Ivre de rage et d'humiliation, elle déversa tout ce qu'elle savait d'injures et de malédictions sur Gareth.

Sans faire attention à elle, Gareth et Cedric conférèrent pendant quelques instants à voix basse. De temps à autre, l'écuyer regardait par-dessus son épaule, l'œil fixé sur la main d'Eglantine.

Elle n'eut aucune peine à deviner l'objet de leur conciliabule. Quelle bonne idée elle avait eue de dissimuler l'anneau dans son surcot!

—Il suffit de le lui prendre et de filer à Masterson, dit Cedric. Comme ça, on en aura fini.

—Pas question de la laisser ici ! dit Gareth. Nous sommes mariés ! Mais pas un mot à qui que ce soit !

Cedric dévisagea Eglantine, l'air médusé, puis aida son maître à monter en selle. La petite troupe se mit en route. L'écuyer ouvrait la marche, tenant le cheval par la bride. Eglantine venait en dernier, les yeux rivés sur le dos de Gareth, tels des poignards qui cherchaient à pénétrer jusqu'à son cœur, afin de mettre un terme à son existence misérable.

Savait-il seulement à quel point elle le haïssait ? Pas une seule fois il ne se retourna, comme s'il l'avait complètement oubliée. Des larmes de rage impuissante montèrent aux yeux d'Eglantine. En l'espace de quelques heures, elle avait vu ses rêves réduits en poussière. L'homme qu'elle croyait aimer lui était apparu tel qu'il était. Elle avait été abusée, humiliée, et à présent il la traitait comme la dernière des esclaves. Mais elle avait trop d'amertume au cœur pour pleurer, et ne pouvait rien éprouver d'autre que la rancœur infinie de la haine.

Tandis qu'elle avançait, titubant de fatigue, sur la route, transpercée par les bourrasques glaciales qui soufflaient de la lande envahie par la nuit, mille pensées affreuses défilaient dans son esprit. Elle jeta un coup d'œil à l'ourlet de sa robe, qui battait contre ses chevilles, lesté qu'il était par le gros anneau qu'elle y avait dissimulé. Pourquoi Gareth le convoitait-il tant? Bien sûr, il pouvait rapporter une jolie somme à qui le vendrait, mais certainement pas de quoi sauver Masterson.

Soudain, une inspiration lui vint. Gisèle, bien sûr! Comment n'y avait-elle pas pensé auparavant? Elle qui était prête à tout pour faire de Bettina l'héritière de Briarwood avait acheté les services de Gareth ! Sans nul doute, elle lui avait offert beaucoup d'argent pour qu'il lui rapporte l'anneau !

—Combien, Gareth? demanda-t-elle d'une voix grinçante de mépris. Combien ma belle-mère t'a-t-elle offert pour me voler mon héritage ?

Il ne répondit rien, mais elle le vit se crispier imperceptiblement sur sa selle, comme si on l'avait frappé dans le dos.

Eglantine n'insista pas. Le silence de Gareth lui en disait assez.

La nuit était complètement tombée quand la petite troupe parvint à Masterson. Ils étaient couverts de poussière et ne payaient guère de mine, mais la sentinelle du pont-levis finit par reconnaître son maître, et baissa sa hallebarde.

Ils franchirent la barbacane et se rendirent directement aux écuries, où quelques maigres chevaux mâchonnaient tristement leur pauvre foin. Un palefrenier tout ébouriffé aida Cedric à descendre Gareth de son cheval, tout en dévisageant Eglantine, l'air intrigué. Elle le foudroya du regard. Il détourna vivement les yeux.

Elle avait toujours les poignets liés, mais Cedric l'avait détachée de la selle. Gareth contemplait les chevaux et ne faisait plus attention à elle.

Eglantine profita de l'occasion. Elle se baissa rapidement, parvint à extraire l'anneau de son ourlet et le glissa sous une énorme pierre dans un recoin de l'écurie. Bien malin qui irait le chercher là !

Cedric, enfin, regagna ses quartiers et Gareth pivota vers Eglantine.

— Il y a un appartement pour toi dans la tour du sud, dit-il.

— Soigneusement verrouillé, j'imagine ? ironisa-t-elle.

— Exactement.

— Je suis donc ta prisonnière ?

— Je m'efforcerai de te traiter décemment.

Avec beaucoup de précaution, il défit les liens qui lui attachaient les poignets — et constata avec dépit que l'anneau n'était plus là. Eglantine le défia du regard, le menton en avant.

— Ne te fais pas d'illusions, commença-t-il, je le trouverai, où que tu l'aies caché...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Sitôt qu'elle eut les mains libres, Eglantine le gifla de toutes ses forces. Il poussa un cri de douleur, médusé qu'elle ait osé le frapper.

— Je ne te le donnerai jamais, tu m'entends ? dit-elle d'une voix frémissante. Jamais !

Et tandis qu'une suivante et deux gardes l'escortaient jusqu'à son appartement, elle se répéta ce serment dix fois peut-être. L'anneau symbolisait la seule chose qui lui restait, la seule qui vaille qu'on vive pour elle. Les hommes n'étaient que des êtres inconstants et méprisables, mais Briarwood serait toujours là. Il n'y avait plus place pour autre chose dans son cœur.

La servante, qui répondait au nom de Kate, ouvrit une lourde porte cloutée, et fit entrer la jeune femme, avant de se retirer en tournant la clé dans la serrure.

Eglantine, lasse et déprimée, jeta un coup d'œil circulaire à sa nouvelle prison. A sa grande surprise, elle trouva la chambre agréable, et bien tenue. Les murs de pierre étaient chaulés de frais, et le sol dallé était propre. Les meubles en chêne avaient été cirés et soigneusement polis. Sur le lit, la courteline était d'une fort belle étoffe, brodée d'oiseaux et de fleurs multicolores.

Mais tout ce confort ne signifiait rien pour Eglantine. Si luxueuse qu'elle fût,

une prison restait une prison, au mieux une cage dorée. Elle s'approcha de la fenêtre haute et étroite qui ouvrait sur la nuit. Loin en dessous, des torches éclairaient la cour. De ce côté, il ne fallait pas songer à s'évader.

Au bout d'un moment, Kate revint avec un plateau chargé de fruits secs et de noix, d'un bon morceau de fromage, de quelques tranches de viande et d'un pichet de vin épicé. Deux serviteurs la suivaient, porteurs d'une grande bassine pleine d'eau fumante. Ils la dévisagèrent avec tant d'insistance que Kate dut les rappeler sèchement à l'ordre, avant de les congédier.

—Il y a dans le coffre des vêtements pour vous changer, dit-elle. Bonne nuit milady. Je reviendrai demain matin

De nouveau, la porte se referma lourdement sur elle, et la clé grinça dans la serrure.

La grand'salle était l'image même du chaos. Les gens du château et les chevaliers mal rasés étaient assispêlemêle aux longues tables à tréteaux. Les roseaux qui jonchaient le sol étaient couverts de restes de nourriture que les chiens se disputaient à grand bruit, aboyant et grognant à qui mieux mieux dans l'indifférence générale. La chère était maigre et grossière. Sur d'épaisses tranches de pain noir était étalé un ragoût de couleur indéfinissable où se mêlaient haricots, navets et morceaux de viande bouillie. Des futailles de vin et de bière brune étaient posées à même les buffets, et les servantes allaient d'un convive à l'autre, remplissant chopes et hanaps, faisant de leur mieux pour étancher la soif de tout un chacun. Les plaisanteries grivoises fusaient, ponctuées d'énormes éclats de rire.

Lorsque Gareth fit son entrée, un silence pesant tomba sur l'assistance. Son visage rasé de près était d'une pâleur effrayante. Il aurait préféré prendre un léger repas dans ses appartements, et se coucher tôt, mais il se devait tout d'abord de rassurer ses hommes. Ils avaient besoin d'un chef à leur tête, pas d'un seigneur souffreteux et blessé qui se cachât derrière les rideaux de son lit. Il se dirigea donc vers sa place, un siège à haut dossier d'où il avait vue sur toute la salle. Paulus l'aida à s'asseoir.

Il but une longue gorgée de vin, puis reposa son gobelet, et regarda l'un après l'autre les hommes assis à la longue table, comme s'il se livrait à une revue d'effectifs. Son cœur se serra. Les hommes étaient maigres, et leurs visages mal rasés portaient la marque de nombreuses privations.

Au bout d'un moment, il prit la parole.

—Bonnes gens de Masterson..., commença-t-il d'une voix sonore.

L'effort lui arracha une grimace de douleur.

Un chœur de vivats sans enthousiasme lui répondit.

—Vous avez entendu les nouvelles rapportées par Giles. D'ici à quelques jours, les forces de Morley mettront le siège devant Masterson. Il faut s'attendre à les voir venir en nombre. Les hommes de lord Alain de Wannet se joindront certainement à elles.

—Vous avez décidément beaucoup d'amis, milord! souligna une voix

narquoise

—Comme tu dis, répondit Gareth sans relever l'insolence de son vassal. Wannet me déteste depuis toujours. L'occasion est trop belle pour lui d'assouvir sa haine

—Alors, tout est perdu, milord, dit une autre voix. Nous n'avons d'autre solution que de nous rendre.

Le visage de Gareth s'empourpra, et il serra le poing autour de sa coupe. Il n'ignorait pas ce que pensaient ses chevaliers. Mais il ne pouvait, ne voulait pas capituler. Il redressa les épaules et regarda calmement ses hommes.

—Jamais les brigands de Morley n'entreront dans Masterson, tonna-t-il.

Quelques jeunes chevaliers et leurs écuyers lancèrent des hourras. Ils aimaient leur maître, et ne rêvaient que d'exploits et d'actes de bravoure. Mais les anciens, qui avaient charge d'âmes pour la plupart, ne voyaient pas les choses du même œil.

L'un d'eux se leva, et fit face à Gareth.

—Voilà de braves paroles, milord, dit-il. Mais comment pouvons-nous nous battre le ventre vide ?

—Bien parlé ! s'exclamèrent plusieurs autres.

Gareth hocha la tête. Il ne savait que trop ce que ses hommes enduraient. Et il savait aussi ce qui lui restait à faire.

—J'aurai bientôt de quoi vous payer, dit-il, et aussi de quoi remplir les magasins du château.

Il fit un geste de la main à Paulus, qui s'approcha et posa un petit coffre devant lui. Gareth souleva le couvercle et inclina le coffret, afin que tous puissent voir les pièces d'or qu'il contenait.

Un silence fasciné tomba sur l'assistance. Gareth leur laissa tout le temps de s'extasier, puis reprit :

—Demain matin, chacun de vous recevra sa part. Mais ce n'est qu'un début. Il y aura encore beaucoup d'or pour Masterson bientôt.

Le chevalier qui s'était plaint de son ventre vide se leva.

— je lève ma coupe à votre santé, milord, dit-il en joignant le geste à la parole.

—A la santé de lord Hawke ! entonnèrent les autres. Mort aux sbires de Morley et de Wannet !

Gareth s'appuya contre le dossier de sa chaise et se laissa aller à sourire. Peu d'hommes étaient aussi loyaux et dévoués que ceux qui l'entouraient. Leur patience avait été mise à rude épreuve, mais ils étaient restés, et, à présent, ils étaient prêts à le servir de nouveau. Il savait qu'il pouvait compter sur eux.

Il y avait cependant une ombre à ce beau tableau : pour tenir parole, il lui faudrait arracher à Eglantine l'anneau qui signifiait tout pour elle. Il lui faudrait briser sa résistance, la tuer peut-être ! En dépit de l'ardeur renouvelée dont les clameurs emplissaient la grand'salle, il sentit son cœur se serrer.

Il venait de promettre l'or de Padwick à ses hommes.

Eglantine resta une journée et une nuit entières à tourner en rond dans sa chambre. Combien de fois avait-elle fait le trajet de la cheminée à la fenêtre, d'où elle inspectait la ville morte et la route déserte? Elle ne savait plus.

Masterson semblait coupé du reste du monde. Et elle, enfermée en haut de sa tour, avait l'impression de sombrer dans un puits de solitude sans fond.

Pour tuer le temps, elle observait les hommes s'exercer à l'arc et à l'épée dans la cour. Le spectacle de cette activité fébrile lui rappela la menace qui pesait sur Masterson.

Contre toute attente, les hommes de Gareth paraissaient bien armés, et très habiles. Les flèches des archers venaient se ficher à tout coup dans la cible, un crâne de vache posé sur un poteau à l'autre extrémité de la cour. Les uns tiraient debout, les autres à cheval, tous faisant preuve d'une précision remarquable. Les hommes à cheval s'acharnaient sur la quintaine, faisaient tourner follement le mannequin sur son axe. Quelques chevaliers avaient même assez d'adresse pour glisser leur lance dans un anneau qui virevoltait au bout d'une corde, tout en chevauchant leur destrier lancé au galop.

Un peu plus loin, des hommes préparaient le redoutable feu grégeois avec du salpêtre, du soufre et de la chaux vive. Eglantine comprit pour la première fois ce que c'était que de s'apprêter au combat, et ne put s'empêcher de frissonner. Des hommes mourraient, des maisons seraient incendiées, des murailles détruites... On lui avait parlé de sièges interminables, de populations affamées. Et elle, qu'allait-elle devenir?

Le troisième jour, des vivats l'attirèrent à la fenêtre. Les hommes étaient à l'entraînement, comme d'habitude. Mais leur humeur avait changé. L'air vibrait de leur impatience d'en découdre. Eglantine ne comprit pas tout de suite la cause de ces clameurs. Au bout d'un moment, toutefois, elle constata que tous les regards étaient tournés vers la porte du donjon, où Gareth venait d'apparaître.

Il salua ses hommes d'un geste de la main. De nouveau, ces derniers poussèrent des cris d'enthousiasme.

Ils semblaient avoir une espèce d'adoration pour lui, songea Eglantine, non sans dépit. Pas la moindre trace de rébellion dans leurs rangs, contrairement à ce que Cedric avait laissé entendre quelques jours auparavant. Le retour de Gareth avait visiblement tout changé, sans doute parcequ'il avait annoncé à ses hommes que leur solde leurserait bientôt versée.

« Avec l'argent de Gisèle », songea amèrement Eglantine.

Elle jeta à son époux un regard lourd de rancœur, tandis qu'il arpentait la cour en faisant sonner ses éperons, il avait l'air d'un roi au milieu de ses sujets. Plus rien n'indiquait que, quelques jours auparavant, il gisait, grièvement blessé, au milieu de la route.

Pendant trois bonnes heures, les chevaliers démontrèrent leur valeur devant leur seigneur, rivalisant d'adresse et de bravoure sous ses yeux approbateurs. De temps à autre, il donnait un conseil ou prodiguait des encouragements à un jeune écuyer encore inexpérimenté.

Assise à sa fenêtre, Eglantine contempla la campagne qu'envahissaient déjà les ombres du crépuscule. Masterson était situé au cœur des terres du Nord. La petite ville était blottie au pied de la forteresse. Un profond fossé l'isolait, doublant les douves du château, irriguant les champs alentour. Les assaillants auraient bien du mal à venir à bout de Masterson.

C'était sans doute ainsi que Gareth considérait la situation, lui aussi. Il semblait avoir repris espoir, comme s'il rêvait encore de revoir son fief restauré dans son ancienne splendeur. Mais c'était aller un peu vite en besogne. Il n'avait pas encore l'anneau de Briarwood, qu'il voulait monnayer à vil prix. S'il comptait sur elle pour lui révéler l'endroit où elle l'avait caché, il se berçait d'illusions.

« Chacun son tour ! » pensa-t-elle avec une joie mauvaise. Elle avait cru en lui. Elle lui avait offert de l'aider à refaire de Masterson le fier domaine qui préservait le royaume d'Angleterre des tribus rebelles du Nord. Quelle folie ! Fort heureusement, le hasard - à moins que ce ne

Soit la providence - lui avait révélé ses projets. Sans la découverte de l'anneau dans la tunique de Gareth, il serait peut-être déjà en train de saigner Briarwood à blanc pour restaurer son cher Masterson.

Ce soir-là, en fouillant dans son baluchon, Eglantine retrouva le morceau de parchemin qu'elle avait signé à la sauvette devant un obscur notaire, et par lequel elle avait lié sa vie à celle de Gareth Hawke ! Elle mesurait à présent toute la vanité de ce geste fou. Sa première réaction fut de le jeter dans la cheminée. Mais elle se ravisa. Ce document lui serait précieux pour obtenir l'annulation de son mariage, ce qu'elle se promettait de faire à la première occasion.

Elle le cacha soigneusement dans ses affaires. A peine avait-elle fini que la porte s'ouvrit. Gareth entra et se campa devant elle, les bras croisés sur sa poitrine.

—Sors d'ici ! s'écria-t-elle. Comment oses-tu te montrer devant moi après ce que tu as fait ?

Gareth haussa les épaules. On frappa à la porte. Il alla ouvrir. Paulus entra, suivi de trois serviteurs, qui posèrent des victuailles fumantes sur la table, avant de sortir sans un mot.

Gareth avança deux chaises.

—Veux-tu souper avec moi, Eglantine ? demanda-t-il.

—Jamais de la vie ! Le seul fait de te voir me coupe l'appétit !

Elle ignore la chaise qu'il lui avançait.

—Comme il te plaira, dit-il calmement. Mais, figure-toi que je meurs de faim, moi ! Aussi, avec ou sans ta permission...

Sans achever sa phrase, il s'attabla et se servit une cuisse de chapon rôti, qu'il accompagna d'une généreuse portion de pudding.

Eglantine fit un pas en arrière, tout en le dévisageant, l'air outré. Depuis son arrivée, elle avait renvoyé tous les repas qu'on lui avait montés sans y toucher.

Gareth nepouvait l'ignorer. Pourtant, il semblait se moquer qu'elle refuse toute nourriture. En fait, il faisait strictement comme si elle n'était pas là. Il mangea à sa faim, en prenant son temps. Lorsqu'il eut fini, il vida son verre de vin, puis leva les yeux vers elle.

—Il y avait largement assez pour nous deux, Eglantine, dit-il. Tu n'as rien mangé depuis trois jours.

—Tant que je serai prisonnière ici, je ne mangerai rien.

Gareth la dévisagea quelques instants, l'air dubitatif.

—Cela risque de durer longtemps.

Eglantine leva le menton et le regarda droit dans les yeux.

—J'en doute. Morley et Wannet auront vite fait de prendre Masterson, et ils me libéreront.

—Nous sommes prêts à les recevoir, répliqua-t-il, quelque peu agacé.

—Bien sûr! Tes hommes accepteront de se battre, maintenant que tu leur as promis de les payer. Savent-ils seulement d'où viendra cet argent, Gareth? Leur as-tu dit que c'est ma belle-mère qui va verser leur solde? Mais tu vas trop vite en besogne! Cet argent, tu ne l'as pas encore !

Gareth la dévisagea, stupéfait. Eglantine n'avait décidément pas fini de l'étonner. Elle avait tout deviné de ses desseins, à un détail près, qui aurait pu tout changer s'il n'avait juré le secret : ce n'était pas Gisèle, mais lord John, qui lui avait demandé de voler l'anneau.

—Ce n'est qu'une question d'heures, dit-il calmement.

Exaspérée par sa calme assurance, Eglantine eut soudain une envie furieuse de se ruer sur lui. Oh, comme elle aurait aimé lui arracher les yeux, rabattre sa superbe ! La raison l'en dissuada. Assis au coin du feu, les jambes croisées, il semblait tout simplement invincible. Elle ne pouvait rien contre lui.

—Tu n'auras jamais cet argent, s'écria-t-elle. Il faudrait que tu trouves l'anneau, d'abord ! Et je préfère mourir plutôt que te dire où je l'ai caché.

—Cela ne sera pas nécessaire, Eglantine, répliqua-t-il sans se départir de son calme. J'aurai cet argent. Je l'ai promis à mes hommes. Lorsque le moment sera venu, tu me donneras l'anneau.

— Jamais !

Gareth la dévisagea avec un mélange de regret et d'irritation. Il avait peine à croire que c'était la même femme qui l'avait aimé avec tant de passion ! Elle était tout entière possédée par une espèce de fureur sacrée, et les yeux qui le regardaient naguère avec adoration étaient maintenant durs et brillants comme des pierres. Mais sa beauté n'avait rien perdu de son pouvoir envoûtant. Son corps lui inspirait toujours la même envie.

—Tu n'auras même pas besoin de cet anneau, Gareth! reprit-elle, au comble de l'exaspération. Tes ennemis te tueront avant.

—Ils y comptent bien, en effet

—A la bonne heure ! Le plus tôt sera le mieux ! Et quand je serai libre, j'irai voir mon père, et je lui dirai ce que Gisèle a essayé de faire. Il la chassera, j'en suis sûre, et je n'aurai plus de problèmes.

Gareth secoua la tête.

—Tu te fais des illusions, Eglantine ! Même si Morley et Wannet l'emportent, ce dont je doute, tu ne seras pas tirée d'affaire. Tu ne sais pas ce que c'est qu'une troupe de guerriers ivres de sang et de victoire.

—Quand ils sauront qui je suis, ils n'oseront pas lever un doigt sur moi.

—Détrompe-toi. Ville prise, ville soumise, Eglantine. Dans ces cas-là, on ne fait pas de quartier, ni de détail !

—N'essaye pas de m'effrayer, Gareth. Il ne peut m'arriver de pire que ce que je viens d'endurer par ta faute. Gareth la considéra un moment en haussant les sourcils.

—Dois-je en déduire que tu préfères être violée que rester dans la tour?

Oubliant toutes ses résolutions et toute prudence Eglantine se rua sur lui comme une tigresse. Mais il était trop fort pour elle. Bondissant de sa chaise, il lui immobilisa les bras, insensible aux coups de pied furieux qu'elle lui donnait dans les jambes, et la repoussa vers le lit. Elle sentit le cadre de bois contre ses mollets, et bascula en arrière. Tous deux roulèrent sur les couvertures de fourrure, Eglantine sur le dos, haletante, furieuse de sa propre impuissance.

Gareth la regarda dans les yeux, le visage à quelques centimètres du sien.

—Ne me résiste pas, Eglantine, ou tu t'en repentiras, menaça-t-il d'une voix frémissante.

—Tu n'es qu'un scélérat ! s'écria-t-elle. Tu n'as pas le droit de me traiter ainsi ! Lâche-moi tout de suite !

Elle se débattit encore quelques instants puis, lasse de résister, se laissa aller sur le lit. Gareth desserra son étreinte. Eglantine n'attendait que cette occasion. Avec une énergie décuplée par la colère, elle reprit la lutte et voulut lui labourer le visage de ses ongles.

—Tu te bats comme une diablesse, Eglantine, dit le chevalier en immobilisant ses poignets. Si Morley et Wannet sont vainqueurs, cela pourra t'être utile !

—Ils ne sont pas mes ennemis. Je n'ai aucune raison de les combattre.

—Tu changeras d'avis quand ils t'auront prise de force.

Eglantine se débattit de plus belle - en vain. Gareth, impitoyable la tenait en respect, et des larmes d'humiliation lui montèrent aux yeux. Elle se remémora leurs étreintes, si belles, si enivrantes. Comme elle l'aimait alors et quel plaisir suscitaient en elle les caresses intimes que les mains de Gareth lui avaient prodiguées ! Comme il avait su se montrer tendre, si différent de la brute qui le maintenait à présent sur ce lit !

—Ce que tu m'as fait, Gareth Hawke, dit-elle en serrant les mâchoires, est pire qu'un viol. Tu as voulu me prendre ce que j'ai de plus cher.

—je n'avais pas le choix.

—Vraiment ? répondit-elle, ironique. Dans ce cas, je suppose que tu m'as épousée aussi parce que tu n'avais pas le choix ?

—C'était toi qui me voulais, Eglantine ! As-tu oublié combien tu me désirais ?

—Ce que je voulais, c'était ton amour, Gareth. J'ai cru en toi. Je pensais que tu

m'aimerais, que tu...

Eglantine n'alla pas plus loin. Elle n'en pouvait plus. Les paroles s'étranglèrent dans sa gorge, sa vue se brouilla et enfin les larmes surgirent de ses yeux, comme libérées par l'excès de chagrin. Son corps entier sembla abandonner toute velléité de résistance.

Soudain l'étau des mains de Gareth se relâcha et, au lieu de la serrer, elles devinrent caressantes, comme si elles s'étaient changées en ces instruments de plaisir qu'elle aimait tant.

—Ne pleure pas, mon rossignol, murmura-t-il à son oreille. Je t'en prie, ne pleure plus.

Ses lèvres s'approchèrent de ses yeux et y burent les larmes salées, puis vinrent se poser sur sa bouche. Pendant un instant elles se promenèrent sur son visage et alors, contre toute attente, Eglantine se surprit à réagir.

Elle murmura son nom, comme pour protester, mais le ton était celui d'une supplication. Ce qu'elle éprouvait était une douce souffrance. Son corps tout entier vibrait du parfum de Gareth, des caresses de Gareth, tandis que son esprit lui criait de le repousser, de le haïr pour tout le mal qu'il lui avait fait. Comment parvenait-il encore à l'enflammer de désir, comme si elle comptait encore à ses yeux, alors qu'il lui avait tout pris... ou presque!

Au plus profond d'elle-même, Eglantine puisa l'énergie de résister de nouveau. Elle parvint à soustraire ses lèvres à la bouche de Gareth, et appuya ses petites mains sur sa poitrine de toutes ses forces. Il la dévisagea pendant un moment, surpris, puis se leva.

Elle resta là, allongée et immobile, en s'efforçant de faire le vide dans son esprit. Mais ses pensées ne lui laissaient pas de répit. Rien n'avait changé. Gareth était toujours son ennemi, quelle que soit l'envie que son corps avait de lui. Elle avait eu tort de faiblir. Il se pencha vers elle pour l'embrasser. Elle lui tourna brusquement le dos.

—Va-t'en, s'il te plaît, implora-t-elle.

Il ne bougea pas. De nouveau, elle se sentit faiblir, et dut rappeler à elle toute sa raison pour lui faire face.

—Je suis sérieuse, Gareth. Je... j'ai eu un moment de faiblesse, mais je le regrette. Cela ne se reproduira plus. Si tu veux me prendre, il faudra avoir recours à la force.

Les yeux de Gareth demeurèrent rivés sur elle pendant quelques instants. Leur éclat froid et résolu la fit frissonner, mais elle parvint à rester de marbre devant lui.

Finalement, il rabattit la fourrure sur elle.

—Comme tu voudras, dit-il avant de sortir.

L'aube se leva sur la petite ville silencieuse et déserte. Les habitants réfugiés dans l'enceinte du château attendaient, mêlés aux soldats et aux chevaliers en armes.

Frappée par ce silence inhabituel, Eglantine se précipita à la fenêtre. Les

archers de Gareth étaient à leur poste aux archères, tandis que les chevaliers arpentaient fiévreusement les chemins de ronde. Les Portes qui interdisait l'accès à la barbacane principale étaient fermés et d'énormes madriers avaient été mis en travers pour les renforcer. Des sentinelles faisaient les cent pas derrière le pont-levis.

Eglantine s'habilla en hâte, puis revint à la fenêtre pour scruter la brume épaisse qui recouvrait la lande. Son cœur commença à battre furieusement dans sa poitrine. Le jour du siège était venu.

Derrière elle, quelqu'un tira le verrou. La porte s'ouvrit en grand, et Kate fit son entrée, suivie d'une ribambelle d'enfants en haillons, à l'air misérable.

—Je vous demande pardon, milady, dit-elle, mais la grand'salle et les chambres sont pleines de monde. Les petits devront rester ici pendant le siège. Eglantine contempla les enfants hagards pendant un moment.

—Bien sûr. Entrez, et ranimez le feu. Il fait froid ce matin.

Un petit garçon en guenilles se dépêcha d'ajouter des bûches dans le brasier, pendant qu'un autre attisait vigoureusement les flammes. Bientôt, celles-ci montèrent gaiement à l'assaut de la cheminée. Les autres enfants restaient massés près de la porte, et dévisageaient Eglantine avec de grands yeux où se mêlaient la curiosité et la crainte.

Pendant un moment, Eglantine oublia les préparatifs de la cour. Tous ces enfants étaient vêtus d'habits déchirés et crasseux. Leur visages maigres et affamés faisaient peine à voir.

—Allons, dit-elle avec un entrain un peu forcé, venez vous réchauffer!

Pas un seul ne bougea.

—Venez ! insista-t-elle.

Une petite fille qui tenait une poupée de paille tout déchirée fit timidement un pas dans la chambre. Un garçon, qui semblait être son frère, la tira vivement en arrière.

—Moll, reste à ta place ! intima-t-il.

Eglantine commençait à se sentir mal à l'aise face à ces bambins graves et émaciés qui la dévisageaient.

—Allons, répéta-t-elle, ne restez pas plantés là !

Moll s'avança et cette fois tous suivirent, l'un après l'autre. Finalement, ils firent cercle autour de la cheminée. Mais ils restaient étrangement silencieux.

—Que se passe-t-il, mes enfants ? Voyons, il ne faut pas avoir peur de moi ! dit Eglantine d'une voix douce.

—Le maître nous a demandé de pas vous ennuyer, milady, déclara un petit garçon. Il dit que vous êtes une grande dame, et qu'il faut vous laisser tranquille.

Eglantine eut une moue désabusée. Gareth la faisait passer pour une ogresse ! Elle leur dédia un large sourire, décidée à détruire cette impression.

—Je suis ravie de partager ma solitude avec vous, assura-t-elle. Je commençais à m'ennuyer ferme, toute seule dans ma tour. Si vous me disiez vos noms, pour commencer ?

Les enfants s'exécutèrent à tour de rôle. Ils avaient de drôles de noms : Moll, Rab, Gert, Haw, Sol et Meg. Des noms trop courts, comme si personne n'avait pensé à leur en donner de vrais, ou de plus jolis. Ils avaient l'air affreusement négligés, depuis leurs cheveux grouillants de vermine jusqu'à leurs chaussures trouées. Leur regard en disait long sur les épreuves et les souffrances qu'ils avaient endurées. Eglantine sentit son cœur se serrer. Ces pauvres enfants en avaient vu autant que bien des adultes !

Soudain une sonnerie de cor retentit dans le lointain, puis, après un bref silence, un grondement diffus sembla monter vers le château, venu de l'horizon. Eglantine tendit l'oreille, et frissonna : c'était le bruit sourd des sabots de toute une armée qui approchait de Masterson. Elle bondit à la fenêtre. Sur les murailles, les hommes étaient redressés, tous les sens aux aguets, et scrutaient la plaine à l'abri des merlons.

Au bout d'un moment qui sembla une éternité, deux étendards surgirent de la brume. Eglantine reconnut tout de suite l'aigle de Wannet. L'autre étendard arborait un serpent qui semblait monter la garde, lové au pied d'un crucifix. C'était l'emblème de Morley.

Les assaillants ne paraissaient guère nombreux, mais ils étaient bien armés, montés sur de bons chevaux ou à pied. Une vingtaine d'entre eux poussaient une lourde machine de siège. Eglantine chercha des yeux Alain de Wannet, mais en vain. De toute évidence, pensant que Gareth était mort, il ne s'était pas déplacé, sûr qu'il était de la victoire.

La petite Moll serra sa poupée sur sa poitrine et commença à pleurer. Eglantine la prit sur ses genoux, en s'efforçant de ne pas lui laisser sentir sa propre appréhension.

Une attente angoissée commença pour les assiégés, pendant que les assaillants prenaient position autour de Masterson dans un silence impressionnant. Lorsque les brumes se dissipèrent, Eglantine découvrit les hommes de Morley et ceux de Wannet, immobiles, en rangs serrés face aux murailles du château. L'assaut était imminent.

Une première volée de flèches signala le début des hostilités. Des hommes armés d'arcs et d'arbalètes s'avancèrent, et firent tomber une pluie de traits sur Masterson. Leur tir était d'une précision mortelle et ne laissait aucun répit aux défenseurs, dont les rangs commencèrent à s'éclaircir.

Gareth allait et venait sur le chemin de ronde, criant ses ordres, exhortant ses troupes. En le voyant droit et agile, enjambant sans effort les cadavres de ses hommes, Eglantine ne put s'empêcher de frissonner. Et dire que quelques jours auparavant, il gisait sur la route, le flanc percé par deux coups d'épée ! Mais ce qui l'épouvanta par-dessus tout, c'était son mépris du danger. Lorsqu'il passait devant les créneaux, il ne daignait pas même baisser la tête.

La matinée avançait. Les troupes de Morley et de Wannet s'approchèrent des murailles, précédées par une pluie de projectiles. Une vingtaine d'entre eux commencèrent à jeter de la terre et des pierres dans les douves, afin d'aménager une chaussée franchissable. Plusieurs tombèrent sous les flèches

des hommes de Gareth. Personne ne songea à évacuer leurs cadavres, qui servirent également de remblai.

Pendant ce temps, on achevait de dresser la machine de siège, qui fut bientôt prête à lancer ses lourds projectiles sur les portes fermées du château.

Couverts par leurs archers, les hommes à pied de Wannet dressèrent plusieurs échelles contre la muraille. Ils se lancèrent à l'assaut, armés de haches. Les assiégés les repoussèrent avec une farouche résolution, renversant les échelles, précipitant les assaillants dans les douves. Mais ils étaient cruellement inférieurs en nombre, et il semblait que, pour un ennemi tué, deux surgissaient immédiatement à sa place.

Au début de l'après-midi, les agresseurs se préparèrent à faire une brèche dans la muraille. Les chevaliers de Gareth apportèrent des bacs remplis de feu grégeois et se tinrent prêts à déverser le mélange enflammé sur leurs agresseurs.

Toute sa vie, Eglantine avait entendu parler de furieuses batailles, soit de la bouche de visiteurs à Briarwood, soit de celle des ménestrels qui s'y succédaient.

Tous ces récits exaltaient la bravoure des combattants et leurs faits d'armes. Le spectacle qui se déroulait sous ses yeux n'avait rien à voir avec ces descriptions idéalisées. Les combattants, dont certains étaient encore des enfants, s'égorgeaient et s'étripaient sans merci, dans un carnage sanglant et horrible. Leur mort n'avait rien de glorieux : les vivants poussaient des cris sauvages, les blessés hurlaient de douleur, les mourants gémissaient, le torse hérissé de lances et de flèches. Des cadavres flottaient dans les douves, dont l'eau rougissait à mesure que le sang des blessés s'y mélangeait.

Un cri strident retentit à la fenêtre. Une jeune fille, qui s'appelait Meg, se pencha en tendant désespérément les bras. Eglantine se précipita, et l'empêcha de justesse de basculer dans le vide.

—Heath ! criait la pauvre Meg. Ils ont tué Heath !

De nouveau, la jeune fille se précipita vers la fenêtre. Eglantine ne lâcha pas prise. Debout à côté de Meg, elle contempla le champ de bataille où régnait la plus grande confusion. Partout des hommes gisaient, blessés ou tués par des flèches ou des javalots. Les yeux exorbités de Meg étaient fixés sur un jeune archer dont le corps reposait, plié en deux, dans un créneau. Une flèche était fichée dans son cou.

Meg cria et pleura jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent. Eglantine la tint tout ce temps dans ses bras en lui murmurant des paroles de réconfort dont elle percevait en même temps la vacuité.

—Là, dit-elle enfin en voyant que Meg semblait se calmer quelque peu. Qui était Heath ? Ton frère ?

Meg leva la tête et la regarda avec des yeux égarés par la douleur. Puis elle partit d'un rire désespéré, qui résonna étrangement dans le silence de la chambre.

—Mon frère ? répéta-t-elle entre deux hoquets. Non ! Heath était mon mari !

Eglantine se demanda si elle avait bien entendu n sachant trop que dire, elle demanda :

—Mais... quel âge as-tu, Meg?

—Seize ans, milady. Assez pour être aimée, et pour porter l'enfant de mon mari dans mon ventre.

Eglantine se recula et contempla Meg, stupéfaite. En effet, sous ses vêtements sales et trop grands, son ventre commençait à s'arrondir. Meg disait vrai : elle n'était plus une enfant. Bientôt même, si Dieu le voulait, elle serait mère.

—Dès que Kate reviendra, ordonna Eglantine aux enfants, dites-lui d'aller chercher une potion pour Meg.

Dehors, la bataille faisait rage. Les assaillants tombaient par dizaines à la fois sous les flèches des archers de Masterson, ou affreusement brûlés par les feux grégeois, l'huile bouillante et la poix enflammée déversés des chemins de ronde. Les cris des mourants étaient affreux à entendre.

La machine de siège avait été poussée jusqu'au pont-levis, qu'elle cherchait à enfoncer en l'ébranlant de coups sourds qui résonnaient dans la cour du château. Massés derrière elle, les hommes de Wannet attendaient que la voie soit libre pour s'élancer dans Masterson.

Gareth sauta de son poste sur la muraille pour prendre la tête de ses hommes de l'autre côté du pont-levis. Son écuyer l'aida à revêtir son armure et à se mettre à cheval. Eglantine n'eut aucune peine à deviner ses intentions.

Les lourds madriers qui renforçaient les portes commençaient à plier sous les coups furieux du bélier et les énormes charnières étaient sur le point de sortir de leur scellement. Gareth et ses chevaliers prirent position de part et d'autre de la porte, prêts à fondre sur l'ennemi, tandis que plusieurs pages, dont certains paraissaient encore des enfants, se préparaient à déverser le feu grégeois par les meurtrières qui perçaient la voûte du pont-levis.

Enfin, dans un craquement sinistre, les portes cédèrent sous les coups de la machine, et tombèrent avec fracas. Les assaillants poussèrent une immense clameur et s'élancèrent à l'intérieur.

C'était précisément ce que Gareth et ses chevaliers attendaient. A peine l'ennemi eut-il franchi le pont-levis que la tenaille se referma sur eux. D'assiégés, les hommes de Masterson devinrent assaillants à leur tour. Dans un tournoiement furieux d'épées, de haches ou de masses d'armes, ils fondirent sur les hommes de Morley et de Wannet.

Agrippée au rebord de la fenêtre, Eglantine ne perdait rien de la bataille, fascinée par sa sauvagerie, et aussi par ce diable noir qui se taillait un passage à coups d'épée ^v travers les rangs ennemis. Chacun de ses coups portait, Les assaillants tombaient devant lui, fauchés comme les blés. Son apparition sembla semer le trouble parmi les hommes de Morley et de Wannet, dont beaucoup le croyaient mort.

Galvanisés par l'exemple de leur seigneur, chevaliers, écuyers, archers et fantassins de Masterson redoublèrent d'ardeur. Dans un élan suprême, ils parvinrent à refouler leurs adversaires qui se retirèrent en laissant derrière eux

une prairie jonchée de cadavres.

Incrédules, les hommes de Gareth Hawke les regardèrent s'enfuir, et contemplèrent le spectacle de leur victoire.

Chapitre 8

Épuisé, mais triomphant, Gareth fit irruption dans l'appartement où Eglantine était détenue. La nuit était tombée. Tous les enfants dormaient sur le lit, à l'exception de Meg, qui pleurait silencieusement dans un coin.

— Ils peuvent rentrer chez eux, à présent, dit-il. Il n'y a plus de danger.

Au prix d'un immense effort, Eglantine parvint à masquer son soulagement. Dieu merci, il était sain et sauf ! La dernière fois qu'elle l'avait vu de sa fenêtre, il venait d'être enfin désarçonné par quatre adversaires. Depuis, elle se demandait avec angoisse ce qu'il était devenu, et craignait le pire.

A présent, il était là, devant elle, bien vivant. Aussitôt, son inquiétude s'évanouit, et elle leva le menton, en le regardant droit dans les yeux.

— Je veux les garder ici, répliqua-t-elle.

— Pas question ! Il faut qu'ils s'en aillent.

— Non, Gareth. Laisse-les dormir.

Il la dévisagea avec un sourire moqueur, qui se mua en grimace, lorsque la douleur de ses blessures se réveilla.

— Depuis quand le sort des pauvres garnements de Masterson vous émeut-il, milady ?

— Depuis que j'ai vu comment on les traite ! Ils défilaient de faim lorsqu'on me les a amenés.

— Eh bien, je vais leur faire donner quelque chose aux cuisines. Après, ils pourront partir.

— Tu n'en feras rien, Gareth Hawke ! J'exige qu'ils restent ici cette nuit, et qu'on leur serve un bon repas demain matin. Après quoi, c'est moi qui déciderai s'ils peuvent rentrer chez eux.

Les yeux brillants de colère, Gareth fit un pas vers elle. Eglantine n'eut pas le temps de réagir. En un éclair, elle se retrouva enlacée, le visage contre la poitrine de son mari.

— J'espère qu'ils dorment vraiment, alors, murmura-t-il d'une voix rauque. Car ce que j'ai l'intention de faire n'est pas un spectacle pour des gamins.

Son baiser étouffa les protestations d'Eglantine. Le souffle coupé, elle ne pensait plus qu'à une chose : résister, ne pas se laisser aller contre lui, rester sourde à l'instinct qui lui disait de s'abandonner à ses caresses. Déjà la langue de Gareth essayait de forcer le chemin de sa bouche. Mais cette fois, ce fut en vain.

Lorsque enfin il releva la tête, elle reprit son souffle et le repoussa.

— Vous sentez la sueur, le feu et le sang, murmura-t-elle.

— Cela vous incommode, peut-être ?

— Parfaitement. Et en plus, vous êtes ivre, milord !

Gareth éclata d'un rire tonitruant.

— Complètement, ma belle ! Vous n'auriez pas le cœur de me reprocher cette petite faiblesse, j'espère ! Aujourd'hui, nous avons repoussé non pas un, mais deux ennemis. Avouez qu'il y a de quoi festoyer un peu, non ? N'êtes-vous pas contente pour moi ?

— Lord Hawke, répondit-elle avec une moue dédaigneuse, n'oubliez pas que j'étais pour le camp adverse

Mais elle avait beau faire, rien ne pouvait gâcher l'exultation de Gareth. Morley et Wannet avaient péché par excès de confiance. Il ne lui avait fallu que quelques heures pour repousser les assaillants, au lieu des semaines de siège qu'il redoutait. Par la même occasion, il avait montré qu'il fallait encore compter sur Masterson. Et il suffisait d'aller se promener dans les rues du village ou dans le château pour comprendre que tout le monde partageait sa jubilation.

— Si tu voyais nos gens ! reprit-il. Il y a des années qu'ils n'ont pas été à pareille fête. Mes hommes sont littéralement ivres de joie. Il y a des danses, du vin, et...

Du bout du doigt, il parcourut la lèvre supérieure d'Eglantine.

— ... des femmes !

Elle eut un mouvement de recul.

— Eh bien, allez donc les rejoindre ! Pour ma part, je ne partage pas votre enthousiasme. Trouvez quelqu'un d'autre pour prendre part à votre liesse !

Le sourire s'effaça du visage de Gareth.

— Tu penses vraiment ce que tu dis, Eglantine ?

— Parfaitement, affirma-t-elle sans rougir de ce mensonge.

Au plus profond d'elle-même, cependant, son cœur disait tout autre chose. L'idée qu'il pourrait aller avec une autre lui glaçait le cœur. En voyant l'air peiné de Gareth, elle eut l'impression de reconnaître sa propre peine.

Pourtant, une force irrésistible la poussa à enfoncer le fer encore plus profond dans la plaie.

— Même à Masterson, tout le monde ne se réjouit pas autant que vous, milord, dit-elle. Regardez cette pauvre Meg, qui vient de perdre son mari aujourd'hui. Et il y en a d'autres comme elle, qui ont perdu un mari, un fils, un père ou un frère pour votre service.

Pour la première fois depuis que son seigneur était entré, Meg osa parler.

— C'est vrai que j'ai du chagrin, dit-elle en baissant les paupières, mais n'y voyez nulle déloyauté, seigneur. Je suis heureuse et fière de votre victoire.

L'adoration de Meg pour Gareth porta l'indignation d'Eglantine à son comble.

—Faut-il que tous ces pauvres gens soient aveugles, s'exclama-t-elle.

—Ils savent que c'est pour eux que je me bats, dit-il. Et le peu que j'ai, je le partage avec eux.

—J'y ai cru, moi aussi, naguère. Mais c'est fini, à présent.

Gareth pâlit subitement, comme si l'effet du vin s'était brusquement dissipé. Il n'y avait rien à ajouter à ce qu'elle venait de dire.

—Comme tu voudras, se contenta-t-il de répondre en se dirigeant vers la porte.

Au passage, il embrassa Meg affectueusement, et lui promit que Heath aurait une place d'honneur dans la crypte de Masterson. Quant à elle, il lui donnerait un an de solde.

Au moment de sortir, il se retourna vers Eglantine. Mais l'expression de reconnaissance qu'il lut dans ses yeux fut si fugitive qu'il crut à un effet de son imagination.

Il fallut deux jours à Gareth pour se rendre compte que le siège avait tout changé pour Eglantine. A présent, il n'avait plus besoin d'elle, ni de l'anneau.

Assis dans l'armurerie, il contemplait les dépouilles de ses adversaires vaincus. On ne comptait plus les armes entassées. Les cachots regorgeaient de prisonniers, les écuries de chevaux pris à l'ennemi. Il y avait là de quoi faire vivre Masterson jusqu'à la prochaine moisson. Et si celle-ci était bonne, ses terres retrouveraient bientôt leur prospérité d'antan. L'attaque de Morley avait été une bénédiction déguisée.

Impatient de connaître la réaction d'Eglantine à sa bonne fortune, il quitta l'armurerie. Comme il traversait la cour, un bruit de sabots sur le pont-levis le fit se retourner. Giles entra au galop et salua son maître. Gareth sourit. Giles était son écuyer favori, celui à qui il confiait les missions les plus délicates. Il était heureux de le voir de retour, sain et sauf.

—Tous mes compliments pour votre victoire, monseigneur, dit-il. Je regrette d'avoir manqué ça!

—Grâce à toi, nous avons pu nous préparer à temps.

Giles sauta de sa selle et confia son cheval à un palefrenier.

—Je n'ai fait que mon devoir, milord.

—Je connais peu d'hommes capables d'aller arracher des renseignements dans la gueule du loup, Giles. Ce n'est pas pour rien qu'on t'appelle le Renard de Masterson.

Giles sourit à ce compliment. Il connaissait sa valeur. Pour le service de Gareth, il s'était déguisé en mendiant, en idiot du village, en bandit de grand chemin et même, une fois, en diseuse de bonne aventure. Et la liste de ses métamorphoses n'était certes pas encore close !

Tout désireux qu'il fût de rester à deviser avec Giles, Gareth mourait d'impatience d'annoncer à Eglantine qu'elle était libre désormais. Il fit un pas vers le donjon, mais Giles le rappela.

—Il faut que je vous dise d'où je viens, milord, annonça-t-il. J'y ai entendu des

choses fort intéressantes.

—Tu me raconteras cela plus tard, répondit Gareth. Car auparavant j'ai une affaire urgente à régler.

Parmi les innombrables talents de Giles, la divination n'était pas le moindre. Il avait le don de lire dans les pensées des autres comme en un livre ouvert.

—Milord, insista-t-il, si c'est votre femme que vous allez trouver, vous feriez bien de m'écouter d'abord. Ce que j'ai à vous dire la concerne.

—Je vois que tu es au courant, observa Gareth

—Oui, mais je sais tenir ma langue.

—Cela vaut mieux pour toi ! Allons, dis-moi ton histoire ! J'ai à faire!

—J'arrive de Briarwood, en passant par Stepton. D'après ce que j'ai compris, cette pauvre fille que vous séquestrez dans la tour n'est pas au bout de ses soucis

—J'ai l'intention d'y remédier, Giles, sitôt que j'en aurai fini avec toi.

—Ce n'est pas de vous qu'elle a le plus à craindre milord. Il y a du nouveau.

Giles but une gorgée de vin, l'air préoccupé.

— Sa belle-mère a découvert que vous agissez sur l'ordre de Padwick, et qu'elle ne peut plus compter sur vous.

—Elle a deviné juste. Mais je n'ai pas davantage l'intention d'exécuter les ordres de Padwick. Au début, j'ai cru qu'il était le mieux placé pour garder l'anneau. A présent, je me rends compte que cette bague doit rester en la possession d'Eglantine. C'est son seul espoir. Je vais l'envoyer à Tynegate. Elle et l'anneau y seront en lieu sûr. Une fois là, elle pourra demander l'annulation de notre mariage, ce qu'elle s'empressera de faire, sans nul doute.

Gareth s'efforça d'ignorer le tremblement de sa voix. Depuis le début, il savait que ce mariage était une erreur. Une erreur commise par un sot qui s'était laissé envoûter par des lèvres purpurines et des yeux trop caressants.

—C'est une solution, milord, répondit Giles, peu convaincu. Si cela marche, vous pourrez vous laver les mains de cette affaire. Mais sachez que lady Gisèle est plus déterminée que jamais. Elle a conclu un pacte avec Wannet. Elle veut la tête d'Eglantine.

—Wannet a accepté ?

—Oui et non. Il a promis à Gisèle d'engager les services d'un homme de main. Mais il a d'autres projets.

—Continue.

—Il va essayer de la retrouver lui-même. Votre mariage civil peut être annulé sans difficulté. C'est une question d'argent. Après quoi, il l'épousera, et Briarwood sera à lui. Gisèle ignore tout de ce plan. Wannet a l'intention de la doubler, en quelque sorte.

Gareth demeura un long moment silencieux, les yeux perdus dans les flammes.

—Quelqu'un sait-il qu'Eglantine est ici? demanda-t-il enfin.

—Non, milord. A mon avis, il n'y a pas d'endroit plus sûr pour elle que Masterson. C'est à vous de choisir, en somme. Gardez-la ici et elle vous haïra

en toute sécurité. Libérez-la et elle vous aimera au péril de sa vie.

—Où m'emmènes-tu ? demanda Eglantine en descendant l'escalier de la tour derrière Gareth. J'aime autant te prévenir tout de suite : ne compte pas sur moi pour te dire où est ma bague.

—Tu te méfies encore de moi ? répondit-il en se retournant vers elle.

—J'ai de bonnes raisons de ne pas te faire confiance !

—Eh bien, rassure-toi. Il fait beau aujourd'hui. Je me suis dit qu'une promenade te ferait plaisir.

Eglantine ne répondit rien. En vérité, Gareth ne croyait pas si bien dire. Elle n'en pouvait plus de rester enfermée en haut de la tour.

Ils se rendirent aux écuries. Sur un signe convenu de Gareth, un palefrenier s'éclipsa.

Au bout d'un moment, il revint, tenant un cheval par la bride.

—Elle est à toi, dit Gareth.

Eglantine battit des mains. La jument blanche frappa la paille de ses sabots, en secouant sa noble encolure.

—Les palefreniers l'ont surnommée Dame Blanche, expliqua-t-il. Mais tu peux l'appeler comme tu voudras.

—Je trouve que cela lui va très bien. Elle a vraiment l'allure d'une grande dame.

Elle caressa longuement l'encolure lisse et soyeuse ri la jument. Pendant ce temps, le palefrenier sortit un superbe étalon noir, que Gareth avait pris à un chevalier de Wannet.

—Je te présente Abélard, dit-il. Il ne me fera pas oublier Bayard, mais celui qui me l'a cédé doit bien le regretter. Tu es prête ?

Elle hocha la tête, tout en s'efforçant de dissimuler son impatience. Gareth l'aida à se mettre en selle. Dame Blanche broncha un peu, mais se calma sitôt qu'Eglantine eut pris fermement les rênes.

—Mes compliments, dit Gareth. Elle sait déjà qui commande ! On dirait qu'elle a été dressée pour toi.

Eglantine lui jeta un coup d'œil à la dérobée. Seigneur ! songea-t-elle, qu'il était séduisant ! Mais son ressentiment et sa méfiance étaient trop forts, et elle détourna vivement les yeux.

Gareth piqua vers le nord. L'espace d'un instant, la jeune femme fut tentée de s'enfuir dans la direction opposée. Mais il n'y avait pas de route en vue, et il aurait eu tôt fait de la rattraper. Un jour, c'était juré, elle s'évaderait, mais après avoir soigneusement préparé sa désertion.

Elle lança donc son cheval au galop derrière Gareth. Le vent froid sifflait dans les crevasses qui béaient entre les rochers. Les chevaux semblaient voler sur la bruyère et ils chevauchèrent sans désemparer jusqu'au bord d'un torrent qui jaillissait du flanc d'une colline.

Ils mirent pied à terre pour laisser leurs montures s'abreuver à une mare qui recueillait les eaux de la cascade. Ils s'assirent sur la berge couverte de

mousse.

—Où sommes-nous? demanda-t-elle, essoufflée.

—Cet endroit n'a pas de nom, répondit-il. J'y venais quand j'étais enfant.

Pendant un long moment, ils n'échangèrent pas une parole. Il la regardait à la dérobée, et ne pouvait se retenir d'admirer son profil si pur, encadré par les vrilles de ses cheveux échappées à sa tresse. Leur couleur acajou éblouissait la délicate roseur de ses joues.

—Tu sembles de meilleure humeur qu'au soir de la bataille, observa-t-il enfin.

—Cela t'étonne? répondit-elle sans le regarder. Tu étais complètement ivre, et tu t'es mal conduit! Aujourd'hui, tu m'as donné quelque chose sans exiger de contrepartie. Je t'en suis reconnaissante.

—Je te demande pardon pour l'autre jour, Eglantine. j'avais des excuses. Nous avons gagné une fortune en chevaux et en armes. Sans parler de quelques prisonniers de haut rang qui nous rapporteront une belle rançon. Certains ont déjà racheté leur liberté. Masterson est sauvé. Quant à Talwork et Wannet, ils réfléchiront à deux fois avant de s'y attaquer de nouveau !

Elle le dévisagea un instant, songeuse. Mon père aussi payerait cher pour me libérer, s'il savait où je suis.

Gareth ne répondit pas tout de suite. Si elle savait!

Mais il était lié par la parole donnée.

—Te libérer ? Ecoute, Eglantine, pourquoi ne pas voir les choses autrement? Tu n'es pas ma prisonnière, mais ma femme, la baronne de Masterson !

—Ta femme ou ta prisonnière, quelle différence ? Tu m'as épousée par ruse. A mes yeux, tu es un geôlier plus qu'un mari, et je n'aurai de cesse que je ne sois délivrée

Gareth avait beau s'y attendre, les paroles d'Eglantine lui transpercèrent le cœur.

—Tu obtiendras satisfaction, maugréa-il en dissimulant son dépit sous la colère. Mais il faudra prendre patience.

—Pourquoi me gardes-tu ici, Gareth ? Es-tu cupide au point de désirer l'argent de Gisèle par-dessus le marché ?

—Non, Eglantine, répondit-il en secouant la tête. Ta bague ne m'intéresse plus. Mais je ne puis te laisser partir.

Elle se tourna vers lui, les yeux brillants de colère.

—Menteur ! s'exclama-t-elle. Je sais que tu la veux encore!

—Non, Eglantine ! répliqua-t-il. Tout ce que je veux, c'est que tu sois en sécurité. Gisèle a fait alliance avec Wannet. Elle cherche à se débarrasser de toi. Mais Wannet a d'autres projets, qu'elle ignore : il veut t'épouser, et s'emparer de Briarwood.

—Je sais que Gisèle me déteste, répondit-elle, mais je ne vois pas pourquoi Wannet se laisserait entraîner dans ses intrigues. Le fait qu'il soit ton ennemi ne t'autorise pas à l'accuser sans preuves.

La véhémence d'Eglantine surprit Gareth. Il la regarda sans rien dire pendant un moment. Et, comme d'habitude, il fut pris par l'attrance qu'elle exerçait sur

lui. C'était quelque chose qu'aucune autre femme ne lui avait jamais inspiré, une espèce de vertige, qui décuplait son énergie, et lui donnait, en même temps, l'impression de n'avoir plus aucune volonté.

Le silence se prolongeait, troublé seulement par le ruissellement de l'eau et le sifflement du vent. Le torrent enveloppait les rochers d'une fine pellicule cristalline, sous laquelle ils brillaient d'un éclat magique. Eglantine regardait fixement devant elle, le menton levé, les lèvres frémissantes de colère contenue. Un grognement de désir insatisfait monta de la poitrine de Gareth. Il la saisit par les épaules et la renversa sur l'herbe sèche, murmurant son nom, tout en inhalant le parfum envoûtant de sa peau et de sa chevelure.

Elle n'eut pas le temps de réagir. Son esprit protestait de toutes ses forces contre cette violence, lui criait sa haine pour cet homme qui l'avait trahie. Hélas, trahie, elle l'était plus encore par son propre corps, qui se rappelait l'ivresse qu'elle avait connue entre les bras de Gareth. Leurs lèvres se rencontrèrent. Eglantine renonça à lutter.

Elle n'avait jamais cessé de l'aimer. Son corps voulait, exigeait ses caresses. Et lorsque la main de son mari se referma sur son sein, elle gémit de plaisir, et s'abandonna tout à fait.

Durant de longues minutes, ils s'embrassèrent à perdre haleine. Puis Gareth commit l'erreur de s'écarter un moment... Eglantine le regarda, déchirée entre des sentiments contradictoires. Comme il était beau, et comme elle l'aimait... Pourtant, comment oublier sa dissimulation et sa ruse? Et il avait eu le front d'ajouter le mensonge à la trahison, en prétendant que Gisèle avait fait alliance avec Wannet. Tout cela sans doute parce qu'il comptait la garder captive dans sa tour !

Rappelant à elle tout ce qui lui restait de volonté, elle parvint à murmurer :

—Lâche-moi, Gareth.

Les yeux de Gareth flamboyèrent. Etouffant un juron, il la repoussa et se releva.

—Je veux partir, murmura-t-elle.

—Non, répliqua-t-il. Ne compte pas sur moi pour te livrer à Gisèle.

—Gisèle ne me fera jamais autant de mal que toi, répondit-elle avec un rire amer. Elle ne me fait pas peur.

—Par le sang du Christ, Eglantine, rends-toi à l'évidence : tu es en danger !

—Plutôt l'affronter que rester avec toi.

Gareth alla détacher les chevaux.

—Je crains que tu n'aies pas le choix, dit-il entre ses mâchoires serrées.

Une semaine s'écoula sans qu'Eglantine aperçoive seulement Gareth. Elle pouvait maintenant circuler à sa guise, surveillée de près par Kate, ou par ce grand échalas rouquin de Cedric, qui l'accompagnait lors de ses sorties à cheval.

L'idée de fuir l'obsédait chaque jour davantage, attisée par l'ennui, et la présence permanente à ses côtés des espions de Gareth. Elle passait de longs

moments à échafauder des plans. Sa liberté surveillée lui permettait au moins d'explorer le château dans ses moindres recoins. C'est ainsi qu'elle nota les allées et venues des sentinelles, les heures de relève, et gagna l'affection d'un palefrenier du nom de Hal.

Avant toute chose, cependant, il fallait se débarrasser de Kate, qui ne la quittait pas d'une semelle.

Le moyen ne fut pas difficile à trouver.

Par un bel après-midi d'octobre, Eglantine décida de mettre son plan à exécution. Elle avait remarqué que Kate avait un penchant marqué pour le vin, et en fit monter une cruche, qu'elle posa en évidence sur la table.

En entrant dans la chambre de sa maîtresse, Kate fut tout étonnée, et ravie, de se voir offrir une coupe de son breuvage préféré, qu'elle vida d'un trait. Comme Eglantine l'espérait, elle ne s'arrêta pas en si bon chemin, et les effets du vin ne se firent pas attendre.

—Fais monter une autre cruche, Kate. Celle-ci est presque vide, dit Eglantine, qui avait à peine trempé ses lèvres dans sa coupe.

L'intéressée ne se fit pas prier. Au bout d'un moment, elle commença à dodeliner de la tête et finit par s'endormir sur sa chaise.

Quelques instants plus tard, Eglantine, vêtue d'une cape de fourrure, sous laquelle elle avait dissimulé un maigre baluchon, entra dans l'écurie. Hal l'accueillit avec un large sourire.

—Qui vous escorte aujourd'hui, milady? Demanda-t-il Quel cheval dois-je seller en plus du vôtre ?

—Aucun, répondit-elle. Je sors seule.

Hal la dévisagea, intrigué.

—Mais... le maître a dit...

— Je sors seule, répéta-t-elle. Ces beaux messieurs en ont assez de jouer les anges gardiens. Regarde-moi bien, Hal. Crois-tu que je suis incapable de me débrouiller sans escorte ?

—Euh... non, milady.

—Fort bien. Alors, prépare Dame Blanche.

A peine fut-il parti qu'elle se précipita pour reprendre son anneau. Le seul fait de le toucher lui réchauffa le cœur.

Très vite, Hal reparut.

—Soyez prudente, milady, dit-il en lui tendant les rênes pour l'aider à se mettre en selle.

—Ne t'inquiète pas.

La jeune femme franchit le pont-levis, et se retrouva dans la rue principale du village. Sur son passage, les paysans levaient la tête, surpris sans doute de la voir seule. Elle leur sourit, l'air dégagé, en s'efforçant de maintenir sa monture au pas, malgré son impatience de la lancer au galop.

Enfin, elle se retrouva dans la campagne. Sans un regard en arrière, elle lança Dame Blanche sur un chemin défoncé qui menait vers l'est, elle ne savait trop où. Qu'importait? Elle avait réussi.

Gareth Hawke, désormais, appartenait au passé.

Chapitre 9

—Partie? rugit Gareth. Que me chantes-tu là, vieille folle ?

Terrifiée, Kate se recroquevilla sur sa chaise en hochant la tête.

—allons, parle ! cria-t-il, exaspéré. Dis-moi quand elle est partie.

—Je ne saurais vous dire, milord. Elle m'a fait boire du vin et... je me suis endormie.

Les doigts de Gareth serrèrent convulsivement le dos d'une chaise.

—Réfléchis, femme ! Quand ?

—Hier, milord. Il me semble que c'était dans l'après-midi.

Hier !

Comme un fou, Gareth dévala l'escalier de la tour, faisant sonner ses éperons dans sa course. Tout était sa faute. Il s'était comporté comme le dernier des idiots. Pourquoi, même alors qu'Eglantine le défiait, ne lui avait-il pas fait comprendre qu'il était son mari, et qu'il ne souhaitait que son bonheur?

Mais il avait trop attendu. Elle n'était plus là.

Il traversa la cour à toute allure et fit irruption dans les écuries.

—Kevin ! hurla-t-il. Eh bien, où te caches-tu, gredin ?

—Me voici, milord.

Gareth l'agrippa au collet et le souleva de terre.

—Va me chercher les garçons d'écurie ! Tous ! J'ai quelques questions à leur poser.

Kevin ne se le fit pas dire deux fois. Au bout d'un moment il revint, suivi d'une ribambelle de palefreniers tremblants.

Gareth les dévisagea tour à tour.

—Où est la jument blanche ? demanda-t-il d'une voix sépulcrale.

Les palefreniers se consultèrent du regard sans rien dire. L'œil de Gareth tomba sur Hal.

—Eh bien. Hal ? Réponds-moi !

Hal blêmit.

—Votre... votre femme l'a prise hier, milord, bégaya-t-il.

—C'est ce que j'ai cru comprendre, répliqua Gareth. Et elle est partie sans escorte ?

—Oui, milord. Elle m'a dit qu'elle partait juste pour un petit tour, et qu'elle reviendrait bientôt...

—Et tu l'as laissée faire, espèce d'imbécile!

Ulcéré, Gareth leva la main sur le gamin, mais se retint au dernier moment

—Selle-moi Abelard, maugréa-t-il.

Il sortit sans un mot et alla se préparer.

Un cavalier vêtu d'une bure apparut au détour du chemin. En voyant la femme qui chevauchait la jument blanche, il se découvrit, révélant un crâne tonsuré —Par tous les saints, se dit-il, mais c'est la catin de Hawke !

Il n'y avait pas à s'y tromper. Ce teint sans défaut, ces lèvres couleur de rubis, cette longue chevelure cuivrée qui brillait sur sa mante... Ce genre de beauté ne courait pas les routes. Et dire que ce rapace de Hawke s'était emparé de cette femme sans pareille !

Mais à propos, que venait-elle faire là à une journée de marche de Masterson ? Par le diable, il fallait à tout prix savoir.

Eglantine leva la tête, et ses yeux rencontrèrent ceux du moine qui la contemplait avec un étrange sourire.

—Bonsoir, mon frère, dit-elle.

—Bonsoir, mon enfant. Qu'est-ce qui vous amène seule sur la route à cette heure tardive ?

—Je rentre chez moi à York, répondit-elle, mue par une méfiance instinctive.

—Vous n'arriverez jamais avant la nuit ! Laissez-moi vous assister. Vous semblez transie, et je gage que vous n'avez rien à manger. Il y a une abbaye toute proche. Je m'y rends. Vous y trouverez le gîte et le couvert.

Eglantine n'eut qu'un instant d'hésitation. Que risquait-elle après tout, en compagnie d'un homme de Dieu ? Elle le suivit, tandis que la nuit froide étendait son manteau de givre sur la campagne aride.

—Vous êtes bien aimable, mon frère, dit-elle.

—On m'appelle rarement ainsi, répondit-il en remettant son capuchon. Mon nom est Griffith.

Ils arrivèrent à destination à la nuit tombée. Quel contraste avec Sainte-Agathe ! songea Eglantine en découvrant le réfectoire plein d'une foule de convives où se mêlaient moines rubiconds, chevaliers ivres, ménestrels et acrobates. Tout ce monde festoyait bruyamment, et elle ne put s'empêcher de froncer les sourcils devant un tel étalage d'impiété.

Ce qui la surprit le plus, cependant, fut de constater que le service était fait par des jeunes filles qui circulaient entre les tables en portant de lourds plateaux chargés de victuailles. Au passage, les hommes y compris les moines, ne se privaient pas de leur dérober un baiser, ou de les caresser avec une familiarité pleine de concupiscence qui fit frémir Eglantine de dégoût.

Pendant ce temps, Griffith observait son invitée, épiait les ombres qui se succédaient sur ce visage d'une étrange beauté. Que n'aurait-il donné pour savoir où elle allait, et pourquoi elle avait l'air si pressée d'arriver à destination. Par-dessus tout, qu'était-elle pour Hawke ? Jusqu'à quel point tenait-il à elle ? Un fin sourire joua sur les lèvres du faux moine. En tout état de cause, il fallait la retenir à l'abbaye, l'empêcher de partir avant d'avoir percé son secret.

Une servante approchait avec plusieurs chopes de bière. Brusquement, le voisin de Griffith tendit le bras pour la prendre par la taille. Effrayée, elle fit

un écart. La bière jaillit, et aspergea le surcot en velours de Griffith. Furieux, celui-ci bondit sur elle et la gifla de toutes ses forces. La malheureuse s'effondra sur le sol en se protégeant la tête de ses mains.

Révoltée par la violence de Griffith, Eglantine fit rapidement le tour de la table et l'apostropha.

—Vous devriez avoir honte ! Ce n'est pas sa faute, et vous le savez parfaitement !

—De quoi vous mêlez-vous ? répliqua-t-il en lui jetant un regard haineux. Je rosserai cette chienne si le cœur m'en dit, et ce n'est pas vous qui m'en empêcherez !

Sur ce, il fit signe à un garde.

Comme celui-ci approchait, les yeux d'Eglantine tombèrent sur une broche en cuivre qui retenait sa cape sur son épaule. Elle représentait un serpent roulé au pied d'une croix. Un frisson glacé la parcourut. Elle avait déjà vu cet insigne. Mais où ?

Soudain, elle se souvint. C'était à Masterson, lors du siège, sur la bannière des assaillants.

Mais elle n'eut guère le temps de réagir

—Emmène cette fille où tu sais, ordonna Griffith au garde en désignant Eglantine.

Puis, se tournant vers elle :

—Cette fois, milady, j'ai l'impression que nous tenons notre revanche sur Hawke !

Comprenant que toute résistance serait vaine Eglantine se laissa emmener, non sans un dernier sourire à la pauvre servante qui se releva et, profitant de la diversion, s'échappa vers les cuisines.

A la suite du garde, la jeune femme longea un cloître obscur jusqu'à une porte voûtée, devant laquelle deux sentinelles montaient la garde. L'une d'elles ouvrit pour les laisser entrer.

Eglantine se retrouva dans un salon luxueusement meublé, au sol et aux murs couverts de riches tapisseries. La pièce était éclairée par moult cierges, piqués sur des candélabres en argent. Des portraits de saints, encadrés d'or, trônaient au-dessus des coffres de bois sculpté.

Deux pages ouvrirent une porte minuscule, et un homme entra, devant qui ils s'inclinèrent respectueusement. Le nouveau venu portait la robe de velours rouge des évêques. Sur sa poitrine étincelait l'insigne du serpent et de la croix. Il s'assit sur une chaise, dont le dossier portait des sculptures de gargouilles et de griffons qui semblaient monter une garde menaçante au-dessus de ses épaules.

Résolue à ne pas montrer sa peur, Eglantine regarda fièrement l'inconnu dans les yeux.

Soudain, une main la força à s'agenouiller.

—A genoux, dit le garde, prosterne-toi devant son Eminence l'évêque Talwork !

Eglantine croisa frileusement les bras sur sa poitrine et contempla le mur suintant d'humidité de son cachot à peine éclairé par la chiche lumière d'un soupirail inaccessible. Les recoins de la cellule étaient plongés dans l'obscurité la plus totale, et c'était bien ainsi: elle n'avait aucune envie de voir les créatures — des rats sans doute — qui s'activaient dans le noir en poussant des petits cris !

Assise sur son grabat, elle examina la situation. Le moins qu'elle puisse dire était que celle-ci n'était guère brillante ! Elle était prisonnière de l'évêque Talwork. Ou plus précisément, son otage, car elle ne doutait pas que c'était Gareth qu'il visait, et qu'il comptait se servir d'elle pour l'attirer dans un guet-apens.

Non sans amertume, elle songea qu'une fois de plus, elle n'était qu'un instrument. Gareth s'était, le premier, servi d'elle et, par une affreuse ironie, c'était en essayant de lui échapper qu'elle était tombée aux mains de Talwork qui allait, à son tour, l'utiliser contre Gareth !

Le bruit du verrou de la lourde porte l'arracha à ses pensées. Elle se dressa d'un bond, aveuglée quelques instants par la lueur de la chandelle. Au bout d'un moment, cependant, elle discerna un jeune visage, qu'elle ne tarda pas à identifier. C'était la jeune fille que Griffith avait maltraitée dans le réfectoire. Un garde l'accompagnait.

—Je vous ai apporté à manger, milady, et voilà également une cape pour vous tenir chaud, dit la servante.

Eglantine prit le plateau de bois, et le déposa sur son lit.

—Merci, murmura-t-elle avec gratitude.

La jeune femme interrogea le garde du regard. Il haussa les épaules et sortit dans le couloir obscur.

—Je m'appelle Maeve. Merci d'avoir pris ma défense tout à l'heure. Je suis désolée d'être la cause de votre emprisonnement.

—Tu n'y es pour rien, rassure-toi, répondit Eglantine. Mais dis-moi, que fais-tu ici ?

Le visage de Maeve s'assombrit.

—Je suis prisonnière, moi aussi, expliqua-t-elle. J'ai été emmenée en captivité avec ma maîtresse. Je suis de Masterson.

—Masterson ? s'exclama Eglantine. Mais alors ta maîtresse était lady Mary ?

—Oui. Pauvre lady Mary ! Elle n'a pas survécu à la captivité.

En quelques mots, Eglantine lui expliqua qu'elle venait aussi de Masterson, et Maeve lui posa mille questions, surtout au sujet de Cedric, à qui elle semblait porter un intérêt marqué.

—Nous sommes fiancés, dit Maeve au bord des larmes. Je n'ai pas perdu l'espoir de l'épouser un jour, si j'arrive à m'échapper d'ici et...

Elle s'interrompit quelques secondes, et ravala un sanglot.

—... et s'il veut toujours de moi après... après ce qu'on m'a fait, ajouta-t-elle en enfouissant son visage entre ses mains.

Eglantine en avait assez vu en arrivant dans le réfectoire pour deviner à quels traitements la pauvre fille avait été soumise. Prise de compassion, elle prit les deux mains de Maeve dans les siennes, et la fit asseoir sur le grabat à côté d'elle.

—Ce n'est pas ta faute, et Cedric le comprendra. Il t'aimera davantage en apprenant que tu as eu la force de survivre à tout cela.

—Le ciel vous entende, milady !

Le garde se racla la gorge sur le pas de la porte.

—C'est l'heure, dit-il. Les vêpres vont bientôt commencer.

Maeve sourit tristement.

—C'est drôle : dans cet antre de perdition, on s'inquiète encore du salut de nos âmes !

La porte se referma. Le garde poussa le verrou dans un grincement sinistre. Eglantine sentit les larmes lui monter aux yeux. Mais, au lieu d'éclater en sanglots, elle partit d'un rire désespéré que personne n'entendit, en dehors de la vermine qui grouillait dans les obscurs recoins de la prison.

Combien de jours et de nuits resta-t-elle enfermée dans le noir ? Eglantine l'ignorait. Elle avait perdu la notion du temps. Le bruit des cloches ne parvenait même pas jusqu'à son cachot. Petit à petit, elle sombra dans espèce de torpeur, comme pour oublier le froid et l'humidité qui la rongeaient.

Enfin elle entendit un pas lourd s'approcher de sa cellule. Le verrou grinça, la porte s'ouvrit et un garde lui intima l'ordre de le suivre.

Elle se retrouva une fois encore dans la salle d'audience de l'évêque Talwork.

Le prélat contempla son visage pâle et défait, et ses yeux rougis et boursoufflés.

—Eh bien, jeune fille, dit-il d'une voix faussement pateline, la captivité vous a-t-elle rendue raisonnable enfin ? Croyez qu'il me déplaît de vous garder prisonnière. Il ne tient qu'à vous d'y mettre un terme. J'ai quelques questions à vous poser. Si vous acceptez d'y répondre, je n'aurai qu'un ordre à donner, et vous...

—Je n'ai qu'une chose à vous dire, coupa-t-elle en le défiant du regard. Rendez-moi ma liberté, et laissez-moi reprendre ma route !

—Comme vous y allez ! répondit-il sans se départir de son sourire bénin. C'est que vous n'êtes pas une voyageuse ordinaire. Une femme seule sur la route, c'est déjà surprenant. Mais lorsqu'il s'agit de quelqu'un qui est, de toute évidence, lié à Gareth Hawke...

—je n'ai plus rien à voir avec cet individu, s'exclama-t-elle. Alors, relâchez-moi.

—Pas si vite, ma fille ! Je n'ai que votre parole et rien ne me dit que c'est la vérité. Et d'abord quel est votre nom ?

—Eglantine, dit-elle simplement.

—Eglantine ? C'est tout ?

Comme elle ne répondait rien, il poursuivit avec un haussement d'épaules :

—Enfin, c'est toujours un début. Combien de temps avez-vous passé à Masterson ?

—Trop longtemps.

—Répondez à ma question! insista-t-il.

—Cela ne vous regarde pas.

Talwork se pencha vers elle, les yeux brillants de colère.

—Quand on s'adresse à moi, précisa-t-il d'une voix menaçante, on dit : « Votre Eminence ».

Eglantine le regarda droit dans les yeux, impassible.

—C'est un titre que je réserve aux membres de l'Eglise que je respecte.

Les doigts de l'évêque se crispèrent sur les accoudoirs de bois sculpté de son fauteuil. Derrière elle, Eglantine entendit des murmures scandalisés.

—Voilà une impertinence qui pourrait vous coûter cher!

—Si ma présence vous importune à ce point, pourquoi ne me laissez-vous pas poursuivre ma route?

—Vous êtes un otage bien trop précieux, ma belle, répliqua-t-il d'une voix douceuse. Vous êtes l'appât grâce auquel nous allons attirer lord Hawke hors de son repaire. On me dit que vous êtes sa catin. Le connaissant, Je suis certain qu'il ne tardera pas à venir vous récupérer.

—Si vous croyez qu'il va risquer sa vie pour moi, vous vous faites des illusions !

—Vous ne semblez pas le tenir en grande estime, ironisa l'évêque.

—J'ai de bonnes raisons pour cela, répliqua-t-elle sèchement.

Giles retrouva Gareth attablé devant une chope de bière à l'enseigne de la Croix et du Serpent.

—Quoi de neuf? demanda Gareth sitôt qu'il l'aperçut.

—Elle est bien à l'abbaye, milord, répondit l'écuyer.

Gareth soupira. C'était justement ce qu'il craignait.

Eglantine était allée se jeter tout droit dans les griffes de Morley !

—Il n'y a pas de temps à perdre, marmonna-t-il.

—C'est aussi mon avis, milord, mais il faut être prudent. Mieux vaut ne pas utiliser la force.

—Qu'est-ce qui te fait dire ça, Giles?

—La facilité avec laquelle j'ai obtenu les renseignements que je cherchais.

Gareth laissa un sourire jouer sur ses lèvres.

—C'est parce que tu es un espion habile.

—Merci pour le compliment, milord. Mais je persiste à trouver tout cela bien suspect. Les gens de l'abbaye ont la langue trop bien pendue à mon goût. Tout le monde ne parle que de la catin de lord Hawke qui s'est jetée dans la gueule du loup sans se douter de rien. On dirait qu'ils ont reçu l'ordre de le crier à tous les échos !

—Dans quel but, selon toi ?

—Pour vous attirer à l'abbaye. Talwork n'attend que ça!

—C'est une ruse vieille comme le monde, réfléchit Gareth. Mais son efficacité est indiscutable.

— En effet, milord.

Gareth vida sa chope et la posa bruyamment sur la table.

—Nous agirons dès ce soir, dit-il au bout d'un moment, il n'y a aucune raison de traîner.

—Mais ils vont nous attendre! argua Giles, l'air préoccupé.

—Ne t'inquiète pas, il suffit d'être plus malins qu'eux.

Eglantine cligna des yeux, éveillée en sursaut par la lueur d'une torche. Elle avait l'impression de s'être à peine endormie, après avoir passé de longues heures les yeux ouverts, à écouter les rats s'activer dans le noir.

—Venez, pria le garde.

La jeune femme étira ses membres endoloris, et se leva péniblement.

L'évêque Talwork semblait ne jamais dormir, songea-t-elle en se frottant les yeux. Mais elle ne tarda pas à comprendre : en l'empêchant de se reposer, il espérait briser sa résistance. Elle savait ce qui l'attendait : un nouvel interrogatoire interminable, épuisant, comme les précédents. Et toujours les mêmes questions, lancinantes : combien d'hommes Hawke avait-il avec lui? Quels étaient ses plans pour l'hiver? Et surtout, comment avait-il été si bien renseigné sur le siège ?

Autant de questions auxquelles Eglantine était incapable de donner une réponse. Mais elle avait beau le répéter, Talwork refusait de la croire. . Cette fois, cependant, le garde ne la conduisit pas dans la salle d'audience. Il lui fit traverser le réfectoire, puis poussa une porte qui donnait sur un escalier étroit. Au bas des marches, ils enfilèrent d'interminables couloirs, pour parvenir enfin devant une lourde porte, à laquelle le garde frappa trois coups.

La porte s'ouvrit. Le garde poussa Eglantine à l'intérieur, puis referma.

Au bout d'un moment, les yeux de la jeune femmes'habituaient à la pénombre, et elle comprit, avec un frisson glacé, où elle se trouvait.

Elle n'avait jamais vu de chambre de torture auparavant. Il n'y en avait pas à Briarwood. Mais elle en avait lu maintes descriptions, et on lui avait fait d'affreux récits d'interrogatoires. Elle n'eut aucune peine à reconnaître l'endroit. Un feu brûlait dans un brasier, hérissé de toutes sortes d'instruments chauffés au rouge. Tout autour de la pièce étaient rangés des bottes à l'intérieur hérissé de clous, des fers, des fouets. Dans la cheminée, au fond d'une marmite un liquide verdâtre bouillait, lançant d'acres émanations dont l'odeur envahissait la salle voûtée.

Talwork entra, accompagné de Griffith et d'un autre moine.

Eglantine contempla le somptueux vêtement de l'évêque.

—Velours rouge et hermine, ironisa-t-elle. N'est-ce pas quelque peu ostentatoire pour un homme d'église qui s'apprête à torturer une innocente?

En guise de réponse, Talwork la gifla de toutes ses forces. Etourdie, Eglantine serra les lèvres et le défia du regard.

—Vous n'êtes pas en position de porter ce genre de jugement, siffla-t-il.
Il fit un geste de la tête pour désigner les instruments suspendus aux murs de la salle.

—Avant longtemps, c'est vous qui me supplierez de vous laisser confesser vos petits secrets !

—Détrompez-vous. Vous n'obtiendrez rien de moi avec vos méthodes barbares.

—Nous verrons bien ! répondit Talwork avec un rire sardonique.

Il s'approcha d'elle, lui arrachant sa cape, faisant miroiter, à la lueur du brasier, les rubis qui ornaient ses doigts comme autant de gouttes de sang. Puis il marcha lentement autour d'elle, en la contemplant avec insistance

—Voyons, dit-il, par où commencerons-nous ? Lord Hawke a déjà imprimé sa marque sur vous, c'est évident. Lui seul est capable d'inspirer tant d'insolence. L'évêque s'approcha du brasier et choisit avec un soin délibéré une longue tige de fer dont l'extrémité, chauffé au rouge, figurait la croix et le serpent de Morley. Eglantine ferma les yeux et retint son souffle.

—A mon tour, dit-il, de laisser ma marque. Griffith, Andrus, approchez !

Les deux comparses s'emparèrent d'Eglantine et l'immobilisèrent.

—Où vais-je apposer ma griffe ? Que me suggérez-vous, messieurs ?

—Ici, Eminence, dit Griffith en dégageant la jambe d'Eglantine. Ainsi, tous ceux qui l'approcheront, découvriront juste à temps qu'elle est impure !

Horriifiée, Eglantine regarda le fer rougi approcher de sa peau. Lorsqu'il s'y posa, elle poussa un grand cri qui se répercuta longuement dans les couloirs de l'abbaye.

Dans une sorte de brouillard, elle vit la porte s'ouvrir, et, dans l'encadrement, apparut la haute silhouette d'un moine, dont le visage était dissimulé par son capuchon.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Talwork sans même se retourner.

—Il est là, Eminence, dit le moine. Lord Hawke est dans l'abbaye. Il vous attend dans vos appartements.

Talwork fit volte-face et contempla le moine, les yeux brillants de triomphe.

—Venez ! lança-t-il à Griffith et à Andrus. Vous, restez ici avec cette fille, et attendez mon retour.

Et ils s'élancèrent tous les trois hors de la chambre de torture.

Eglantine jeta un coup d'œil dédaigneux au moine. La douleur était atroce, et elle avait du mal à tenir surjambes, mais ne voulait pas lui donner la satisfaction de s'effondrer devant lui.

—Que le diable vous emporte, monstres ! s'écria-t-elle. Lord Hawke ne se laissera pas prendre facilement !

—Je suis bien de votre avis, milady, agréa le moine

Elle le regarda, surprise. Sa voix semblait soudain étrangement familière. Il se baissa et ramassa la cape que Talwork lui avait arrachée, puis la posa sur ses épaules.

—Venez vite, chuchota-t-il. Pas un bruit, surtout. La voie est libre, mais il n'y

a pas un instant à perdre.

Sans se poser de questions, Eglantine le suivit dans le corridor. Comme dans un rêve, elle comprit que l'inconnu était en train de la faire évader. Ensemble ils traversèrent une succession de cloîtres déserts, puis un jardin blanchi par le givre, avant de franchir enfin le mur d'enceinte par une poterne.

Le ciel était constellé d'étoiles. La lune jetait une lumière blafarde sur les champs qui s'étendaient à l'infini. Eglantine se tourna vers l'horizon où se levaient les premières lueurs de l'aube. Soudain, son regard s'arrêta sur un homme à cheval, qui semblait les attendre.

Elle poussa un cri de joie. C'était Gareth ! Son écuyer se tenait auprès de lui, tenant par la bride quatre chevaux dont l'haleine fumait dans l'air glacial.

Oubliant la douleur, et la morsure du sol gelé sous ses pieds, elle se jeta dans ses bras, et blottit son visage baigné de larmes contre sa poitrine.

—Oh, Gareth ! sanglota-t-elle.

Il la serra contre lui et caressa ses cheveux en désordre.

—Oui, mon rossignol, murmura-t-il, c'est moi ! Tu n'as plus rien à craindre

Eglantine essuya ses larmes. L'horreur du péril auquel elle venait d'échapper lui apparut tout à coup. Gareth et Giles, déguisés en moine l'avait sauvée de la torture et de l'infamie. Sans leur intervention, elle aurait rejoint la cohorte des pauvres créatures prisonnières de l'évêque Talwork.

—Oh. Gareth. c'était... horrible ! balbutia-t-elle.

Gareth posa ses lèvres sur son front.

—C'est fini, ma chérie. Allons, il faut partir d'ici, avant qu'ils ne s'aperçoivent que Giles les a lancés sur une fausse piste.

Chapitre 10

Ils chevauchèrent sans parler pendant des heures. Giles regardait autour de lui, méfiant, tendant l'oreille au moindre bruit, craignant de reconnaître les sabots des cavaliers lancés à leur poursuite. Gareth allait devant avec Eglantine, cherchant vainement les mots pour lui dire ce qu'il avait éprouvé en apprenant qu'elle était tombée aux mains de Talwork, et aussi lorsqu'elle s'était jetée dans ses bras, saine et sauve. Elle frissonnait de tous ses membres, à cause du froid et de la douleur qui lui déchirait la jambe. La nuit était glaciale. Au bout d'un moment, les nuages revinrent et une averse de neige fondue s'abattit sur la campagne. Les cavaliers étaient penchés sur l'encolure de leurs chevaux, afin de recueillir un peu de la chaleur qui émanait de leurs montures.

Gareth souffrait pour Eglantine. Les yeux fixés sur la crinière de son cheval, les lèvres serrées, elle semblait s'être repliée sur elle-même. Elle ne répondait même plus à ses questions, et c'était à peine si elle semblait les entendre. Il n'osait imaginer ce qu'elle avait enduré à Morley. Elle était saine et sauve en

apparence. Mais elle était jeune encore, donc vulnérable. Dieu seul savait si elle se remettrait jamais tout à fait de ce cauchemar.

Que pouvait-il dire pour la réconforter? L'espace d'une seconde, elle avait semblé heureuse de le voir, elle lui avait ouvert ses bras. Mais son cœur lui resterait fermé, comme si elle voulait lui faire comprendre qu'elle n'avait plus besoin de lui.

Ils arrivèrent à Masterson le lendemain soir, après avoir coupé par les collines, afin d'éviter les routes.

Eglantine ne rêvait que d'une chose : se retrouver seule dans sa chambre, et plonger son corps endolori par le froid et des heures de chevauchée dans l'eau bien chaude d'un bain qui, elle le savait, l'attendait déjà.

Quelques moments à peine après être descendue de cheval, elle se glissa avec délectation dans la baignoire fumante. Au contact de l'eau, ses membres semblaient revenir à la vie. Elle renversa la tête en arrière, et se détendit petit à petit, oubliant le cauchemar des derniers jours.

La vie reprit à Masterson comme si rien ne s'était passé. Eglantine retrouva sa cage au sommet de la tour, Kate assurait sa garde vigilante après avoir fait vœu de sobriété devant son maître et seigneur. Cedric était l'inévitable compagnon des rares promenades qu'Eglantine faisait dans la campagne.

Quant à Gareth, il demeurait invisible, sans qu'elle sût pour quelle raison. Il avait pourtant été si tendre lorsqu'il l'avait ramenée de Morley, lui avait murmuré à l'oreille des paroles si douces, que cette absence délibérée était inexplicable.

Les premiers jours, elle avait cru qu'il voulait la laisser se reposer, et lui avait su gré de sa délicatesse. Mais le temps passant, elle avait cessé de croire à cette explication.

Pourquoi était-il venu la délivrer, si c'était pour la changer de prison. Elle s'était reprise à le détester. Et au fond, c'était mieux ainsi. Tant qu'elle le haïssait, elle se sentait la force de résister si d'aventure il se décidait à venir la voir.

Le moindre bruit de pas dans le couloir la faisait frémir. Et si c'était lui? Elle avait beau se jurer de ne plus jamais lui céder, elle ne savait que trop combien son corps était faible en sa présence. Il suffirait que Gareth pose ses mains sur elle, ses lèvres sur sa bouche, pour qu'elle oublie toutes ses résolutions, et cède au désir qu'il avait le pouvoir de faire renaître en elle.

Et lorsqu'un soir, Eglantine entendit des pas approcher de sa porte, elle sut tout de suite que c'était lui. Le cœur battant, elle s'examina rapidement dans un morceau de métal poli qui lui servait de miroir. Elle n'avait même pas pris le temps de se faire une tresse ce matin. A quoi bon? Ses cheveux tombaient en cascade jusqu'à ses hanches, masquant à peine sa chemise toute simple et un surcot trop court qui laissait apercevoir ses chevilles et ses mollets.

Gareth ouvrit la porte et entra, arborant un sourire timide qui eut l'effet

habituel sur Eglantine.

— Tu aurais pu frapper, dit-elle froidement.

Il haussa les sourcils.

—Excuse-moi. J'ai oublié.

—Tâche d'y penser à l'avenir, répliqua-t-elle.

—J'essayerai, dit-il en lui tendant un paquet. J'avais acheté cela pour toi. Malheureusement, je n'ai pas pu te le donner. Tu n'étais plus là.

Eglantine ouvrit le paquet et en sortit un bonnet de laine aux contours festonnés et ourlés de fourrure. Elle le contempla un bref instant, puis le posa sur le lit en murmurant un vague remerciement. Pourquoi avait-il fait cela? C'était tellement plus facile de le haïr quand il n'était pas gentil avec elle !

—J'ai pensé qu'il te tiendrait chaud quand tu vas te promener, expliqua-t-il.

—Sous bonne garde, n'est-ce pas?

—Bien entendu.

—Tu es décidément l'être le plus obstiné que j'aie jamais rencontré, Gareth Hawke, s'écria-t-elle, furieuse. Quand comprendras-tu qu'il ne sert à rien de me retenir ici contre mon gré?

Nullement impressionné par la colère d'Eglantine, Gareth s'avança et lui caressa la joue avec une douceur inattendue.

—Tu sais pourtant ce qui arrive quand tu sors sans escorte, dit-il.

Elle écarta brusquement sa main de son visage, et fit un pas en arrière, refusant d'écouter les appels de son cœur qui la poussait vers lui.

—Pourquoi me fuis-tu, mon rossignol ? demanda-t-il doucement.

Elle fit un nouveau pas en arrière.

—Tu n'obtiendras rien de moi, Gareth, dit-elle fermement. N'essaye pas de m'approcher. Je sais ce que tu as en tête !

—Vraiment? demanda-t-il avec une lueur dangereuse dans les yeux. Dis-le-moi, s'il te plaît. Cela m'intéresse prodigieusement !

—Tu voudrais que je te donne ma bague, dit-elle. Masterson ne te suffit plus. Il te faudrait Briarwood en plus ! Mais ne te fais pas d'illusions. Tu es peut-être mon mari, mais cela ne durera pas. Il me suffit de prouver que tu m'as épousée sous de faux prétextes, et sans contrat valable !

Gareth saisit les mains d'Eglantine, et la regarda dans les yeux.

—Ta bague ne m'intéresse pas, Eglantine. Je te l'ai déjà dit.

—Alors, laisse-moi partir, Gareth ! s'écria-t-elle. Je veux retourner à Briarwood.

—Ce serait trop dangereux. Gisèle...

—Trêve de boniments, Gareth ! s'écria-t-elle excédée. Je vois clair dans ton jeu, à présent. Tu veux me faire peur, afin que je te donne ma bague et mon héritage dans un moment de faiblesse !

Gareth secoua patiemment la tête.

—Non, Eglantine, dit-il. Quand Gisèle m'a fait cette proposition, j'ai feint d'accepter, pour qu'elle n'envoie pas quelqu'un d'autre à ma place. Je t'ai pris ta bague à Linnet, parce que je pensais que c'était le seul espoir pour

Masterson. Mais je te l'aurais rendue.

—Mensonges !

De nouveau, une étincelle menaçante s'alluma dans les yeux de Gareth.

—Crois-tu que tu m'empêcherais de découvrir cet anneau si l'idée me venait de te le prendre?

—Plutôt mourir que te le donner! déclara-t-elle en rejetant fièrement la tête en arrière.

—Tu n'auras pas besoin d'aller jusque-là! Je n'en ai plus besoin. C'est autre chose que je veux!

Eglantine frémit. Il y avait, dans la voix de Gareth, une inflexion nouvelle, qui l'alarmait davantage encore que la colère qu'il s'efforçait de réprimer.

Avant qu'elle ait eu le temps d'esquisser un geste, il la prit par la taille. De sa main libre, il lui souleva le menton et sa bouche fondit sur ses lèvres, dans un baiser avide où il mit toute la passion contenue depuis des semaines.

Un murmure de dépit monta de la gorge d'Eglantine. Son corps tout entier, qu'elle aurait voulu de marbre, semblait devenir liane entre les mains de Gareth. Désespérément, elle se cramponna au bas de son surcot, qu'il tentait de relever. Excédé par sa résistance, il tira violemment — et ses doigts rencontrèrent la plaie vive sur la jambe d'Eglantine.

Le cri de douleur qu'elle poussa le glaça d'effroi. D'un geste, il lui écarta les bras, et le surcot s'ouvrit.

La marque apparut, violacée, sur la blancheur de sa peau. Gareth la contempla un moment, épouvanté. Puisson visage s'empourpra.

—C'est l'œuvre de l'évêque? demanda-t-il d'une voix frémissante.

—Oui, répondit-elle, heureuse de cet intermède qui lui avait donné le temps de reprendre ses esprits.

Gareth esquissa un geste de la main. Un regard d'Eglantine l'immobilisa.

—Ne t'en fais pas, déclara-t-elle froidement, je guérirai. Cette marque n'est rien auprès de la tienne, Gareth Hawke. Et maintenant, va, je désire être seule.

Gareth serra les poings. En tant que mari, il pouvait lui imposer sa volonté, et assouvir son envie désespérée de la prendre dans ses bras et de l'aimer. Mais jamais il ne s'abaisserait à la posséder contre sa volonté. Au prix d'un effort surhumain, il parvint à se dominer, et se dirigea vers la porte. Mais au moment de sortir, il fit volte-face.

—Comme tu voudras, Eglantine, gronda-t-il. Si c'est la guerre que tu veux, tu l'auras. Nous n'en sommes qu'à la première bataille.

Une aiguère se brisa avec fracas sur la porte sitôt qu'il l'eut refermée derrière lui. Eglantine se jeta sur le lit, en proie à mille pensées contradictoires. Oh, comme elle le détestait! Pour l'avoir trahie, bien sûr, mais aussi et surtout pour ce qu'elle éprouvait chaque fois qu'il s'approchait d'elle, chaque fois que ses mains ou ses lèvres se posaient sur elle. Son corps frémissait encore de ses caresses, sa bouche était encore pleine de la saveur de ses baisers. Oui, en dépit de tout, elle désirait Gareth.

Deux jours plus tard, sa brûlure ne la faisant plus souffrir, Eglantine put de nouveau monter à cheval.

Lorsqu'elle entra dans l'écurie, Hal l'accueillit avec un sourire méfiant.

—Bonjour, Hal, dit-elle. J'espère que tu n'as pas eu d'ennuis à cause de moi

Hal baissa les yeux.

—Ben...notre maître n'était vraiment pas content, milady !

—Je suis désolée, Hal. Il t'a battu comme plâtre, je parie.

Le gamin la dévisagea en ouvrant de grands yeux.

—certainement pas, milady ! s'exclama-t-il. Lord Hawke ne lèverait jamais la main sur moi, ni sur aucun de nous !

—Quelle a été ta punition, alors ? insista-t-elle.

—Rien du tout, milady. J'étais déjà bien assez marri de m'être laissé duper ! A quoi bon me donner le fouet?

Ce fut au tour d'Eglantine d'écarter les yeux, tout étonnée de découvrir que Gareth n'avait pas besoin de sévir pour se faire respecter. En même temps, elle comprit que ses hommes ne le trahiraient jamais et que, si elle voulait s'enfuir, elle ne pouvait désormais compter que sur elle seule.

—Crois-tu que je pourrais faire un tour toute seule aujourd'hui ?

—Pas question, milady. Sire Cedric vous escortera.

Sitôt qu'ils furent sur la lande, ils lancèrent leurs montures au galop. L'air pur et frais brûlait les poumons d'Eglantine et faisait monter de vives couleurs à ses joues. Ils chevauchèrent ainsi tout l'après-midi, puis reprirent le chemin de Masterson.

Ils entrèrent dans le village au pas de leurs montures, saluant les gens au passage d'un signe de la tête. Une jeune femme en tablier était en train de nourrir des n sur le pas de sa porte. En voyant Cedric, elle sourit.

—Tu as une admiratrice, observa Eglantine.

—Ah oui ? demanda distraitement Cedric.

—A propos, on m'a demandé de tes nouvelles Morley.

Cette fois, Cedric se tourna vers elle.

—Maeve?

—Oui. Elle se languit de toi.

Le visage de Cedric s'éclaira.

—Dieu du ciel ! s'exclama-t-il, elle ne m'a donc pas oublié ! Comment va-t-elle ?

Eglantine détourna les yeux. A quoi bon lui révéler toute la vérité en un tel moment? Ce serait inutile et cruel.

—Maeve est servante à l'abbaye, dit-elle simplement. C'est dur, mais elle tient bien le coup.

Cedric hocha tristement la tête.

—Je donnerais mon bras droit pour la retrouver, dit-il en serrant les mâchoires. Si j'avais la moindre chance contre ces infâmes, j'irais la chercher moi-même.

—Surtout ne t'y risque pas ! Les gens de l'évêque Talwork sont cruels et sans pitié. Mais je te promets d'en parler à lord Hawke dès ce soir. Maeve ne restera pas longtemps prisonnière à Morley !

—Merci, milady, dit Cedric, la main sur le cœur.

Une fois de retour dans sa chambre, cependant, Eglantine se dit qu'elle était peut-être allée un peu vite en besogne. Etant donné leurs relations, il y avait fort à craindre que Gareth refuse de se risquer de nouveau à Morley, surtout pour une pauvre fille que Talwork avait livrée à la concupiscence de ses soudards et de ses moines.

Eglantine sentit son cœur se serrer. Pauvre Maeve!

Fallait-il qu'elle reste prisonnière simplement parce que son maître et sa maîtresse ne se parlaient plus ?

Non! décida-t-elle. Si Gareth refusait, eh bien elle, Eglantine, se chargerait d'aller chercher Maeve!

Chapitre 11

Plusieurs jours s'écoulèrent, pendant lesquels Eglantine ne cessa d'échafauder des plans pour arracher Maeve aux griffes de l'évêque Talwork. Parfois elle se demandait pourquoi le sort de ces jeunes amoureux l'obsédait à ce point. Voulait-elle se prouver, une dernière fois, que l'amour était possible en ce monde, alors même qu'elle avait décidé d'y renoncer? Toujours est-il que son projet ne lui laissait pas de répit. On était au mois de novembre. Si seulement Cedric et Maeve pouvaient passer Noël ensemble !

Restait un obstacle de taille : Gareth ! Il avait toutes les raisons de refuser. Après avoir soutenu victorieusement un siège, réussi à tirer Eglantine de Morley, allait-il risquer sa vie ou celle de ses hommes une nouvelle fois ? Ce serait tenter le diable.

Le connaissant, il s'opposerait avec la dernière énergie à toute tentative pour libérer Maeve. Ce qui voulait dire également qu'il surveillerait Eglantine de près, la sachant capable de passer outre à ses ordres.

La conclusion s'imposait d'elle-même : il ne fallait pas le mettre au courant. Mais agir seule... Ce serait une folie.

Eglantine contempla les flammes pendant un long moment. Soudain, elle releva la tête, pleine d'espoir.

Giles ! Lui qui se vantait d'être le plus habile des espions, le roi de la tromperie et du faux-semblant, lui qu'on appelait le Renard de Masterson. C'était une entreprise digne de lui ! Il ne refuserait pas un tel défi, à n'en pas douter !

Elle le retrouva l'après-midi même dans l'armurerie. S'il fut étonné de la voir

en un tel endroit, Giles, conformément à son habitude, n'en laissa rien paraître.

—Milady s'intéresse aux armes? dit-il simplement.

Eglantine contempla l'étalage de lances, de piques et d'épées accrochées aux pierres de la muraille.

—Oui, depuis toujours, répondit-elle. Je sais même m'en servir, pour ne te rien cacher.

Eglantine décrocha un arc, et en éprouva la souplesse.

—Il fut un temps où je touchais la cible à tous les coups, dit-elle. Je continue à penser, d'ailleurs, que c'est un passe-temps beaucoup plus amusant que la couture ou le filage !

Elle remit l'arc à sa place, et regarda Giles droit dans les yeux.

—J'ai besoin d'aide, dit-elle. J'ai vu une jeune femme de chez nous à Morley. Elle s'appelle Maeve. Tu la connais ?

—C'était la servante de lady Mary, dit Giles en hochant la tête. Tout le monde la croyait morte.

—Elle est vivante, Giles, mais tu n'as pas idée de la vie qu'on lui fait mener! Ils la traitent comme une esclave, la forcent à accomplir les tâches les plus dégradantes. J'ai peur qu'elle ne tienne pas longtemps à ce régime.

—Morley n'est pas un endroit pour une fille comme elle, en effet, observa Giles.

—Cedric se languit d'elle. Il n'en peut plus d'attendre. Je crains qu'il n'essaye de la libérer.

Giles se contenta d'une moue qui en disait long sur les chances de Cedric.

—Il faut aller la chercher, Giles, reprit Eglantine. A tous les deux, nous pouvons réussir.

Le cœur battant, elle attendit sa réaction.

—C'est de la folie pure, milady ! s'exclama-t-il. Que pouvons-nous, seuls contre tous les gens de Morley? lord Gareth n'y consentira jamais !

—C'est pourquoi il n'en saura rien avant notre retour. Si nous réussissons, il n'aura rien à dire.

—Non, répéta Giles.

Eglantine haussa les épaules en feignant l'indifférence.

—Tu me déçois, Giles, mais tant pis. Je me débrouillerai sans toi. Peut-être que Cedric acceptera de m'aider.

Elle se dirigea vers la porte de l'écurie.

Comme elle s'y attendait, Giles la rappela.

—Vous avez décidément de la suite dans les idées, milady ! dit-il.

—Alors, tu acceptes? questionna-t-elle en se retournant.

—Oui, répondit-il.

—Je viens avec toi, Giles. Je sais monter à cheval, et je sais me battre, le cas échéant.

—Je refuse de vous emmener, milady. On s'apercevra tout de suite de votre absence. Je n'ose imaginer la réaction de lord Hawke. J'irai seul.

—Ce soir?

Giles ne put réprimer un sourire en voyant son impatience.

—Ce soir, si vous y tenez. Que personne ne sache où je vais. Au cas où milord s'inquiéterait de mon absence, je vous fais confiance pour lui changer les idées, milady.

La jeune femme sourit.

—Je crois connaître un moyen, en effet.

Un jour passa, puis un autre. Eglantine avait de plus en plus mal à cacher son inquiétude. Lorsque le soir tomba le surlendemain, elle comprit qu'il fallait se préparer à une longue nuit d'angoisse. Que faisait donc Kate ? C'était pourtant l'heure à laquelle on lui servait son dîner.

Mais Kate restait invisible. A sa place, ce fut Gareth qui entra. Eglantine retint son souffle en le voyant. Savait-il ? Non. Il lui souriait.

—Viens dîner avec nous, proposa-t-il.

Eglantine réfléchit brièvement, tout en faisant la sourde oreille aux battements accélérés de son cœur. A quoi bon refuser ? Tout, même la présence de Gareth, qui lui faisait toujours le même effet, valait mieux que tourner en rond dans sa chambre à attendre le retour de Giles.

—Fort bien, dit-elle. Je vais me préparer. Je descends dans un moment.

Gareth sortit. Elle mit un soin tout particulier à sa toilette. Après avoir longuement brossé sa chevelure, elle rassembla ses boucles en chignon, puis passa une robe qu'elle avait trouvée dans le coffre. Avant de sortir, elle jeta un dernier regard dans ce qui lui servait de miroir. Pour une fois, elle fut satisfaite de ce qu'elle vit : son visage avait repris de belles couleurs grâce aux longues promenades à cheval. Des vrilles de cheveux cuivrés dansaient autour de ses joues, et sa silhouette semblait avoir changé. La jeune fille qu'elle était naguère avait cédé la place à une jeune femme aux formes voluptueuses.

Lorsqu'elle entra dans la grand'salle, un serviteur vint au-devant d'elle pour la mener à sa place, à droite de Gareth. Rougissant sous les regards intrigués des convives, elle sourit à son mari.

— Tu es resplendissante, dit-il. Masterson avait bien besoin d'une présence féminine !

— Merci, Gareth.

— Cette robe te sied à merveille. Je ne l'avais pas vue depuis...

Il s'interrompt, et une ombre passa sur son visage comme un souvenir douloureux surgi du passé.

—Depuis que ta sœur l'a portée pour la dernière fois ? acheva-t-elle doucement à sa place.

—Oui, dit-il avec une tristesse poignante. Mais, tu as eu raison de la mettre, Eglantine. C'est un peu comme si elle n'était pas tout à fait...

De nouveau, sa voix s'étrangla. Cette fois, cependant, Eglantine n'osa lui souffler le dernier mot.

Une sorte de trêve semblait avoir été tacitement conclue entre eux, pendant laquelle la captivité parut soudain supportable à Eglantine. L'animation qui

emplissait la salle lui plaisait, et elle tendit l'oreille, amusée, aux conversations de la table haute.

A la fin du repas, elle se tourna vers Gareth

—C'était un excellent repas. Je t'en remercie, dit-elle sincèrement.

Il pressa sa main.

— Il y a encore des restes de civilisation à Masterson, répondit-il.

Elle retira vivement sa main, consciente des regards fixés sur eux.

—Gareth, je t'en prie ! Tout le monde nous voit !

Gareth renversa la tête en arrière et partit dans un grand éclat de rire.

—Ils se doutent peut-être qu'il y a quelque chose entre nous ! s'exclama-t-il.

—C'est justement ce que je souhaite éviter, répliqua-t-elle sèchement. Gareth tendit la main et lui caressa la joue.

—Je t'ai connue moins dédaigneuse.

—C'était avant que je m'aperçoive que tu m'avais trahie.

Gareth était de trop bonne humeur pour se laisser irrité par l'attitude d'Eglantine. Sur le même ton plaisant, il reprit :

—Tu es injuste, Eglantine ! On dirait que tu regrettes le couvent et sœur Michaela !

Eglantine haussa les épaules, mais ne put s'empêcher de frémir au souvenir de celle qui avait décidé de se charger du salut de son âme.

Comme tout cela était loin, désormais !

Las sans doute de la taquiner. Gareth regarda autour de lui avec l'air satisfait d'un châtelain comblé et respecté. Soudain, Eglantine le vit froncer les sourcils.

—Je me demande où est passé ce gredin de Giles ! Voilà bien deux jours que je ne l'ai pas vu!

Eglantine sentit les battements de son cœur s'accélérer. Surtout, il ne fallait pas le laisser poser trop de questions!

—Bah! Pourquoi t'inquiéter à son sujet? Je gage qu'il a trouvé quelque jouvencelle à qui conter ses aventures ! dit-elle hâtivement, avec un rire quelque peu contraint.

Il fit une moue sceptique. Visiblement, il n'était pas convaincu.

—Gareth, reprit-elle sans perdre un moment, sais-tu que je me perds encore dans ton château ? Si tu me le faisais visiter? Si je dois rester ta prisonnière, autant que ce soit dans un endroit familier !

Il la dévisagea un instant, intrigué par cette requête pour le moins inattendue, mais le sourire d'Eglantine balaya ses hésitations.

—Je suis à tes ordres, dit-il en se levant.

Soulagée, Eglantine le suivit sans faire trop attention aux clins d'œil entendus qu'échangeaient les autres convives sur leur passage.

L'appartement de Gareth ouvrait sur la galerie, d'où on avait une vue plongeante sur la grand'salle. Eglantine fut frappée par le raffinement qui y régnait. Le sol dallé luisait à force d'être frotté et poli, et les murs étaient couverts de tapisseries riches et anciennes représentant des scènes d'amour

courtois ou de batailles dans lesquelles les ancêtres de Gareth s'étaient illustrés. Deux fenêtres hautes et étroites donnaient sur la cour. Une généreuse flambée brûlait dans l'âtre. Le lit immense, les tables et les chaises étaient richement sculptés. Dans des niches minuscules pratiquées dans la pierre du mur, des chandelles de cire d'abeille répandaient une douce lumière et un délicat parfum de miel.

Une tache de couleur lumineuse attira le regard d'Eglantine. C'était un motif étrange qui brillait de mille feux comme un énorme diamant, éclairé de derrière par une chandelle.

—Qu'est-ce que c'est, Gareth? demanda-t-elle en s'approchant, fascinée. Je n'ai jamais rien vu de si beau!

C'était un vitrail représentant l'aigle de Masterson.

—Il était destiné à la chapelle, dit la voix de Gareth juste derrière elle. C'est moi qui l'ai dessiné. J'ai fait tailler les panneaux par un maître verrier d'York, et je les ai assemblés moi-même avec du plomb.

Eglantine admira le vitrail, étonnée de découvrir ce talent insoupçonné de Gareth. L'ensemble était d'un goût parfait, avec ses teintes bleues, ses oranges et ses ors. L'aigle semblait prendre son essor d'un rocher, étendant ses ailes immenses vers le firmament. Le moindre détail proclamait l'inébranlable fierté et l'ambition indomptable de son créateur.

—Pourquoi ne l'as-tu pas terminé? demanda-t-elle. Le visage de Gareth s'assombrit.

—A quoi bon? Une chapelle où on ne dit pas la messe n'a pas besoin de vitraux.

—Il est si beau, pourtant ! Tu devrais...

—Pas question ! coupa-t-il d'une voix sombre.

Emue malgré elle par l'amertume de Gareth, elle leva la main comme pour chasser l'ombre douloureuse de son visage, mais elle s'arrêta à mi-chemin.

Gareth sourit, devinant son intention.

—Prends garde, mon rossignol. Ne cède pas à la pitié !

Il s'approcha des fenêtres et ferma les rideaux de lourd brocart.

— Il gèle à pierre fendre, ce soir, commenta-t-il.

Eglantine hocha la tête. Elle ne pouvait détacher ses yeux de Gareth, dont la silhouette puissante se dessinait dans l'encadrement d'une des fenêtres. Il se retourna soudain, et surprit son regard posé sur lui.

Murmurant son nom, il s'approcha d'elle.

Eglantine sentit tout de suite une étrange langueur l'envahir. Elle resta sur place, comme hypnotisée, incapable d'esquisser le moindre geste. Ses membres semblaient changés en plomb. Était-ce le vin qui lui faisait oublier sa promesse de ne plus céder au désir qu'il lui inspirait?

La suite lui apparut, inéluctable autant que désirable. Elle savait déjà qu'elle ne ferait rien pour l'empêcher. Frémissante, elle le laissa venir à elle, l'envelopper dans ses bras, poser ses lèvres sur les siennes. Instantanément, elle oublia tout, depuis Giles jusqu'au fait qu'elle était en train de s'abandonner

à son pire ennemi, qui la gardait captive à Masterson. Elle répondit à son baiser avec une fougue incontrôlable, dressée sur la pointe des pieds pour boire à sa bouche et enfoncer ses doigts dans ses boucles blondes.

Ses lèvres s'ouvrirent à l'exploration de la langue avide de Gareth. Elle accueillit ce baiser intime avec délices. Il préfigurait l'union de leurs corps, et elle l'accepta, prise d'une fébrile impatience.

Il faisait surgir du plus profond d'elle une soif d'assouvissement qu'elle ne maîtrisait plus. Mais Gareth voulait prendre son temps, savourer chaque instant de leur étreinte. Relevant la tête, il déposa de brefs baisers sur son front et ses tempes, tandis que ses doigts défaisaient sa coiffure, qui tomba en cascade légère sur ses épaules et sa poitrine.

Il prit une mèche de cheveux et la porta à ses lèvres pour la baiser.

—J'aime tes cheveux, murmura-t-il. Ils valent la plus belle des couronnes.

—Ils sont trop roux répondit-elle en riant. On dirait des langues de feu!

—Ils sont beaux, murmura-t-il. Beaux comme toi tu es belle !

D'un geste rapide, il défit les lacets de sa robe. Eglantine laissa la fine étoffe glisser sur sa peau, et tomber en corolle à ses pieds. Gareth retint son souffle en la voyant nue devant lui, et admira les reflets du vitrail qui jouaient sur ses seins tendus par le désir, et chatoyaient sur le galbe de ses hanches. Ses mains se refermèrent autour de la taille d'Eglantine, et ses pouces descendirent pour se rejoindre sur le triangle sombre qui gardait l'accès de sa féminité.

—Ah, si tu savais comme j'ai attendu cet instant, murmura-t-il en embrassant sa gorge palpitante. Et dire que tu étais là, sous mon toit, et qu'il me fallait lutter pour rester loin de toi !

— Gareth, je...

Elle n'alla pas plus loin. Comment l'eût-elle pu, alors que les lèvres de Gareth jouaient avec les pointes durcies de sa poitrine, tandis que ses mains éveillaient les plus exquis sensations en d'autres endroits de son corps ?

—Aucune femme ne m'a fait autant d'effet que toi, Eglantine. J'ignore si c'est le diable qui t'envoie pour me tourmenter, ou si tu es un ange du paradis.

En disant ces mots, il la serra contre lui.

Eglantine comprit qu'il avait soif d'elle, autant qu'elle de lui. Agrippant sa tunique, elle le déshabilla en hâte, glissant ses mains sur sa poitrine avec délectation, tirant avec fièvre sur ses chausses, découvrant l'ardeur et la puissance du corps de Gareth prêt à la prendre comme elle l'était à le recevoir en elle. Un tel désir était une véritable torture, et en même temps une ivresse indicible.

Chaque geste de Gareth lui disait combien elle était désirable, et combien il voulait lui faire connaître de nouveau la jouissance du plaisir. Il savait la caresser pour porter à son comble son envie de lui. Son rythme s'accordait à sa passion. Lorsque le moment approcha, elle n'eut pas à attendre. Il la déposa sur le lit, parmi les senteurs de lavande.

La lavande... Se souvenait-il comme elle de leur nuit de noces ? Comme il avait été tendre alors, aussi tendre que ce soir. Elle contempla, émerveillée, la

lueur des flammes qui jouait sur ses muscles saillants, tandis qu'il se dressait au-dessus d'elle, baisant son visage, son cou, ses seins, laissant sa bouche s'égarer plus bas encore sur son ventre frémissant. Ses doigts trouvèrent le chemin de sa féminité, puis sa bouche prit le relais.

—Gareth, gémit-elle, non !

Mais il n'avait que faire de ses protestations, sachant bien que son audace redoublait le plaisir d'Eglantine. Elle ne tarda pas à répondre, murmurant son nom dans un souffle oppressé, mélange de protestation et de prière. Elle n'en pouvait plus de désir, et enfin le supplia de venir en elle, pour apaiser le tourment qui la dévorait.

Elle n'eut qu'un cri, bientôt suivi d'un long gémissement lorsque le plaisir s'épanouit en elle. Alors seulement, il donna libre cours à son extase, et tous deux roulèrent, emportés par un flot délicieux qui les déposa, éblouis, aux rives du sommeil.

Le lendemain matin, Gareth fut réveillé en sursaut par l'irruption de Paulus, hagard et essoufflé

—Oh, pardonnez-moi, milord! dit l'écuyer effaré en découvrant que son maître n'était pas seul

—Cela ne fait rien, répondit Gareth. Dis-moi plutôt ce qui t'amène de si bonne heure.

—Il s'agit de Giles milord. Si vous pouviez venir...

Paulus tourna les talons et s'enfuit. Gareth se leva et babilla en hâte. Alors qu'il sortait, il entendit Eglantine bouger, et se retourna. Elle s'étira langoureusement avec un sourire voluptueux.

—Où vas-tu? demanda-t-elle d'une voix encore endormie.

—Voir Giles.

Il s'approcha d'elle et lui baisa le front, puis sortit.

Eglantine sauta à bas du lit à son tour, et s'habilla à toute allure.

En entrant dans la grand'salle, elle se figea. La voix de Gareth résonnait, furieuse, au milieu d'un silence de mort.

—Imbécile! rugit-il. Tu savais pourtant que jamais je ne consentirais à une telle entreprise !

—Oui, milord, mais quand on m'a dit que la fille était vivante...

—Quelle folie! Mais qu'est-ce qui t'a pris, par tous les diables ?

Les yeux d'Eglantine s'arrêtèrent à ce moment sur une jeune fille qui se tenait, la tête baissée, dans un coin près de la cheminée. Son cœur bondit de joie et de soulagement.

—Maeve ! s'écria-t-elle en courant vers elle. Dieu soit loué! Tu es sauvée! Je savais que Giles réussirait! s'exclama-t-elle en embrassant le visage baigné de larmes de Maeve.

Gareth se retourna vers elle et la foudroya du regard.

—Comment? Tu étais de mèche, toi aussi? s'écria-t-il.

—Non, milord, intervint Giles. J'ai agi seul.

Eglantine leva les yeux vers Gareth et le regarda fièrement.

—Je suis au courant, en effet ! déclara-t-elle. Giles a agi sur mon ordre.

—Et tu ne m'as rien dit?

—Tu n'aurais jamais accepté!

Il la dévisagea un instant, stupéfait. Il semblait tout coup plus offensé que furieux.

—Tu aurais dû m'en parler ! Si j'avais su qu'il y avait encore une des nôtres à Morley, je m'en serais occupé.

—Pourquoi t'emporter, Gareth? Giles n'a été absent que deux jours, et il a ramené Maeve.

—Regarde-le bien, s'écria-t-il, la colère reprenant le dessus. Regarde son visage, le résultat de tes agissements !

Giles tourna vers elle la moitié de son visage qu'il tenait cachée. Horrifiée, elle vit sur sa joue la marque de Morley, celle-là même que Talwork avait appliquée sur sa peau.

—Que... que s'est-il passé? demanda-t-elle, livide.

—Tu le demandes? Laisse-moi t'expliquer! Giles a payé le prix de son audace ! Encore heureux qu'il en soit sorti vivant!

Il la saisit par les épaules et la secoua, ivre de rage.

—Tu sais ce que cela signifie? reprit-il. Giles était mon meilleur espion. Désormais, où qu'il aille, on le reconnaîtra. A cause de toi, il n'est plus bon à rien!

—Je suis désolée, Gareth, dit-elle en baissant les yeux.

—Ce n'est rien, milord, assura Giles, nullement abattu par sa mésaventure. Je n'ai qu'à me laisser pousser la barbe !

Gareth eut un petit rire sarcastique.

—Tu me déçois, Giles. Comment as-tu pu te laisser influencer par une femme ?

Eglantine s'interposa entre les deux hommes

—Comment peux-tu lui reprocher d'avoir été brave et habile ? Tu dis cela parce que ta fierté est offensée !

Gareth blêmit et serra les poings. L'espace d'un instant, Eglantine eut l'impression qu'il allait la frapper.

—Il suffit, milady, dit-il entre ses dents serrées Cessez de mettre votre nez dans mes affaires ! Depuis que je vous connais, vous ne m'avez causé que des ennuis. Je ne sais ce qui me retient de...

Il s'interrompit et fit un signe à un garde.

—Emmène-la, ordonna-t-il.

Le garde avança d'un pas, mais Eglantine l'arrêta d'un geste impérieux.

—Non, s'écria-t-elle. Je n'ai pas fini!

Elle se baissa et sortit l'anneau de l'ourlet de sa robe, puis le jeta aux pieds de Gareth.

Un silence de mort tomba sur l'assistance. Tous les regards étaient rivés sur la bague. Eglantine fixa Gareth dans les yeux, le cœur battant follement dans sa

poitrine.

Sa voix s'éleva, claire et frémissante, dans la stupeur générale.

—Le voilà, dit-elle. Prends-le. Tu as gagné.

—Je n'en veux pas, Eglantine.

—Il est trop tard pour jouer les grands cœurs, Gareth Hawke. Si c'est le prix de ma liberté, paye-toi. Rien n'est trop beau pour échapper à ta tyrannie. Je partirai dès que possible.

—Tu dois rester à Masterson, Eglantine, répliqua Gareth d'une voix sourde. Tu es ma femme.

—Provisoirement.

De nouveau, elle le vit pâlir.

—Tu es en danger. Gisèle...

—A quoi bon mentir encore, Gareth? Je viens de donner Briarwood à Gisèle. Qu'ai-je à craindre d'elle, désormais ?

Sans une parole de plus, elle tourna les talons et se dirigea vers sa chambre pour préparer son départ.

Giles demeura seul avec son maître.

Gareth fit longuement les cent pas devant la cheminée, les mains croisées derrière le dos. Soudain, il s'immobilisa et regarda son écuyer.

—Elle ne veut pas de moi, et je suis las de jouer les géôliers avec elle. Il ne me reste qu'une solution : la laisser partir.

—Lui avez-vous parlé des projets de Wannet, milord?

Gareth secoua la tête.

—Elle ne l'estime guère, mais c'est un ami de sa famille. Elle ne se méfie pas de lui. Peut-être même ira-t-elle jusqu'à l'épouser. Je vais ordonner à Cedric de l'escorter jusqu'à Tynegate. Elle y sera en sûreté. Les hommes de Wannet n'iront pas la dénicher là-bas. D'ailleurs, il est probablement à Windsor pour l'hiver.

—Pourquoi ne pas envoyer l'anneau à Pawick? suggéra Giles. S'il l'avait, il pourrait dire à sa femme de cesser ses recherches, et de vous payer la somme promise.

Gareth eut une moue dégoûtée et se baissa pour ramasser l'anneau, qu'il mit dans sa poche.

— Non, c'est à moi de le garder. Elle en aura besoin un jour.

Eglantine rêvait d'un départ discret. Son intention était d'aller à Wexler, où elle avait été éduquée. Lady Wexler avait des amis à la cour, qui l'aideraient peut-être à y trouver une place.

Malheureusement, la nouvelle avait vite fait le tour de Masterson, tant et si bien que tout le village l'attendait à la porte du château, et c'est une Eglantine chargée de présents qui se disposait à partir lorsque Gareth parut à la porte du donjon.

Il s'approcha à grands pas. La foule s'ouvrit devant lui. Ne sachant trop de

quelle arme il avait l'intention d'user, Eglantine l'attendit de pied ferme, résolue à ne céder, ni à ses menaces, ni à son charme.

—Je ne m'attendais pas à cela, dit-elle froidement en désignant les villageois massés autour d'elle.

—Il faut croire que tu t'es fait beaucoup d'amis, dit-il en haussant les épaules, l'air indifférent.

—Et aussi quelques ennemis, Gareth.

—Je ne suis pas ton ennemi, Eglantine, répondit-il en faisant un effort pour garder son calme. Je viens te rendre ta bague.

—Non, Gareth, il est trop tard. Je ne veux rien te devoir. Fais-en ce que tu voudras. Ce n'est qu'un petit morceau de métal précieux. De toute façon, j'aurai Briarwood, avec ou sans cet anneau.

—Je voudrais que tu réfléchisses, Eglantine. Tu es en danger, je te le répète.

—Surtout si je reste près de toi !

Avec un rire amer, il la saisit et la serra contre lui. Un murmure surpris parcourut la foule qui s'était refermée autour d'eux.

—Je ne devrais pas te laisser partir, Eglantine.

—Tu n'as pas le choix. Si tu essaies de m'enfermer, je m'échapperai, et tu le sais parfaitement. Je ferai prévenir mon père, le roi même, s'il le faut.

—Alors, va-t-en, dit-il en la repoussant brusquement.

Eglantine se retourna. Cedric l'aïda à se mettre en selle. Elle avait peine à retenir ses larmes.

Les derniers mots de Gareth avaient été si durs ! Il y avait tant de rancœur dans sa voix qu'elle crut que son cœur allait se briser.

Elle attendit que les tours de Masterson aient disparu derrière eux pour enfin adresser la parole à Cedric.

—Tu dois être bien navré de quitter Maeve si tôt ! dit-elle. Mais tu seras bientôt de retour. Dès que je serai arrivée à Wexler, tu pourras...

—Mille pardons, milady, mais lord Hawke m'a ordonné de vous emmener à Tynegate.

Le premier mouvement d'Eglantine fut de protester mais au fond, l'idée ne lui déplaisait pas, même si elle venait de Gareth. Autant qu'elle s'en souvînt, Wexler était un endroit sinistre. Malgré les souvenirs qui l'y attendaient, Tynegate serait un séjour beaucoup plus agréable.

Elle hocha la tête, au grand soulagement de Cedric.

Ils prirent donc la route de l'ouest, parlant peu, s'arrêtant rarement. La lande gelée déroulait ses molles ondulations à l'infini, ponctuée d'éperons de granit et d'arbres décharnés. Le soleil déclinait sur l'horizon. La nuit allait tomber. Il fallait se hâter.

Les dernières lueurs du jour disparaissaient derrière les collines lorsqu'ils franchirent la Tyne à moitié gelée sur un pont de bois qui grinçait sous le poids des chevaux. La herse se leva pour les laisser entrer, puis se referma derrière eux. Un garde alla avertir son maître.

On les fit pénétrer dans la grand'salle. Kenneth les attendait, superbe comme d'habitude dans sa tunique de velours violet brodée d'or. Ses chausses étaient de la même couleur. Sur ses épaules était posée une cape doublée de fourrure. —Eglantine, s'exclama-t-il en s'avançant vers elle pour l'embrasser. Quelle bonne surprise !

Eglantine secoua la boue du bas de sa cape.

—Je suis à peine présentable, dit-elle. Ce n'est pas la meilleure saison pour voyager.

—Au contraire, ma chère, l'hiver vous sied à merveille. Vous êtes ravissante.

Eglantine sourit. Il ne changerait donc jamais ! Toujours affable et galant. Il lui tendit une coupe de vin chaud qu'elle accepta de bonne grâce. Lebreuvage fumant lui fit du bien. Tandis qu'elle buvait, elle remarqua que Cedric et Kenneth échangeaient quelques mots à voix basse.

Une porte s'ouvrit, et Rowena parut. Elle s'immobilisa brièvement dans l'encadrement, comme un acteur qui soigne son entrée en scène. Comme naguère, Eglantine s'émerveilla de l'extraordinaire raffinement qu'elle mettait dans le moindre détail de sa toilette, comme si Tynegate était Windsor !

Son accueil fut moins chaleureux que celui de son frère, ce qui ne surprit nullement Eglantine.

—Qu'est-ce qui vous amène à Tynegate ?

—J'ai quitté Masterson, répondit Eglantine. Pour de bon.

—Comme c'est intéressant ! dit Rowena, qui pressentait avec délices une histoire à raconter à ces dames de la cour. Vous vous êtes disputée avec Gareth ?

—Oui, mais cette fois sera la dernière.

Elle ne voyait aucune raison de donner le change à Rowena et Kenneth, qui avaient été les premiers témoins de la tension qui régnait entre Gareth et elle.

—Kenneth ! dit Rowena, subitement inquiète. Eglantine ne peut... Nous avons des projets...

Kenneth la fit taire d'un regard.

—Nous parlerons de cela plus tard, dit-il sèchement.

—Au contraire, intervint Eglantine. Je ne veux pas que ma présence vous embarrasse en quoi que ce soit.

—Nous nous apprêtons à passer les fêtes de Noël à la cour, expliqua Rowena.

—Surtout ne changez pas vos projets pour moi, s'exclama Eglantine. Partez pour la cour !

—C'est bien notre intention, dit Kenneth. Et vous allez nous accompagner !

—A la cour ?

—Bien sûr ! C'est une occasion rêvée pour vous !

—Mais... je ne suis pas sûre d'y être bien reçue !

—Allons donc ! s'esclaffa Kenneth. Il y a belle lurette que vous auriez dû y être présentée ! Je serai fier d'avoir cet honneur !

—Kenneth..., commença Rowena.

—Assez, Rowena. La cause est entendue. Nous emmenons Eglantine à

Chapitre 12

Gareth allait galoper sur la lande tous les jours. Sous le lourd sommeil de l'hiver, on sentait les signes avant-coureurs d'un printemps précoce. Les quelques paysans qu'il croisait le saluaient avec chaleur, comme s'ils devinaient que des temps meilleurs étaient venus.

Pourtant, Gareth ne pouvait se défaire d'un sentiment de vide. Et le fait d'en connaître la cause n'arrangeait rien.

Machinalement, sa main plongea dans la poche intérieure de sa poitrine et se referma sur l'anneau de Briarwood. C'était tout ce qui lui restait d'Eglantine et de la passion dont elle avait rempli sa vie. Même lorsqu'elle l'exaspérait, il avait l'impression de vivre plus intensément. Vivre pour elle, c'était vivre plus fort.

Le départ d'Eglantine avait changé sa vie en désert.

Il arrêta sa monture et s'assit sur un amas de pierres. Au bout d'un moment, son regard tomba sur son poing crispé. Ouvrant les doigts, il s'aperçut qu'il tenait encore dans le creux de sa main l'anneau de Briarwood.

Il leva la bague pour la contempler dans un rayon de soleil. C'était de la belle ouvrage. La rose de Briarwood était finement ciselée, jusqu'au moindre de ses pétales. Elle ressemblait à Eglantine. Comme elle, la fleur était belle, généreuse et ardente.

Gareth se pencha pour ramasser un bout de bois le quel, machinalement, il se mit à dessiner dans la terrepoudreuse. Petit à petit, un motif prit forme. Il le contempla, et un vague sourire joua sur ses lèvres.

Le soir même, il le reproduisit sur un bout de parchemin. Il retrouva quelques morceaux de verre qui lui restaient du vitrail de Masterson, et passa la nuit à les assembler.

Lorsqu'il eut fini, il contempla fièrement son œuvre. Un jour peut-être, il l'offrirait à Eglantine, pour sceller enfin la paix avec elle.

C'est tout un convoi qui quitta Tynegate par un clair matin de décembre. En plus d'Eglantine, Kenneth et Rowena, il y avait deux énormes chariots bâchés de toile, dont un uniquement pour les toilettes de cour, et une longue suite de serviteurs et de valets. Malgré leur nombre, ils firent bonne route et bientôt les paysages mornes du Nord cédèrent la place aux plaines du Yorkshire, puis aux crêtes de craie du Lincolnshire, et enfin aux étendues marécageuses du Berkshire.

Alors le château de Windsor dressa sa masse de pierre au sommet d'une colline engazonnée qui surplombait la Tamise. Eglantine distingua tout

d'abord un amoncellement de bâtiments blottis autour d'un énorme donjon crénelé, au sommet duquel flottaient deux bannières. L'une arborait les léopards d'Angleterre, l'autre, les lys de France.

Le cortège traversa la ville par une rue qui montait en serpentant jusqu'aux murailles du château. Au portail royal, des gardes croisèrent leurs lances devant eux. Kenneth s'annonça.

Au bout d'un moment, un gentilhomme vint les accueillir. Il dirigea leur suite vers une aile du château réservée aux hôtes. Les chevaux furent conduits aux écuries. Quant à Eglantine, Rowena et Kenneth, ils furent introduits dans Saint-George's Hall, une salle aux imposantes dimensions, richement tapissée et éclairée, déjà bondée de gentilshommes et de leurs dames, installés à de longues tables. Leur arrivée passa pratiquement inaperçue en ce lieu habitué aux allées et venues princières.

Eglantine et Rowena eurent tout juste le temps d'aller se changer pour le dîner, qui était servi dans une immense salle de banquet au seuil de laquelle Kenneth vint les accueillir. Ils prirent place dans la file qui attendait d'être présentée.

Jean de Gand, duc de Lancastre, le quatrième fils du roi, présidait aux festivités.

—Honte à vous, sire Kenneth, s'exclama-t-il en voyant Eglantine, de m'avoir caché une telle beauté. Bienvenue à Windsor, milady !

Ils passèrent dans la partie principale de la salle, où étaient attablés gentilshommes somptueusement vêtus et dignitaires de l'Eglise en robe de pourpre. A la tribune, des musiciens jouaient, mais c'était à peine si on les entendait tant les conversations étaient vivantes et gaies.

—Régalez-vous, Rose, dit Kenneth en se penchant à son oreille. Vous êtes très certainement à la meilleure table d'Angleterre.

—Laissez-moi d'abord m'habituer à mon nouveau nom ! répondit-elle en riant. Kenneth se garda bien de lui avouer que c'était Gareth, par l'entremise de Cedric, qui lui avait enjoint de dissimuler la véritable identité d'Eglantine.

—Mieux vaut ne pas dire qui vous êtes, se contenta-t-il d'expliquer. Les murs peuvent avoir des oreilles.

Eglantine hocha la tête. Il y avait trop à voir et à entendre autour d'elle, et elle ne voulait pas se gâcher la fête par d'hypothétiques dangers. Au bout d'un moment, elle renonça à identifier les mille friandises, toutes plus exquises les unes que les autres, qui se succédaient sur la table. Petit à petit, tout commença à se mélanger dans sa tête.

C'était sans doute la fatigue de la route. Le prince et sa jeune femme, Blanche, s'étaient déjà retirés. Eglantine se tourna vers Kenneth pour lui dire qu'elle commençait à se sentir lasse lorsqu'une main se posa sur son épaule.

—Ainsi donc, dit une voix près d'elle, vous voici rebaptisée lady Rose. Quelle surprise !

Elle se retourna. C'était Alain de Wannet qui la regardait avec un large sourire.

—Bonsoir, dit-elle en lui tendant la main.

—M'accorderez-vous cette gaillarde? demanda-t-il en l'aidant à se lever. Kenneth faillit intervenir, car Gareth l'avait mis en garde contre Wannet, mais aucun moyen courtois de le faire ne lui vint à l'esprit. Il resta donc à sa place, quelque peu déconfit, tandis qu'Eglantine s'éloignait au bras de son cavalier. Il eut un frisson de dégoût. Wannet avait l'air d'une fouine qui vient de capturer une volaille.

—Vous avez fait sensation, susurra Alain à l'oreille d'Eglantine tandis qu'il l'entraînait dans la danse. Le duc lui-même ne tarit pas d'éloges sur votre beauté.

—Vous me flattez, sire Alain. Sa Grâce a certainement d'autres soucis en tête. Elle observa Alain à la dérobée, et le trouva, à sa grande surprise, moins déplaisant que dans son souvenir. Elle avait été injuste avec lui l'été dernier, sans doute à cause de Gareth. A présent, elle connaissait mieux les hommes. Après tout, décida-t-elle, Alain de Wannet méritait peut-être une seconde chance.

— Détrompez-vous, ma chère, reprit-il. Malgré ses hautes charges, le duc sait apprécier la beauté. D'ailleurs, la politique n'est-elle pas l'art de faire des alliances?

—J'en conviens volontiers, sire Alain, mais il y a des alliances qui sont des fautes politiques.

Il la regarda un moment, intrigué.

—Je ne comprends pas, dit-il. Vous avez tout : grâce esprit, beauté..

—Ne vous donnez pas tant de peine, dit-elle en levant la main. Politiquement, je ne vauds rien. J'ai perdu Briarwood.

Eglantine ne fut pas longue à se rendre compte qu'en dehors des intrigues, le plaisir était la préoccupation majeure des courtisans. Aucun jour ne passait sans qu'ils soient conviés à quelque divertissement, parmi lesquels la chasse au faucon tenait le premier rang.

Eglantine avait beaucoup pratiqué ce noble exercice à Briarwood. Aussi fut-elle la première prête lorsque, par une belle matinée fraîche de la mi-décembre, le duc de Lancastre y convia son entourage.

Dame Blanche l'attendait, déjà en selle, à la porte du donjon. Eglantine s'efforça d'ignorer le serrement de cœur qu'elle éprouva en voyant la jument que Gareth lui avait offerte. Elle avait beau faire : son souvenir surgissait à tout instant dans sa mémoire, au moment où elle s'y attendait le moins, et chaque fois c'était le même sentiment de vide qui lui étreignait le cœur.

Le duc de Lancastre emmenait avec lui une troupe de gentilshommes et de dames, dont Rowena, Kenneth et Alain de Wannet. Ils se rendirent dans une prairie à quelle distance de Windsor, dans l'air frais et limpide du matin.

Les fauconniers les attendaient avec leurs cages. Adeptes de ce sport, Eglantine admira les gerfauts, laniers, faucons et émerillons, tous oiseaux de haut vol. D'autres cages renfermaient des autours et des éperviers pour le bas vol.

Les gentilshommes ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle n'avait rien à

apprendre d'eux, bien au contraire, à la façon dont sa petite main guidait les animaux, avec un mélange mystérieux de fermeté et de douceur.

—Où allons-nous, si les femmes nous donnent laçon à la chasse ! plaisanta Alain de Wannet.

Le duc lui aussi rit de bon cœur. Son épervier venait de partir dans une direction tout à fait imprévue, sans espoir de retour.

—Lady Rose pourrait me prodiguer quelques conseils, dit-il en se tournant vers elle.

—Si je peux me permettre, Votre Grâce, ne vous hâtez pas tant de lui ôter son capuchon. Et, prenez garde à votre main. Pas de mouvements brusques, surtout. Il faut lever le poing doucement, puis le baisser, en donnant la bonne orientation. C'est cela qui compte. Quand on lui enlève son capuchon, l'oiseau est aveugle pendant quelques instants. Son vol dépend donc de la direction que votre main lui indique. Voyez!

Joignant le geste à la parole, elle saisit le bras du prince, dégagea la tête du gerfaut perché sur son poing ganté. L'oiseau prit son essor d'un puissant coup d'ailes, monta en spirale vers l'azur, avant de fondre comme un trait sur sa proie. Les chiens se précipitèrent. Un murmure d'admiration s'éleva.

—Par le sang du Christ! s'exclama le prince lorsque le gerfaut vint se reposer sur son poignet, mes compliments, milady !

—Mais, votre grâce, c'est votre main qui a guidé l'oiseau ! protesta-t-elle en rougissant.

—Belle, spirituelle, et modeste, en plus ! Etes-vous donc sans défaut, jeune fille ?

Eglantine rougit de plus belle. Mais, cette fois, c'était de confusion en s'entendant appeler jeune fille. Ah, si le duc avait su la vérité, il n'aurait certes pas été aussi aimable avec elle! Pensez qu'il était en train de complimenter la femme du proscrit Gareth Hawke !

—Quel dommage, dit la voix aigre-douce de Rowena derrière eux, qu'elle ait eu si peu de chance! Sans cela, elle serait un des plus beaux fleurons de votre cour, milord!

Kenneth foudroya sa sœur du regard, mais elle se contenta de hausser superbement les épaules, tandis que le duc, fronçant les sourcils, se tournait vers Eglantine

—Que me chante-t-on là, lady Rose? s'enquit-il, plein de sollicitude. Allons, dites-moi tout !

Rowena était aux anges. L'occasion était trop belle de nuire à Eglantine en ayant l'air de la prendre en sympathie.

—Votre protégée n'est plus la riche héritière qu'elle était naguère, Votre Grâce, dit-elle.

Elle eut l'intense satisfaction de voir Eglantine blêmir. De toute évidence, le duc allait se désintéresser de cette mijaurée sitôt qu'il saurait qu'elle n'avait pas un sou vaillant.

—Votre Grâce a mieux à faire que de s'occuper de mes malheurs, dit

Eglantine, embarrassée.

—Au contraire ! protesta-t-il. Je tiens absolument à vous venir en aide. Mais comment ? Un bon mariage, peut-être ?

—Oh non ! Je vous en supplie, Votre Grâce, ne...

—Il faudra que j'y réfléchisse, insista-t-il. Mais pour le moment, amusons-nous un peu !

Et, en effet, l'amusement semblait la principale préoccupation de chacun à la cour de Windsor. Point de soirée sans fêtes fastueuses, où se produisaient acrobates, jongleurs, magiciens et ménestrels. Le retour du prince Edouard, celui que tous appelaient le Prince Noir, ne fit que redoubler les réjouissances. Rien n'était trop beau pour le vainqueur de Poitiers, dont la popularité, à la cour comme dans le pays, était à son apogée.

Alain de Wannet ne quittait pas Eglantine d'une semelle, au grand dépit de Kenneth. Il avait littéralement mis le siège devant elle, insistait pour l'avoir à côté de lui à table et la présenta lui-même au Prince Noir.

Frappé par sa beauté, celui-ci lui posa mille questions sur elle-même, sa famille, et sur Briarwood.

—Je suis enchanté de faire la connaissance de la future châtelaine de Briarwood, dit-il. Croyez que je serai ravi d'y séjourner lorsque je me rendrai dans le Nord.

—Hélas, Monseigneur, ce n'est pas moi qui vous y recevrai, répondit-elle. Je ne suis plus l'héritière de Briarwood.

—Voilà qui est pour le moins étrange ! s'étonna le prince.

—On ne m'a pas laissé le choix, Monseigneur, dit-elle simplement.

Le lendemain après-midi, Alain convia Eglantine à une partie d'échecs.

—Savez-vous jouer ? demanda-t-il en disposant les figures de jade sur l'échiquier.

—Un peu.

—Tant mieux ! dit-il en riant. Je suis un piètre joueur. Je dois donc choisir mes adversaires avec soin.

—Vous vaincrez sans péril, cette fois, milord, plaisanta-t-elle en avançant son premier pion

Les coups suivants furent joués en silence, chacun d'eux exécutant ses mouvements avec précaution.

—Je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous avez renoncé à Briarwood remarqua-t-il au bout d'un moment.

—je vous l'ai déjà dit, répondit-elle en avançant sa tour. Je n'avais pas le choix.

Il la dévisagea pendant un instant en se caressant la barbe. « Par le diable ! songea-t-il. Voilà qui change tout ! Si Gisèle a l'anneau, elle n'a plus besoin de mes services. Et cela signifie également que Hawke a honoré sa promesse !

—Je suppose que vous ne reviendrez pas sur votre décision, dit-il en prenant la tour d'Eglantine

—Je dois assumer les conséquences de mes actes, répondit-elle.

—Vous renoncez trop facilement, ma chère Qu'est-ce qu'un anneau ? Un symbole, rien de plus ! Vous êtes la fille aînée de Padwick. C'est cela qui compte. Briarwood vous revient de droit.

—Il se peut, mais je ne...

—Le prince Edouard et son frère Jean sont de mon avis. Si vous vous mariez, Briarwood sera à vous, avec ou sans anneau.

—C'est possible, Alain, répondit-elle, mais, n'en déplaise à leurs grâces, je n'ai pas l'intention de me marier.

Wannet leva les yeux au plafond, puis les rabassa sur elle.

—Décidément, ma chère, vous cultivez le mystère ! Mais je suis sûr qu'il y a une explication. Qu'avez-vous donc contre le mariage ?

—D'après ce que je sais, il apporte plus de souffrance que de bonheur, répondit-elle en déplaçant sa reine.

—Vous êtes bien jeune pour dire une chose pareille.

Eglantine regarda Alain pendant quelques instants. Son visage souriant semblait empreint d'affection et de compréhension. Elle prit une profonde inspiration. Tout à coup, elle eut envie de se confier, de partager ses secrets avec quelqu'un.

—Tout a commencé l'été dernier, après mon retour à Briarwood, lança-t-elle. Mon fiancé venait de mourir. C'est alors que j'ai rencontré Gareth Hawke. Je ne sais pourquoi — le choc, sans doute — je me suis imaginé que j'étais amoureuse de lui.

Elle en avait déjà trop dit. Alain écouta la suite de son histoire en hochant la tête de temps en temps, tout en feignant la plus parfaite compassion.

—Par le ciel ! s'exclama-t-il enfin, comment avez-vous échappé à cette canaille ?

—En lui donnant l'anneau. Je ne pouvais plus supporter de vivre avec lui. Je suppose qu'il l'a déjà fait parvenir à Gisèle.

—J'ai rarement vu pareille trahison ! déclara Wannet en secouant la tête, l'air indigné. Vous pouvez compter sur mon aide et mon affection, Rose. Qu'allez-vous faire ?

—Je ne sais pas. Je ne puis revendiquer Briarwood sans dire que je suis mariée à Gareth Hawke. Je serai mise au banc à mon tour.

—Il n'y a qu'une solution, déclara-t-il fermement. Faites annuler ce mariage, et remariez-vous ! Si vous obtenez la protection du roi, Gisèle n'osera rien entreprendre contre vous.

Eglantine réfléchit un instant, tout en contemplant l'échiquier, les doigts posés sur son cavalier.

—Je ne commettrai pas deux fois la même erreur, dit-elle. Si je me remarie, je ferai en sorte que l'amour n'y soit pour rien.

Elle déplaça sa pièce, libérant une diagonale pour la reine d'Alain.

—Je vous promets d'y réfléchir, dit-elle.
Wannet plaça sa reine en face du roi d'Eglantine.
— Echec et mat, ma chère, dit-il avec un large sourire.

—Epousez-moi, Eglantine, insista Alain pour la dixième fois peut-être depuis la partie d'échecs.

Eglantine éclata de rire.

—Voyons Alain ! protesta-t-elle, vous savez bien que c'est impossible !
Elle se retourna pour suivre l'épreuve de tir à l'arc qui constituait l'attraction du jour.

Les deux princes présidaient au concours. Lorsqu'une flèche se fichait au milieu de la cible, l'archer était immédiatement récompensé par un bijou, un plat d'argent, voire un cheval. La tension était élevée entre les participants, et aussi dans les tribunes, où les dames encourageaient leurs favoris.

— Rien n'est impossible, ma chère ! Figurez-vous qu'un notaire vient d'arriver à la cour. Il s'appelle David Feversham. J'ai eu affaire à lui naguère. Sa compétence et sa discrétion sont au-dessus de tout reproche. Il suffit d'un trait de plume, et personne ne saura que vous avez été mariée à Gareth Hawke.

—J'avoue que votre proposition me tente, Alain, reconnut-elle, non sans un pincement au cœur. Mais vous, qu'y gagnerez-vous ? Briarwood est si peu de chose auprès de votre immense fortune !

Il se contenta de sourire. La naïveté d'Eglantine était décidément bien désarmante ! Elle ignorait encore tout de l'attrait irrésistible du pouvoir, du désir d'accroître encore et toujours ses richesses. Briarwood lui apporterait des terres fertiles, un château, une suite de chevaliers rompus à la guerre. Sans parler d'Eglantine elle-même, si belle et désirable avec ses lèvres rubis et ses yeux mauves, son corps qui lui promettait des nuits d'ivresse et d'abandon...

Mais il se garda bien de l'effrayer en lui livrant le fonds de ses pensées. D'ailleurs, son tour de tirer était venu.

Plein d'assurance, il entra sur la lice, salué par les hourras de la foule. Mais le soutien du public ne suffit pas à faire de lui un archer habile. Aucune de ses flèches n'atteignit la cible, et il regagna la tribune, tout penaud.

—Ces flèches étaient sûrement mal taillées, maugréa-t-il. J'aurais dû apporter les miennes.

Eglantine ne put s'empêcher de rire en voyant sa mine déconfite.

—Soyez bon perdant, Alain. Avouez que vous avez mal tiré !

—Je tire aussi bien que n'importe quel homme présent ici ! répliqua-t-il.

—Je n'en doute pas, milord, plaisanta-t-elle. Mais que feriez-vous face à une femme ?

—Une femme ? Ne soyez pas ridicule ! Les femmes ne tirent pas à l'arc !

—Moi si ! Et je vous mets au défi ! Les prix sont bien tentants, ma foi !

Alain eut du mal à se maîtriser. Quelle sottise ! Il n'allait tout de même pas se ridiculiser en relevant le défi d'une jeune fille devant toute la cour !

A la réflexion, cependant, et en voyant l'air déterminé d'Eglantine, il se dit

qu'après tout, l'aventure ne manquait pas de piquant. Et une idée lui vint subitement.

—Fort bien, Eglantine, dit-il. J'accepte de tirer contre vous.

—Je n'en attendais pas moins de vous, Alain !

—Qu'est ceci? demanda le duc de Lancastre en la voyant se lever pour entrer sur la lice.

Eglantine lui prit la main et s'inclina devant lui avec son plus gracieux sourire.

—J'ai lancé un défi à milord de Wannet, dit-elle.

—Ma chère, ce sport est réservé aux hommes. Vous n'allez tout de même pas...

—Laissez mon frère, intervint le Prince Noir Je suis curieux de voir cela. Vous dites que cette jeune fille est une excellente fauconnière. Pourquoi ne serait-elle pas aussi experte avec un arc et des flèches? ^a Au moment de prendre position face à la cible, Alain hésita, et se retourna.

—Nous n'avons pas fixé les enjeux du concours dit-il. Le défi étant des plus inhabituels, je demande qu'ils soient choisis en conséquence.

—Je suis d'accord, déclara Lancastre. Voyons... Que diriez-vous de mon meilleur faucon? Ou d'un bijou?

Alain hocha la tête.

—Si elle l'emporte, je payerai le prix qu'elle demande.

—Vous en parlez à votre aise, milord, répondit-elle en riant. N'oubliez pas que je n'ai rien à offrir si vous êtes vainqueur !

—Détrompez-vous, ma chère. Si je gagne, vous serez ma fiancée.

—Comme vous y allez, milord ! se récria-t-elle, le cœur battant. Ceci n'est qu'un jeu, après tout!

—Comment pouvez-vous refuser? Vous semblez si sûre de vous !

Eglantine eut à peine le temps de la réflexion. Les Princes attendaient sa réponse. Elle avait vu Alain à l'œuvre. Il ne l'avait guère impressionnée. Ses chances de le battre étaient réelles. Au surplus, le prix offert par Edouard lui permettrait de ne plus vivre de la générosité de la cour.

—J'accepte, déclara-t-elle en levant fièrement la tête.

Dans la tribune, l'assistance retint son souffle. C'était là un enjeu extraordinaire, et aucun courtisan n'aurait manqué cela pour rien au monde.

Tous les regards se portèrent sur Eglantine. Elle prit sa place, face à la cible en feignant une assurance qu'elle était loin d'éprouver en réalité. On lui tendit un arc et un carquois avec trois flèches.

— A vous l'honneur, milady, dit Alain en s'inclinant galamment.

Eglantine tendit sa cape à un page, et éprouva la souplesse de son arc. Puis elle visa la cible, tout en se disant que c'était de la folie de jouer sa vie sur un pari qui pouvait se révéler désastreux. Mais si elle gagnait...

Fermant les yeux, elle prit une profonde inspiration Les pieds bien campés sur l'herbe, elle banda son arc.

La flèche partit, et manqua la cible d'une bonne coudée.

Un murmure de désappointement descendit de la tribune. Alain inspecta

longuement son arc avant de prendre son tour. Sa première flèche se ficha au milieu de la cible. La foule applaudit bruyamment.

Eglantine ne se laissa pas démonter. Oubliant la clameur qui avait salué l'exploit de Wannet, elle se concentra. Cette fois sa flèche trouva le centre de la cible. Un murmure d'admiration et de surprise parcourut l'assistance.

Hélas, Alain se montra à la hauteur. Sa deuxième flèche fit mouche comme la première. La tension monta dans la tribune.

Plus qu'une flèche! Eglantine s'appliqua, et frappa la cible en plein milieu. Ils étaient à égalité.

L'issue du concours était suspendue à la dernière flèche d'Alain.

Dans le mille !

L'espace d'une seconde, le silence se fit. Puis des cris d'enthousiasme retentirent.

—Bravo, Wannet ! hurla la foule.

Eglantine demeura impassible, et parvint même à sourire lorsque la foule demanda à Alain d'exiger son prix.

Comme dans un rêve, elle le vit s'approcher Il la prit dans ses bras et l'embrassa.

Dans une minuscule cellule de la tour de Winchester, David Feversham était encore au travail, en compagnie de plusieurs clercs, malgré l'heure tardive. Lorsque Alain de Wannet entra, il détourna les yeux. Il n'avait pas oublié que ce gentilhomme avait essayé de le flouer en niant une vieille dette. Et son sourire affable ne lui disait rien qui vaille.

— Sortons, dit Wannet en lui prenant le bras. J'ai à vous parler.

David rangea ses papiers, et suivit Wannet. Une fois hors du château, ils traversèrent la ville jusqu'à une vigne qui s'étendait à flanc de coteau jusqu'au fleuve.

—Je vais me fiancer, déclara Alain sans préambule. Mais il y a un problème. La dame doit préalablement obtenir l'annulation d'un précédent mariage.

—Pour quelle raison, milord? demanda Feversham, méfiant.

—C'est vous l'expert, mon ami. A vous de trouver la raison. Vous n'aurez guère de mal. Le mariage en question n'a pas été célébré à l'église.

Wannet tira de sa poche le morceau de parchemin qu'Eglantine lui avait confié.

—Jetez un coup d'œil là-dessus, dit-il. Je suis convaincu que ce n'est pas valable.

Puis il tendit une bourse bien garnie à l'avocat. Vous aurez trois fois cette somme lorsque je serai marié.

Sans un mot de plus il fit demi-tour en faisant voler sa cape dans le vent. Au moment de s'éloigner, il regarda Feversham par-dessus son épaule.

—Je compte sur votre discrétion, dit-il.

David hocha la tête, et le regarda partir, partagé entre la méfiance et la satisfaction du profit qu'il ne manquerait de tirer de l'opération.

Il ouvrit le parchemin et l'examina. Soudain ses yeux s'immobilisèrent sur une signature. Le nom lui apparut tout de suite : Gareth Hawke, baron de Masterson.

David n'avait pas oublié l'homme qui, au péril de sa vie, était allé récupérer sa créance auprès de Wannet. Dans cette affaire, Hawke s'était montré courageux, mais aussi honnête et juste.

Et c'était son mariage que Wannet lui demanda d'annuler ! Que signifiait ce mystère ?

David jeta un coup d'œil plein de regret à la bourse. Il ne pouvait exécuter les ordres de Wannet sans s'assurer que Gareth Hawke était d'accord. Il regarda le nom de la mariée.

Eglantine de Briarwood.

Ce nom ne lui disait rien, si ce n'est qu'on parlait beaucoup d'elle à Windsor ces derniers temps. Peut-être serait-elle en mesure de l'éclaircir ?

David Feversham entra dans la grand'salle au milieu d'une cacophonie de musique, de rires, de conversations et de chopes qui s'entrechoquaient joyeusement. Il se fraya péniblement un chemin vers la table haute, en quête d'Alain de Wannet.

Sitôt qu'il l'aperçut, ses yeux se déplacèrent vers sa voisine, une femme d'une rare beauté, aux cheveux cuivrés, au visage pâle et aux grands yeux mauves. Lady Eglantine mangeait à peine et semblait soucieuse.

Profitant d'un moment où son voisin se détournait pour rire d'une plaisanterie, elle s'excusa et quitta la table.

David alla à sa rencontre, et l'arrêta au moment où elle sortait de la salle.

— Avec votre permission, milady, j'aimerais vous parler.

Elle le dévisagea un instant, sur ses gardes.

— C'est au sujet de lord Gareth Hawke.

Une ombre passa sur le visage d'Eglantine. D'un signe de la tête, elle indiqua la porte.

— Sortons, dit-elle.

Ils gagnèrent la cour intérieure du château, et allèrent s'abriter sous une tonnelle.

— Je m'appelle David Feversham, expliqua-t-il et suis notaire de mon état. Lord Alain m'a chargé de faire annuler votre mariage.

Elle le dévisagea un instant, méfiante.

— Pensez-vous réussir ?

A son tour, Feversham hocha la tête. Elle le regarda avec de grands yeux où il crut lire une étrange résignation.

— Qu'il en soit ainsi ! soupira-t-elle.

— Milady, êtes-vous bien sûre que c'est là ce que vous désirez ?

A sa stupeur, il vit deux grosses larmes rouler sur les joues d'Eglantine.

— Absolument, dit-elle d'une voix tremblante.

Elle s'enfuit sans se retourner, la main sur la bouche, comme pour étouffer un

sanglot.

David Feversham resta un long moment assis dans la cour. Quelle femme étrange ! songea-t-il. Il ne pouvait s'empêcher de soupçonner quelque mystère dans toute cette affaire. Aussi sa décision fut-elle rapidement prise : Wannet attendrait. Pas question d'agir avant de savoir pourquoi Gareth Hawke souhaitait se séparer d'une femme si belle. D'autant plus que, selon toute évidence, elle l'aimait éperdument.

Chapitre 13

Eglantine frissonna dans l'air frais du matin. Debout à la fenêtre de sa chambre, elle contemplait l'aube qui jetait son voile rose sur la ville de Windsor, encore assoupie au pied de son château.

C'était un spectacle féérique, et pourtant elle était insensible à sa magie. Une larme s'échappa de ses cils et roula sur sa joue. Elle l'essuya d'un revers de la main. « Ah ! songea-t-elle, pourquoi la vie n'est-elle pas aussi belle et pure que cette aurore ? » Hélas ! Au milieu des splendeurs de la cour, elle se sentait perdue, comme une étrangère.

Aujourd'hui devaient être publiés les bans de ses fiançailles avec Alain de Wannet. Bientôt elle serait une des châtelaines les plus enviées du royaume. Wannet, Mepton, Eagleton, Briarwood... C'était plus de châteaux et de domaines qu'elle n'avait jamais rêvé d'en posséder.

Pourquoi alors son cœur se serrait-il à l'idée qu'il faudrait, pour cela, déchirer un bout de parchemin qui avait fait d'elle l'épouse de Gareth Hawke ? C'était n'y rien comprendre. Gareth n'était qu'un scélérat et un voleur. Mais quels moments ils avaient partagés ! Dans l'exaltation de l'amour comme dans l'exaspération de la haine, elle avait connu des moments d'une intensité sans pareille. Alain l'ennuyait déjà, avec ses manières doucereuses et son goût immodéré pour l'intrigue. La porte allait-elle se refermer sur le passé ? Et l'avenir lui semblait soudain si morne !

Toute à ses tristes pensées, elle ne s'aperçut même de l'agitation qui venait d'envahir sa chambre. En se retournant, elle fut surprise de voir les femmes de chambre et les servantes s'activer avec un entrain inhabituel.

Il y avait un air d'allégresse dans tout le château. Eglantine tendit l'oreille vers deux servantes qui murmuraient, pleines d'excitation.

— C'est vrai ? Il est là ?

— Oui, dans ses appartements !

Rowena entra, tout en nouant les lacets de son biau.

— Vous avez entendu, Rose ? Le roi et la reine Philippa sont à Windsor !

Eglantine essuya précipitamment son visage mouillé de larmes.

— C'est étrange, observa-t-elle. Hier encore, il n'était pas question de leur

venue.

—Sa Majesté garde toujours le secret sur ses déplacements. Avec les Français, on ne sait jamais !

Eglantine ouvrit de grands yeux. Comment? Le roi Edouard, que ses victoires avaient fait entrer vivant dans la légende, devait se cacher pour se rendre chez lui, à Windsor ? Lui, le roi chevalier, qui avait réuni les trônes d'Angleterre et de France, qu'avait-il à craindre de ceux qui étaient désormais ses sujets ?

—Mais qui pourrait s'en prendre à lui? s'étonna-t-elle.

—C'est pourtant simple, répondit Rowena, ravie de faire étalage de son sens politique. Edouard a beau être roi de France désormais, pour les Français, il reste un Anglais, c'est-à-dire l'ennemi juré de leur pays.

—Je suis heureuse qu'il soit en sécurité dans son château.

—Oui, dit Rowena, à condition qu'il n'y ait que des amis! Mais nous bavardons et l'heure passe! Hâtez-vous de vous préparer ! La cérémonie débute dans quelques instants. Il ne faut pas faire attendre votre fiancé!

A l'approche des fêtes de Noël, on avait décoré la chapelle de rameaux d'if, de laurier et de houx, dont la verdure emplissait la nef éclairée de mille chandelles en cire d'abeille.

Eglantine marqua un temps d'arrêt au moment de franchir le portail. Toute la noblesse d'Angleterre semblait s'être donné rendez-vous pour ses fiançailles !

Un simple regard en direction de l'autel suffit à lui donner la raison de cette affluence.

Le roi était là, debout près de l'autel.

Les jambes tremblantes, elle longea lentement l'allée centrale, les yeux rivés sur la silhouette majestueuse du monarque.

Arrivée devant lui, elle mit un genou en terre.

— Votre Majesté, dit-elle en baissant la tête.

— Voici donc la fameuse lady Rose de Briarwood, dit le souverain en tendant la main pour la faire se relever. Je constate que mes fils n'ont en rien exagéré votre beauté!

—Merci, Sire !

—Ainsi, vous allez vous fiancer à Wannet, reprit le roi. J'avoue que le récit de votre pari m'a fort diverti ! Et je me félicite de cette alliance. Briarwood jouera un rôle capital dans notre guerre contre les Ecossais. Eglantine leva vers lui un visage troublé.

—Pardonnez-moi, Sire, dit-elle, mais je crains de ne m'engager au sujet de Briarwood. Ceci concerne ma belle-mère, lady Gisèle, désormais.

—C'est à moi d'en décider, dit le roi. Il fit un geste de la main. Alain et Eglantine s'agenouillèrent sur deux coussins de velours cramoisi, devant une coupe d'eau bénite. Les pairs du royaume firent cercle autour d'eux. Le moment était venu pour Eglantine de se vouer à Alain de Wannet.

Etrangement, elle avait l'impression que tout cela était l'histoire d'une autre. C'est à peine si elle écoutait les phrases en latin, et elle n'eut pas un regard

pour Alain. Seule la fascinait la noble silhouette du roi Edouard. Il avait l'Angleterre à ses pieds. Sur une parole de lui, des hommes mouraient, d'autres avaient la vie sauve. Et c'était de lui, ne put-elle s'empêcher de penser, que dépendait le sort de Gareth.

Cette idée chassa soudain toute autre considération de son esprit. Non qu'elle fût nouvelle. N'avait-elle pas proposé maintes fois à Gareth d'intercéder auprès du roi en sa faveur? A présent, le roi était là, devant elle. Il lui suffisait de solliciter une audience. Edouard semblait bien disposé à son égard. Il la lui accorderait sûrement.

Mais il faudrait pour cela surmonter la plaie vive qu'elle avait au cœur, et aussi la crainte que lui inspirait son souverain. Pour le moment, elle ne s'en sentait pas la force.

A ce moment, son regard fut attiré par un léger mouvement dans l'ombre de la nef. Personne d'autre ne semblait l'avoir remarqué, car tous les yeux étaient fixés sur l'autel. Une silhouette se profila sur la pierre du mur, puis émergea dans la lueur des cierges.

C'était un moine, vêtu d'une ample robe de bure brune, la tête enveloppée dans un volumineux capuchon. Visiblement, il n'était pas là pour prier, car il avançait à pas furtifs et décidés à la fois, comme s'il savait exactement où il allait.

Peut-être un messager au service du Prince Noir? se dit Eglantine, car le moine se dirigeait maintenant droit vers celui-ci. Personne ne prêta la moindre attention au nouveau venu qui s'immobilisa derrière le prince et se pencha vers lui, comme pour lui parler à l'oreille.

Un silence pesant tomba sur la chapelle Alain tira Eglantine par la manche. Elle sursauta, devinant qu'elle était censée dire quelque chose, mais ses yeux ne pouvaient se détacher du moine.

Soudain, elle retint son souffle, pétrifiée. Le moine venait de sortir une main de sa robe. Un éclair métallique brilla dans l'ombre.

Alain tira de nouveau sur sa manche. Ignorant son insistance, elle bondit de son coussin. Son cri déchira le silence de la nef.

—Prenez garde, Sire !

Elle se précipita sur le prince Edouard, et parvenant à le faire tomber par terre au moment où le poignard s'abattait. Tous deux roulèrent sur le sol froid de la chapelle tandis qu'autour d'eux s'élevait une clameur scandalisée.

Le prince demeura un instant hébété, incapable de réagir, et il fallut que Jean de Gand saisisse Eglantine et l'entraîne à l'écart de son frère, pour que ce dernier puisse enfin se relever.

—Avez-vous perdu la raison? s'écria Jean en la secouant.

Haletante, Eglantine tenta de s'expliquer.

—Là ! dit-elle, le moine, arrêtez-le !

Elle pointa l'index vers le meurtrier qui s'enfuyait vers le portail.

Machinalement, les gardes croisèrent leurs hallebardes, et coupèrent la retraite au moine. Deux soldats s'emparèrent de lui et le ramenèrent vers les princes.

—Lâchez-moi ! hurla Eglantine.

Impressionnés par l'accent vibrant de sa voix, les deux frères la relâchèrent. Elle alla droit vers le moine, et fouilla fébrilement sa robe, jusqu'à ce que ses doigts rencontrent le métal froid de la lame.

Elle la lui arracha et la brandit aux yeux de l'assistance.

Livide et outragé, le prince Edouard tira brusquement sur la capuche du moine. Un visage convulsé par la haine apparut, surmonté d'une abondante chevelure brune bouclée, sans tonsure.

—Cet homme s'est introduit ici sous le saint habit tonna le prince, mais c'est un suppôt du diable, venu pour me tuer sous les yeux du roi mon père !

—Pitié, ayez pitié! gémit en français l'assassin.

Le prince Edouard cracha sur le sol, l'air dégoûté.

—Chien de Français ! s'écria-t-il. Qu'on l'emmène, et qu'on le soumette à la question !

Le faux moine continuait à supplier, mais Eglantine fut frappée par l'expression avide de son regard fixé sur le poignard qu'elle tenait toujours. Avant qu'elle ait pu esquisser un geste, il se précipita sur l'arme et la lui arracha.

Eglantine fit un pas en arrière. Sous ses yeux horrifiés, l'assassin plongea le fer dans sa poitrine, et s'effondra sur le sol.

—Ma patrie..., dit-il en expirant dans une mare de sang.

Au moment d'exhaler son dernier soupir, il parvint à murmurer :

—*Manus... manus Domini est!*

—Dieu de miséricorde ! dit Eglantine dans un souffle, incapable de détacher ses yeux de l'homme mort qui gisait à ses pieds.

Au bout d'un moment, elle se tourna vers le roi.

— Pardonnez-moi, Sire, balbutia-t-elle.

Edouard lui prit les mains et la fit pivoter vers lui.

—Il n'y a rien à pardonner. Mon seul souci est de savoir comment vous prouver ma reconnaissance !

— Le prince est sauf. Cela suffit à me récompenser.

—Grâce à Dieu, le danger est écarté, dit Alain. La cérémonie peut continuer.

—Pas question, lord Alain, dit le roi. L'émotion nous étreint tous encore, et la présence d'un homme mort cette chapelle serait un mauvais présage, ne croyez-vous pas ?

—Mais, sire, nous n'avons pas prononcé nos vœux ! protesta Alain.

Un regard sévère du roi suffit à le faire taire.

Noël approchait. La faveur d'Eglantine était à son zénith. Pas un jour ne passait sans que le roi ou l'un des princes ne lui fît quelque présent, ou ne la convie à montrer son adresse au tir à l'arc ou à la chasse. Elle connaissait désormais assez bien la cour pour savoir que les astres y sont éphémères. Et les flatteries incessantes des courtisans, les regards envieux des dames ne tardèrent pas à lui peser. Le seul avantage était que tout cet étourdissement lui apportait l'oubli. Car Gareth n'était jamais loin de ses pensées, ravivant les souvenirs mêlés de leur amour et de sa trahison.

Le soir de Noël devait être le point culminant des festivités. Une activité pleine de gaieté régnait à Windsor, où la cour au grand complet se trouvait rassemblée.

Eglantine eut un mal fou à se soustraire aux soins de la couturière qu'Alain lui avait envoyée. Mais lorsqu'elle se regarda dans la glace, une fois prête, force lui fut de convenir que la brave ouvrière s'était surpassée. Sa robe de velours

violet aux manches échancrées était discrètement bordée d'hermine, et rehaussée de fines broderie en fil d'or. Elle avait roulé sa tresse sur le sommet de sa tête puis posé dessus une coiffe à liseré d'or. Eglantine contempla son reflet avec un mélange de satisfaction et de mélancolie, en songeant que l'homme qui avait fait d'elle une femme ne serait pas là pour la voir.

— Ma chère, dit Alain en l'accueillant à l'entrée de la grand'salle, vous êtes resplendissante !

—Après tout le mal qu'on se donne pour moi, le contraire serait bien décevant ! répondit-elle en inclinant la tête.

Au cours du repas, les attractions se succédèrent à une cadence telle qu'il ne fut pas question de faire la conversation un seul instant. Le sommet de la soirée fut l'arrivée de la bûche de Noël, annoncée par une fanfare, suivie d'un chant joyeux.

L'énorme pièce de bois, tirée par une douzaine d'hommes, fut déposée dans la cheminée. Tous les convives se mirent à chanter.

—La bûche est allumée! proclama le roi Edouard. Qu'avec elle se consomment toutes les querelles et les haines. Qu'elle bannisse l'envie de nos cœurs et nous apporte la paix et l'amitié.

Eglantine leva sa coupe et, l'espace d'un moment, laissa les paroles du monarque toucher son cœur. « Puisse le vœu d'Edouard s'accomplir! » songea-t-elle. Mais au plus profond d'elle-même, elle savait qu'il faudrait plus qu'un vœu, un miracle, pour que ses propres tourments cessent.

Elle eut à peine le loisir de s'attarder à ses pensées. La hure de sanglier et les paons rôtis arrivèrent sur les longues tables, et le festin reprit de plus belle.

Enfin de nouveaux chants retentirent, et tous les convives se rassemblèrent autour d'une énorme vasque emplie de liqueur, où flottaient des tranches de pain grillé, qui devaient récompenser les meilleurs toasts portés à leur souverain par les courtisans.

Debout près de la vasque, à côté d'Alain, Eglantine pensa avec nostalgie aux Noël's de son enfance, beaucoup plus intimes, certes, mais si pleins de vraie joie et d'amour !

—Quel faste! soupira-t-elle, impressionnée malgré elle.

—Sans votre beauté, la fête serait bien terne, ma chère, dit Alain, d'une voix rendue quelque peu trainante par le vin.

Et avant qu'elle ait pu esquisser un geste, il la prit dans ses bras et l'embrassa, sous les vivats des courtisans qui les entouraient.

—Alain, je vous en prie ! s'écria-t-elle en se débattant.

—Voyons, ma mie, dit Alain en pouffant de rire. Nous sommes ici pour nous amuser !

—Eh bien, si c'est là votre façon de vous amuser, dit-elle, frémissante d'indignation, je préfère me retirer. J'ai vu plus de dignité chez de pauvres villageois qu'à toutes les fêtes de la cour !

Ignorant les protestations outragées des courtisans, elle fit demi-tour.

Seule Rowena aurait pu dire si ce fut par hasard ou volontairement que son

pied jaillit au moment précis où Eglantine passait devant elle. Certaines mauvaises langues — et il n'en manquait pas à la cour — y virent une juste rétribution pour l'affront fait à cette noble assemblée.

Mais quelle qu'en fût la cause, l'effet fut spectaculaire. Eglantine trébucha et, dans un effort désespéré pour retrouver son équilibre, tomba à la renverse dans la vasque de liqueur.

L'espace d'un instant, la stupeur paralysa l'assistance et ce fut à peine si quelques rares courtisans osèrent esquisser un sourire. Rappelant à elle toute sa dignité, la jeune la jeune femme essaya de se relever, avec un regard désespéré en direction d'Alain.

Hélas, au lieu du geste chevaleresque quelle attendait, celui-ci se retourna vers ses amis. L'occasion de faire valoir son esprit était trop belle.

—Messieurs, déclara-t-il avec un rire satisfait, cettefois, je choisis le toast plutôt que le breuvage !

Les rires fusèrent jusqu'aux voûtes de la grand'salle et roulèrent comme le tonnerre aux oreilles d'Eglantine.

Elle enjamba sans aide le rebord de la vasque, ignorant la main qu'Alain lui tendait avec une galanterie outrée et, comme elle lui tournait le dos, se trouva nez à nez avec Griffith, qui la contemplait d'un air narquois.

—Vous!

—Je constate que vous avez fait du chemin, ironisa Griffith. En revanche, vos manières laissent toujours autant à désirer !

Eglantine ferma les yeux. Après l'humiliation, le cauchemar! ne put-elle s'empêcher de penser. Elle ne croyait pas si bien dire.

— Qu'on s'empare de cette femme! tonna une voix impérieuse.

L'évêque Talwork s'avança, pointant vers elle un index accusateur.

—Que signifie tout ce bruit? s'enquit la voix, beaucoup plus calme, du roi Edouard.

Ses yeux coururent d'Eglantine, échevelée et dégoulinante, au prélat. Il fronça les sourcils, attendant patiemment une explication qu'il ne voulait pas s'abaisser à solliciter.

—Cette femme a perdu la raison, Sire, déclara Talwork. Elle a insulté vos sujets, et, en cette nuit sainte entre toutes, vient de provoquer un esclandre au milieu de votre cour. Ordonnez qu'on l'arrête!

Le roi se tourna vers Eglantine. Oublieuse de l'étiquette, et de sa propre sécurité, elle fit un pas vers l'évêque et le défia du regard.

—Je comprends votre empressement à me faire sortir d'ici, dit-elle. Toute folle que je sois, j'en sais assez sur vos agissements pour...

Talwork reçut le coup avec son calme habituel. Seule une brève crispation des lèvres indiqua au roi et à Eglantine qu'il avait peur.

—Trêve de divagations, femme, Oubliez-vous que vous êtes en présence de Votre souverain?

Eglantine éclata d'un rire sauvage. A présent toutes les oreilles et tous les regards étaient tournés vers elle, elle le savait, aussi bien que Talwork. Tant

pis si elle payait cher son audace. Cela n'avait plus aucune importance

—Puis-je parler, Sire ? demanda-t-elle.

—Votre Majesté...

—Silence ! coupa Edouard. Lady Rose a sauvé la vie de mon fils. Je lui dois au moins de l'entendre!

—Majesté, commença Eglantine, je ne puis plus longtemps garder le silence. Le diocèse de Morley est corrompu. L'évêque Talwork et ses valets abusent de votre faveur, ainsi que du nom de la Sainte Eglise, en faisant le commerce des indulgences et des charges. La fornication et la simonie sont partout. Des dizaines de femmes sont captives, et ne servent qu'à assouvir les bas instincts des hommes.

Un murmure horrifié parcourut la foule des courtisans.

—Voilà de graves accusations, milady.

—C'est la vérité, Sire ! Au nom de l'église, Talwork commet les pires exactions. Son avidité est sans bornes. Récemment encore, il a essayé de s'emparer des terres de lord Gareth Hawke.

Un murmure s'éleva à l'énoncé de ce nom célèbre et si décrié.

Le roi demanda le silence d'un geste de la main.

—Ne la croyez pas, Sire ! intervint Talwork. Cette femme était la catin de Hawke !

De nouveaux murmures soulignèrent cette déclaration. Eglantine se tourna vers l'évêque.

—Son Eminence me fait trop de crédit, ironisa-t-elle. En vérité, je n'ai plus rien à voir avec Gareth Hawke. Mais il est victime d'une injustice, je suis la première à le reconnaître.

Le roi demeura silencieux un instant, l'air tristement songeur.

—Hawke était un grand serviteur de la Couronne dit-il. Un homme difficile, il est vrai. Et il a attaqué Morley.

—Entendez-moi jusqu'au bout, Sire ! s'exclama Eglantine. Je sais qu'il est sacrilège de s'en prendre aux biens de la Sainte Eglise. Mais s'il l'a fait, c'est parce que les gens de Talwork avaient enlevé sa sœur et plusieurs membres de sa maison. Lady Mary est morte en captivité, ses femmes ont été livrées aux hommes de Morley. Ce que lord Hawke a fait, n'importe quel homme d'honneur l'aurait fait.

—Qu'avez-vous à répondre à ceci. Eminence? demanda le roi.

—Tout cela n'est qu'un tissu de mensonges, Sire. Cette femme a perdu l'esprit !

—Je ne dis que la vérité ! Et s'il vous faut une preuve de plus...

Sous les yeux médusés des courtisans, Eglantine souleva le bas de sa robe jusqu'à sa taille et montra la flétrissure encore clairement visible sur sa peau blanche.

—Souvenir de Morley ! déclara-t-elle.

Chacun put voir le serpent et la croix, ceux-là même que Talwork arborait si fièrement sur sa poitrine.

Eglantine laissa retomber sa robe et se tourna vers leroi.

—Pardonnez-moi, Sire, dit-elle en baissant la tête. Mais qu'importe la faveur d'un roi auprès de la vérité?

Elle fit une profonde révérence, puis sortit sans un regard pour les courtisans stupéfaits.

Chapitre 14

—Nous partons pour Windsor, Giles, dit Gareth en entrant dans la salle d'armes. Ordre de sa majesté.

—Diantre, voilà qui ne me dit rien qui vaille, répondit Giles.

—Je ne sais que penser moi non plus, Giles. De toute manière, on ne fait pas attendre le roi. Plus vite nous serons sur place, plus tôt, nous serons fixés.

Ils arrivèrent à Windsor par une froide journée de la mi-janvier. Gareth entra dans la cour du château en jetant des coups d'œil méfiants autour de lui, s'attendant à être arrêté et jeté dans un cul-de-basse-fosse, où il croupirait en attendant le bon vouloir de l'évêque Talwork. A sa complète stupéfaction, on le conduisit dans un appartement privé où l'attendait un bain chaud. Le valet qui l'escortait lui dit de se préparer rapidement, car sa Majesté l'attendait.

Gareth entra dans la salle d'audience royale. Edouard siégeait sur son trône, entouré de dignitaires et de conseillers. Le faucon favori du roi était perché sur le dossier au-dessus de son épaule.

Gareth s'inclina devant son souverain.

—Debout, lord Gareth. Je vous sais gré d'avoir fait diligence.

—Je suis à vos ordres, Sire.

—Approchez, je vous prie. Nous avons à parler.

Gareth monta les marches de l'estrade, sentant sur lui les regards des conseillers royaux.

—J'irai droit au but, lord Gareth, commença le roi. J'ai pris mes informations. Votre raid sur Morley était parfaitement justifié. La proscription qui vous frappait est donc annulée. En guise de réparation, veuillez accepter la charge de grand fauconnier, et les excuses de la Couronne.

Gareth mit quelque temps à retrouver ses esprits.

—Le service de Votre Majesté suffit à effacer mes peines, Sire, déclara-t-il cependant au bout d'un instant.

—Je m'en réjouis, lord Gareth. Mais je n'ai pas fini. L'évêque Talwork est banni. Morley est à vous.

Gareth ouvrait la bouche pour protester, mais le roi l'arrêta d'un geste.

—J'y mets toutefois une condition : mariez-vous. Du coin de l'œil, Gareth vit les conseillers hocher la tête, l'air approbateur. Le roi ne savait donc pas tout. Fallait-il avouer qu'il était déjà marié? A moins qu'Eglantine ne soit sur le

point d'obtenir l'annulation... Mieux valait attendre d'être fixé sur ce point.
—Vous avez trouvé un moyen infailible de me pousser vers l'autel, Majesté, dit-il en souriant.
—J'y comptais bien, en effet, répondit le roi sur le même ton. Qui sait d'ailleurs si vous ne trouverez pas votre bonheur ici même à Windsor ? En attendant, vous serez mon invité d'honneur au banquet de ce soir.
Edouard releva la tête, et, promenant un regard circulaire sur l'assemblée :
—Justice a été rendue à lord Gareth Hawke ! Et maintenant, hélas, il faut nous occuper de Talwork.
Un page fit irruption à ce moment, hors d'haleine.
— Sire ! L'évêque Talwork s'est échappé ! dit-il.

Dans le brouillard chatoyant des toilettes qui virevoltaient autour de lui, une tache de velours mauve attira irrésistiblement le regard de Gareth. Il eut à peine besoin de lever les yeux. Son cœur bondit dans sa poitrine et soudain se serra, comme pris dans un étau glacé.

Eglantine !

Gareth ferma les yeux, puis les rouvrit instantanément. Non, il ne rêvait pas. C'était bien elle qui dansait avec Alain de Wannet ! Que faisait-elle à la cour ? Mais que lui importait la réponse, au fond ? Elle était là, éclipsant par sa beauté et son éclat toutes les autres femmes de l'assemblée, toutes celles qu'il avait connues ! Comment avait-il pu s'aveugler au point de penser qu'il l'oublierait un jour ?

Les yeux rivés sur elle, il attendait, souhaitant de toutes ses forces qu'elle regarde dans sa direction, et le voie. En vain ! Las d'attendre, il s'avança résolument vers elle et Alain de Wannet.

—Lady Eglantine finira cette danse avec moi, déclara-t-il fermement.

Ce fut au tour d'Eglantine d'ouvrir de grands yeux stupéfaits et incrédules. Etait-ce possible ? Gareth, le Proscrit, l'homme qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore, peut-être, de toute son âme, était là, devant elle, plus fier, plus séduisant que jamais, au beau milieu de la cour qui l'avait rejeté pendant des années !

—Eh bien, Eglantine, murmura-t-il, pour une surprise...

—Que fais-tu ici ? demanda-t-elle enfin.

—Je pourrais te retourner la question. Mais je répondrai le premier. Le roi a levé la sanction. Je ne suis plus à l'index.

Le visage d'Eglantine s'illumina. Depuis qu'elle était arrivée à Windsor, décidément, elle allait d'émerveillement en émerveillement. Le roi l'avait donc entendue ! Gareth était gracié ! C'était un véritable miracle !

—A ton tour, Eglantine, dit-il. Que fais-tu à Windsor ?

—Kenneth et Rowena ont absolument tenu à ce que je les accompagne. Ils ont été très bons pour moi !

Gareth serra les dents en repensant à tout ce qu'elle avait enduré par sa faute à Masterson. Il cherchait les mots pour lui demander pardon lorsqu'une main se

posa sur son bras. Il se retourna, et se trouva nez à nez avec Wannet qui le dévisageait avec un sourire suffisant.

—Maintenant que vous êtes revenu en grâce, lord Hawke, je suis sûr que vous aurez à cœur de renouer avec vos anciennes connaissances. Lady Eglantine ne vous en voudra pas. Vous n'avez d'ailleurs plus aucun droit sur elle. Ce mariage auquel vous l'avez obligée est annulé.

Maîtrisant une envie furieuse d'écraser son poing sur le faciès abhorré de Wannet, Gareth regarda Eglantine.

—Est-ce vrai? demanda-t-il. Réponds-moi!

—Gareth, je...

Elle ne put achever sa phrase, incapable de s'expliquer à elle-même pourquoi elle avait cédé aux insistances de Wannet, et détruit son mariage avec le seul homme qu'elle ait jamais aimé.

—Eh bien? insista-t-il.

—C'est vrai, répondit-elle en baissant la tête.

Gareth la dévisagea quelques instants, abasourdi puis un rictus amer déforma sa bouche.

Encore heureux qu'il n'ait pas parlé de son mariage au roi !

—Te voilà débarrassée de moi, Eglantine ! jeta-t-il.

Sans ajouter un mot, il s'éloigna à grand pas.

Petit à petit, les convives se retirèrent. Epuisé par la route, Gareth ne restait que dans l'attente d'apercevoir la beauté à peine entrevue, sitôt reperdue, d'Eglantine et de pouvoir lui parler.

Celle-ci, de son côté s'accrochait au fol espoir de le voir revenir vers elle. Il lui suffirait de quelques mots pour qu'elle lui pardonne tout. Et Dieu savait qu'elle ne désirait rien tant que lui pardonner !

Hélas! Wannet ne relâchait pas sa garde vigilante, enchaînant gigue sur bourrée, si bien qu'ils ne purent pas même échanger le moindre regard.

Pour comble de malchance, Rowena eut tôt fait de profiter de la situation pour accaparer l'attention de Gareth.

—Mes félicitations, milord, dit-elle d'une voix caressante à son oreille. Je savais bien que vous étiez victime d'une injustice.

Il ne lui prêta qu'une attention distraite, sachant bien que sa faveur retrouvée était la seule cause de ce regain d'intérêt.

—Ils forment un couple charmant, ne trouvez-vous pas? ajouta-t-elle en voyant qu'il n'avait d'yeux que pour Eglantine et Wannet. Le roi lui-même semble bénir leur union.

Gareth la regarda, stupéfait.

—Que dites-vous? s'exclama-t-il.

—Ils sont fiancés, milord! Vous êtes bien le seul à l'ignorer ! répondit Rowena en éclatant de rire. Ce sera le mariage de l'année, si vous m'en croyez.

Le lendemain, la chasse royale envahit la forêt aux abords de Windsor. C'était

la dernière de la saison. Bientôt la famille royale retournerait à Londres et les courtisans s'en iraient dans leurs domaines, rassasiés de plaisirs et d'honneurs. Eglantine ne savait trop de quoi le lendemain serait fait. Elle n'avait qu'une hâte : regagner Briarwood, en finir avec Gisèle. Mais Alain ne semblait nullement pressé.

C'était une de ces journées trompeuses où l'air limpide et doux fait croire à la fin précoce de l'hiver. Les chasseurs s'étaient rassemblés dans les marais à proximité du château. Une sonnerie de trompe retentit, et les cavaliers s'élancèrent dans les bois. Eglantine piqua Dame Blanche et, l'espace d'un instant, oublia ses tourments dans la jubilation d'un galop endiablé, laissant sa longue chevelure flotter au vent. Un étang limpide s'étendait sur sa gauche, bordé de mousse d'un côté, tandis que sur l'autre rive poussaient des herbes folles.

Elle se laissa aller au gré de son cheval, sans prendre garde à l'énorme tronc en travers de son chemin. Lorsqu'elle l'aperçut, il était trop tard. Le cheval trébucha et roula en poussant un hennissement de douleur. Eglantine eut l'impression qu'une main géante la soulevait de sa selle et la lançait dans les airs, avant de la projeter brusquement sur le sol. Le souffle lui manqua, et elle perdit connaissance.

—Oh, Seigneur, non !

Ces paroles angoissées la tirèrent à demi de sa torpeur. Deux bras robustes la soulevèrent et elle se sentit enveloppée par un parfum familier de cuir et de feu de bois. Sa joue reposait contre une poitrine large et chaude. Elle leva les yeux.

Gareth la regardait, une expression d'infini soulagement sur le visage.

—Grand Dieu, Eglantine ! s'exclama-t-il. J'ai eu peur !

—Gareth..., murmura-t-elle.

Les mots sortirent de sa bouche sans qu'elle y pense.

—Dis-moi que tu aurais eu de la peine :

Il la dévisagea, l'air intrigué, puis parti d'un rire sans joie.

—Devine toi-même ! dit-il en la remettant avec précaution sur ses pieds.

Il s'assit au bord de l'eau tandis qu'elle faisait quelques pas en essayant de reprendre ses esprits

Du plus profond des bois leur parvint l'appel des trompes, ponctué par le galop des chevaux.

—Ils sont loin, à présent, dit-il. Viens t'asseoir près de moi, si ma compagnie ne t'incommodé pas.

Ils contemplèrent l'eau en silence pendant quelques instants. Eglantine le dévisageait du coin de l'œil. Son beau visage semblait habité par une rage sombre.

—Ainsi, dit-il enfin, tu vas épouser Wannet. Tu n'as pas perdu de temps !

L'amertume de Gareth ranima la colère d'Eglantine.

—Pourquoi aurais-je attendu, Gareth ? répliqua-t-elle. D'ailleurs, je n'ai pas

d'explications à te donner.

—Il n'empêche ! Je suis sûr que tu ne l'aimes pas !

—Qui te parle d'aimer ? L'amour n'est qu'une maladie de l'âme. C'est toi-même qui me l'as appris. Avoue que j'ai été à bonne école ! Je suis bien guérie, à présent.

Furieux, il la saisit par les épaules et se pencha vers elle.

—Vraiment ? demanda-t-il d'une voix frémissante.

Sans un mot de plus, il posa ses lèvres sur les siennes et l'embrassa longuement, avec une passion ardente qui ranima le souvenir de leurs folles étreintes. Elle appuya une main sur la poitrine de Gareth, mais ce n'était pas pour le repousser. Elle ne savait que son corps allait la trahir encore une fois, et balayer toutes ses résolutions.

—Gareth, je t'en prie... non !

Il se redressa et contempla leurs doigts entrelacés comme aux premiers temps de leur grand amour. Qu'en restait-il ? Il leva les yeux vers le visage d'Eglantine. Ses lèvres brillaient, encore tremblantes du baiser qu'il venait de lui donner, mais des ombres passaient dans ses yeux mauves, qu'il ne parvenait pas à déchiffrer. Lentement, il dégagea sa main.

—Qu'y a-t-il entre toi et Wannet ? demanda-t-il.

—Nous sommes fiancés, répondit-elle en détournant les yeux.

—Et tu envisages toujours de l'épouser, après ce qui vient de se passer ? insista-t-il en la tenant sous le feu de son regard.

Eglantine baissa les yeux. Elle avait l'impression qu'il lisait dans ses pensées. A quoi bon parler ? Il avait déjà deviné que son cœur lui appartenait, que son corps ne pouvait être qu'à lui, et qu'entre eux, il n'y avait qu'un obstacle : le souvenir affreux de la trahison.

—Eglantine, reprit-il, comme s'il avait suivi le fil de ses pensées, pourquoi refuses-tu de me croire ? Tout ce que j'ai fait, c'était pour te protéger des manigances de Gisèle. Je voulais sincèrement tout tenter pour que tu gardes Briarwood.

—Alors, pourquoi m'as-tu enfermée à Masterson ?

—Je te l'ai expliqué. Je savais que Gisèle avait envoyé Wannet à ta recherche, mais tu as refusé de me croire. Il voulait t'épouser pour s'emparer de Briarwood.

Il se tut un moment et la contempla, l'air sévère.

—Selon toute évidence, il est parvenu à ses fins.

Eglantine changea de position sur l'herbe, vaguement mal à l'aise. Oui, elle avait refusé de le croire. Mais, à présent, elle se demandait si...

—Si je me suis trompée sur le compte d'Alain, je ne l'épouserai pas.

—Et que feras-tu, alors ? Dis-le moi, mon rossignol ? Dis-moi que tu reviendras vers moi

—Je ne sais pas. Pourquoi me fieraient-ils à toi, plus qu'à un autre ? Par ta faute, je n'ai plus rien à moi.

—Cela reste à voir.

—Que veux-tu dire?

—C'est pourtant bien simple ! Briarwood sera à toi tant que tu garderas l'anneau. Je l'ai gardé. Il est en sûreté dans un coffre à Masterson. Il n'en sortira que le jour où tu le passeras à ton doigt.

Elle le dévisagea longuement, essayant de lire en lui, craignant d'apercevoir l'ombre de la trahison au fond de ses yeux. Mais elle n'y vit rien. Rien qu'une tendresse infinie.

—Oh, Gareth ! s'écria-t-elle en se jetant à son cou, au comble de la joie, je n'osais plus espérer ! Mais comment... ? Gisèle a dû t'offrir une somme considérable. Tu en avais tant besoin !

—Pas au point de te faire du mal, ma chérie.

—Merci..., Gareth, murmura-t-elle en baissant les yeux.

—Je n'ai que faire de tes remerciements, répliqua-t-il. Ce qu'il me faut, c'est ton pardon. Est-ce que tu me pardonnes, Eglantine ?

De nouveau, elle étudia son visage éclairé par le pâle soleil hivernal. Lui pardonner ? Elle savait maintenant pourquoi il l'avait trahi. Mais pouvait-elle oublier la souffrance qu'elle avait enduré par sa faute ? Son cœur meurtri renaîtrait-il jamais des cendres de son amour détruit ?

Elle leva le visage vers lui. Il la suppliait du regard. Fascinée, elle avait l'impression que ses yeux pénétraient jusqu'au fond d'elle-même, et réchauffaient de braises presque éteintes. Soudain, elle sentit une flamme timide monter en elle. Était-ce possible ? Son cœur n'était donc pas mort tout à fait ! Elle pouvait aimer encore ! Et s'il fallait aimer, un seul être au monde existait à ses yeux.

—Que Dieu me pardonne, Gareth, mais je crois bien que je... t'aime toujours, plus encore, s'il est possible, que le jour où je t'ai vu pour la première fois, et où je me suis juré de t'appartenir.

A son tour, Gareth s'embrasa. L'aveu d'Eglantine le réconciliait avec l'existence. Désormais, tout était possible. L'avenir était ouvert devant lui. Enfin !

—Eglantine ! murmura-t-il, au comble de l'émotion, en la prenant dans ses bras.

Allait-il lui dire, lui aussi, qu'il l'aimait depuis toujours ?

Au dernier moment, quelque chose le retint. Non, songea-t-il. Il était trop tôt. Cette révélation avait été trop brutale. Il devait attendre encore qu'elle s'installe dans son cœur. Et puis, il y avait Wannet, dont l'ombre funeste planait encore sur elle.

Il fallait tout d'abord qu'Eglantine rompe ses fiançailles.

L'attente serait rude, interminable, mais Eglantine était un trésor trop précieux. Elle était à ce prix.

Lorsqu'ils regagnèrent le château, les chasseurs étaient déjà rentrés depuis un bon moment. Wannet les attendait à la porte du donjon, l'air sombre et contrarié.

—Ah, vous voilà enfin, maugréa-t-il. Où donc étiez-vous passés ?

—Je... j'ai fait une chute de cheval, Alain, expliqua Eglantine. Lord Hawke m'a secourue.

Wannet les contempla tour à tour. Son regard s'arrêta un moment sur les brins d'herbe restés attachés à leurs vêtements et dans leurs cheveux.

—Je constate qu'il a pris sa récompense sans attendre, dit Wannet, ivre de jalousie. Par tous les diables ! Eglantine, explosa-t-il. N'est-ce pas assez que Rowena ait répandu dans tout Windsor que vous étiez la catin de Hawke ? Il faut en plus que...

Il n'alla pas plus loin. Le poing de Gareth s'écrasa sur son visage et l'envoya contre la muraille. Etourdi, il les regarda s'éloigner, essuyant le sang de sa bouche.

—Par l'enfer, Gareth Hawke, tu le payeras de ta vie ! jura-t-il.

— Il ne plaisantait pas, milady !

Eglantine se retourna et mit un certain temps à reconnaître le petit homme au visage couvert d'une barbe abondante et au regard pétillant d'astuce qui s'inclinait avec une révérence ironique devant elle.

—Giles ! s'exclama-t-elle. Comme te voilà élégant. Mais dis-moi : de qui parlais-tu ?

—De Wannet. Il veut tuer Gareth. Croyez-vous qu'il renonce à vous si facilement.

—C'est son problème, répondit-elle. J'appartiens à Gareth, pas à lui.

—Certes, milady. Mais si Wannet apprend que vous voulez vous remarier avec mon maître, il le fera assassiner.

Giles regarda brièvement par-dessus son épaule, puis s'approcha d'Eglantine.

—J'ai surpris une conversation entre lui et le frère du roi, Jean de Gand. Wannet est prêt à tout.

—Que peut-il contre Gareth ? répliqua Eglantine en haussant les épaules.

Giles leva un sourcil et la considéra un moment perplexe.

— Il peut beaucoup, milady. Le Prince noir, lui-même n'a échappé à la mort que d'un cheveu. Lord Hawke n'est pas si bien gardé...

Pour la première fois, la gravité de la menace apparut à Eglantine.

—En as-tu parlé à ton maître ? demanda-t-elle

—Surtout pas ! Il me rirait au nez en disant qu'il ne craint personne.

Eglantine se leva, le visage plein d'une farouche détermination.

—Fort bien, dit-elle. Dans ce cas, je vais aller voir le roi, et lui dire que je souhaite rompre mes fiançailles avec Wannet pour épouser Gareth ! Il ne pourra me refuser après...

—Quelles raisons lui donnerez-vous, milady ? Qu'un de ses sujets les plus estimés, ami très proche de Jean de Gand par-dessus le marché, prépare un meurtre ? Toute favorite que vous soyez, jamais le roi ne vous croira.

Eglantine baissa la tête. Il fallait bien se rendre à l'évidence : Giles voyait juste.

—Que puis-je faire, mon Dieu ? murmura-t-elle, désespérée.

—C'est à vous d'en décider, milady, répondit Giles en la saluant.

Demeurée seule, Eglantine réfléchit à son dilemme.

Mais elle eut beau faire, aucune lueur d'espoir ne naissait dans la nuit. Elle ne pouvait avoir Gareth sans le vouer à une mort certaine. Quand à l'avertir du danger, à quoi bon ? Il n'était pas homme à fuir ses ennemis. Et, le connaissant, il ferait tout pour la retrouver, ce qui revenait à précipiter sa perte.

La réalité lui apparut soudain dans toute son horreur. Le perdre... Il fallait le perdre pour le sauver!

Le sort en était jeté. Un seul moyen s'offrait à elle d'épargner la vie de Gareth.

Le soir même, elle rédigea une lettre, qu'elle fit porter à Gareth. Après mûre réflexion, elle avait décidé d'épouser Alain de Wannet, disait-elle, se conformant ainsi à la volonté de son souverain. Que dire d'autre sans ajouter la honte du mensonge à l'immensité de son chagrin?

Chapitre 15

Le premier mouvement de Gareth, après avoir lu la lettre, fut de rentrer à Masterson, le plus vite possible afin de ne pas avoir à affronter le spectacle quotidien d'Eglantine au bras de Wannet.

Le roi, hélas, ne l'entendait pas ainsi. Non seulement il refusa de le laisser partir, mais il le fit membre de son conseil privé.

Plusieurs semaines passèrent en conférences interminables. Homme d'action par-dessus tout, Gareth rongea son frein.

Quant à Eglantine, elle était trop contente de se réfugier dans le tourbillon de la vie de cour. Elle y trouvait l'oubli et une bonne excuse pour éviter Gareth sans donner trop de gages à Alain.

Un soir, cependant, celui-ci l'emmena voir un de ces spectacles bibliques qui faisaient fureur en ces temps de profonde croyance. Au cours d'un entracte, elle le suivit dans un pavillon où des boissons étaient servies aux courtisans ? Elle accepta une coupe d'hydromel et, au moment où elle la portait à ses lèvres, leva les yeux et vit Gareth, debout de l'autre côté de la table.

Une espèce de panique s'empara d'Eglantine. Le moindre geste, la moindre parole susceptible de trahir ses sentiments véritables pouvaient signifier la mort pour lui.

Le cœur serré, les yeux brûlants de larmes elle fit demi-tour et se perdit dans la foule des courtisans.

Mais c'était un supplice de le savoir là si proche, et de devoir l'éviter et, pis encore, feindre de ne plus l'aimer.

Au bout d'un moment, n'y tenant plus, elle jeta sa cape de velours sur ses épaules et sortit en direction du fleuve.

Le ciel était limpide, constellé d'étoiles. Une brise légère jouait avec quelques mèches échappées de sa coiffe. Quelque part dans le noir, un rossignol chantait. C'était une nuit faite pour les amoureux, songea-t-elle avec tristesse. Amoureuse, elle l'était, mais son amour était désormais scellé comme un terrible secret. Le révéler c'était détruire celui qu'elle aimait plus que tout au monde.

Combien de temps resta-t-elle assise au bord de l'eau, les bras autour des genoux? Elle n'aurait su le dire. Soudain, une paire de bras puissants l'enveloppa et une bouche se posa sur la sienne.

Au premier contact, elle sut que c'était lui. Gareth! Son premier mouvement fut de s'abandonner à l'ivresse de ses baisers et de ses caresses. Son corps semblait vouloir fondre, se dissoudre dans le tourbillon de désir passionné qu'il suscitait en elle.

Elle l'aimait, comment le nier encore? Et ce fut précisément cet amour qui lui donna la force, pour la première fois, de résister. Elle pensa subitement aux paroles si justes de sœur Marguerite : on n'aime pas vraiment tant qu'on n'a pas tout donné pour ceux qu'on aime. Aimer Gareth, c'était lui faire le sacrifice de son amour, afin qu'il vive.

Il fallait continuer l'affreuse comédie de l'indifférence, coûte que coûte ! Rassemblant toute son énergie, elle le repoussa et se releva.

—De quel droit m'as-tu suivie ? s'exclama-t-elle. Va-t-en, ou j'appelle à l'aide.

Gareth resta bouche bée. Etait-ce Eglantine qui lui parlait en ce moment ? Ou bien une autre femme qui lui ressemblait, mais froide et dédaigneuse, le contraire en somme de celle qu'il avait connu et dont la passion avait enflammé sa vie ?

Non, décida-t-il soudain, comme saisi par une révélation. Tout cela n'était qu'une affreuse comédie qu'une volonté plus forte que la sienne lui imposait de jouer.

Mais y avait-il au monde une volonté plus forte que celle d'Eglantine?

Il fallait en avoir le cœur net. Gareth lui prit doucement le menton et la força à le regarder.

—Qu'est-ce qui t'enchaîne à Wannet, Eglantine?

—Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, milord ! répliqua-t-elle en écartant la main de Gareth. Mais si vous espérez encore m'épouser pour avoir Morley, n'y comptez pas ! Non ! ne le niez pas ! ajouta-t-elle, voyant qu'il ouvrait la bouche. Je sais ce dont vous êtes capable, allez ! Et cessez de me poursuivre. Je ne veux plus vous voir.

Elle détourna les yeux, afin de lui cacher ses larmes et l'atroce douleur qui lui étreignait le cœur.

—Tu as bien observé les usages de la cour! dit-il en se levant. Je suis bien aise que le roi m'ait enfin autorisé à rentrer chez moi ! Tu peux respirer, Eglantine. Demain, je serai parti. Jamais plus je ne t'importunerai.

Il lui jeta un dernier regard, ultime et vaine tentative pour percer le mystère

que dissimulait ce visage de marbre, puis s'éloigna sans se retourner. Eglantine le regarda partir en se mordant les lèvres, pour empêcher les mots qui auraient sortir de sa bouche. Pendant quelques secondes, elle sut que la vie de cet homme était suspendue à sa seule volonté de se taire, malgré les protestations de son cœur et de son corps.

Cette fois, l'âme indomptable d'Eglantine l'emporta ? Mais à quel prix !

Une lettre portant le sceau de Tynegate attendait Gareth à son retour.

—Des nouvelles de Kenneth ! dit-il à Giles Quand je pense que nous ne nous sommes pas vus une seule fois à Windsor ! Le pauvre homme a raté toutes les fêtes royales, parce que le roi l'avait envoyé en mission à Londres.

Il déroula le parchemin et fronça les sourcils.

—Diable, cette lettre ne date pas d'hier !

A mesure qu'il lisait, ses traits s'assombrirent. Finalement, il jeta la lettre sur la table et regarda durement Giles.

—Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'Eglantine avait intercédé pour moi auprès du roi ? demanda-t-il, furieux.

La scène telle que son ami la lui décrivait dans la lettre se déroula dans son imagination. Il revit l'humiliation d'Eglantine, se relevant toute ruisselante de liqueur pour se trouver face à face avec Talwork ; son courage lorsque, bravant la cour, elle avait dévoilé la marque de Morley sur sa jambe et dénoncé les iniquités de l'évêque ! Il serra le rouleau de parchemin convulsivement contre sa poitrine.

—Tu n'aurais pas dû me le cacher, Giles !

Giles n'était pas homme à se laisser impressionner par la colère de son maître. Cette fois, pourtant, il baissa la tête, et contempla le bout de ses bottes pendant quelques instants avant de relever les yeux, l'air coupable.

—J'ai fait pire encore, milord ! C'est par ma faute que lady Eglantine vous a rejeté en faveur de Wannet.

—Que dis-tu ? s'écria Gareth en se dressant d'un bond.

Giles regarda son maître dans les yeux.

—Ecoutez-moi, milord ! implora-t-il. Wannet a juré de vous tuer. Si vous lui reprenez Eglantine, il n'aura de cesse qu'il ne vous voie mort. Je l'ai dit à Eglantine, et elle a décidé de vous rejeter, pour vous sauver.

—Me sauver ! explosa Gareth. A quel prix ? Ne vois-tu pas que ma vie est un enfer depuis que je suis revenu ? Si il me faut vivre ainsi, autant mourir tout de suite ! Wannet est un adversaire redoutable, mais je n'ai pas peur de lui. Malheureusement, il faut que j'attende l'armée que le roi m'envoie pour combattre les Ecossais. Fichu contretemps !

—Ne désespérez pas, milord, répondit Giles. Lord Alain est lui aussi en train de rassembler une compagnie dans le Yorkshire. Eglantine l'accompagne peut-être. Je vais essayer de la trouver.

—Va, dit Gareth. Et fasse le ciel qu'il ne soit pas trop tard !

Une semaine s'écoula, puis deux. Aucune nouvelle du roi. Gareth ne tenait

plus en place. Il passait ses journées à cheval, parcourant ses terres. Quel changement depuis son retour en grâce ! Partout où il passait, on se pressait autour de lui. La joie était revenue à Masterson, qu'il revoyait enfin tel qu'il l'avait connu jadis. Tout cela, il le devait à une seule personne, une femme qui lui avait enseigné la compassion et l'amour de ses sujets. Il l'en aimait chaque jour davantage. Et pas une seule fois il ne le lui avait dit.

Chapitre 16

—Eh bien, Lionel, dit Alain de Wannet, quelles nouvelles de Hawke ?

—Il est à Masterson, milord. Il attend les troupes envoyées par le roi pour combattre les Ecossais.

—Tu ne m'apprends rien !

—Si fait, milord. Il y a du nouveau. Rowena Shelby est en route pour Masterson. Elle dit à qui veut l'entendre qu'elle va épouser Hawke.

Wannet se gratta la barbe un instant, songeur.

—Mmh, je n'aime pas ça! marmonna-t-il. Rowena était fiancée à Gareth. Elle a rompu quand il a été mis à l'index. Maintenant qu'il est revenu en grâce, elle va tout faire pour le reconquérir. A moins qu'il ne la renvoie chez elle, bien entendu...

—Ça ne sera pas facile, milord, elle a engagé un avocat. Si Hawke refuse de l'épouse, elle le poursuivra pour manquement à la parole donnée.

—Par le diable, voilà qui devient sérieux, déclara Alain. Si Hawke se marie, Morley sera à lui. Il faut absolument agir.

—Que comptez-vous faire, milord ?

—Je veux voir Hawke mort à mes pieds ! s'exclama Wannet. J'aimerais m'en charger moi-même, mais l'issue d'un combat singulier est par trop incertaine, surtout avec un adversaire comme lui. Rien de tel qu'une embuscade. Il y a suffisamment de coupe-jarrets à Morley pour s'en charger. Je vais y réfléchir. Tiens-toi prêt à partir.

Les deux hommes se séparèrent. Le rideau d'une minuscule fenêtre percée dans la muraille au-dessus du chemin de ronde retomba sans bruit. Eglantine s'appuya contre le mur, près de défaillir.

Rien ne lui avait échappé, ni la nouvelle du prochain mariage de Gareth, ni le complot ourdi contre lui par Wannet. Tout était à recommencer ! Elle avait renoncé à lui pour le sauver des conséquences d'un mariage. Mais dans tout cela, elle avait oublié Rowena.

—Milady, une visite vient d'arriver pour vous dans la grand'salle.

Eglantine remercia le page d'un signe, et lui emboîta pas. Dès qu'elle entra, une femme se leva à la table basse et se précipita vers elle, les bras grands ouverts.

—Janet ! s'écria Eglantine.

Les deux femmes s'embrassèrent longuement sous les yeux intrigués des convives attablés. Finalement, Eglantine, devinant que Janet apportait des nouvelles, l'entraîna dans sa chambre.

Une fois la porte refermée, elle prit les mains de la vieille servante et la fit asseoir à côté d'elle sur le lit.

—Tu as fait une longue route, Janet, dit-elle. Pourquoi viens-tu seule?

—J'ai quitté Briarwood en secret, malgré l'interdiction de votre belle-mère, répondit Janet.

—Pourquoi, Janet ? insista Eglantine, prise d'un pressentiment.

—Il s'agit de votre père, ma chérie. Il est malade.

Eglantine poussa un cri et posa sa main sur sa poitrine.

—Mon père ! Seigneur Jésus ! Qu'a-t-il ?

—Allez savoir ! s'exclama Janet. On lui apporte tous les jours des décoctions infâmes, on le saigne, rien n'y fait ! Votre père est un vieil homme, milady. Il n'y a pas de remède pour ça.

—Tu veux dire qu'il est mourant ? Il faut que j'aille à Briarwood, Janet, déclara-t-elle en se levant. Ma place est auprès de lui. Nous partirons demain à l'aube !

Eglantine se garda bien de révéler ses intentions à Alain. Il lui avait interdit à plusieurs reprises déjà, sous des prétextes divers, de se rendre à Briarwood. Elle se contenta donc de l'informer, le lendemain matin, qu'elle allait en ville faire des achats.

Tandis qu'elle s'apprêtait à monter à cheval, elle vit Alain quitter le château à la tête d'une troupe armée. Elle frémit devant son air de sombre détermination. Il n'y avait personne à Stepton à qui elle pût confier un message pour Gareth. De toute manière, en apprenant que le messenger venait de sa part, il se contenterait sans doute de hausser les épaules.

Janet et Eglantine chevauchèrent sans trêve toute la journée. A la nuit tombante, elles s'enfoncèrent dans un bois épais, en quête d'un abri pour dormir. Mais, au détour d'un sentier, Dame blanche fit un écart, effrayée sans doute par un bruit dans les fourrés. Avant qu'Eglantine ait pu réaliser ce qui se passait, une demi-douzaine de brigands fondirent sur elles. Un gourdin la frappa dans le dos et la renversa de sa selle. Elle n'eut que le temps de crier à Janet de s'enfuir. Un second coup l'atteignit tempe, et elle s'évanouit.

Eglantine reprit peu à peu ses sens, ballottée par le pas régulier du cheval sur lequel on l'avait jetée. Il faisait nuit noire, mais les odeurs de feuillage et d'humus lui apprirent qu'ils étaient encore dans la forêt.

Ils arrivèrent enfin à un campement de fortune organisé autour d'une grande flambée. Des individus de mauvaise mine s'y réchauffaient. A leur approche,

l'un d'eux s'en vint la soulever de son cheval, pour la déposer aux pied d'un arbre.

Un homme s'avança. Elle mit quelque temps à reconnaître l'évêque Talwork sans sa robe et ses bijoux, vêtu d'une simple bure.

Il se campa devant elle et la regarda avec un sourire de triomphe.

—J'ai longtemps attendu ce moment, dit-il avec un rictus mauvais.

—Que voulez-vous de moi? demanda-t-elle d'une voix méprisante.

—Quelle question ! s'exclama-t-il. N'êtes-vous pas la cause de ma disgrâce ?

Il fit un geste de la main. Plusieurs hommes, parmi lesquels elle reconnut Griffith, s'approchèrent.

—Messieurs, dit Talwork, il est temps que cette femme expie ses fautes.

Un homme coupa les liens qui emprisonnaient ses chevilles, et attacha ses bras au-dessus de sa tête. Lorsqu'il eut terminé, il se retourna vers Talwork.

L'évêque félon jeta un dernier regard à Eglantine, puis fit demi-tour.

—Elle est à vous, dit-il à ses hommes.

Le regard brillant d'un désir abject, Griffith entreprit de défaire le lacet qui fermait la houppe de Eglantine. Elle ferma les yeux, prise d'un mélange de terreur et de dégoût. Elle était perdue. Gareth était loin et ne pouvait rien pour elle, à supposer qu'il souhaite encore lever le petit doigt pour la sauver.

Il ne lui restait que la prière. Mais elle ne se sentait même pas la force de lever les yeux vers le ciel.

Pendant ce temps, Griffith s'activait tirant sur ses lacets, respirant bruyamment. Soudain, un bruit de cavalcade emplît la forêt. Les hommes, épouvantés regardèrent autour d'eux, puis commencèrent à s'égayer dans les fourrés, à l'exception de Griffith, qui était trop à son affaire pour prêter attention à ce qui se passait autour de lui.

Mal lui en prit. Une lame siffla, et Eglantine vit sa tête voler en l'air et rouler sur l'herbe. Le sang jaillit sur elle tandis qu'elle se recroquevillait, horrifiée, contre le tronc de l'arbre.

Un cavalier sauta de son cheval, et courut vers elle.

—Alain ! s'écria-t-elle.

Il donna quelques ordres à ses hommes. La bataille reprit. D'autres têtes roulèrent dans l'herbe tachée de sang et jonchée de corps sans vie.

Du coin de l'œil, Eglantine vit une silhouette se diriger furtivement vers le sous-bois.

—Alain ! cria-t-elle en montrant l'homme du doigt. Regarde !

Le temps que Wannet la hisse derrière lui sur son cheval, Talwork avait enfourché Dame Blanche et s'éloignait au triple galop sous les arbres.

Ils se lancèrent à sa poursuite. Mais le cheval d'Alain, alourdi par sa double charge, ne pouvait rivaliser de vitesse avec Dame Blanche. Ils la virent disparaître comme un éclair blanc, au détour d'un chemin. Alain poussa son cheval dans la même direction. Parvenu au tournant, il arrêta sa monture. Au bord du chemin, une pierre portait une inscription gravée en latin : *sanctuarium*.

—Alain, s'écria-t-elle, il faut absolument le rattraper S'il arrive au sanctuaire avant nous, nous ne pourrons plus rien contre lui !

Wannet poussa un juron. Evidemment, Talwork savait cequ'il faisait. Personne, pas même le roi ne pouvait arrêter un homme qui aurait trouvé refuge dans une église. Il piqua sa monture, mais rien n'y fit. L'écart ne cessait de se creuser entre poursuivants et poursuivi.

Talwork sauta de cheval devant le portail et pour comble de malchance, la porte s'ouvrit immédiatement, et quelques pièces d'or suffirent à persuader le moine de laisser entrer l'évêque.

Alain et Eglantine trouvèrent porte close. Il en fallait davantage pour décourager Wannet. D'un bon coup d'épaule, il enfonça le lourd vantail, et entra.

Assis près de l'autel, Talwork le considéra d'un air narquois.

—Je t'attendais, Wannet. Tu ne peux rien contre moi en cet endroit.

—Canaille ! Je ne sais ce qui me retient de t'arracher à ton tabouret et de te traîner dehors !

—Tu as la mémoire courte, Wannet, répliqua l'évêque félon. Il fut un temps où toi et moi faisons cause commune contre Hawke. Cette alliance pourrait être renouée. Nous y gagnerions tous les deux.

Eglantine suivait cet échange, tendue, angoissée. Aveuglé par la haine qu'il vouait à Gareth, Alain allait-il pactiser avec le diable ?

Sans rien laisser paraître de ses intentions, Wannet décida de mettre le siège devant le sanctuaire. Talwork finirait bien par quitter son asile. Ils prirent leurs quartiers dans l'auberge d'un village voisin, laissant quelques hommes pour monter la garde auprès de la petite chapelle.

Plusieurs jours passèrent, au cours desquels Eglantine ne vit guère Alain, qui faisait constamment la navette entre l'auberge et le sanctuaire. Un soir, cependant, il s'attarda plus longtemps que d'habitude dans la salle commune, en compagnie de son écuyer Lionel Beaupré.

Assise à quelques tables d'eux Eglantine ne put s'empêcher de tendre l'oreille, surtout lorsque le nom de Gareth fut prononcé par l'écuyer.

—J'ai une bonne nouvelle, milord. Hawke ne devrait pas tarder. Il sera là d'ici à une heure.

—A merveille, répondit Wannet en se frottant les mains. Le voila à ma merci ! J'ai longtemps attendu cet instant !

Eglantine parvint à demeurer de marbre dans la pénombre de sa salle, si bien que les deux hommes ne prêtèrent aucune attention à elle. Elle se força à attendre qu'ils soient sortis puis, à son tour, elle se lança sur les pas d'Alain.

« Seigneur ! priait-elle. Faites que j'arrive à temps pour le prévenir ! »

L'horreur de la situation lui était apparue avec une clarté aveuglante. Alain avait tendu un piège à Gareth. Et celui-ci allait se jeter dans la gueule du loup. Elle arriva juste à temps pour le voir surgir, accompagné de Giles et de Paulus. Elle courut à leur rencontre en essayant vainement d'attirer leur attention à force de cris et de gestes.

Hélas, le fracas assourdissant des sabots les empêchait d'entendre. Ils étaient si impatients d'arriver à l'église qu'ils ne tournèrent pas un instant les yeux dans sa direction.

Gareth sauta de sa selle, le cœur battant à tout rompre. Jamais, il n'avait chevauché si vite. Son cheval était presque fourbu. Mais les deux messages qu'il avait reçus, étaient sans équivoque : Eglantine était en danger de mort.

Le rapport effrayé et confus de Janet, n'eut peut-être pas suffi à le décider, mais un second messenger, inattendu celui-là, puisqu'il venait de Wannet, l'avait informé qu'Eglantine était tombée aux mains de l'évêque Talwork.

Malgré les réserves de Giles, qui se demandait pourquoi Wannet lui réclamait son aide, Gareth n'avait pas hésité une seconde.

Sitôt à terre, il enfonça la porte d'un coup d'épaule et dégainant son épée, entra.

Talwork était bien là, en effet, mais seul, en train de lire un psautier à la lueur d'un cierge.

En deux enjambées, Gareth fut près de lui, et le força à se lever en saisissant le col de sa robe.

—Où est-elle? rugit-il en serrant vigoureusement le cou de l'évêque. Où est Eglantine?

Talwork n'eut pas le temps de se remettre de sa surprise. Quatre gardes firent irruption dans l'église, la poitrine frappée de l'aigle rouge de Wannet. L'un d'eux saisit l'évêque et l'entraîna, tandis que les autres, brandissant des gourdins, fondirent sur Gareth et le rouèrent de coups. Au moment de succomber sous le nombre, il aperçut Wannet qui approchait, un sourire de triomphe sur le visage et, derrière lui, une silhouette menue, dissimulée par l'ombre, qu'il n'eut aucune peine à reconnaître.

Comme elle se précipitait vers lui, Wannet l'arrêta, et la serra contre lui amoureusement.

—Bien joué, ma mie ! s'exclama-t-il

Puis, se tournant vers Gareth :

—Enfin ! ajouta-t-il. Le rossignol a attiré l'aigle hors de son aire !

Gareth ouvrit les yeux. L'obscurité de la cellule était totale, à l'exception d'un faible rayon de lumière blafarde, dispensée par un soupirail grillagé. La tête lui faisait atrocement mal. Il s'étira avec précaution et tâta ses membres endoloris.

—Qui est là? demanda une voix à l'autre extrémité de la cellule.

Gareth esquaissa un sourire ironique.

—Sans doute le dernier homme au monde avec qui vous souhaitiez partager votre captivité, Eminence.

—Hawke ! dit Talwork après un bref silence.

—En personne ! Nous voici voué au même supplice ! ajouta Gareth.

—C'est ma seule consolation, répliqua l'évêque d'une voix venimeuse.

—Pour un homme d'Eglise, vous n'êtes guère charitable!

Avant que Talwork ait pu répondre, la clé tourna dans la serrure, et la porte grinça sur ses gonds. Trois gardes entrèrent, avec des flambeaux, précédant Wannet.

—Eh bien, Hawke, tu dois être fier de toi ! Tomber dans le piège comme un jeune homme !

Gareth fit un geste pour s'élancer sur lui, mais les gardes s'interposèrent.

—Épargne tes forces, Hawke, conseilla Wannet d'une voix traînante et complaisante. Tu en auras bientôt besoin.

—Que veux-tu dire, canaille ?

—J'ai quelques projets, vois-tu ! Tout d'abord, je vais ramener ce beau monsieur - il désigna Talwork d'un geste de la main - à Londres, où je compte sur la munificence du roi pour me récompenser de cette glorieuse capture. À mon retour, nous nous battons toi et moi, c'est la meilleure façon de régler nos différends, n'est-ce pas ? s'écria

—Pourquoi ne pas en finir tout de suite, alors ! s'écria Gareth.

—Allons donc ! Tu n'y songes pas ! Je vais d'abord te laisser moisir dans ce cul-de-basse-fosse quelques semaines. Et, quant tu seras bien à point, ce sera un jeu d'enfant pour moi de t'expédier chez ton créateur !

D'une main tremblante, Eglantine introduisit la clé dans la serrure, et tourna. Le pêne grinça et la porte s'ouvrit.

Une odeur pestilentielle emplissait le cachot humide. Ses yeux mirent quelque temps à s'accoutumer à l'obscurité. Au bout d'un moment, elle distingua trois formes recroquevillées sur un grabat.

Gareth était assis au milieu, entouré de Giles et de Paulus, qui avaient été saisis en même temps que lui et jetés tout d'abord dans des prisons séparées.

Elle se précipita vers lui, et prit son visage hirsute entre ses mains.

—C'est moi, mon amour, dit-elle, Eglantine !

Il la repoussa brusquement et se tourna vers la muraille.

—Va-t'en ! Laisse-moi ! s'écria-t-il. C'est Wannet qui t'envoie pour me tourmenter ! Giles s'approcha de lui.

—Non, milord, elle est là pour nous sauver. Venez !

—Il n'y a pas de temps à perdre ! dit Eglantine.

Giles fut le premier debout. Il aida Paulus à se relever et tous deux hissèrent Gareth sur ses pieds. Ils sortirent de la cellule. Eglantine ouvrait la marche. Après avoir traversé un labyrinthe de corridors, ils parvinrent à un escalier en colimaçon, puis à une porte minuscule qui ouvrait sur la cour.

Eglantine jeta un coup d'œil à l'extérieur. Personne. Ils se faufilèrent, silencieux comme des ombres jusqu'à une poterne et se retrouvèrent enfin à l'extérieur dans une prairie au bout de laquelle les attendait Dame Blanche.

Gareth était trop faible pour monter seul. Eglantine se mit en selle derrière lui, et prit les rênes.

—Oh, mon amour ! dit-elle en appuyant la tête dans son dos. Comme tu as dû souffrir, et tout ça à cause de moi !

—Eglantine..., dit-il dans un souffle.

—Ne parle pas, souffla-t-elle à son oreille. Tout va bien. Tu es libre maintenant !

Ils prirent la direction de Tynegate, où Eglantine savait pouvoir compter sur l'aide de Kenneth.

—Il lui faudra du temps pour se remettre, dit Giles. Il a tenté dix fois de se jeter sur les gardes. Ils ont dû s'y mettre à plusieurs pour le maîtriser. Et chaque fois, il a reçu de nouvelles blessures.

—Où est sire Kenneth ? demanda Giles.

—Il est parti à la rencontre de l'armée, répondit le capitaine des gardes de Tynegate. Ordre du roi.

Prévenue de leur arrivée, Rowena vint rapidement à leur rencontre, avide de nouvelles. En apercevant Gareth, elle se hâta vers lui et lui prit le visage entre les mains. Dans la précipitation des événements, Eglantine avait oublié la conversation qu'elle avait surprise entre Alain et Beaupré. A présent, elle se souvenait : la sœur de Kenneth venait prendre des nouvelles de son fiancé !

Au bout d'un moment, Rowena se tourna vers Eglantine. .

—Que faites-vous ici ? demanda-t-elle sèchement. Je croyais que vous deviez épouser Alain de Wannet !

—Il n'en est plus question. Mais cela n'a aucune importance. Il faut s'occuper de Gareth.

Malgré son immense lassitude, Gareth enregistra machinalement les paroles d'Eglantine. Mais il n'eut guère le temps de se réjouir. Rowena criait déjà des ordres en tous sens, afin qu'on prépare une chambre pour lord Hawke.

—Je vous laisse vous loger ou vous pourrez, dit-elle dédaigneusement à Giles et Paulus.

Les deux écuyers aidèrent leur maître à monter l'escalier sous le regard des deux femmes, restées seul bas.

—C'est vous qui l'avez aidé à s'évader ? demanda Rowena.

—Peu importe, répliqua Eglantine. Rowena, pour la sécurité de Gareth, sa présence ici doit demeurer secrète. Certaines personnes veulent tout faire pour empêcher que Morley ne lui revienne.

—Ils ne pourront rien faire quand il sera marié.

—S'il vit assez longtemps pour cela !

—Oh, quant à cela, ne vous faites pas de souci, Eglantine. Il se remettra. J'y veillerai personnellement.

Et Rowena veilla, en effet, tant et si bien qu'au bout de quelques semaines, Eglantine n'eut plus qu'une hâte : quitter Tynegate, et retourner à Briarwood pour affronter enfin Gisèle et, par-dessus tout, revoir son père, qui se languissait sur son lit en attendant son retour.

Pas une seule fois elle ne fut autorisée à pénétrer dans la chambre où Rowena passait des journées entières au chevet de Gareth. Pis encore, Paulus avait pris

fait et cause pour la maîtresse des lieux, et jetai à Eglantine des regards chargés de reproches, qui disaient clairement qu'il la tenait pour responsable de l'état de son maître. Quant à Giles, il était reparti pour une de ses mystérieuses expéditions.

Non, décidément, elle n'avait plus rien à faire à Tynegate, et décida donc de partir, sans dire un mot à qui que ce soit. Mais avant de mettre son projet à exécution, elle ne put résister à l'envie de revoir Gareth. C'était plus qu'une envie, un besoin irrésistible. Si Rowena se dressait sur son chemin pour l'empêcher d'entrer, elle se sentait prête à lui passer sur le corps.

Elle n'en eut pas besoin. L'heure était matinale, le château dormait. Sur la pointe des pieds, elle gagna la chambre de Gareth. Le cœur battant, elle tourna la poignée, qui grinça à peine. Poussant la porte, elle entra.

La clarté de l'aube filtrait à travers l'ouverture des lourds rideaux de velours, et tombait sur le lit. Eglantine s'approcha à pas de loup, fermant les yeux pour ne pas trop penser que c'était sur ce lit même qu'ils avaient passé leur nuit de noces, jadis, elle ne savait plus quand.

Elle resta un long moment à son chevet. C'était la première fois qu'elle le voyait depuis leur arrivée à Tynegate.

Il dormait paisiblement. Sa poitrine se soulevait sur un rythme régulier, et un peu de couleur était revenue sur son visage.

Il allait mieux, et c'était ce qu'elle voulait savoir.

Etouffant un sanglot, elle fit demi-tour et sortit en refermant doucement la porte derrière elle.

Chapitre 17

Le retour à Briarwood fut des plus mornes. Après une route épuisante, Eglantine et son escorte arrivèrent à destination, frissonnants de froid, dans la pénombre du soir.

La jeune femme ne s'attarda pas à expliquer ce retour imprévu. Laissant là serviteurs et palefreniers éberlués, elle s'élança dans l'escalier.

Son père somnolait sur le lit. À côté de lui, Gisèle, vêtue d'une robe jaune, veillait. Sitôt qu'elle vit sa belle-fille, elle se leva.

—Saisissez-vous d'elle! ordonna-t-elle à un garde.

Le jeune homme hésita, paralysé par le regard impérieux d'Eglantine.

—Ne bouge pas, Britt, dit-elle. Je suis ici chez moi, ne l'oublie pas. Puis, se tournant vers Gisèle :

—Je veux voir mon père, déclara-t-elle.

Gisèle s'éloigna du lit, mais se garda bien de sortir.

Eglantine se précipita vers lord John, et enfouit sa tête dans le creux de son épaule.

Il lui caressa doucement les cheveux, réveillant le souvenir des temps heureux où ils passaient de longs moments ensemble, tandis qu'elle l'écoutait lui conter des histoires de chevaliers et de belles dames en péril.

—Milord, dit-elle en relevant la tête, grâce au ciel, je suis arrivée à temps !

—Voyons, ma chérie, répondit la voix lasse de lord John. Je n'aurais pas commis l'impolitesse de quitter ce monde avant de t'avoir revue une dernière fois.

—Milord, il ne faut pas dire ça! s'exclama-t-elle la gorge nouée par le chagrin.

—Je n'ai pas peur de la mort, dit-il. J'ai été heureux sur cette terre. Mon seul regret est de t'avoir fait perdre Briarwood.

—Je suis ici pour le reprendre, milord. Gisèle ne m'obligera pas à m'en séparer!

—Cela ne sera pas nécessaire, ricana Gisèle. Briarwood est à moi !

En disant cela, elle s'avança, exhibant sa main à la lumière des flammes.

Eglantine étouffa un cri de stupeur. Au doigt de sa belle-mère brillait l'anneau de Briarwood.

Abasourdie, elle se retourna vers son père.

—Je suis navré, Eglantine, dit le vieillard. Je croyais que Gareth Hawke tiendrait sa parole et me renverrait l'anneau.

—Je ne comprends pas, père...

—Je lui avais demandé de s'en emparer, et de le garder, pensant qu'il serait plus en sécurité entre ses mains qu'ici. Mais il semble que Gisèle lui en ait offert un prix supérieur au mien. Toujours est-il qu'elle a reçu l'anneau à Noël. Eglantine eut soudain l'impression que le monde s'écroulait autour d'elle et que quelque chose se brisait dans sa poitrine. Ainsi, Gareth avait menti, une fois encore? L'anneau n'était déjà plus à Masterson, lorsqu'ils s'étaient revus à Windsor ! Elle sentit les larmes lui brûler les yeux mais, par un effort de volonté et d'orgueil elle parvint à les retenir. Elle ne voulait plus pleurer à cause de Gareth. Et surtout pas devant Gisèle.

A ce moment, Siméon fit irruption dans la chambre, hors d'haleine.

—Les Ecosais approchent de Briarwood. Ils ne sont plus qu'à une journée d'ici, sur l'autre rive de la Swale !

Giles tendit sa cape maculée de boue à un serviteur et se dirigea vers le bout de la table, où Gareth présidait au repas. Cela faisait plusieurs jours qu'il était de retour à Masterson. A sa grande fureur, Rowena l'y avait suivi prétextant qu'il n'était pas encore assez remis pour se passer d'elle.

—Eh bien, Giles, dit-il en voyant la piteuse apparence de son ami, d'où sors-tu? On dirait que tu as fait une mauvaise rencontre !

—Vous ne croyez pas si bien dire, milord! répondit Giles en exhibant son bras bandé. Je sors tout juste d'une petite escarmouche avec une bande d'Ecosais. On peut dire que je l'ai échappé belle !

—Où cela s'est-il passé, Giles?

Giles se racla la gorge, l'air embarrassé.

—Eh bien, parle ! insista Gareth.

—Ils ont franchi la Swale, milord. Ils se dirigent vers Briarwood.

Gareth reposa brutalement sa coupe sur la table,

—Par le diable! s'écria-t-il. Ils sont déjà si près?

—Oui, milord, et ils ne laissent rien que sang et ruines dans leur sillage.

—Et moi qui restais là, comme un idiot, à attendre les ordres du roi ! De nouveau, Giles s'éclaircit la gorge.

—Ce n'est pas tout, milord ! dit-il d'une voix hésitante. Eglantine est à Briarwood.

Gareth se leva sans un mot, le visage blême, et même temps, empreint d'une froide résolution.

—Préviens les hommes ! ordonna-t-il. Nous partons immédiatement.

—Milord s'exclama Rowena. Sa Majesté sera furieuse que vous n'ayez pas attendu ses ordres!

—Que m'importent les ordres du roi ! rugit Gareth. Il n'a déjà que trop atermoyé, et voyez où cela nous a menés !

—Mais je ne comprends pas ! insista-t-elle. Pourquoi vous exposer pour une femme qui vous a abandonné pour votre pire ennemi ?

Gareth s'immobilisa sur le pas de la porte et se retourna vers elle.

—Si vous ne comprenez pas, lança-t-il froidement, c'est que vous me connaissez bien mal !

L'imminence du danger amena une trêve entre Gisèle et Eglantine. Il fallait prendre des dispositions de toute urgence. Les nouvelles affluaient de tous côtés, pleines de bruit et de fureur, apportées par les paysans et leurs familles qui venaient se réfugier au château.

Eglantine ne tarda pas à s'apercevoir que les hommes de Briarwood n'étaient guère prêts pour un siège. Leur chef, Siméon, était un excellent homme, mais il manquait de poigne autant que de sens tactique.

—Ils attaqueront par l'ouest, disait-il à qui voulait l'entendre. Nous masserons les archers sur l'enceinte, tandis que les chevaliers prendront position derrière eux dans la barbacane.

—Non, Simeon, intervint Eglantine. Il faut les arrêter avant qu'ils n'attaquent Briarwood. Laissons une partie de nos hommes sur la muraille, et allons à leur rencontre avec le reste

—Milady, c'est de la folie de diviser nos troupes!

—Non. Ecoute-moi : Peter est allé observer les Ecossois. Ils ne sont pas si nombreux. Et ils vont devoir traverser la Swale avant d'attaquer Briarwood. C'est là que nous les attendrons.

—Milady, j'insiste...

—Non, Siméon ! Il faut agir avant qu'ils ne reçoivent des renforts.

Malgré les protestations de Siméon, Eglantine prit le commandement du corps expéditionnaire. Pour toute protection, elle portait un casque et un corset

d'armure. Quant à l'épée à double tranchant dont elle avait ceint sa taille, elle priaït Dieu de n'avoir pas à s'en servir tant elle était lourde.

Sous une pluie battante, la petite armée quitta le château et s'enfonça dans les ravines en direction de la Swale, qu'ils franchirent sans bruit à la faveur de l'obscurité.

Parvenus sur la terre ferme, ils distinguèrent des feux de camp et des tentes de peau, parmi lesquelles circulaient des ombres fantomatiques.

Les Ecossais ! Pour la première fois, Eglantine ressentit la peur. Mais il était trop tard pour reculer. Leurs ennemis les avaient repérés. Le chant lancinant des cornemuses s'éleva dans le campement, et une pluie de pierres et de flèches s'abattit sur les hommes de Briarwood.

Sans une hésitation, Eglantine donna l'ordre d'attaquer. Conformément au plan établi, les archers mirent un genou à terre et tirèrent à leur tour, tandis que les hommes à cheval, se séparant en deux groupes, amorçaient un mouvement de tenaille pour prendre le camp écossais à revers.

La manœuvre réussit pleinement. Avant longtemps, le corps à corps s'engagea à la lumière des feux écossais. Eglantine commandait à ses hommes montée sur Dame Blanche, gardée par Peter et Siméon. Elle n'avait pas besoin de se battre. Sa seule présence galvanisait les hommes de Briarwood, décuplait leurs forces.

—Regardez, milady ! s'écria Peter, alors que les Ecossais semblaient reculer.

Eglantine se tourna dans la direction indiquée par Peter.

Profitant de la confusion, une troupe d'assaillants se dirigeaient vers Briarwood. Ils avaient déjà franchi le fleuve, et se préparaient à monter à l'assaut des murailles.

Sans perdre un instant, elle rallia une partie de ses hommes et fila au galop vers le château. Fort heureusement, celui-ci était efficacement défendu par les archers, dont le tir était devenu d'une précision remarquable. Surprise, Eglantine leva les yeux vers les créneaux, et ne tarda pas à en comprendre la raison : une forme allait et venait sur le chemin de ronde, assise sur une chaise portée par deux serviteurs, hurlant des ordres et exhortant les hommes.

—Père ! s'écria Eglantine en piquant son cheval.

Dame Blanche s'élança vers le pont-levis. Sur le champ devant les douves, la mêlée faisait rage. Le but n'était plus qu'à quelques coudées. Hélas, dans l'obscurité, Dame Blanche heurta une pierre et tomba, envoyant sa cavalière rouler dans l'herbe détrempée. Un instant étourdie par sa chute, Eglantine se remit bientôt sur ses pieds et se dirigea vers le pont. Mais elle n'avait deux pas qu'une silhouette hirsute se dressa devant elle. D'un coup de masse, l'écossais fit voler son casque, libérant une masse de boucles noires. La lune éclaira le visage de l'agresseur, en même temps qu'elle lui révélait les traits de sa capture.

—Par tous les diables ! jura-t-il. Une femme ! Pour moi, la guerre est finie !

Et, sans attendre, il saisit Eglantine par la taille, la jeta sur son épaule, et quitta le champ de bataille en se dirigeant vers la forêt. Une fois sous le couvert des

arbres, il la déposa à terre sans ménagement et se précipita sur elle.

Eglantine ferma les yeux. Elle n'avait plus la force de lutter. L'homme était une sorte de géant, dont l'énergie était décuplée par le désir abject qui s'était emparé de lui.

Ses mains fébriles arrachèrent la cape d'Eglantine, et commencèrent à tirer sur les lacets de sa tunique. Au moment où il s'apprêtait à l'enlever, cependant, elle entendit un bruit de sabots, suivi d'un coup sourd. Au-dessus d'elle, l'homme s'immobilisa. Un deuxième coup s'abattit sur sa tête et il roula à terre sans vie.

Immédiatement, un bras puissant souleva Eglantine, à demi inconsciente, et la hissa sur la croupe d'un cheval qui partit tout de suite au galop.

Ce ne fut que lorsque le cheval s'arrêta qu'elle comprit enfin ce qui s'était passé. Le cavalier se retourna. Une crinière blonde brilla sous la lune.

—Gareth, murmura-t-elle. Comment...

—Je m'attendais à te trouver au beau milieu de la bataille ! dit-il en la déposant à terre. J'ai l'impression que nous sommes arrivés à temps. Les écossais ont repassé le fleuve. Il en reste quelques uns devant le château. Je vais m'occuper d'eux.

—Emmène-moi, Gareth !

—Non, Eglantine ! Tu restes ici.

Il fit faire volte-face à son cheval, et avant de partir, la regarda.

—Pour une fois, tâche de m'obéir !

Eglantine n'en pouvait plus d'attendre l'issue de la bataille dans cet état d'incertitude et d'angoisse. Ecartant ses cheveux collés par la pluie sur son visage, elle se dirigea vers le château en longeant le fleuve afin de contourner la mêlée.

Les Ecossais battaient en retraite. Ils fuyaient dans toutes les directions, poursuivis par les hommes de Gareth et les volées de flèches des archers de Briarwood.

Soudain, dans la confusion, il lui sembla qu'une masse noire se dirigeait tout droit vers elle. Sans doute un parti d'Ecossais ! Prise de frayeur, elle fit un écart pour se dérober à leur vue, mais son pied glissa sur la berge détrempée qui, à cet endroit, surplombait d'un bon mètre les eaux tumultueuses du fleuve. Incapable de se rattraper à quoi que ce soit, elle se sentit glisser dans la vase, puis le courant l'emporta.

Elle ne voulait pas crier, de peur d'alerter les fuyards, et dut lutter de toutes ses forces contre l'eau tourbillonnante qui tantôt la soulevait, tantôt l'aspirait vers les profondeurs.

Au bout d'un moment, elle sentit ses forces l'abandonner, et une chose étrange se produisit. Le fleuve l'emportait, et bientôt l'engloutirait, mais elle était si lasse que cette impression était presque agréable, comme si elle replongeait dans son propre passé, vers les temps heureux où elle nageait dans cette même rivière avec les gamins de Briarwood. Était-ce cela, la mort ?

Elle n'eut pas le temps de chercher la réponse à cette question. Quelque chose la happa. Elle se débattit, furieuse d'être arrachée si brutalement à une fin qu'elle avait fini par accepter, mais l'agresseur était d'une force herculéenne. Il la hissa hors de l'eau et l'emporta, en la serrant frénétiquement contre sa poitrine

Lasse de résister, Eglantine perdit conscience.

Gareth la monta lui-même dans sa chambre, tandis que ses hommes achevaient de chasser les envahisseurs.

Chaque regard sur son précieux fardeau lui serrait le cœur. Le visage d'Eglantine était livide, figé comme un masque mortuaire.

Pour la première fois depuis des éternités, Gareth se surprit à prier.

— Mon Dieu, je vous en supplie, faites qu'il soit encore temps !

Il la déposa sur le lit, sous les regards affligés et médusés de Janet et de Paulus. Ce dernier surtout ne se souvenait pas d'avoir vu son maître si bouleversé, même lorsque le monde entier semblait ligué contre lui, comme acharné à sa perte.

— Il faut lui donner un bain chaud, hasarda Janet.

Gareth se retourna et la regarda comme s'il découvrait sa présence.

— Sortez ! cria-t-il. Toi aussi, Paulus ! Je veux être seul avec elle !

Tous deux s'exécutèrent en refermant précautionneusement la porte derrière eux. Gareth s'approcha du lit, et prit la petite main froide d'Eglantine dans la sienne

— Tout va bien, mon rossignol, chuchota-t-il, tu es en sûreté à présent.

Lentement, avec des gestes pleins de tendresse, il entreprit de lui enlever ses vêtements maculés de boue. La vue de son corps nu et inerte faillit lui arracher un sanglot. Elle semblait si menue, si fragile ! Et plus morte que vive. Pourtant, songea-t-il avec attendrissement, jamais elle ne lui avait paru si belle !

Des petits coups timides retentirent à la porte. Son premier mouvement fut de ne pas répondre. Mais les coups se faisaient insistants. Il alla ouvrir. C'était Janet. Derrière elle, deux serviteurs portaient une énorme bassine d'eau fumante. Elle le regarda dans les yeux. Le message était clair : elle le mettait au défi de l'empêcher d'entrer !

Gareth s'effaça. Les deux serviteurs déposèrent la baignoire dans la chambre, puis sortirent. A son tour, Janet s'inclina et, sous les yeux incrédules de Gareth, quitta la chambre à son tour.

Il alla chercher un linge propre, et le trempa dans l'eau parfumée. Doucement il tamponna le visage et les cheveux d'Eglantine puis, la soulevant dans ses bras, immergea son corps dans l'eau.

Quand il eut fini de la frictionner, il la sécha, lui passa une camisole de lin et la déposa de nouveau sur le lit.

Était-ce un effet de son imagination ? Il lui semblait qu'elle était plus paisible, à présent. Sa respiration se faisait égale, soulevant doucement sa poitrine sous

la fine étoffe dont elle était vêtue. Il la contempla pendant un long moment, comme hypnotisé par ce rythme régulier, songeant au plaisir que lui avait donné ce corps aujourd'hui si faible, naguère si plein de feu et de passion. Finalement, il s'assit au chevet d'Eglantine et lui prit la main. Ce qu'il avait d'espoir et de force, il voulait le faire passer en elle, redonner vie à ce corps inerte, la rappeler du seuil des ténèbres.

Pourrait-il vivre encore sans le rire d'Eglantine, sans ses colères et ses joies, sans les élans passionnés de son corps uni au sien? Pour la première fois, il envisagea avec une peur mêlée d'épouvante la possibilité de la perdre pour toujours.

Pendant trois jours et trois nuits, Gareth ne quitta pas le chevet d'Eglantine, suivant l'évolution de son état minute par minute, passant de l'espoir à l'alarme. L'attente était une affreuse torture, mais il ne pouvait se résoudre à la quitter, comme si le fil qui la maintenait en vie ne tenait qu'à sa présence auprès d'elle, à sa volonté de la voir renaître.

Le troisième jour enfin, il la vit déglutir péniblement, tandis qu'un imperceptible frémissement agitait ses paupières.

Il s'approcha, n'osant trop en croire ses yeux, pensant que c'était un effet de la fatigue.

Mais non ! Eglantine nageait dans l'eau de la Swale. Cependant, au lieu d'aller vers les ténèbres, elle semblait monter vers la lumière, et soudain elle eut l'impression desurgir à l'air libre et de flotter. Petit à petit, ses doigts se refermèrent sur le nuage qui semblait la porter. Quelque chose de rêche se chiffonna dans sa main. Un drap... Elle était donc allongée sur un lit... Mais où?

Ouvrir les yeux? Sa volonté aurait-elle raison de l'immense lassitude qui la paralysait?

Le souffle suspendu, Gareth guettait le moindre signe, le moindre frémissement de vie en Eglantine. Enfin, une paupière se souleva, et elle tourna la tête vers lui.

—Gareth...

—Je suis là, rossignol, dit-il d'une voix vibrante d'émotion et de gratitude.

Il tomba à genoux près du lit, et posa son front sur l'épaule d'Eglantine.

—Merci, mon Dieu ! balbutia-t-il.

Pendant des jours et des nuits, Gareth monta une garde jalouse auprès d'Eglantine, interdisant la chambre à Gisèle, et éludant les questions angoissées de la malade à propos des récents événements. Au moindre choc, elle pouvait sombrer de nouveau. Il put toutefois lui annoncer que lord John se rétablissait bien, malgré la fatigue et les émotions de la bataille.

Eglantine ne se faisait pas d'illusion : la trêve entre Gareth et elle ne durerait pas. Mais, pour le moment, elle goûtait pleinement les soins dont il l'entourait, et ne se lassait pas de l'écouter parler de Masterson et de ses projets.

Elle l'écoutait, le cœur au bord des lèvres. Enfin, tous les vœux qu'elle avait faits pour lui étaient exaucés. Il avait obtenu son pardon, et regagné la faveur du roi. De nouveau, il était libre d'assister à la messe. Il ne lui restait qu'à se marier, et Morley serait à lui.

Eglantine frémit à cette idée. Par moments, elle était persuadée qu'il l'aimait, qu'il était sur le point de le lui dire...

Mais Gareth gardait son secret, ne disait rien de l'avenir. Combien de fois fut-elle sur le point de lui ouvrir son cœur, mais le doute l'emportait toujours, et elle se taisait. Seule, au fond d'elle, la petite flamme qui ne voulait pas mourir lui disait que tout espoir n'était peut-être pas perdu.

Chapitre 18

Un jour ou l'autre, la trêve devait être mise à l'épreuve. Eglantine se sentait désormais assez rétablie pour sortir de sa chambre et se promener dans le château. Sa première visite fut pour son père.

Le soir tombait. Un calme inhabituel régnait à Briarwood, et pourtant, crut-elle remarquer, les serviteurs vaquaient à leurs tâches avec un entrain nouveau. Croisant Janet dans un couloir, Eglantine s'en étonna auprès d'elle.

Une lueur malicieuse brilla dans les yeux de la vieille femme.

—Pardi! dit-elle, tout le monde est bien content! Lady Gisèle est partie avec sa suite pour Padwick. C'est peu de dire qu'on respire enfin!

Eglantine s'abstint de tout commentaire, et se rendit tout droit chez son père.

—Je n'en reviens pas! déclara-t-elle à lord John. Gisèle renoncerait-elle à Briarwood?

—Sûrement pas, répondit le vieillard d'une voix lasse. J'ai l'impression qu'elle a peur de Gareth Hawke. Depuis qu'il est arrivé, elle fait tout pour l'éviter.

—Pourquoi ? N'a-t-il pas fait ce qu'elle lui demandait ?

—Il ne faut pas juger selon les apparences, ma fille !

Eglantine demeura songeuse, contemplant le visage de son père, qu'envahissait une espèce de torpeur.

—Vous avez raison, père, décida-t-elle enfin. Il est temps que j aie une bonne explication avec Gareth.

—Faites vite, ma fille. Il vient de m'annoncer son départ pour demain matin.

Elle le trouva dans les écuries, en train de donner ses ordres pour le lendemain.

—Gareth, dit-elle d'une voix ferme.

—Que fais-tu ici, Eglantine? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

—J'en ai assez de me faire dorloter comme une invalide, répliqua-t-elle sans baisser les yeux. J'ai à te parler.

Hochant la tête, il lui prit le bras et l'entraîna dans la cour intérieure que baignait la lune. Il la fit asseoir sur un banc de pierre et prit place à côté d'elle. Eglantine posa la main sur la sienne. L'espace d'un éclair, Gareth crut revoir la jeune fille qu'il avait connue un an auparavant, mais ce ne fut qu'une impression fugitive. Immédiatement, elle retira sa main.

— Je veux savoir la vérité, Gareth, dit-elle.

— A quel propos?

— Où est mon anneau ?

— Je te l'ai déjà dit : à Masterson.

— A quoi bon continuer à me mentir, Gareth ? s'exclama-t-elle. J'ai vu Gisèle!

—Gisèle? Qu'a-t-elle à voir là-dedans?

—Tu le sais aussi bien que moi. Tu lui as donné la bague, au mépris de toutes tes promesses.

—Non, Eglantine, répondit-il calmement, si quelqu'un ment, c'est elle. Je ne lui ai pas donné cette bague.

—Comment peux-tu prétendre une chose pareille, Gareth! Elle la porte à son doigt ! Je l'ai vu de mes propres yeux.

Il la dévisagea un instant, stupéfait

—C'est impossible, Eglantine! C'était une copie !

Ce fut au tour d'Eglantine de le regarder, interloquée.

Elle n'avait jamais songé à cette éventualité! Seigneur, si Gareth pouvait dire vrai !

—Elle en est bien capable, en effet, reconnut-elle, ébranlée.

—Et comment ! Voilà qui explique son départ subit pour Padwick. Elle avait peur que je la démasque. Nous n'aurons aucun mal à prouver la supercherie. Sitôt rentré à Masterson, je te ferai parvenir ta bague.

—Je ne demande qu'à te croire, Gareth, dit-elle au bout d'un moment. Il me semble que tu dis la vérité. L'avenir nous le dira peut-être.

—Oui, mon rossignol. Sache que je ne t'en veux pas de te méfier de moi. .

Elle hocha la tête, pensive. Une part du malaise semblait s'être dissipée, mais une question la troublait encore

—J'ai appris tes fiançailles avec Rowena Shelby, dit elle, presque dans un souffle.

—C'est elle qui fait courir ce bruit, répondit-il. Si je refuse, elle me traînera en justice pour avoir manqué à laparole donnée. Mais à mon tour de te poser la même question, Eglantine. N'es-tu pas toi-même fiancée à Wannet ?

—Je n'aime pas Alain, dit-elle mais il m'a prise sous sa protection au moment où j'en avais le plus besoin. Je sais que je peux compter sur lui.

Gareth pâlit. Le sous-entendu était on ne peut plus clair : entre Eglantine et lui, le souvenir de la trahison se dressait encore et toujours, infranchissable.

Un instant, il fut sur le point de s'emporter, mais il parvint à se maîtriser.

—Cessons de nous disputer, Eglantine, dit-il. Cela ne nous mène nulle part.
—Nous ? reprit-elle en levant les yeux vers lui, il n'y a pas de «nous», Gareth. Notre mariage est annulé, et nous serons, toi et moi, bientôt remariés ailleurs. Il ne te reste qu'à rentrer à Masterson. Pendant ce temps, je m'occuperai de Briarwood. Tout ce que je te demande, c'est de m'envoyer l'anneau, si tu l'as vraiment.

Une fois encore, Gareth faillit perdre son calme, mais cette fois, ce fut l'éclat glacé des yeux mauves d'Eglantine qui le retint. Et, au fond, elle avait raison. L'anneau seul pouvait la convaincre.

—Tu l'auras, dit-il simplement.

Eglantine se leva. Tout était dit. Le temps apporterait la réponse à ses derniers doutes. Fasse le ciel que Gareth lui ait dit la vérité, et qu'il lui renvoie l'anneau!

Non qu'elle en ait besoin désormais pour avoir Briarwood. La seule chose qui comptait, c'était le symbole de la sincérité de Gareth. A défaut de l'aimer, elle souhaitait de toutes ses forces retrouver son estime pour lui. Il lui semblait qu'à cette condition, leur séparation lui serait moins douloureuse.

Restait le plus difficile. Demain, dès l'aube, il se mettrait en route. Se reverraient-ils jamais ? Fallait-il lui dire adieu, ou simplement au revoir? Elle n'était pas certaine d'en avoir la force.

Pendant quelques instants ils se regardèrent. Gareth était resté assis, les yeux levés vers elle. Avait-il deviné ses pensées ? Ou bien les avait-il partagées, se demandant lui aussi si c'était la dernière fois qu'ils se parlaient.

Il se leva enfin, regarda le ciel criblé d'étoiles, puis avec un haussement d'épaules, baissa les yeux vers elle.

—Allons nous promener, Eglantine, proposa-t-il. Je vais faire seller nos chevaux.

La nuit était sereine, lumineuse. L'aube était proche, annoncée par le premier appel des oiseaux, qui se répondaient d'un nid à l'autre.

Ils avaient chevauché pendant des heures, faisant le tour des terres de Briarwood. Finalement, ils arrivèrent dans une clairière au bord de la Swale, embaumée par les senteurs de l'été.

—Il y a une grotte là-bas, dit-elle en tendant le bras. Je m'y réfugiais quand je voulais échapper à mes précepteurs. La veille de mon départ pour Wexler, j'y ai caché quelque chose. Je l'avais complètement oublié

—Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il, intrigué.

—Oh, tu vas trouver cela ridicule, répondit-elle en rougissant.

—Montre-moi ton refuge, Eglantine.

Une lueur joueuse s'alluma dans les yeux d'Eglantine.

—Je veux bien, répondit-elle, mais tu ne verras ce que j'y ai caché que si tu y arrives le premier.

Elle piqua sa monture, qui s'élança au galop à travers la clairière. Gareth la suivit.

A quelques mètres du but, le sabot de Dame Blanche buta sur une motte de gazon. La jument s'arrêta net, puis reprit le pas en boitillant.

Ils mirent tous les deux pied à terre. Gareth examina la jambe du cheval, et le fit marcher un peu en le tenant par la bride.

—Elle boite bas ! déclara-t-il.

—C'est grave?

—Elle s'en remettra, répondit-il en secouant la tête. Mais mieux vaut ne pas la monter pendant un moment. Laissons-la se reposer un peu.

La grotte était plus petite que dans le souvenir d'Eglantine. Mais elle se rendit soudain compte que c'était elle qui avait changé. Elle n'était plus une petite fille, à présent !

Gareth baissa la tête et entra à son tour.

—C'est donc ici que tu te cachais pour faire enrager tes précepteurs ! dit-il en regardant autour de lui.

—Il leur en fallait, de la patience ! dit-elle en riant. J'étais une enfant gâtée. J'aurais eu besoin de frères pour me remettre à ma place.

— Si tu en avais eu, ils auraient fait tes quatre volontés, comme tout le monde, répondit-il.

Eglantine retint son souffle.

—Gareth ! protesta-t-elle, vaguement haletante, il ne faut pas me parler comme cela.

—Comme quoi ?

—Comme si...

Elle se retint de justesse de terminer sa phrase. « Comme si tu tenais à moi » ! avait-elle failli dire. Conscient de son trouble, Gareth changea de sujet.

—Alors, où as-tu caché ton petit secret?

Au plus profond de la grotte, il y avait une anfractuosité dissimulée derrière un rocher. Elle y plongea la main et en sortit une tapisserie roulée dans un linge, et la lui tendit en baissant les yeux.

Gareth s'approcha de l'ouverture de la grotte. Les premiers rayons du soleil inondaient la clairière. Il déroula la tapisserie, révélant une jeune fille aux cheveux cuivrés, tenant la main d'un chevalier, qu'il examina, pris d'une inexplicable curiosité.

Qui était cet homme dont elle avait rêvé enfant ?

Il était de grande taille. Ses traits étaient virils, mais son visage était empreint de sérénité et de douceur.

Un casque dissimulait sa chevelure.

Il contempla l'ouvrage en silence pendant un long moment, comme pour en percer le mystère.

—C'est un rêve de jeune fille, rien de plus ! dit-elle, vaguement mal à l'aise. Je voulais l'offrir à Hugh, mais je me suis dit qu'il ne l'aimerait pas.

—Pourquoi?

—Parce que cet homme est plus grand que lui. J'aurais voulu qu'il lui ressemble, mais je ne sais pas ce qu'il s'est passé : le résultat n'était

vraiment pas convaincant! Alors, je l'ai caché, et mon rêve avec.

Gareth laissa retomber son bras le long de son corps.

—A quoi rêves-tu, à présent, Eglantine ?

—Je n'ai plus la force de rêver, répondit-elle.

Gareth sentit son cœur se serrer. Que n'aurait-il donné pour faire revivre la jeune fille qui avait de si beaux songes !

—Il vaut mieux rentrer, dit Eglantine. Donne-moi la tapisserie. Je vais la remettre à sa place

Elle la lui prit des mains et la replaça dans sa cachette puis se dirigea vers l'entrée de la grotte, maintenant empli de la lumière du matin.

Gareth alla chercher les chevaux.

—Dame Blanche boite encore, déclara-t-il. Je vais te y prendre sur mon cheval.

Eglantine faillit répondre qu'elle préférerait marcher. Mais elle se sentait encore lasse, et se laissa hisser sur la selle de Gareth, qui s'installa derrière elle, après avoir attaché les rênes de Dame Blanche à son cheval.

Alors qu'ils traversaient la clairière, une hirondelle chanta. Ils s'enfoncèrent dans la forêt, éclairée comme une nef par les rayons du soleil. Insensiblement, Eglantine se détendit, et se laissa aller contre la poitrine de Gareth.

Il ferma les yeux, en s'efforçant d'ignorer son émoi de la sentir de nouveau si proche, si désirable ! Mais il ne pu se retenir de l'attirer contre lui, et enfouit son visage dans l'épaisseur soyeuse de ses cheveux.

—Tu te trompes, à propos de cette tapisserie, Eglantine, murmura-t-il. Je crois qu'au plus profond de toi, il y a encore place pour les rêves.

—Gareth ! répliqua-t-elle vivement, prise d'une inexplicable frayeur. Je t'en prie, tais-toi et laisse-moi descendre !

—Non, Eglantine! s'exclama-t-il d'un méconnaissable. Je ne veux plus me taire. C'est plus fort que moi.

Surprise, elle se retourna sur la selle, et lui fit face, passant une jambe sur le pommeau de la selle.

Ce qu'elle vit la bouleversa.

L'homme qui la regardait, les yeux brillants de larmes, les lèvres frémissantes d'émotion, avait quelque chose du chevalier de la tapisserie.

—Gareth... Que se passe-t-il ? s'enquit-elle, haletante.

—Comment peux-tu me le demander ! s'écria-t-il. Je t'aime, Eglantine, voilà ce qui se passe !

Ses paroles résonnèrent jusqu'au plus profond du cœur d'Eglantine. Mais elle ne pouvait pas, ne voulait pas encore croire ce qu'elle venait d'entendre. Elle le dévisagea les lèvres entrouvertes, un pli sur le front, comme si elle cherchait à lire au fond de son âme.

—Gareth..., murmura-t-elle, si c'est encore un de tes mensonges...

Et, soudain, elle sut qu'il ne mentait pas. La vérité éclatait dans ses yeux. Et c'était elle qui avait menti, en disant qu'elle n'avait plus la force de rêver. Jamais elle n'avait cessé de l'aimer et, en dépit de tout, d'espérer dans le

miracle de l'amour.

Leurs bouches se rejoignirent. Les mots n'étaient plus d'aucun secours, désormais. De nouveau, elle s'emplit de la saveur des lèvres de Gareth, et leurs langues se retrouvèrent, comme naguère, tandis que leurs doigts se perdaient dans leurs chevelures entremêlées. Il poussa un gémissement de désir, et acheva de la tourner face à lui sur la selle.

Ils s'embrassèrent longuement, follement, au pas mesuré de leur cheval qui poursuivait son chemin en les berçant doucement. Le monde autour d'eux sembla s'évanouir et ils furent seuls, enlacés, éperdus de bonheur de retrouver les sentiments qu'ils croyaient disparus à jamais.

Eglantine ne songea pas même pas à protester quand Gareth lui enleva sa mante, pas davantage quand défit le lacet de son b্লাiut et dévoila la chairépaules à la douceur de l'air matinale. Elle se contentait de suivre chacun de ses gestes, émerveillée, légèrement tremblante, tandis que les mains de Gareth se promenaient sur les formes de sa poitrine, puis achevaient de la déshabiller.

—Comme tu es belle ! s'exclama-t-il en contemplant le buste d'Eglantine tout entier offert à ses regards.

A son tour, elle ouvrit le pourpoint de cuir qu'il portait, puis sa chemise, et caressa sa poitrine, sentant au creux de ses paumes le foisonnement de sa toison blonde.

Le mouvement du cheval ajoutait au désir qui l'emplissait déjà. Le sang coulait comme une lave furieuse dans ses veines.

—Gareth, murmura-t-elle, épouvantée par la violence de son désir, arrête !

Il leva la tête et la regarda, l'air surpris.

—Vas-tu te refuser à moi, Eglantine ?

—Non ! répondit-elle, riant de sa méprise mais je t'en supplie, ordonne à ton cheval d'arrêter avant qu'il ne nous envoie par terre !

Il prit ses lèvres une dernière fois avant de mettre pied à terre. Puis il tendit les bras à Eglantine et la tint suspendue un moment, les seins à la hauteur de sa bouche.

Fébrilement, il la pressa entre lui et son cheval, goûtant la douceur de sa chair, jusqu'à ce qu'elle demande grâce dans un cri extasié.

Lentement, il la déposa sur le sol. Elle l'aida à se déshabiller, haletante, éperdue d'impatience, n'écoutant plus que l'appel de son corps avide de plaisir.

Gareth se dressa au-dessus d'elle, murmurant de nouveau ces paroles d'amour enivrantes qu'il enfin réussi à prononcer. Eglantine répondit en tendant son corps vers le sien, pour le recevoir en elle.

L'ivresse monta en eux comme la mer, déchaînée irrésistible. Jamais Eglantine n'avait connu pareille extase car, cette fois, son corps n'était pas seul comblé. Son cœur enfin connaissait l'accomplissement suprême. Pour la première fois, elle avait la certitude d'aimer, et d'être aimée.

Il lui suffit pour achever de s'en convaincre de contempler la lueur qui dansait

dans les yeux gris de Gareth tandis qu'il la tenait serrée contre lui, rassasié de plaisir, et, par-dessus tout, détendu, souriant, tel qu'elle ne l'avait jamais vu. Oui, songea-t-elle, émerveillée et vaguement incrédule, le chevalier de la tapisserie, c'était lui !

Ils se dévisagèrent un long moment, comme s'ils venaient de se découvrir, laissant les battements de leurs cœurs s'apaiser.

—Veux-tu m'épouser, mon amour? demanda-t-il enfin.

Eglantine sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Je l'ai déjà fait, jadis, dit-elle en souriant.

Il secoua la tête, et couvrit son visage de baisers.

— Cette fois, il n'y aura plus de secrets, plus de mensonges, Eglantine. Je veux t'épouser au grand jour, à l'église.

—Mais, Gareth... Il y a Alain, et Rowena!

—Qu'ils aillent au diable ! Et le roi aussi, s'il n'est pas d'accord. Qu'en dis-tu, mon amour? Veux-tu être ma femme ?

Eglantine n'en pouvait plus de joie. Son être tout entier disait oui, Mais tout cela était allé si vite ! Trop vite.

Gareth devina son hésitation, et secoua la tête en souriant.

— Ne me réponds pas tout de suite, Eglantine, Tu as toutes les raisons de te méfier, je le conçois fort bien

—Gareth, je...

Il posa un doigt sur ses lèvres.

—Rentrons au château, murmura-t-il. Je vais retourner à Masterson, chercher ton anneau et me débarrasser de Rowena. A mon retour, peut-être seras-tu prête à me dire ce que je me languis d'entendre.

Chapitre 19

Assise près de son père dans la cour intérieure de Briarwood, Eglantine regardait distraitement le défilé des fermiers qui venaient déposer le loyer de la Saint-Michel sur une table à tréteaux dressée devant lord John.

Gareth était parti depuis trois semaines. Trois interminables semaines sans nouvelles de lui.

La paix était revenue, et avec elle le train monotone des jours. Quand serait-il de retour ? L'attente semblait ne jamais devoir finir.

Soudain, un cri descendit de la tour de guet.

—Des visiteurs, milord ! annonça la sentinelle.

Prise d'un fol espoir, Eglantine se rua sur le pont-levis.

La lourde porte s'ouvrit. Elle s'immobilisa, pétrifié, en reconnaissant l'aigle rouge de Wannet, sur la poitrine d'Alain.

Sitôt qu'il la vit, il sauta de cheval et avança vers elle, le visage convulsé par la colère.

—Bienvenue à Briarwood, milord, dit-elle d'une voix tremblante.

—Est-ce là tout ce que vous avez à me dire en la saisissant par le bras. Par le diable, j'ai risqué ma vie et celle de mes hommes pour vous sauver des écossais, et tout ce que vous trouvez à faire pour me remercier, c'est de disparaître en mon absence !

—Alain, répondit-elle, comprenant que le moment décisif était venu, je suis désolée. Il faut que vous compreniez. J'aime Gareth Hawke. Vous pouvez m'offrir tout ce que vous voulez, faire tout ce qui est en votre pouvoir pour nous séparer, vous n'y pourrez rien changer.

—C'est ce qu'on va voir ! siffla-t-il.

A ce moment, Lionel Beaupré accourut auprès de son maître.

—Il arrive, milord, dit-il tout essoufflé.

Alain se tourna vers Eglantine, un rictus triomphant sur les lèvres.

—Vous avez entendu ? Votre galant est en route ! Il apporte votre anneau. Vous en aurez besoin lorsque vous m'épouserez.

—Vous épouser, milord ? Jamais !

—Trêve d'enfantillages ! coupa-t-il. Dites à vos femmes de vous préparer. Je veux que vous soyez prête quand Hawke arrivera.

—Non, Alain ! Je refuse !

Les doigts de Wannet mordirent dans la chair du bras d'Eglantine. .

—Vous ferez exactement ce que je vous dis, rugit-il. J'ai placé des archers partout autour de la cour. Réfléchissez bien. Cent flèches seront pointées sur son cœur dès qu'il aura franchi le pont-levis. Un seul geste de vous pour l'avertir, et mes hommes ont l'ordre de tirer. A cette distance, ils ne manqueront pas leur cible !

—Vous allez tuer un homme de sang-froid ?

—Cela dépend de vous, ma chère. Si vous faites strictement ce que je vous dis, Hawke vivra. .

Eglantine frissonna en voyant la froide résolution de Wannet.

—Que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-elle.

—C'est très simple : informez Hawke que nous allons nous marier et que vous avez besoin de votre anneau.

—Et si je refuse ?

—Hawke mourra. Pensez à son corps hérissé de flèches...

—Que se passera-t-il si je vous obéis ?

—Ma querelle avec Hawke sera terminée. En m'épousant, vous le tuerez aussi sûrement que cent archers !

Un nouveau cri retentit du côté du pont-levis, annonçant l'entrée de Gareth. Kenneth était auprès de lui. Eglantine retint son souffle. Rowena était là, elle aussi.

Arborant un sourire triomphant, Alain l'entraîna à la rencontre des nouveaux arrivants.

Gareth mit prestement pied à terre, et marcha vers eux, d'un air sombre. Rowena s'accrochait à la manche de son habit.

Un silence de mort tomba sur la cour de Briarwood.

D'une secousse, Gareth se débarrassa de Rowena, et s'arrêta à deux pas d'Alain.

—J'espérais ne jamais te revoir, Wannet, déclara-t-il.

—Oublions nos différents pour le moment, Hawke, répliqua Alain. Nous sommes ennemis, mais tout va se régler aujourd'hui. Ma fiancée va t'expliquer de quelle façon.

Tous les yeux se tournèrent vers Eglantine.

Gareth serra les mâchoires.

—Viens-en au fait, Wannet.

—Non pas, mon cher. Je laisse ce soin à ma fiancée.

Il recula d'un pas, et poussa Eglantine vers Gareth.

Elle baissa les yeux, sachant que si elle le regardait, elle ne pourrait retenir ses larmes.

—Allons, dites-lui ! ordonna Alain ? A moins que vous ne préfériez le voir tombé mort à vos pieds.

Eglantine se passa la langue sur les lèvres. Dieu, que c'était difficile !

—Alain et moi allons nous marier, dit-elle. Rends-moi ma bague.

Gareth se figea, le visage convulsé de rage.

Pendant un moment, Eglantine eut l'impression qu'il allait se jeter sur Alain. Mais il se contint, et se tourna vers elle.

—C'est la vérité, Gareth. J'ai pris ma décision.

Chancelant sous le choc, Gareth fit un pas en arrière, puis plongea la main dans sa poche et en sortit l'anneau. Le métal jaune brilla un instant au soleil, avant de tomber dans la main d'Eglantine,

Sur ce, Gareth fit volte-face et demanda son cheval.

Sitôt de retour à Masterson, Gareth se plongea à corps perdu dans les affaires de son domaine. Cette fois, il était résolu à tirer un trait sur le passé. La faveur retrouvée du roi, la prospérité renaissante de ses terres lui feraient peut-être oublier un jour les blessures de son cœur meurtri. Pour lui, Eglantine était perdue à jamais. Une part de son être était morte, et il voulait désormais se vouer tout entier à ceux qui lui étaient restés fidèles en dépit des épreuves que sa disgrâce avait attirées sur eux.

Son premier soin fut de verser double solde à tous ses soldats. Puis il entreprit une longue visite de ses terres, s'arrêtant dans toutes les fermes pour parler avec les paysans, s'enquérir de leurs besoins, les assurer de sa protection et de sa confiance. Partout on le recevait comme un sauveur, et chaque fois il repartait avec un peu de baume au cœur.

Mais le soir, dans la solitude de son château il ne pouvait s'empêcher de penser à celle qui avait empli sa vie, et l'avait sauvé de lui-même autant que de ses ennemis-Ou était Eglantine, a présent? Etait-elle déjà installée chez Alain de Wannet ?

Des nouvelles lui étaient parvenues, auxquelles il s'était efforcé de ne pas prêter trop d'attention. De retour d'une de ses expéditions, Giles lui avait

rapporté que Gisèle avait tenté de faire conférer la seigneurie de Briarwood à Bettina. Mais Eglantine, survenant au milieu de la cérémonie avait réussi à démontrer que l'anneau exhibé par sa belle-mère n'était qu'un faux. Désormais, la jeune femme n'avait plus qu'à épouser Alain pour que ses droits soient reconnus.

Mais que lui importait, à présent ? Son seul refuge était le silence de son cabinet de travail, où il passait de longues heures, chaque nuit, à consulter ses livres et à former mille projets pour la prospérité de Masterson.

— Un visiteur pour vous, milord.

Gareth leva la tête du registre sur lequel les fermages étaient inscrits et regarda Paulus, l'air furieux.

— Je ne reçois personne, dit-il sèchement. Je te l'ai déjà dit.

— Il insiste, dit Paulus. Il dit que c'est extrêmement important.

— J'ai dû me faire mal comprendre, grommela Gareth en se replongeant dans ses comptes. J'ai du travail. Qu'il aille au diable !

— C'est au sujet de lady Eglantine, milord.

Gareth releva la tête, plus vivement qu'il ne l'aurait voulu.

— Fais-le entrer, dit-il.

David Feversham entra au bout d'un moment.

— Je cherche à vous voir depuis des mois, milord, déclarera-t-il. J'aurais dû venir plus tôt, mais j'ai été emprisonné pour une fausse accusation. Heureusement, Giles s'est arrangé pour me tirer de prison.

— Sois le bienvenu, David, dit Gareth, en lui tendant la main.

David prit le siège que Gareth lui, et demeura silencieux, l'air embarrassé.

— Milord, commença-t-il enfin, je crains d'avoir présumé de ma compétence dans une affaire qui vous concerne. Mais j'ai cru agir dans votre intérêt.

— Raconte-moi tout.

David posa un document soigneusement plié devant son hôte.

— C'est votre acte de mariage, milord. Lord Wannet me l'avait confié pour obtenir l'annulation.

Gareth sentit une douleur dans sa poitrine, comme si une vieille blessure s'était soudain rouverte.

— Pourquoi me rapportes-tu cela, David ? dit-il d'une voix lasse.

— Parce qu'il n'y a pas eu d'annulation, milord, expliqua David. Vous et lady Eglantine êtes encore mariés.

Le poing de Gareth s'abattit violemment sur la table.

— Par tous les saints, s'exclama-t-il, tu n'es donc pas au courant ? Eglantine va épouser Wannet !

— Alors, il faut l'en empêcher, milord. La bigamie est un crime grave.

— Pourquoi n'as-tu pas fait ce que Wannet t'avait demandé, David ?

— Je n'aime pas Wannet. Et puis...

— Allons, mon ami, achève !

— J'ai vu lady Eglantine à Windsor, milord. A la seule mention de votre nom, les larmes lui sont venues aux yeux. Je me suis dit alors que je ne pouvais pas

détruire ce mariage sans votre consentement.

Gareth agrippa le rebord de la table et serra jusqu'à ce que ses doigts lui fassent mal.

—Non, David, tu te trompes sûrement. Dieu sait que j'ai essayé de réparer le mal que je lui ai fait ! Mais elle ne m'a pas pardonné. Pire encore, elle m'a humilié aux yeux de tous, en annonçant qu'elle allait épouser Wannet.

—Sauf votre respect, milord, vous n'êtes pas le seul à avoir été humilié, ce jour-là !

Gareth se retourna brusquement, pour apercevoir Giles qu'il n'avait pas vu entrer en même temps que Feversham.

—Ah, tu étais là, toi ? dit-il avec un regard sombre à l'adresse de son écuyer.

—Oui, depuis le début. Et comme j'avais l'honneur de vous le dire, Eglantine a elle aussi été blessée dans son orgueil. Vous avez passé tout le printemps à Tynegate à vous faire dorloter par Rowena.

—J'étais blessé, par tous les diables ! s'écria Gareth. Et pas une seule fois Eglantine n'est venue me voir ! Ah elle se moquait bien que je vive ou que je meure !

—Vous faites erreur, milord, déclara Paulus en faisant un pas en avant.

—Bon sang, toi aussi ? Masterson tout entier est-il donc au courant ?

Comme en réponse à sa question, Rowena surgit dans la pièce, accompagnée par Kenneth. Gareth la dévisagea, stupéfait. Pour une fois, elle se tenait devant lui, tête basse, avec un air résigné qu'il ne lui avait jamais vu auparavant.

—Gareth, dit-elle d'une voix calme mais ferme, ce que Paulus essaye de vous dire, c'est qu'Eglantine était folle d'inquiétude. Tous les jours elle a essayé de vous voir. Mais je... j'ai tout fait pour l'en empêcher.

Gareth secoua la tête, incrédule.

—Pourquoi me dites-vous cela, Rowena.

Elle hésita un instant, en essuyant les larmes de son visage.

—Il est temps que je perde mes illusions, Gareth. Je craignais de vous perdre. Mais peut-on perdre ce que l'on n'a pas ? Votre cœur a appartenu jadis à Célestine. Aujourd'hui, il est à Eglantine. Je ne l'ai jamais eu.

Gareth jeta un regard circulaire sur tous les visages qui l'entouraient. Fronçant de nouveau les sourcils, il baissa les yeux vers le document étalé sur la table.

—Que suis-je censé faire à propos de ce Papier ? demanda-t-il enfin.

—Il s'agit d'une promesse que vous avez contractée, milord, répondit David Feversham. Devant témoins, par-dessus le marché.

Gareth essaya de refouler l'espoir insensé qui surgit dans son cœur. Non, il ne pouvait plus se permettre d'espérer. Il avait déjà trop souffert à cause d'Eglantine, et par sa propre faute.

Giles s'avança, saisit le document, le replia, et le glissa dans les mains de Gareth.

—Allez à Briarwood, milord. Il n'y a pas d'autre solution.

Pendant ce temps, à Briarwood, les préparatifs allaient bon train. Les chasseurs avaient garni les garde-manger de venaisons de toutes sortes. Un cochon de lait devait être égorgé pour le festin. Le château était somptueusement décoré pour le grand jour du mariage d'Eglantine avec Alain de Wannet.

Le soleil se leva. Briarwood bruissait d'une fébrile activité. La couturière, amenée d'York par Alain, était déjà au travail, tandis que Janet aéraït le trousseau préparé naguère pour les noces d'Eglantine avec l'infortuné Hugh de Tasselwaithe.

—Gisèle est venue fureter dans vos affaires, milady, dit la servante. Elle se cherchait une robe, à ce qu'elle m'a dit.

Eglantine leva les bras pour que la couturière ajuste les manches de sa robe de mariée

—Comment va-t-elle ? demanda-t-elle.

—Elle s'est alitée. A mon avis, elle ne tardera pas à se retirer à Padwick. Pourtant, je me demande...

—Eh bien ? questionna Eglantine, voyant que Janet hésitait.

—Ça n'a pas d'importance, répondit Janet en haussant les épaules. Mais soyez tout de même sur vos gardes !

Elle entreprit de brosser les longues boucles brillantes de sa maîtresse, puis les rassembla en une tresse dans son dos.

—Voilà ! dit enfin la couturière en faisant un pas en arrière pour contempler son œuvre.

Janet sourit. Eglantine ne prit pas même la peine de se regarder dans la glace. En s'efforçant de sourire, elle baissa le voile brodé de fils d'or sur son visage, et se dirigea vers la chapelle.

—Personne ne vous a reconnu, j'espère ? demanda lord John à Gareth, assis à son chevet.

—Non. Tout le monde est bien trop occupé aux préparatifs de la cérémonie. Padwick hocha la tête, rassuré.

—Bien, dit-il. Qu'allez-vous faire au sujet de Wannet ?

Le visage de Gareth se crispa.

—J'ai l'intention de régler mes comptes avec lui une fois pour toutes. Je suis las de ces atermoiements et de ces manœuvres hypocrites.

—Voilà qui est parler, milord, approuva lord John. Wannet est dans ses appartements. Le moment est peut-être bien choisi pour...

Gareth ne se le fit pas dire deux fois. Il se rua hors de la chambre de son hôte et, en quelques enjambées, fut à la porte d'Alain, qu'il trouva entrouverte.

Sans une hésitation, il la poussa, et entra, heurtant le chambranle avec son épée.

Wannet se retourna d'un coup, et blêmit en le reconnaissant.

— Hawke..., murmura-t-il, stupéfait.

D'un bond, Gareth fut sur lui, et posa la lame de son poignard sur sa gorge.

Wannet esquissa un pâle sourire, cherchant à dissimuler sa frayeur.

—Que signifie cette intrusion, Hawke?

—Je viens t'empêcher d'épouser Eglantine.

—De quel droit?

—De celui d'un époux, pardi !

—Que me chantes-tu là ? Ton mariage a été annulé !

—Détrompe-toi, Wannet. L'acte est en ma possession, tel qu'au jour de mon mariage avec Eglantine. Alors, sois raisonnable, et renonce !

Alain s'adossa au mur de la chambre, avec un sourire las.

—Il fut un temps où je te haïssais. Mais j'avoue que tout cela n'a que trop duré. Je suis fatigué de cette rivalité.

Il demeura songeur quelques instants, comme en proie à un débat intérieur. Gareth ne le perdait pas des yeux, sachant bien qu'Alain n'était jamais si dangereux que lorsqu'il semblait abattu.

—Tu aimais Célestine, Hawke, et c'est moi qui l'ai épousée. A présent, Eglantine est à toi. Nous sommes quittes, en somme.

—Je ne fais pas cela pour être quitte avec toi, Wannet.

La cloche de la chapelle sonna. Alain alla à la fenêtre, et contempla la foule qui emplissait la cour du château. Puis il se tourna vers Gareth.

—On n'attend plus que toi, dit-il en ôtant l'anneau de son doigt pour le tendre à Gareth. Tiens, tu en auras besoin.

Les yeux rivés sur la bague, Gareth ne vit pas le signe de tête qu'Alain adressa derrière lui. La porte s'ouvrit avec fracas, et une dizaine d'hommes d'armes se ruèrent à l'intérieur, suivis par Gisèle, livide, le visage déformé par un rictus haineux.

Elle tenait un poignard à la main.

Dans la confusion qui s'ensuivit, un éclair jaillit, suivi d'un cri de douleur. Les combattants s'écartèrent, horrifiés. L'anneau de Briarwood tomba sur le sol de pierre avec un tintement sinistre.

— Horreur ! s'écria une voix. Il est mort !

Eglantine parut à la porte du donjon, et s'avança en direction de la chapelle. Sur son passage, la foule s'écarta en silence.

Les portes de la chapelle étaient grandes ouvertes. Une fois à l'intérieur, le dernier acte de sa vie se jouerait. Elle ne pourrait plus revenir en arrière.

Au moment d'entrer, elle marqua un temps d'arrêt, tandis qu'une voix céleste entonnait un chant d'accueil, où il était question de l'immortalité de l'amour. D'innombrables cierges jetaient une lumière douce et dorée sur les parois et les colonnes de la petite nef.

Eglantine leva les yeux. Tout là-haut, au-dessus du chœur, l'orifice qu'elle avait toujours vu ouvert à tous les vents était à présent refermé. A sa place, un vitrail filtrait les rayons du soleil. Elle tressaillit. Le dessin représentait une rose aux pétales largement ouverts, abritant des graines, et fichée dans le roc.

Un cadeau de mariage, sans doute, se dit-elle. Mais quelles mains avaient pu

façonner une telle merveille.

Irrésistiblement, sa mémoire fit surgir dans son esprit un autre vitrail. Le vitrail de Gareth... Elle jeta un regard vif autour d'elle. Se pouvait-il que...? Mais non ! Gareth, c'était le passé désormais. Quant à l'avenir, qu'elle inaugurerait en ce jour, elle n'avait garde d'y songer.

Alors seulement elle se rendit compte que la minuscule chapelle était noire de monde, et que tous les visages étaient tournés vers elle.

Elle les contempla à travers un brouillard, et crut même, l'espace d'un instant, reconnaître la mine spirituelle de Giles.

—Allons-y, milady, dit soudain une voix familière auprès d'elle.

Eglantine se retourna, et ouvrit de grands yeux.

—Kenneth !

—Je n'allais tout de même pas vous laisser marcher seule vers l'autel, chère Eglantine!

Joignant le geste à la parole, il lui prit le coude et la poussa doucement en avant.

Comme dans un rêve, elle se laissa guider entre deux rangées de visages où tout parut soudain se brouiller. Que faisaient Cedric et Maeve, les Wexler et Meg dans l'assistance? Et pourquoi tous ces visages réjouis?

En approchant de l'autel, elle vit son père, qu'on avait transporté sur une chaise. Son cœur tressaillit, et une larme perla à ses paupières. Leurs regards se croisèrent. Il lui sourit.

Quant à Alain, il était là, bien sûr. Elle ne distinguait pas bien son visage, mais sa silhouette vêtue de noir se détachait sur le fond du chœur. Etrange, tout de même ! Il semblait plus grand et large d'épaules.

Eglantine secoua discrètement la tête. Ce n'était pas le moment de se faire des idées. Dans quelques minutes elle serait l'épouse d'Alain de Wannet, ce qui ferait d'elle la maîtresse de Briarwood. Ce rêve de toute sa vie était à sa portée.

Mais combien chèrement acquis ! A ce moment, elle parvint à la hauteur de la balustrade et se tourna vers son fiancé.

Elle poussa un cri, et sentit ses jambes faiblir. Une main jaillit pour la soutenir. Eperdue de bonheur, elle se laissa aller contre la poitrine de Gareth.

—Courage, mon rossignol, murmura-t-il. On croirait que c'est la première fois que tu te maries !

—Toi...

—Oui, mon amour. David Feversham n'a pas fait annuler notre mariage. De toute façon, jamais je n'aurais laissé Wannet ou qui que ce soit prendre ma place.

Les larmes envahirent les yeux d'Eglantine. Elle ne savait plus que dire, que penser. En un éclair, sa vie venait de basculer. L'avenir qui, quelques instants auparavant, lui faisait l'effet d'un morne cauchemar semblait tout à coup radieux. Finis l'amertume, la tristesse et les regrets : tous ses rêves étaient exaucés, confondus dans cet instant sublime.

—Gareth..., balbutia-t-elle.

—Je t'aime, ma mie. Je ne peux vivre une heure de plus loin de toi.

Eglantine regarda l'assemblée, afin de s'assurer une dernière fois qu'elle ne rêvait pas. Mais tout ce qu'elle vit fut une multitude de visages béats, à l'exception d'Alain, qui était assis au fond, le bras en écharpe.

—Que s'est-il passé ? demanda-t-elle en se retournant vers Gareth.

—C'est l'œuvre de ta belle-mère, expliqua-t-il. Je ne sais trop auquel de nous elle en voulait. Toujours est-il que c'est lui qui a reçu le coup. Mais ne t'en fais pas pour lui, il s'en remettra. Il a plus de vies qu'un chat!

A ce moment, le soleil inonda la nef, faisant resplendir la rose et l'or du vitrail de Briarwood. Souriant, elle leva les yeux vers Gareth.

—Ton cadeau de mariage ? demanda-t-elle.

—Oui, mon amour. Si tu en veux...

En guise de réponse, elle glissa sa petite main dans celle de Gareth.

Lentement, il passa l'anneau à son doigt, en plongeant dans ses yeux un regard plein d'amour.

Puis il se retourna, et montra la main d'Eglantine à l'assistance.

—Voyez tous, s'exclama-t-il. Voici la maîtresse de Briarwood !

Lorsque les vivats se furent calmés, il ajouta, en s'inclinant devant Eglantine :

—Maîtresse aussi de mon cœur !

Elle souleva son voile, et lui offrit ses lèvres. Par ce baiser, Eglantine se donnait à Gareth Hawke pour la vie.